

UNIVERSITE PARIS 7
Denis Diderot

MEMOIRE DE DEA
SOCIOLOGIE MIGRATION ET RELATIONS INTER-ETHNIQUES
Sous la direction de Monsieur Marc BERNARDOT

JOURNAL D'ENQUÊTE A SANGATTE
LE PARCOURS MIGRATOIRE DES KURDES IRAKIENS
Une pré-enquête à SANGATTE

Mémoire soutenu par Alexandra BLASSELLE

Septembre 2002

Le Vendredi 14 Décembre 2001, j'ai rendez-vous pour la première fois à Sangatte, au Centre d'Hébergement et d'Accueil d'Urgence Humanitaire (CHAUH) de la Croix Rouge, pour avoir un entretien avec le directeur, Michel Derr et son adjoint, Michel Meriaux.

A priori je pensais venir que pour me présenter et exposer les objectifs de ma recherche sur la migration kurde irakienne à Sangatte, mais j'ai tout de suite obtenu le feu vert pour commencer. De plus, le soir, prise dans le feu des discussions, j'ai raté le dernier train. J'ai donc dormi sur place, dans la cabine réservée au personnel, et je ne suis rentrée à Paris que le lendemain soir. J'ai ainsi pu commencer mon immersion dans les lieux, dans l'espace des «hébergés», sous le vaste hangar de tôle renvoyant multiples échos, ouvert d'un côté sur la mer, visible au loin. On y sentait tout à la fois le froid et la chaleur humaine, dans un brouhaha constant de voix, parmi les groupes d'hommes de type «jeunes célibataires», allant et venant affairés ou désœuvrés, entre l'entrée et le réfectoire au fond, sorte de grand hall (désigné comme «la place du village»), ou entre les rangées de cabines sur le côté, terminée au fond par une série de grandes tentes alignées, tristes ombres de l'humanitaire reléguées au dernier plan.

Derrière les tentes, le point de départ de la queue gigantesque pour se rendre au réfectoire, dans une rangée grillagée sur les trois quarts du parcours, contenant ainsi le flux migratoire inquiétant et le contrôlant pour mieux lui donner accès à la nourriture, à heures fixes. Quelques 1200 personnes à nourrir, tels étaient les derniers chiffres de la Croix Rouge. Un terrain de volet est aménagé dans une zone reculée, entre le réfectoire et les tentes. Près de l'entrée, au pied du bâtiment de surveillance de la croix rouge, alors que dans la pièce vitrée du haut on peut visionner sur petit écran tout ce qui se passe dans le camp, les « hébergés » ont aussi leur espace télévision, où ils observent passivement, assis sur des bancs, les images des chaînes françaises.

Ce qui frappe à Sangatte c'est d'abord l'aspect de vie de camp, avec une organisation sociale à part, qui en fait une sorte de non-lieu, quelque chose d'anomique: la partie qui ne s'est pas intégrée au tout, c'est à dire à l'organisation constituante de l'Etat qui les rejette. Du coup, c'est une partie voyante, un peu comme un grumeau dans une patte lisse, un abcès à vif. Une sorte de micro-cosmos avec sa propre vie interne faite de logiques inédites.

Les quelque 1200 personnes qui font la queue derrière des barreaux pour aller au réfectoire - tombés dans les bras de la croix rouge qui gère le problème avec les moyens de l'humanitaire -, sont les parties vivantes de ce micro-cosmos. Micro-cosmos équivalent au caillot de sang qui se serait formé dans un organisme malade. Souffrant de maux survenus en raison d'abus. Ici, on pourrait dire d'abus, dans le cas d'un organisme malade sous la forme d'un monde en guerre, troublés par des tensions internes produisant des déchets, entraînant des effets négatifs, comme une marée noire de pétrole génère des effets néfastes. Mais les quelques 1200 « prisonniers » ne sont pas conscients peut-être de cette maladie qui ne les affecte pas eux, ce ne sont pas eux les malades : c'est le monde, et de là où ils sont, ça crève les yeux. Ils savent en gros qu'ils sont dans une situation absurde. Ils sont dans une situation problématique qui demande d'être résolue, pour laquelle il faut se mettre sérieusement en quête de solutions. Ils attendent un passage vers l'Angleterre et qui sait, peut-être la mort au détours, comme les 58 chinois au port de Douvres.

Pour certaines personnes, notamment des familles kurdes, la mort n'est pas à craindre. Elle les délivrerait au contraire des maux de l'existence. Ils n'ont rien à perdre, tous ont déjà plus ou moins tout perdu, ils se sont battus sans cesse pour vivre, à les entendre sans avoir connu ou goûté les joies de l'existence. Ils ont toujours vécu dans l'instabilité, un peu au jour le jour et tout d'un coup ils ont eu la possibilité de fuir, peut-être vers un eldorado, en tout cas dans un lieu où ils pourront vivre plus tranquillement, réussir à travailler, à organiser leurs vies un peu mieux. Parfois ils ne pensent même pas vraiment à ce qu'ils vont trouver. Certains ont fui par obligation, pour échapper à un verdict, à une persécution de l'Etat de Saddam Hussein ou d'une entité civile, d'un parti opposant.

Entretien (E1) avec Assou Ali de Arbil, passé à Sloumaniyyeh, et plusieurs autres kurdes, tous des hommes venus seuls qui se sont connus à Sangatte. Ils sont de la même ethnie, issus de la même réalité sociale. Le médiateur de la Croix rouge, Oumar, algérien, a mis à ma disposition une cabine en passe d'être fermée, au fond du camp, non loin des tables en bois, réservée autre fois au bureau de l'OMI.

Je souhaite d'abord avoir des informations un peu générale sur le Kurdistan d'où la possibilité d'une discussion collective. Mais c'est surtout l'un d'eux qui parle, un certain Assou Ali, plus âgé que les autres et plus bavard. Nous parlons de la zone du Kurdistan autonome sous protection de l'ONU (*mantaqa al-houkm adh-dhati*), divisée schématiquement en deux, dominée à l'ouest (région entre Arbil et Dohouk) par le PDK (*al-hizb al demokrati*), le Parti Kurde Démocratique de Barzani, et à l'est (région de Sloumaniyyeh) par le PUK (*al-ittihad al-watani*), l'Union Patriotique de Talabani. Cependant, outre le PKK (*hizb al oummâl al kurdi*) au nord, à la frontière turque, il y aurait en tout, dans la région, une vingtaine de partis politiques, engendrant de nombreuses divisions. Ces deux zones ont une frontière nord commune avec la Turquie, l'Est donne sur l'Iran et l'Ouest sur la Syrie. En bas de la ligne du *Houkm adh dhati*, sous le 36^{ème} parallèle, la ville de Kirkuk, située dans la zone de «développement» (*ta'miyya*) sous l'emprise de Bagdad. Kirkuk est un peu le *Qouds al Kurdistan*, la « Jérusalem du Kurdistan », aux mains de l'ennemi, sous la tutelle du régime irakien de Bagdad.

Assou Ali se démarque nettement des autres, déjà par son âge (visiblement la cinquantaine). Il décrit la situation politique du Kurdistan avec une sorte de passion, l'air engagé dans une lutte politique (alors que les autres, plus ruraux, le semblent moins ou à priori pas). Assou' appartient au parti de l'*ittihad* (l'union patriotique) de Talabani. Mais il vivait en dehors de la zone d'influence du parti, installé au contraire à l'ouest, à Arbil. Il n'est à Sangatte que depuis cinq jours à notre rencontre le 14 Décembre. Il n'a pas encore essayé de partir. Il a vu entre-temps une centaine de personnes essayer, mais la plupart rentrer à Sangatte. Il y a deux mois qu'il a quitté Arbil. Il est passé de Arbil à Sloumaniyyeh puis à Radaya, en Iran, pour ensuite aller en Turquie, par le lac Van, jusqu'à Istanbul. Un voyage clandestin, *ghair sharii* (ce qu'ils appellent *qishâgh* ou *smoogle* en anglais (contrebande), en illégal, sans papiers. Les Kurdes n'ont pas de papiers, en tout cas pas de passeports, me dit-il, juste des cartes d'identité avec le nom du parti politique auquel ils adhèrent. Beaucoup de familles chassées de Kirkuk passent à Sloumaniyyeh et de là, en Iran. Assou Ali a été fonctionnaire comme directeur des comptes à la mairie de Arbil pendant 25 ans (*moudir al hisabât fi baladiyet Arbil*). Son salaire était de 250 dinars par mois (20 dollars). Il est venu seul, laissant sur place sa femme et quatre enfants (7, 13, 15 et 17

ans). L'alliance de Saddam Hussein en 1996 avec Barzani a été la cause de son arrestation (sans jugement). Entre 1996 et 1999 il fait trois ans de prison à Arbil et a subi des tortures. En tant que prisonnier politique, il a ou avait la carte de la Croix-Rouge (du CICR). Une fois sorti, en 1999, il passe à Sloumaniyyeh (il ne peut plus vivre à Arbil où il serait arrêté de nouveau) et ce n'est qu'en 2001 qu'il parvient enfin à quitter le pays. Parti exactement le 1/10/2001 de Sloumaniyyeh, il arrive à Sangatte, le 9 /12/2001. De Turquie, il est allé ensuite en Grèce et de là à Naples dans un bateau chargé de kurdes. Il est resté en garde à vue (prison) un jour en Italie. On lui a pris ses empreintes (*tabaa al-bassimât*) puis on lui a remis un papier d'expulsion (*waraq al-tard*) avec obligation de quitter le territoire dans les quinze jours, sans lui laisser d'autres opportunités (*ma fish majal*). En fait, il dit que ce n'est pas impossible de faire une demande d'asile en Italie mais que lui a des proches en Angleterre. La sœur de sa femme y vit déjà depuis un certain temps. De toute façon il pense que ce serait difficile de s'établir en Italie (*al iqama saabe be Italia*). Il n'a pas réellement en ce qui le concerne, le besoin d'Europe ou l'envie d'Europe, il parle plutôt d'un besoin collectif, pour l'ensemble des kurdes arabes. Il est venu de Rome à Paris en train express. En France il sait qu'une demande d'asile serait une procédure longue et qu'il n'aurait pas le droit de travailler. L'examen de la demande d'asile pour les Kurdes à l'OFPRA (d'après le médiateur de la Croix Rouge à Sangatte), prendrait en moyenne un an. Pour venir jusqu'à Sangatte, en tout, il a payé 6000 dollars (près de 48 000 francs). Il parle le Turc, comme beaucoup à Arbil. Inquiet, il ne sait pas ce qui adviendra de lui depuis Sangatte...

Entretien (E2) avec une famille kurde de Koysenjaq, cabine 14

Parmi eux, deux femmes et trois hommes. Lors de ma visite du 14 décembre, ils sont à Sangatte depuis 9 jours. Ils viennent d'une petite ville près de Sloumaneyyah, Koysenjaq. Apparemment, ils n'aiment pas vraiment la France. Surtout celui qui a travaillé dans une ONG française, à Koseynjaq, et dont le père a été tué pour cette raison. De plus, dit-il, La France a appuyé l'incursion irakienne de 96... De peur de finir comme son père, il a fui. Il n'est pas venu directement, il a passé une période en Iran, puis en Turquie, à Istanbul, où il a travaillé au noir. Pour arriver en Italie, de Turquie, puis d'Athènes, chacun d'entre eux a payé 3000 dollars. Débarqués au sud (*jazirat italiyya* : en Sicile ?) ils ne restent en Italie qu'un seul jour. Ils pensent ensuite pouvoir se rendre directement en Angleterre, sans difficultés. Apparemment c'est comme ça que les passeurs leur ont présenté les choses... Depuis qu'ils sont à Sangatte, où ils n'imaginaient pas être bloqués, ils ont déjà tenté trois fois de partir. Ils veulent rejoindre des proches en Angleterre. Ils n'ont pas tous fait le voyage ensemble. Deux hommes sont restés d'abord cinq ans à Istanbul, le temps de gagner suffisamment d'argent pour le passage clandestin vers la Grèce et l'Italie. Trois autres, dont les deux femmes les ont ensuite rejoint à Istanbul où ils ne sont restés que 20 jours, à l'hôtel, dans l'attente que le passage s'organise. Finalement ils sont passés à 98 (chaque personne ayant payé 3000 dollars) de la Turquie jusqu'à l'Italie. Pour passer de l'Irak à l'Iran ils ont marché pendant 13 jours, de nuit, il faisait très froid. En Italie dans le sud, ils ont aussi longtemps marché... Ils ne comprennent pas pourquoi en Italie on les a laissé prendre le train, légalement, avec des billets, sans contrôles d'identité, et qu'après ils arrivent ainsi jusqu'à Sangatte, pour y être bloqués. Dans ce cas pourquoi les laisser y aller ? s'insurgent-ils, c'est donc ça l'espace Schengen ?

En parlant de la situation au Kurdistan, ils évoquent un mouvement islamiste au Kurdistan (*haraka al islamiyya*) qui a effectué des massacres récents. Il s'agit d'une base d'al-Qaida (ben laden) implantée par des gens venus d'Afghanistan. Dans le

camp, les femmes me disent qu'elles ne veulent pas parler aux Afghans, elles en ont peur.

Ils me rappellent (comme s'ils en voulaient au monde entier de les avoir laissé aux mains de Saddam Hussein) le massacre aux armes chimiques de Halabja qui a fait entre 3000 et 5000 morts, puis l'opération Anfâl, vers 1988, à la fin de la guerre Iran-Irak, avec 182 000 disparus. Enfin les événements de 1991 et la répression kurde qui se serait effectuée aussi sous les bombes américaines, françaises, et italiennes.

A ma deuxième visite dans leur cabine (cabine 14), une femme fait irruption en riant dans la pièce avec ses valises. Elle annonce que ça y est, elle va partir. Plus tard le soir elle est dans l'entrée du centre, assise sur sa valise, elle attend le passage, organisé par le passeur. Les autres m'expliquent qu'elle va essayer en camion. Eux ont déjà essayé 3 fois de monter dans des camions, sans organisation, au hasard, et sans succès. Ils se rendent sur les places et ouvrent des camions, un peu au petit bonheur la chance. Pour le moment ils n'ont rien payé. A chaque fois le chauffeur les a remarqué, ils sont parti en courant.

A Sangatte, ils se plaignent du froid, de beaucoup de choses. Ils dorment dans des vieilles couvertures, il y a du bruit... ils ne peuvent même pas m'offrir un thé, alors que chez eux ils auraient pu me recevoir tout autrement. On dirait qu'ils sont nostalgiques. Sans tous ces problèmes liés à l'instabilité politique, ils seraient bien sûr restés chez eux. Depuis le début, disent-ils, leur vie n'a été qu'une succession de problèmes... Ils veulent maintenant prendre le temps de mieux organiser leur départ, si tenté qu'ils y parviennent. Maintenant ils ont payé tout ça pour venir, ils ne peuvent décidément pas retourner chez eux, ni rester là ! Ils n'ont jamais demandé qu'on s'occupe d'eux comme s'ils étaient des malades ou des nécessiteux quémendant un morceau de pain et un abris ! Eux ce qu'ils veulent, s'exclament-ils, toujours plus furieux, c'est travailler ! Ils ont des dettes qu'ils se sont engagés à rembourser !

Lors d'une troisième visite ils sont aussi avec une autre femme kurde, apparemment plus occidentalisée. Jeune, environ 25 ans, elle a le teint et les cheveux plus clairs, attachés, mi-long, et porte un caban noir, d'allure moderne. Elle plaisante volontiers et n'affiche pas cet air fataliste et traditionnel comme les deux autres femmes de la famille, plus apparentées à des gitanes à l'arabe, avec des bijoux en or, la mère portant un foulard noir à frange). Ils se sont connus dans le camp, où elle est arrivée seule, de la Suisse, en train. Elle est partie de l'Irak en avion jusqu'en Suisse. Son mari aujourd'hui, est venu la rejoindre à Sangatte pour la ramener avec lui en Angleterre. Il pourrait donc tout aussi bien être le passeur ? ! Bien habillé, une belle veste en cuir et un jean impeccable, il est aussi blond qu'elle, avec des tâches de rousseur. Il vit depuis 3 ans en Angleterre mais n'a pas de papier pour circuler. Il ne sait pas très bien comment ils vont partir. Elle n'a pas l'air très inquiète. Ses valises sont prêtes, avec elle. Ils s'appêtent à partir le soir même. Dans la cabine 14, en attendant, ils discutent en kurde avec la famille, probablement sur la façon dont ils vont s'y prendre, le mot *sa'iq* de l'arabe, (chauffeur) revient très souvent... .

Entretien (E3) avec Aasi ali de Kirkuk (réfectoire, déjeuner, 14 décembre)

Un jeune kurde irakien de Kirkuk né en 1975, marié, 3 enfants, parti seul... Il est à Sangatte depuis 3 jours, au terme d'un voyage de 3 mois pour lequel il a dépensé 5000 dollars. traversée de l'Iran : longue marche... Il a vendu sa maison avant de partir. De la Turquie à Athènes, il a payé 25 *waraq* (25 billets de 100 \$) soit 2500 dollars, et d'Athènes à l'Italie (10 *waraq*), 1000 dollars. Il compte faire une demande d'asile en

Grande Bretagne, où il a des amis. En Turquie il a voyagé dans un vieux camion (*sayyaret hami, shahina qadîma*) pendant trois jours (*bayna as sayyara wa al khanafiq*). Je ne comprend pas exactement où il était placé, apparemment dans les partis basses, en haut des pneus (une citerne, un double fond ?). En tout cas, ils y étaient entassés dans cet endroit à 50, et parvenaient à peine à respirer. Ils étaient dans le noir complet, recroquevillés, pouvaient à peine bouger...à tout moment, il savait qu'il pouvait mourir. L'émotion est visible dans son sourire innocent. C'est une question de chance, dit-il, soulagé. Chaque personne a payé 8 waraq le chauffeur (800 dollars par tête). Avant son départ, il a passé un mois en prison en Irak. Il était chauffeur de taxi entre Kirkuk et Sloumaniyyeh. L'Etat de Saddam l'a accusé de contrebande et a supprimé sa voiture, son unique moyen d'existence. Maintenant en Irak, fait-il, un kurde ne peut même plus avoir de voiture ! Il est parvenu à s'enfuir de prison. Il espère que sa femme et ses enfants pourront ensuite le rejoindre. S'il était resté, ils auraient pu subir des menaces... Il pensait avoir passé l'étape la plus difficile et qu'une fois à Sangatte, le passage en Angleterre serait relativement simple. Mais à présent il est désorienté, inquiet, se rend compte des difficultés qui l'attendent, demande l'aide d'Allah, de tout son cœur. Je lui souhaite tout le courage possible, et c'est tout ce que je peux faire, il le sait.

Autre groupe de kurdes dans la queue. Des jeunes, tous venus séparément, uniquement des hommes. Petits, d'origine rurale. Visages turcs. L'un d'eux m'apprend qu'un de ceux qu'il côtoie à Sangatte (resté dans la cabine), pleur sans arrêt depuis son arrivée (environ 15 jours) après le meurtre d'honneur au Kurdistan Irakien de sa bien aimée, tuée par son propre père pour avoir déshonoré la famille, car leur union était interdite. C'est ce qui l'a décidé à partir. Les autres sont partis pour avoir une chance de travailler. Ils ont emprunté beaucoup d'argent, ils veulent aller travailler en Angleterre où ils ont des proches ou des amis qui les hébergeront. Pour venir jusque là, ils ont payé environ 6000 dollars et sont tous passés par l'Italie d'où ils sont venus en train. Certains d'entre eux ont déjà essayé plusieurs fois, l'un deux 11 fois. Ils plaisaient.

La cabine des « 80 afghans » (cabine 2, tous des Afghans, très nombreux, installés sur des petits lits de camps très resserrés, difficiles à dénombrer. Ils me disent qu'ils sont environ 80, ce qui est sans doute plus que la réalité). Ce sont tous des hommes, jeunes, en général venus seuls. Ils payent en général 12 000 dollars. Les voyages peuvent être longs, six mois, les traversées difficiles (marches épuisantes en Iran...). Certains sont à Sangatte depuis 3 mois. L'un d'autre eux m'annonce qu'il a déjà essayé 52 fois de partir en 3 mois. Un autre est là depuis 6 mois. Ceux avec qui je discute, à l'intérieur de la cabine, près de la porte, parlent bien anglais et plaisaient volontiers sur l'absurdité de la situation. Tous les curieux attroupés autour de nous ne peuvent pas tous participer au dialogue en anglais. Certains sont certainement de milieu aisé, en tout cas plusieurs ont fait des études longues (ingénieurs, médecins...). Ils disent qu'ils préfèrent de loin la situation à Kaboul et les Talibans qu'à cette vision de l'Europe. Ils ne comprennent pas pourquoi la France fait tout pour les empêcher de passer. Ils ne savaient pas que l'Angleterre exigeait cela de la France et quand bien même, ils ne voient pas ce que ça leur coûterait aux policiers, ou même à la France, de les laisser passer puisque de toute façon, m'assurent-ils, l'Angleterre ne les refusera pas une fois sur place. Même s'ils ne demandent pas l'asile, ils pourront rester, travailler au noir, sans être contrôlés. En plus, ils ont des proches ou des amis là-bas. Et avec tout ce qu'ils ont dépensé pour venir, ils ne peuvent absolument pas revenir en

arrière. Il leur faut au plus vite travailler pour rembourser leurs dettes, arriver en Grande Bretagne pour appeler enfin leurs proches, restés en Afghanistan. Certains n'ont pas pu donner de nouvelles depuis trois mois. Pour les passages qui échouent ils ne payent pas. Ils ne sont pas fous, disent-ils, ils laissent leur argent à d'autres qui seront chargés ensuite, de le donner aux passeurs en cas de réussite. Certains partent essayer, en train, il est cinq heures et demi du soir environ, ils ont rendez-vous, ils partent en riant, après des poignées de main chaleureuses et énergiques. Parfois les policiers leur disent «j'espère que la prochaine fois ça ira ! », ce qui provoque encore une fois de plus leur hilarité. Mais toutes ces plaisanteries ne cachent pas, au fond, leur tension, ni leur révolte. L'un d'eux espère que pour Noël, pour les fêtes, on sera un peu plus généreux avec eux !

Smaïn Laacher, sociologue, effectue une enquête sur le camp de Sangatte, à la demande de la Croix Rouge. Il a conçu des questionnaires remis aux « hébergés » par les médiateurs de la Croix Rouge pour qu'ils les remplissent. Jusqu'à présent 180 questionnaires ont été remplis sur les 300 prévus. Smaïn se rend sur place depuis Septembre, presque chaque week-end. En complément aux questionnaires, il effectue aussi une cinquantaine d'entretiens approfondis.

Samedi dernier il a rencontré des femmes (pour la première fois car pour un homme, dit-il, c'est moins aisé). Ainsi il a parlé avec trois afghanes médecins qui sont à Sangatte depuis 3 mois. Leurs époux sont déjà en Angleterre où elles doivent les rejoindre. Elles ont voyagé seules. Il y retourne mardi et mercredi, avec une interprète franco-afghane.

Dans le camp, il y a environ 10 de femmes sur 1200 personnes. Les femmes afghanes sont les plus nombreuses (plus que les kurdes et que les iraniennes). Il me parle d'un couple iranien, d'origine sociale aisée, appartenant à l'élite. En comparaison, les Kurdes lui semblent aussi de milieu beaucoup plus rural. Une population très contrastée. Il y a aussi la cabine des Siks, avec de nombreuses jeunes et jolies femmes, bigarrées de couleur. Les Siks persécutés à Kaboul, marqués d'une étoile jaune. Les familles Siks sont d'après lui relativement aisées, il remarque qu'ils restent tous ensemble, font tout ensemble... Il a effectué un entretien avec une femme kurde de 40 ans partie seule avec sa fille rejoindre son mari en Grande Bretagne, d'origine rurale, simple, elle paraît 60 ans. Il a aussi rendu visite à 2 afghans à l'hôpital de Sangatte, amputés d'une jambes après des tentatives échouées par l'Eurostar (avant le 24 Décembre).

Une bagarre entre Kurdes et Afghans le vendredi 19 Décembre, (Zizou au téléphone, de Sangatte, le lendemain) Vers 1 heure du matin, une petite bagarre a éclaté à Sangatte entre Kurdes et Afghans (toujours à cause des passeurs kurdes). Ils sont maintenant 1300. (il en arrive en moyenne une cinquantaine par jour).

Dans la **nuît du 24 au 25 décembre**, 400 personnes de Sangatte (en deux vagues successives) prennent d'assaut le tunnel de l'Eurostar, après avoir arraché les clôtures et les grillages électrifiés. La police parvient à les prendre en étau et ils sont tous refoulés, la plupart vers Sangatte. Uns soixantaine sont placés en garde à vue.

Sangatte : description du camp **(Semaine du samedi 26 janvier au jeudi 31 janvier)**

Le camp vu de l'extérieur

De la route goudronnée qui descend d'un côté sur la mer au village de Sangatte (à 10 minutes à pied) et monte de l'autre vers le tunnel sous la manche (à plus d'une heure et demie de marche), un large chemin serpente, entre deux grillages, jusqu'au camp qui domine toute la plaine: une immense bâtisse de tôle grise au toit incliné portant l'insigne de la croix rouge, visible de loin (la toiture va en décroissant avec trois premiers triangles plus hauts que les quatre suivants, plus aplatis). Alors que le village de Sangatte déployé sur la mer, plus bas, ne regroupe que quelques 800 habitants (avec beaucoup de villas secondaires), cet immense hangar de 25 000 mètres carrés servant autrefois à la construction du tunnel (baptisé par la presse « cathédrale de tôle »), regroupe en permanence, depuis un an, près de 1500 réfugiés.

Devant l'entrée :

Un peu en avant du hangar de tôle, des barrières délimitent l'espace extérieur du camp. Du linge y est accroché, volant au vent. Au devant, à travers les grillages, on voit le village de Sangatte, situé en contrebas, avec, entre autres, une usine sur la gauche, une église au centre et de nombreuses maisonnettes éparpillées. Par temps clair, on voit distinctement la mer parcourue par de nombreux ferries qui vont et viennent entre Calais et Douvres. Il y a un départ tous les quarts d'heure de Calais (en semaine), située à une dizaine de kilomètres de Sangatte en poursuivant sur la côte vers la droite (environ deux heures de marche). Douvres, de l'autre côté du bras de mer, sur les côtes anglaises visibles par très beau temps, n'est distante que d'une trentaine de kilomètres.

Quelques véhicules, de visiteurs ou du personnel, et des camionnettes de la Croix Rouge, sont parkées ci et là. A partir de l'entrée du centre, le parking s'étend sur la gauche. Sur la droite, dans un autre grand espace vide, encore délimité par des barrières parsemées de linge, stationne (en principe en permanence) un car de CRS, prêts à intervenir au moindre incident.

A l'extérieur, devant la grande bâtisse de tôle, on trouve quelques bâtiments annexes : le bureau d'accueil ; un petit kiosque où l'on vend des biscuits et des boissons (pas toujours ouvert) ; le bureau des médiateurs, et deux cabines téléphoniques.

le bureau d'accueil

Le chemin qui mène au camp débouche d'abord sur un petit bâtiment plat et carré, en préfabriqué (une première cabine « algéco »), qui correspond au bureau d'accueil : les arrivants, en général plus d'une cinquantaine par jours, viennent s'inscrire sur un registre où ils mentionnent leur nom, prénom, nationalité et âge. Pour obtenir plus de couvertures, les clandestins, difficiles à reconnaître, s'inscrivent parfois plusieurs fois, sous des noms différents. On ne leur remet pas de carte. Des classeurs sont disponibles sur les effectifs par semaine avec des informations sur le nombre, les nationalités, ainsi que des remarques générales sur le public (par exemple, la semaine dernière, public plus jeune), sur les événements ou incidents particuliers (bagarres du 19 Décembre, du 25 Janvier... mort d'un afghan électrocuté sur le toit d'un wagon ...). En ce qui concerne le personnel, Martine est la responsable de l'accueil : elle

dirige une équipe d'une dizaine de personnes, qui se relaient. Ils travaillent aussi au contrôle, devant la porte du camp.

Le bureau des médiateurs

Le bâtiment rectangulaire en préfabriqué des médiateurs comprend plusieurs bureaux dans une seule pièce. Lors de ma première visite il n'y en a que trois, ensuite ils passent à quatre ou cinq. Les médiateurs sont en relation avec les différentes communautés du camp. Ils doivent les informer, s'interposer en cas de problèmes, veiller au bien-être des réfugiés. Les éventuelles demandes d'asile (de l'ordre de 300 depuis l'ouverture du camp), se font aussi au bureau des médiateurs.

Un des médiateurs, **Oumar**, un algérien qui a vécu un certain temps en France sans papiers et est maintenant inscrit en thèse de doctorat sur les Migrations à Lille, s'occupe notamment, en plus de la réception des journalistes, de traduire les récits écrits des demandeurs d'asile (il parle et écrit l'arabe).

Murielle, qui a travaillé dans un premier temps dans le bureau de l'OMI installé pendant six mois dans le camp, s'occupe aussi de l'asile et des relations publiques.

Une autre médiatrice, **Nasenine**, une française de père iranien, qui vit dans les environs de Sangatte mariée à un tunisien, parle couramment le persan.

Un afghan bénévole, Safi, qui a fait une demande d'asile en France depuis Sangatte, travaille aussi comme médiateur pour la Croix Rouge depuis un an. Récemment débouté, il vient de faire recours. La quarantaine passée, il est originaire de Kunduz, où sa femme et ses enfants se trouvent toujours. Il a été ambassadeur, notamment à Aden, où il était en 1985. Il a vécu plusieurs années en Russie. Dans le cas où il n'aurait pas l'asile, il se dit prêt à passer en Angleterre.

Equipe de la Croix-Rouge- autres réfugiés bénévoles

Une iranienne (**Nazerine**) qui fait également parti des clandestins en transit et a fui l'Iran après avoir fait de la prison, travaille aussi comme bénévole, depuis six mois, pour s'occuper, en attendant de passer en Angleterre. Sévère envers ses congénères, elle estime que la plupart se contentent de survivre sur place comme des animaux sans rien faire, uniquement pour critiquer. Je ne sais pas trop ce qu'elle fout (disait Zizou, responsable du réfectoire), on dirait qu'elle travaille avec les passeurs...

Youssef bénévole au centre depuis un an, a également fait une demande d'asile en France mais a été refusé, il attend la réponse de la commission des recours. Il vit avec Sylvie, qui fait partie du personnel de la croix Rouge, en attendant, peut-être de se marier. C'est un irakien kurde ayant vécu la plus grande partie du temps au Koweït où ses parents ont émigrés dans sa petite enfance pour travailler dans le pétrole. Il y a été diplomate. Expulsé après la guerre du golfe, une longue errance a alors commencé pour lui. Après un bref retour au Kurdistan (qu'il ne connaît presque pas), et ne pouvant y rester pour avoir défendu le Koweït, il prend le chemin de l'exil qui le conduira à vivre quelques années en Bulgarie, puis un an à Athènes, avant d'arriver en France, par l'Italie où il ne reste que quelques jours.

Le camp - intérieur : contrôle à la porte d'entrée

La porte d'entrée du hangar est contrôlée par le personnel de la Croix Rouge. Deux personnes, une de chaque côté de la porte, sont chargées de fouiller les sacs. Les bouteilles d'alcool sont confisquées, voire systématiquement détruites. Un instrument détecteur permet de voir si les réfugiés sont armés. Tout instrument coupant est également confisqué.

Le camp- intérieur : espace Croix-Rouge

Sur la droite de l'entrée, quant on entre, on trouve un espace clos, délimité par des barrières blanches, réservé au personnel de la Croix Rouge. Il comprend, à droite, le bureau de la direction (une cabine plate et rectangulaire en préfabriqué), à gauche le bâtiment de surveillance (sorte de tour de contrôle à laquelle on accède par un escalier en fer), et au milieu, longeant des cabines toilettes-douches pour le personnel, un passage en longueur vers les stocks (couvertures et autre matériel, balais-brosses pour le nettoyage du camp, caisses de vêtements ou jouets récoltés par la Croix-Rouge...).

Bureau de Direction, sur la droite, le long du mur du hangar à partir de l'entrée, est un bâtiment semblable au bureau des médiateurs. C'est un préfabriqué blanc, plat et rectangulaire, auquel on accède par une petite marche. Il comprend trois pièces successives arrangées en bureaux : le secrétariat à l'entrée, puis le bureau de du directeur adjoint, Michel Mériaux (en Janvier, Pierre-Yves, ex-chauffeur de camion, vient d'être engagé pour le relayer mais il ne restera qu'une semaine). Enfin, au fond, le bureau du directeur, Michel Derr. Des classeurs avec toute la documentation de presse recensée sur Sangatte y sont disponibles, ainsi qu'une photocopieuse.

Clôture-zone de distribution : une clôture où les réfugiés viennent s'appuyer, parfois en masse, délimite l'espace de la Croix Rouge entre le bureau de Direction, à droite, et la tour de contrôle, sur la gauche. Aux moments des distributions (notamment de savons et de shampoings, ou de brosses à dents et de rasoirs) qui ont lieu à des horaires bien particuliers (mais inscrits nulle part), les réfugiés affluent en masse. Ils viennent fréquemment demander quelque chose en dehors des plages de distribution, très souvent des couvertures, parfois des chaussures, des vêtements de rechange, des jouets pour les enfants...

tour de contrôle : c'est un bureau en hauteur sous forme de cage vitrée qui surplombe le camp et auquel on accède par un escalier métallique juste derrière la clôture. Cette pièce de contrôle est équipée d'un téléphone (il n'est pas rare que la police appelle) et de deux écrans télévisés où l'on peut suivre ce qui se passe dans les parties principales du camp. Il y a aussi une télévision normale, des tables et des chaises avec une machine à café pour l'équipe de nuit qui y veille (14 salariés sont présents chaque nuit pour un camp de 1400 personnes). La nuit, c'est le seul bureau ouvert pour le personnel de la croix-rouge.

Le camp-intérieur- espace réfugiés

au pied de la tour de contrôle, grand hall et espace télévision des réfugiés

La pièce vitrée du bâtiment de contrôle est située dans l'axe de la place principale ou du grand hall du hangar, où viennent se rassembler les réfugiés. Au pied du mur du bâtiment de contrôle, un écran télévisé (une petite télévision) diffuse les programmes des chaînes de la télévision française aux réfugiés, assis sur des bancs alignés.

Bâtiments alignés sur le côté gauche de l'entrée : le long du mur qui ferme le hangar sur la gauche, des bâtiments rectangulaires plats se succèdent : des toilettes (hommes et femmes) puis des douches (également hommes et femmes) ; un petit coin barbier-coiffeur pour hommes ; un espace commun pour la lessive ; une nurseries et enfin, une infirmerie.

La nurseries, lors de ma visite entre le 26 et le 31 janvier, comptait une quarantaine d'enfants (alors que la semaine passée ils étaient environ 80). Elle est dirigée depuis septembre par une femme anglaise mariée à un économiste qui travaille pour le tunnel sous la manche à proximité duquel elle habite. Dans cette pièce, très chauffée, qui est aussi une cabine rectangulaire plate en préfabriqué, il y a un bureau d'accueil avec une machine à faire chauffer du lait et du chocolat, des chaises, une baignoire pour enfants, des couchettes pour changer les bébés, des chaises, quelques jouets. Lors de ma visite, vers 21 heures, à l'heure de la distribution du lait du soir, pour accompagner une jeune mère irakienne et ses deux petites filles, il y avait une vieille femme d'Azerbadjan assise sur une chaise, venue là pour se reposer et sortir un peu de l'ambiance des cabines, plus masculine. Elle parlait quelques mots de français et semblait très lasse. Une jeune femme afghane voilée se plaignait de maux de tête et m'a demandé en s'exprimant dans un anglais hésitant des cigarettes.

Infirmerie Devant la cabine infirmerie, un ou deux bancs où attendent les patients, beaucoup trop nombreux par rapport aux possibilités offertes : deux infirmières et un docteur, surchargés de travail. Entre deux patients, la porte est fermée à clef et les autres qui attendent dehors, s'impatientent et se plaignent. Parfois, selon une des deux infirmières, les personnes viennent juste parce qu'elles éprouvent le besoin de parler, parce qu'elles sont trop déprimées. Beaucoup se plaignent de maux de têtes importants. Pour les urgences et les soins complexes les clandestins peuvent être amenés dans une camionnette de la croix rouge aux urgences de Calais. D'après un marocain travaillant pour la croix rouge qui m'a raccompagné jeudi soir au train après être passé reprendre un clandestin aux urgences, qui d'ailleurs n'avait rien, les docteurs les font systématiquement passer en dernier après tous les autres clients, sous prétexte qu'il s'agit de clandestins. Il y a tous les jours des urgences, des bras ou des jambes cassées cause des tentatives. En plus des 8 ou 9 morts derniers (l'année dernière 8 et cette année ?), il y a aussi des accidents ou des blessés graves. De plus, récemment, deux réfugiés ont été placés à l'hôpital psychiatrique, l'un d'eux est sorti il y a peu mais l'autre, un égyptien, y est toujours.

Cabines et tentes 23 cabines, bâtiments rectangulaires plats (deux rangées de 5 et 3 autres), nombre de lits variables, des cabines d'hommes (ex cabine des Afghan 3, 80 lits) ou familiales (ex 14, 16, 23) Aspect de rues entre les cabines. Trafic des passeurs kurdes irakiens. Environ 600 personnes sont logées dans des tentes. Une rangée et demi de tentes bleues de 9 personnes (une vingtaine en tout) et derrière, une rangée de grandes tentes de toile jaune.

Queue du réfectoire, espace mosquée, tables en bois, terrain de volley

Dans le fond, derrière les grandes tentes jaunes, le départ de la queue pour le réfectoire. Derrière encore, un grand espace vide non occupé et fermé. Quelques personnes vont néanmoins y prier. Un petit espace « mosquée » avec des tapis de

rière y a été installé. Un espace volley-ball devant les grandes tentes jaunes, puis des tables en bois, avant le réfectoire.

Institut kurde de Paris

Discussions et Entretiens Sangatte

(Semaine du samedi 26 janvier au jeudi 31 janvier)

Avertissement de Michel Mérioux, sous-directeur (au téléphone, avant mon arrivée du 26 janvier) : En ce moment le public est de plus en plus jeune et de moins en moins respectueux... Ils demandent toujours quelque chose. Vous risquez d'avoir des problèmes et de ne pas pouvoir travailler efficacement...

Le point à l'arrivée par Michel Derr

(le 26 Janvier, bureau du directeur, avec des membres de l'association afghane de Paris, arrivés par le même train que moi).

Le directeur nous accueille dans son bureau, et nous fait une sorte de petit topo sur la situation actuelle. En ce moment, nous accueillons près de 1300 réfugiés. La nouveauté est que la majorité tend depuis peu à passer aux Kurdes Irakiens, devenus légèrement plus nombreux que les Afghans, ou au moins en nombre égal. La situation est de plus en plus difficile. Hier soir (vendredi 25 janvier), nous avons eu encore une bagarre. La situation a une nouvelle fois dégénéré... La dernière fois, c'était le 19 décembre au soir (peu après ma dernière visite du 14 décembre ; j'en avais été avertie par un coup de téléphone de Zizou, responsable du réfectoire). Entre-temps, non, il n'y en avait pas eu d'autres. Mais hier c'était une grosse bagarre... Apparemment, ce sont encore des bagarres entre Kurdes et Afghans, toujours pour protester contre le racket de plus en plus insupportable des passeurs Kurdes. Il n'y a pas d'autres mots, ces kurdes... ce sont des «bœufs» ...C'est de plus en plus intolérable, des gens qui ne respectent rien, de plus en plus jeunes... qui réclament sans arrêt quelque chose, se livrent à des trafics en tout genre, cigarettes, alcool, argent... impunément, aux yeux de tous, sur la place centrale. Au moins par égard pour nous, ils pourraient éviter de le faire sous nos yeux ...on a beau essayer de leur dire...mais de toute façon, ils ne respectent rien...

Les membres de l'association afghane (toutes des femmes) s'enquièrent de la situation des femmes... qui représentent environ 10 % de la population du camp. C'est malheureux, mais à cause de ces «bœufs» sans respect, elles sont condamnées à rester cloîtrées dans les cabines, elles n'osent plus sortir... Les membres d'Afghane, voudraient les soutenir, recueillir le témoignage de femmes afghanes...elles demandent l'autorisation de prendre des photos, éventuellement.

Pour Michel Derr, cela ne pose pas de problèmes, tant que ce n'est pas pour dénoncer...Comme ces journalistes qui ne cherchent que des images chocs, propres à soulever le scandale...C'est malheureux ça aussi, dit le directeur, mais nous avons été obligés d'être de plus en plus sélectifs avec la presse... parce que si c'est pour qu'à chaque fois ça nous retombe dessus...comme si on était les uniques responsables...c'est devenu une situation vraiment ingérable...Je le reconnais, j'arrive au point ou j'en ai marre... Oui...comme le Gisti...poursuit-il, répondant aux membres d'Afghane qui ont soulevé la question...le fait bien connu que le Gisti, aux alentours de septembre dernier, a critiqué sévèrement la Croix-Rouge pour leur refus d'installer, comme ils le souhaitaient, un bureau d'information d'asile dans le camp... Mais dernièrement il faut bien voir, insiste Michel Derr, qu'on a eu même des

arrivages de Paris, de migrants d'Afrique et du Maghreb maintenant, qui viennent faire une demande d'asile de Sangatte, tout ça pour avoir un certificat d'hébergement... Il n'y a déjà pas suffisamment de places, on ne va pas en plus risquer de créer des nouveaux appels d'air ! C'est ça que le Gisti ne comprend pas... Eux de toute façon, ils ne pensent qu'à faire leur propre travail, sans se soucier des conséquences... Amnistie Internationale aussi a effectué récemment une visite à Sangatte et écrit un rapport sévère. Oui...voilà pourquoi les journalistes sont sélectionnés très rigoureusement (nous avons nos adresses, nous faisons très attention)... Si on ne les laisse entrer que dans l'entrée, dans le grand hall, la plupart sans caméra, c'est aussi que tout le monde s'insurge qu'il y ait encore un grand espace vacant au fond du camp... Mais ce n'est pas le moment d'agrandir...pourquoi encourager l'arrivée d'un plus grand nombre d'arrivants encore, alors que les contrôles et les passages en Angleterre sont de plus en plus difficiles !? La situation est de plus en plus absurde, s'insurge le directeur, plein de lassitude amère...En fait, il faut le dire, le centre prend tout simplement l'allure d'un camp concentrationnaire...avec des durées de séjours sont de plus en plus longues... Dernièrement la France a évoqué la possibilité de disperser les réfugiés en plusieurs centres, dans différentes régions, ce qui serait peut-être mieux, oui, mais ce n'est pas encore fait...enfin, voilà, que vous dire de plus... ?

Discussion avec Oumar, médiateur algérien de la Croix Rouge

(samedi 26 janvier)

En discutant avec le médiateur, j'apprend que depuis mi-janvier, une annexe pré-CADA (Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asiles) a été ouverte à Cayeux. Une vingtaine de personnes qui ont demandé l'asile de Sangatte y ont été installées. Depuis l'ouverture du camp en 1999, il y a eu environ 300 demandes d'asile en France, à partir de Sangatte, un petit nombre...

L'OIM et l'OMI sont restés près de 6 mois dans le camps (jusqu'en septembre environ). Ils diffusaient des films sur la difficulté de passer et de vivre en Angleterre, d'y obtenir l'asile, de travailler... Un fiasco total. Pour des gens qui paient 70 000 francs pour venir, le prix du retour offert en plus d'une indemnité de 1000 francs est dérisoire... De plus tous ne peuvent être rapatriés. Quelques égyptiens ont été rapatriés. Pour eux, il y a un vol direct, qui leur ait payé. Les Irakiens qui le souhaiteraient, en revanche, ne peuvent pas être rapatriés puisqu'il n'y a pas de vol direct... l'OIM, responsable de leur rapatriement, refuse de les laisser dans la nature à partir de la Turquie, qui ne serait pas trop ravie non plus de les avoir sur son territoire...En fait, sur une centaine de personnes qui ont voulu être rapatriées, seules 4 ou 5 ont pu effectivement l'être.

Quant aux passeurs kurdes très voyants (blousons de cuirs, bagues en or...) que le médiateur croyait finalement chassés (il m'en avait parlé lors de ma dernière visite du 14 Décembre), il s'est aperçu qu'entre-temps ils étaient revenus. Il s'en est rendu compte récemment. En fait, même si la police les arrête, d'autres réapparaissent aussitôt. C'est un peu comme une pieuvre à multiples têtes, quand on en coupe une, dix autres surgissent... D'après ce qu'ils savent, eux, à la Croix-Rouge, il y aurait en tout une quarantaine de passeurs kurdes. En général, une vingtaine se répartie sur les places d'embarquement, au port, tandis que l'autre moitié reste dans le camps. Pour pouvoir faire des tentatives, il faut d'abord payer une somme variant entre 400 et

1000 dollars (selon un réfugié kurde, entre 200 et 1000 dollars). Les places sont bien gardées par les Kurdes qui agressent à coups de couteaux ceux qui ne payent pas.

Entretien (E4) avec Ali Ahmed, 23 ans, de Kirkuk

(samedi 26 janvier après-midi, cabine des médiateurs, à un bureau)

Ali Ahmed est jeune, sensible, proche du désespoir. Il me rappelle quelqu'un que je connais en Syrie, un druze des régions montagneuses du sud. On sent chez lui un besoin de parler, d'exprimer un malaise, une souffrance... Il parle d'un voix entrecoupée, en baissant le ton. Son émotion est visible du début à la fin, mais son désespoir va crescendo. Même Oumar, qui est à un autre bureau de la cabine des médiateurs, s'est rendu compte de son désespoir...Souvent, dit-il, on est méfiant envers ceux qui se disent de Kirkuk, mais là, on le sentait vraiment sincère...

Kurde irakien de 23 ans, il est né en 1979 à Kirkuk où il a toujours vécu, comme toute sa famille. Ses grands parents y sont nés. Il a une sœur de 21 ans et un frère plus jeune que lui de 3 ans. Ils vivent encore sur place avec sa mère mais cachés, en clandestins, depuis 1997. Son père est mort, disparu en 1991. C'est lui l'aîné de la famille, parti dans l'espoir d'aider les siens.

Pour commencer, il me parle d'emblée de la situation de Kirkuk et des difficultés à vivre dans cette région du fait des pressions constantes du gouvernement irakien. C'est pour cette raison qu'il a fui, et non comme il le dit spontanément de lui-même, sans que je lui ai posé la question, pour des raisons économiques... Sur ce plan là, il estime qu'il n'était pas dans une trop mauvaise situation. Par rapport à la moyenne, il s'en tirait même plutôt assez bien.

Kirkuk est une ville d'environ 600 000 habitants. Elle comprend une majorité de kurdes mais aussi des Turkmènes et d'autres minorités (des chrétiens aussi). Mais surtout Kirkuk, c'est la capitale du Kurdistan, on l'appelle *Quds al-Kurdistan* (la Jérusalem du Kurdistan) ou encore *Qalb al-Kurdistan* (le cœur du Kurdistan). Hautement symbolique, c'est la ville du patrimoine kurde par excellence. De nombreux écrivains et poètes kurdes irakiens de valeur y ont vécu. L'ancien nom de la ville, en kurde, c'est « Babagorgor ». Ali m'explique tout ça en insistant, pour bien me montrer que cette ville est bien la propriété spécifique des Kurdes. Sur les montagnes en haut de la ville, il y a aussi des tombeaux kurdes, dont la tombe du prophète kurde Danîl, le premier de tous les prophètes selon Ali. Mais après 1991, Saddam Hussein a entrepris de les détruire.

Située juste en dessous du 36^{ème} parallèle, la ville ne fait pas partie de la zone du Kurdistan autonome. C'est une zone verte et montagneuse, riche pour son agriculture, et ses gisements de pétrole, un des sites pétroliers les plus importants d'Irak. Mais aujourd'hui la situation y est particulièrement dure pour les Kurdes que Saddam Hussein tente de chasser, pour faire de Kirkuk une province arabe. Les brimades qu'ils endurent dans cette région sont continues. Par ailleurs les partis politiques kurdes sont interdits, et complètement inexistantes.

Ali Ahmed a été à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans (*thanawiyya moutawasita*). C'est un peu le maximum à bas, il n'y a pratiquement aucune possibilité de poursuivre plus loin. De plus, il n'y a pas d'université à Kirkuk. Il s'estime déjà heureux d'avoir pu effectuer sa scolarité jusqu'à 15 ans, alors qu'il suffit de regarder dans la ville pour s'apercevoir qu'un grand nombre d'enfants travaillent dès l'âge de 5 ans. Malgré l'accord de 1975 qui préconisait l'usage officiel de la langue kurde, celle-ci n'est pas enseignée. Tout l'enseignement se fait en langue arabe. A l'école les services de renseignements (*moukhabarat*) exercent des pressions pour vous obliger à faire allégeance au gouvernement irakien. Quant on appartient au parti irakien, on vit plus tranquillement mais Ali, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, a refusé. Malgré tout, l'irrédentisme kurde demeure vivace.

L'armée (3 ans) est obligatoire. Certains de ses amis kurdes, pour tout dire nombreux, ont voulu s'y opposer et ont subi le châtement en vigueur : les oreilles coupées. Pour lui, le problème ne s'est pas posé car il est parti avant.

Les pressions de l'autorité irakienne sont constantes sur les Kurdes. Par exemple, me dit encore Ali, on leur prend leur sang de force, les prises de sang sont obligatoires pour les Kurdes.

Pendant l'opération Anfal en 1988 (après le massacre de Halabja où Saddam Hussein a fait usage d'armes chimiques), opération qui a fait, précise-t-il, 182 000 disparus, en majorité des enfants et des personnes âgées, toute la famille de son oncle a disparu (8 personnes). On ne sait pas ce qu'ils sont devenus. On les déporte, ils sont mis dans des camps, on pense qu'on effectue sur eux des expériences chimiques... A cette époque, tous les villages kurdes (près de 4000) ont été détruits. Depuis qu'ils ont été reconstruits, il n'y a plus de kurdes dans ces villages, le gouvernement irakien fait venir à leur place des arabes du Sud. Les Kurdes sont donc contraints à ne vivre que dans la ville, paupérisée.

En 1991, le gouvernement irakien a repoussé les kurdes vers les montagnes, là où se trouvent les tombes kurdes. C'est pendant la campagne militaire de 1991 que son père a disparu. Elle était dirigée par Ali Hassan Majd, un chef de guerre irakien reconnu comme criminel de guerre par la communauté internationale, mais toujours vivant. A cette époque, avec sa famille, comme la plupart, ils sont passés en Iran, où ils se sont réfugiés pendant un mois, avant de revenir à Kirkuk. Au bout de trois mois maximum, ajoute-t-il, tout le monde était rentré, ce n'est pas comme Sangatte...

En 1997, le gouvernement irakien a confisqué les terres de sa famille et décidé de les transférer hors de Kirkuk, au Sud, où il n'y a rien... ou dans le Kurdistan autonome, au Nord. Ils ont refusé de quitter Kirkuk, mais aujourd'hui une famille arabe vit sur leurs terres, exactement comme les colonies juives en Palestine. Depuis, lui et sa famille ont dû vivre cachés, en clandestins, hébergés chez les uns et les autres, profitant de la solidarité kurde, changeant de domicile au moindre doute, sachant que les services de renseignements sont partout. Bien sûr, s'ils sont découverts, ils risquent gros. Aujourd'hui, à Kirkuk, il y a une politique systématique d'expropriation des terres kurdes et d'expulsion. On chasse les kurdes pour y installer à leur place des familles arabes du Sud irakien, notamment de la zone de Basra. L'état irakien procure de nombreuses facilités aux arabes du sud pour les encourager à venir.

Après l'école, Ali a travaillé comme il pouvait, notamment dans le bâtiment de 6 heures du matin à 6 heures du soir pour un salaire dérisoire de 2000 dinars par jours (ce qui correspond à 1 dollar, à peine de quoi s'acheter un paquet de cigarettes). En un

mois, il gagnait ainsi 60 000 dinars. (ce ne sont pas les dinars suisses, convertibles en dollars qui ont plus de valeur, mais les dinars locaux). Effectuant toujours des petits boulots, il a aussi travaillé dans un garage à un moment donné pour moins que rien. A la fin, depuis que sa famille était condamnée à vivre cachée, il n'osait presque plus sortir de jour et avait trouvé un travail de nuit dans un café, comme serveur, pour la somme modique de 500 dinars par nuit soit un demi-dollar. Il connaissait le patron du café qui l'avait pris pour l'aider.

A 16 ans, Ali a fait 2 mois de prison où il a subi des tortures. Il a été arrêté alors qu'il rentrait de son travail, sans explications et sans jugement, pour rien, ou plutôt pour le simple fait d'être kurde et de ne pas faire allégeance au gouvernement de Saddam. Pour évoquer la brutalité du gouvernement de Saddam Hussein, Ali me parle de la manifestation en 1996 à Bagdad, matée tout simplement par des bombardements. Franchir les frontières du 36^{ème} parallèle vers la région autonome est une affaire presque impossible et risquée à cause des contrôles. La situation sanitaire est déplorable. A Kirkuk il y a bien un hôpital, mais quelqu'un qui se casse un pied, par exemple, aura beaucoup de mal à y être soigné.

Malgré tous ces problèmes, Ali reste profondément attaché à son pays et c'est avec beaucoup d'émotion qu'il évoque les siens et sa culture, la solidarité qui prévaut dans le malheur et la grande fête du Noruz, la fête du nouvel an kurde. En parlant de la musique kurde et des chants dans les prairies, à cette occasion (comme j'ai pu le voir en Syrie), il a presque les larmes aux yeux. C'est là-bas qu'il voudrait être en ce moment, et non pas dans ce camp où il est déjà depuis 2 mois. Tous ses souvenirs et toute sa vie est là-bas, me dit-il, son père, sa mère, son frère et sa sœur, ceux qu'il aime et qu'il s'est juré, en partant, de pouvoir aider.

Dans le but d'aider sa famille et en espérant pouvoir un jour rentrer chez lui, il a décidé de partir en Grande Bretagne. Il fera une demande d'asile et dit avoir les preuves nécessaires pour obtenir le statut de réfugié. Il a un ami très cher, un kurde comme lui, qui vit à Londres depuis trois ans. Il lui doit tout parce que c'est lui qui lui a prêté l'argent nécessaire pour partir et a tout fait pour l'aider. Ali projette d'apprendre l'Anglais en 5 mois. C'est une chance pour lui, de pouvoir reprendre des études. Il a l'air déterminé et motivé, comme s'il s'accrochait à son rêve. D'autant plus qu'il juge qu'il s'agit d'une langue internationale. Ce sera plus facile que le Français. La France ne l'attire pas du tout. Tout ce qu'il en voit, c'est Sangatte, le camp où il est installé dans une tente, dans le froid... Ce qu'il veut avant tout c'est pouvoir vivre libre, tout en respectant le système. Il insiste en disant qu'ils ne font de mal à personne et ne songent qu'à respecter l'ordre, à vivre dans les règles, en se faisant tout petits (*nehtarim al qanoun*). En ce qui concerne la France, dans le camp, un des réfugiés lui a dit qu'il fallait au moins 9 mois pour faire une demande d'asile. Pour lui, ces délais sont beaucoup trop longs. En Angleterre, les droits sont mieux respectés et au bout de 4 ou 5 ans, on nous donne la nationalité. Les médecins et les poètes kurdes, eux, dit-il, sont tous en France. ... De toute ma vie, je n'ai jamais connu le bonheur (*fi hayati ma shouft as saaâda*)...

Ali parle longuement et avec émotion, presque avec des accents de désespoir, des difficultés éprouvées à Sangatte. Il est très sensible à la façon dont les gens les regardent à Sangatte et à Calais (*Kalas*), dans les magasins. Tout cela le marque

beaucoup et influe sur son moral (*byeaththar ktîr aalaina*). Même les taxis refusent de les prendre. On nous prends pour ce qu'on est pas (*Byesabouna gheir*).

Ali qui est à Sangatte, dans le camp, depuis 2 mois, ne connaît pas de repos. La nuit, dans la tente, à cause du froid, il ne ferme pas l'œil. Ça le déprime d'être ici (*ka'âba houn*), ce n'est pas une vie. Il se sent mieux lorsqu'il va voir la mer (*artah idha ashouf al bahar*). Une fois il est parti du camp pendant une semaine et a dormi dehors, il préférerait encore supporter le froid que de rester dans le camp parce qu'il sentait qu'il n'en pouvait plus, il avait besoin d'en sortir.

Il a fait au moins 50 tentatives qui ont toutes échoué. Il se sent en position d'échec, à demi-découragé (*ma baqdersh*), je n'y arrive pas... La veille, un afghan a tenté de se suicider en se jetant à la mer. Ils l'ont repêché et l'ont ramené au camp. Pour lui la vie à Sangatte, c'est pire que d'être un animal. L'animal au moins, dit-il, a une utilité : quand il meurt, sa dépouille est utilisée pour faire du fumier ou de l'engrais. Il déclare avec certitude qu'il vaut mieux mourir que de rester à Sangatte à vivre comme du bétail avec ce sentiment de ne servir à rien et d'être profondément inutile, dans l'impossibilité d'assumer ses responsabilités envers sa famille car c'est bien pour cela qu'il est parti, avec l'unique objectif de pouvoir les aider. Et ça, ce passage à vide, il ne l'avait pas prévu.

Il a mis 6 mois à parvenir jusqu'ici et ce voyage lui a coûté jusqu'à présent 7000 dollars. Pour passer de l'Irak en Iran, il a effectué une longue marche, dangereuse. Il y a des militaires à la frontière, qui peuvent tirer à tout moment. Prendre ces risques, pour lui, en même temps, c'était le chemin de la liberté (*al-moujâzafa lil-houria*). Ce qu'il veut avant tout c'est sauver sa famille du gouvernement irakien. L'argent dépensé pour cela ne compte pas (*ma yuqaddersh felous*). En Iran il a marché pendant 25 jours, de nuit. Certains en sont morts, de froid ou ont été pris dans les embuscades militaires. Il a passé 10 jours en Turquie et 4 mois en Grèce, un pays qu'il a apprécié pour la chaleur humaine des habitants (*balad kwayyes wa nâs mounaatifin*). Il a travaillé dans un marché, pour porter des marchandises. Il est passé en Italie en bateau. Tout cela était très dur. Il n'a pas l'air d'avoir envie de donner plus de détails. Il est un peu à bout. Pour résumer il me dit que la seule chose facile a été de passer de l'Italie à la France.

Discussion avec un groupe de réfugiés dans le grand hall

(samedi 26 Janvier, soirée, grand hall)

Je discute avec plusieurs personnes, de nationalités différentes. Il y a un soudanais, un égyptien, un palestinien, des kurdes et des afghans, un kurde syrien qu'on me présente comme un ingénieur. Ils m'expliquent qu'ici, dans le camp, les gens se comportent mal. Ils sont dans une situation anormale, ils n'agissent pas comme chez eux où ils sont habitués, au contraire, à devoir se contrôler, du fait de la pression et des obligations sociales. Mais ici, certains, loin de chez eux se sentent tout permis. Il y a des trafics, certains boivent, ils crachent par terre, de vrais animaux !

Bien sûr, cette situation crée aussi des problèmes psychologiques. Deux réfugiés ont fini à l'hôpital psychiatrique, l'un d'eux, un égyptien, y est encore. En effet, Oumar, le médiateur algérien m'avait parlé de ce cas : un type d'un certain âge, resté au moins deux mois à l'hôpital de Calais, qui avait pété les plombs...

Le palestinien de Gaza (en fait égyptien encore non avoué), pour montrer qu'à l'origine ils ne sont pas si misérables, et même supérieurs à l'occident, commence à déclamer sur la grandeur de la civilisation musulmane, en évoquant Ibn Khaldoun...

Discussion dans le grand hall, avec une femme Kurde-irakienne (E29, Oum Mourâd) (samedi 26 janvier, soir, grand hall)

Elle m'est présentée par le groupe d'arabes, d'irakiens et kurdes avec lesquels je discutais. C'est bien la seule femme sur la grande place réservée aux hommes... Connue de tous apparemment, elle fait figure de femme forte. Sympathique, elle porte un fichu sur la tête. Elle réside dans la cabine 16.

Agée de 40 ans environ, elle est venue seule avec sa fille de 13 ans, dans le but de rejoindre son fils qui vit en Angleterre depuis 3 ans. Son mari est resté à Bagdad (évasive) où elle habitait. Elle travaillait dans l'administration. Pour pouvoir arriver jusqu'ici, elle a passé 4-5 ans à Istanbul où elle a travaillé dur pour se faire un peu d'argent, dans des ateliers de couture. C'était pour elle la découverte de la vie européenne où les gens s'épuisent et ne prennent pas le temps de vivre.

Elle est à Sangatte depuis deux mois.

Elle a fui Bagdad à cause de l'embargo économique. Elle annonce clairement la couleur en disant que dans son cas c'est bien d'une migration économique qu'il s'agit. Elle rit en ajoutant que d'ailleurs, c'est pareil pour tout le monde dans le camp. Ils me diront tous qu'ils ont des problèmes mais en fait elle m'assure à voix haute, devant les autres (devenus un peu penauds) que pas un seul de tous ceux que je vois dans le camp n'a un problème, pas un seul ! Mais qu'ils vont tous me raconter qu'ils ont été persécutés ou qu'ils sont de Kirkuk !

Elle attend de recevoir de l'argent pour pouvoir partir.

Elle me dit qu'elle aimerait apprendre un tas de langues, que le sociologue (Smaïn Laacher) lui a donné un manuel pour apprendre l'anglais ou le français.

D'après le médiateur Oumar, elle traîne beaucoup avec les passeurs depuis un certain temps, et joue un peu les intermédiaires, sans doute pour se faire un peu d'argent. Je la reverrai effectivement plusieurs fois dans la semaine, dans les environs de la cabine 16, souvent avec des billets dans les mains. Lors d'un entretien dans la cabine 16 avec une femme kurde irakienne de Sloumaniyyeh, elle va et vient, affairée, toujours en brandissant des billets et en s'adressant à cette dernière, en kurde.

Les arabes de la tente voisine (4 irakiens, 3 égyptiens, 1 algérien), en général victimes des discriminations des passeurs kurdes, me diront d'elle, en la voyant dans les parages, qu'elle est généreuse et fait tout pour aider tout le monde dans le camp.

Discussion avec Ali et son cousin (des passeurs ?) sur le Kurdistan autonome

(dimanche 27 janvier, vers 12h, cabine d'accueil, avec Martine).

Ali est peut-être un des passeurs. Personne n'en est vraiment sûr à la croix rouge, mais ils savent qu'il fait des vas-et viens fréquents dans le camp. Je n'ai pas osé lui poser la question ouvertement, d'ailleurs c'est la première fois que je lui parle, ou presque et je ne pense pas qu'il me le dirait d'emblée. Vêtu d'un beau cuir fourré,

les cheveux noirs longs attachés, avec des beaux pantalons à pattes d'éléphant, il fait un peu figure de Dandy et n'a pas vraiment l'air d'un « réfugié ».

Il me présente son cousin, en revanche plus ressemblant aux autres (malgré un petit air un peu artificiel et légèrement efféminé), qui vient d'arriver, depuis 3 ou 4 jours. Ils ne comprennent pas très bien ce que je cherche et finalement proposent de me donner toutes les informations possibles sur le Kurdistan, peut-être qu'ainsi je n'aurai pas besoin de m'éterniser sur place... Par contre ils se montrent plutôt récalcitrants à mener un entretien classique, basé sur les histoires de vie. Ils préfèrent rester évasifs sur ce plan et me fournir des informations générales sur le Kurdistan.

Ali ne cache pas quand-même, se dévoilant par bribes au fil du discours, mais toujours de manière un peu évasive, qu'il vit en Europe depuis plusieurs mois, il dira à un certain moment 8 mois, et qu'il a des attaches dans plusieurs pays, dont l'Allemagne. Il s'esquive pour m'expliquer plutôt pourquoi il est parti. Ce n'est pas, comme le dit aussi son cousin, pour des raisons économiques mais plutôt pour pouvoir être des êtres humains normaux, accéder à la liberté, au droit d'apprendre, d'étudier... Le problème est que pour cela, il faut obtenir un permis de résidence...

D'après le chef algérien du réfectoire (zizou), depuis 2 ans sur place, Ali n'est probablement pas un passeur, mais tout simplement un crétin qui s' imagine que Martine qui travaille à l'accueil, sous prétexte qu'elle est gentille avec lui (en fait elle est un peu comme ça avec tout le monde), va l'épouser ! Il pourrait effectivement y croire, surtout si on considère le cas de Youssef, un irakien qui vit avec une fille de la croix rouge (Sylvie) depuis un certain temps, avec de bonnes chances de pouvoir progresser dans cette voie... Bref, en tout cas Ali me dira un peu plus tard, au sujet de la comparaison orient/occident (comme quoi les orientaux sont plus sentimentaux...) que lui par exemple, se déplacerait même au plus haut prix pour ceux qu'il aime et par exemple que s'il vient ici, de l'Allemagne où il a sa tante (il me semble qu'il a dit aussi GB ?), c'est essentiellement pour voir Martine. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas avoir de permis de résidence.

Son cousin qui a de la famille en Allemagne, en Hollande et en Belgique dit qu'on n'y accepte plus les réfugiés kurdes sous prétexte que la zone autonome du Kurdistan est considérée une « zone sûre » (*mantaqa amîna*). En vérité, dit-il, c'est une farce des Nations Unies et de la Communauté Internationale qui s'évertue à faire régner l'anarchie au Kurdistan, dans la dite « zone de sécurité ». Pour eux, il n'y a ni sécurité, ni autonomie (*ma fish houkm dhâtî, ma fish amâna*). En réalité, il n'y a même pas d'unité. La frontière vers l'Irak au Sud du 36^{ème} parallèle est difficile à passer mais pas tant que celle qui sépare, dans la zone autonome, la province d'Arbil (sous le contrôle de Barzani) de celle de Sloumaniyyeh (Talabâni). Lui, pour cette raison, n'a pas pu voir son frère pendant 7 ans. Jusqu'en 1997, alors que son frère était à Arbil, il vivait à Sloumaniyyeh –où il travaillait comme garde du corps dans un bureau politique de Talabâni (*maktab siyasi*). Après cette date, il est passé travailler à Arbil, mais toujours dans un bureau politique de Talabâni. Maintenant depuis la situation de trêve dans la lutte entre les partis, Barzâni et Talabâni jouent à « play-station ». Ils parlent, négocient, se contactent par téléphone, ont chacun le même train de vie princier, avec des voitures et des villas somptueuses... Non, aujourd'hui, ce ne sont pas eux qui peuvent vous tuer, ce sont les gens dans la rue, n'importe qui, tout le monde s'entretue pour des histoires d'appartenance politique. Il y a en outre le jeu de la politique de l'ONU et des organisations internationales pour saper l'unité par le biais des espions de la CIA, provoquer la division (*fitna*). Un berger aurait surpris sur

le fait le personnel d'organisations internationales en train de poser des insectes qui ont dévasté les cultures agricoles. Ils ont aussi importé des œufs de crocodiles, maintenant il y en a dans le sud-est du Kurdistan ! Le cousin d'Ali qui a travaillé comme garde du corps aurait été mis au courant d'un plan israélien... Il est très difficile de parler sur place les gens ont très peur. Talâbâni et Barzâni ont intérêt à montrer que tout va bien pour bénéficier de l'aide internationale. Aujourd'hui dans la zone dite autonome la division règne, il n'y a plus vraiment d'espoir d'un Kurdistan. C'est la désillusion. Dans ce contexte, les peshmergas (ceux qui font don de leur âme) les résistants dans les maquis, n'existent plus, ils n'ont plus vraiment de raison d'être. Il faudrait faire sauter les Organisations Internationales qui se font des milliards sur le dos du Kurdistan !

Ali et son cousin m'ont dit qu'ils allaient m'envoyer des gens pour faire des entretiens. Les deux personnes suivantes, deux autres kurdes irakiens, Kairouan et Khidr, me sont envoyés par eux, peu de temps après, cabine des médiateurs.

Entretien (E5) avec Kairouan, kurde irakien de Arbil (né en 1973)

(dimanche 27 janvier, vers 14h, cabine des médiateurs à un bureau)

Kairouan m'est envoyé par Ali et son cousin, pour faire un entretien à la cabine des médiateurs. Petit, il est plutôt robuste, avec un air viril, un peu rude, et une barbe de quelques jours. Il me paraît simple et confiant. Il parle surtout de la situation générale dans la zone autonome mais donne aussi quelques détails sur sa vie personnelle.

C'est un est un kurde irakien né à Arbil en 1973. Il parle le kurde *sorani* (et non *turkmanji* ou *badani*, ce dernier dialecte étant majoritaire entre Aaqra et Zakho, plus au nord ouest de Arbil). Il est célibataire. Son père et sa mère vivent à Arbil, ainsi que son frère, qui travaille. Kairouan a été à l'école jusqu'au niveau de la *thanawiyya moutawasita*, c'est à dire jusqu'au brevet (vers 14-15 ans). C'est obligatoire (*ijbârî*), dit-il. Il était dans une école kurde, mais le programme est en arabe, on leur apprend l'histoire de l'Irak et très peu de choses sur le Kurdistan. Dès la 5^{ème} année d'école élémentaire (*ibtida'iyya*), soit vers 10 ans, il y a de l'anglais. Après l'école, Kairouan a fait un entraînement militaire en Palestine de 6 mois. A Arbil, il a toujours travaillé comme vendeur dans une pompe à essence. Son salaire était de 70 dinars suisses par jour (soit 4,5 dollars). Au Kurdistan autonome, on utilise les dinars suisses et non pas les dinars locaux du gouvernement irakien. Les dinars suisses ont plus de valeur. (Un dollar équivaut à 18 dinars irakiens). En ce qui concerne son salaire, Kairouan s'estime dans la bonne moyenne : 4,5 dollars par jours ce n'est pas si mal pour là-bas (*mnih mou koul al nâs*), beaucoup ne touchent que la moitié (30 ou 40 dinars suisses par jour). Un enseignant touche un salaire de 250 dinars suisses par jour. De toute façon, dit-il, ça ne suffit pas, il faut faire aussi un autre travail. Pendant la seconde guerre du golfe en 1991, Kairouan était militaire, sur le front. Il n'a pas terminé son service militaire et a déserté avec l'arrivée des Etats-Unis. En 1997, il a aussi travaillé à Sloumaniyyeh. Des personnes de sa famille ont été emprisonnées à Mossoul. En général c'est impossible d'en sortir.

Arbil, la capitale de la zone autonome du Kurdistan irakien au dessus du 36^{ème} parallèle, est située au Nord Ouest, du côté du Parti Démocratique Kurde de Barzâni (*al hizb al dimoucrati*). Dans la zone autonome, même si depuis 1996-7 on est entré dans une relative phase de trêve (*istirâha*) dans la lutte entre les deux principaux partis (PDK de Barzani /PUK de Talabâni), il y a toujours des problèmes politiques.

Depuis 1996, les partis islamiques (comme le Jihâd) sont plus virulents. Ils exercent des pressions et des menaces et il arrive qu'ils commettent des meurtres et des exactions. De plus, le parti démocratique n'est pas bien non plus (*mou zîna*) et exerce aussi des pressions. Par exemple, dit-il, si tu travailles avec les communistes, tu es menacé par les islamistes. Ce ne sont pas des problèmes d'ordre économique (*mou aalamud el felous*)... Depuis 1996, l'armée irakienne est présente dans la région de Arbil. De fortes relations se sont nouées entre le PDK et le gouvernement de Saddam dans le cadre d'une coopération, d'où la présence renforcée des services de renseignements ou services secrets (*istikharât*). Dans la région d'Arbil et de Dohouk, le gouvernement irakien fait aussi venir des arabes du Sud de l'Irak, il y a même des expulsions des maisons (*tard min al bouyout*). A Sloumaniyyeh, du côté du PUK, à l'Est, la situation est un peu mieux, du fait qu'il n'y a pas de coopération avec le gouvernement de Saddam. Les services de renseignement sont surtout déployés au Nord-Ouest, autour de Arbil, Dohouk et Zâkho (jusqu'aux frontières avec la Turquie).

Les partis islamistes sont présents à Arbil - il y a 5 mois le préfet (*mouhafez*) de Arbil, François Hariri, un chrétien (nombreux au Kurdistan et surtout à Arbil), a été tué par un parti islamiste en pleine rue. Ces partis ont souvent reçu une formation en Afghanistan. Mais au Kurdistan, les partis islamiques sont surtout présents à l'Est, dans la région de Halabja et aux confins de l'Iran. Il y a le Hezbollah iranien, pour le reste ce sont surtout des bandes armées (*iisabât*) qui menacent les habitants. Ces partis sont également très présents dans la région de Sloumaniyyeh (Mouhammad Kawâni un responsable du PUK, a été tué par un islamiste). Il y a environ deux mois, 30 personnes ont été égorgées par le parti al-Qaïda de Ben Laden. Il y a encore d'autres partis islamistes comme *al-haraka al-islamiyya* (le mouvement islamique), *al-Ittihâd al-islami* (l'union islamique)...

D'une manière générale, selon lui, la zone du Kurdistan autonome (dite zone de Sécurité de l'ONU), n'est pas une zone sûre (*ma fi amâna*). De plus, dernièrement, à la télévision irakienne, il y a 2 mois, Saddam Hussein a fait un discours comme quoi il ne reconnaissait pas la ligne du 36è parallèle.

A propos de l'histoire des œufs de crocodiles posés par des ONG, Kairouan m'explique qu'on encourage les gens à se positionner contre les Organisations Internationales, pour exercer des pressions sur ces dernières. Il y a en fait toute une propagande islamique contre les ONG et OI, mais Kairouan, lui, n'y croit pas (*ana la oussadiq*). Il m'explique aussi qu'au Kurdistan, il n'y a plus de Peshmergas. Les partis ont leurs armées (ils gagnent entre 500 et 700 dinars par mois).

Kairouan a des amis en Grande Bretagne. En Allemagne il a de la famille et ils lui ont dit qu'il était possible d'obtenir l'asile et de travailler, mais il dit que l'Allemagne peut renvoyer les Kurdes Irakiens au Kurdistan, de même que l'Italie, alors qu'il est certain que les Anglais ne les renvoient pas. L'Angleterre ne peut pas les renvoyer car l'Amnistie de Saddam (*aafou al iraq*) ne marche pas dans ce cas, sachant que l'Angleterre est considérée, avec les Etats-Unis, comme l'ennemi numéro un. Sans Saddam Hussein, il y a tout en Irak, pétrole, agriculture...

Pour son voyage, Kairouan a payé 5000 dollars qu'il a gagnés lui-même, en travaillant. Il est parti depuis 3 mois du Kurdistan et est arrivé à Sangatte il y a une semaine (le 20 janvier). Il est passé du Kurdistan en Turquie où il est resté environ un

mois et demi, puis il est passé, a bord d'un petit bateau transportant 45 clandestins (c'était dangereux, il y avait trop de monde à bord), en Grèce, où il est resté environ un mois, puis en Italie, où il n'est resté que 5 jours. De là, tout a été facile, il a pris un train pour Paris. En Italie il n'y a pas de contrôles. On ne l'a pas contrôlé dans le train alors qu'il était sans papier et sans ticket. On n'a pas pris ses empreintes non plus. Depuis qu'il est arrivé à Sangatte (le 20 Janvier), il a fait deux tentatives en une semaine, en camion et en train, sans succès.

Entretien (E6) avec Khidr, kurde irakien de Kirkuk

(dimanche 27 janvier, vers 16h, cabine des médiateurs)

Khidr aussi m'est envoyé par Ali et son cousin, qui sont peut-être des passeurs. Il arrive juste après Kairouan, dans la cabine des médiateurs.

Né en 1968, il est un peu gros, avec un visage rond, une coupe au bol, un genre de parka vert-kaki qui lui donne un air de paysan. Il a plutôt l'air simple, bon enfant. Il essaie d'être clair.

Venu seul, comme les autres, il est à Sangatte depuis 20 jours. Khidr aussi, est originaire de Kirkuk. De sa famille proche, il ne lui reste que sa sœur. Son père et sa mère sont morts pendant la première guerre du Golfe Iran/Irak, sous les bombardements, en 1982. A Kirkuk, Khidr vendait des voitures.

Il me parle lui aussi de la situation particulièrement difficile à Kirkuk pour les Kurdes, du fait des problèmes avec le gouvernement irakien et de l'omniprésence des services de renseignements (*istikhbarât*) qui font parvenir des avis de déportation tous les jours (*koul youm fi tabligh tarhîl*). C'est ce qui est arrivé à Khidr, qui a fait six mois de prison pour s'être opposé à sa déportation au Nord, dans la zone du Kurdistan autonome. En 1999, à sa sortie de prison, il part s'installer à Mossoul, de peur d'être repris. A Mossoul (une zone pétrolière et agricole aussi), la situation est déjà plus calme, du moins c'est un peu mieux, les gens ont moins peur. Il n'y a pas cette politique systématique de transfert comme à Kirkuk (*tarhîl*) où le gouvernement irakien fait venir à la place des Kurdes des arabes du Sud ou même des Palestiniens. Ces derniers Khidr ne les a jamais rencontrés, mais il l'a entendu dire...

Pour sa sœur, il me dit que pour elle ça va (*hala zeina*). C'est elle qui a dépensé de l'argent pour l'aider à partir. Elle travaille dans un hôtel, son propre hôtel. Maintenant elle vit avec son mari à Bagdad. Il n'est pas contre le fait que je rende visite à la famille du mari de sa sœur à Kirkuk. Mais il dit qu'il me donnera tout à l'heure leur adresse (avec un petit rire évasif).

Lorsque je lui demande pourquoi l'Angleterre et pourquoi pas la France par exemple, il me dit que d'abord en France, ils ne fournissent pas de logement (*ma bieetou bouyout*) alors que les Anglais nous donnent un logement individuel (*al ingliz bieetou bouyout kamil*) du moins c'est ce qu'on sait nous... (*ehna aana khabar heik*)... et en France on dit que c'est difficile de travailler (*biehkou enno bi Faransa el soughl saab*). De plus Khidr a des proches en Grande Bretagne qui y sont installés depuis longtemps et ont obtenu l'asile politique (*aandi aqârib min zamân aandhoun al loujou'*). Khidr ne parle pas du tout anglais. Une fois en Angleterre, il voudrait se marier avec une arabe ou kurde. Il dit qu'il se sent confiant, pas de problèmes ! (*Mourtah, mashâkil ma aandi*). Il pense demander l'asile. De toute façon, c'est une

question de chance, dit-il. En France, il connaît aussi des gens qui après 3 ans, n'ont pas eu l'asile...

Khidr est parti il y a un mois du Kurdistan. Son voyage lui a coûté 7000 dollars. A partir de la Turquie, il est parti en camion en clandestin, jusqu'à Paris, mais n'a pas vu par quelle route il était passé. Ce parcours a duré trois jours. Ils étaient 5 personnes cachées dans le camion, près du moteur, dans les parties basses (*qarib al maharik*). Le chauffeur était au courant. Tout était préparé dès le début, depuis Mossoul, mais il était convenu qu'il ne paye qu'une fois arrivé. Il avait laissé son argent dans un bureau (*bi maktab*), remis au passeur une fois à Paris. Selon Kairouan, seuls des hommes peuvent faire le voyage dans ces conditions, alors que c'est impossible pour les femmes et les enfants. A Paris, Khidr a passé une nuit à l'hôtel. Il a vu un kurde qui avait l'asile en France et lui a proposé de rester, en lui disant qu'il l'aiderait, mais Khidr était décidé à se rendre en Grande Bretagne. De Paris, il est venu à Calais en train, avec un ticket. De la gare de Calais, il a pris un taxi pour le camp de Sangatte.

Le camp de la Croix Rouge (*al camp*), dit-il, est connu au Kurdistan, et on sait qu'ils aident surtout les Kurdes. Khidr se plaint de la nourriture (*al-akl saab*) et du fait qu'il faut faire une heure de queue pour chaque repas. Depuis son arrivée (20 jours), il a fait 4 tentatives pour passer en Angleterre. C'était la nuit et à chaque fois la Police l'a fait sortir des camions. Après avoir payé les 7000 dollars de son voyage une fois à Paris comme prévu, Khidr savait qu'il resterait des difficultés depuis Sangatte. On nous dit que c'est difficile mais pas à ce point (*yehkouna saab bass mou al gad*). Il sait que quelques-uns réussissent, mais très peu (*bas qalil*). Pour lui, ce n'est qu'une question de chance ...

Abd-allah Kazzoum et son neveu, irakiens chiïtes, très remontés contre la France

(lundi 28 janvier, matin, espace de distribution Croix-Rouge)

La première fois que je les rencontre, tous les deux, avant de décider de faire un entretien, c'est le lundi matin, près de l'espace Croix-Rouge, derrière la clôture. Ils sont là pour la distribution des brosses à dents et des rasoirs.

Le père Kazzoum, un peu impatient, veut que j'intervienne en sa faveur, qu'on lui donne une brosse à dent et non pas deux rasoirs. Je lui explique que je ne suis pas de la Croix-Rouge. Coiffé d'un bonnet gris en laine et muni de grosses chaussures, Abd Allah Kazoum a une tête marrante, et un air sympathique. Ce n'est pas non plus le genre à se taire ou à se laisser faire. Les irakiens chiïtes dans le camp ne sont pas nombreux (ils ne sont que 4 d'après lui) et les gens de son âge également rares. Dans le brouhaha, en attendant leurs rasoirs et brosses à dents, ils (c'est surtout l'oncle qui parle) entament tout de suite le fameux discours des prétendus droits de l'homme des démocraties occidentales et surtout de la France, la première visée.

Qu'est-ce que c'est que ça répète le père Kazzoum, à la fois furieux et goguenard, mais aussi réellement perplexe et choqué. C'est ça les droits de l'homme de la révolution française ? Pourquoi est-ce que la police française nous empêche systématiquement de passer ? En plus ce sont des brutes ! Et puis à quoi ça rime tout ça ? Pourquoi on nous met dans ce camp alors ? Pour nous tenir là prisonniers, comme du bétail ? C'est n'importe quoi ! Au bout d'un moment j'essaie quand même de lui

expliquer que l'Angleterre donne des amendes à la France et lui demande de faire ce travail, mais de toute façon il reste sur sa lancée. En plus, à Paris, disent-ils tous deux, on nous a mis en prison, avec des criminels ! Pourquoi la France traite les étrangers comme des criminels ? Nous n'avons rien fait de mal nous !

Là-dessus il sort de sa poche un arrêt de la préfecture de police avec avis de reconduite à la frontière et au pays de l'étranger, tandis que le neveu me montre son blouson déchiré, parce que la police l'a empoigné et secoué comme une brute au moment où ils ont été interpellés sans papiers à la gare du Nord. En fait, Kazzoum et son neveu ont été placés 5 jours en rétention avant de passer au tribunal (j'essaie de leur expliquer ce qu'est un centre de rétention, mais pour eux c'est une prison, un point c'est tout). Mais le juge, au moins, était bien, dit Kazzoum, pas comme ces policiers ! Vraiment la police française nous maltraite (*mouaamala min al bolis sai'a ktîr*). Au contraire en Italie, ils nous ont aidés dans le train, ils nous ont donné des indications et même des couvertures ! En France après ces 5 jours en prison, on nous a proposé de faire une demande d'asile, mais s'ils croient que je vais accepter de faire une demande dans un pays pareil, alors là, pas question !!

Pour Abdallah Kazoum, avec qui je poursuivrais la discussion en marchant dans le hangar, et plus tard, avant l'heure du déjeuner, à une table en bois près du terrain de volley, la Grande Bretagne est non seulement le premier pays industriel, celui qui a créé l'industrie en premier, le pays le plus développé en Europe, mais en plus elle est plus humaine que la France. D'autre part l'Angleterre a des liens avec l'Irak. Il y a aussi la possibilité, le droit de travailler au noir et pour obtenir l'asile c'est moins long qu'en France. Même l'Allemagne, à ses yeux, est un pays plus respectable que la France...

Entretien (E7) avec Abd-allah Kazzoum, irakien chiite de 52 ans

(lundi 28 janvier, matinée, tables en bois, vers 11h30 et jeudi 31 Janvier, journalistes)

Abd Allah (52 ans) est accompagné de son neveu, d'une trentaine d'années. Nous faisons un premier entretien lundi en fin de matinée (après notre rencontre à l'espace de distribution) sur des bancs autour d'une table en bois, dans le hangar non loin du réfectoire, côté terrain de volley.

Le dernier jour (jeudi en matinée), les journalistes de New York Times l'interviewent dans la cabine des médiateurs et on me demande de traduire. Abd Allah, le vieux chiite, cette fois seul, a voulu leur faire part de son témoignage. Ce sera l'occasion, pour moi, d'avoir de nouvelles précisions, surtout sur l'aide des Kurdes dans son voyage qui semble intéresser particulièrement les journalistes.

Abdallah Kazzoum, irakien chiite de 52 ans, est à Sangatte avec son neveu, le fils de sa sœur, Ali Ali, né en 1979. Ils sont originaires du sud de l'Irak, du village de Kut (environ 3000 habitants) situé dans la province (*mouhafaza aw mouqâtaaa*) du même nom. La province de Kut, semi-désertique, ne semble compter que les 3000 habitants du village. C'est un village près du Tigre (*dajia*), à une quarantaine de kilomètres de la frontière iranienne. Les habitants de la région vivent de la pêche. Le barrage de Kut a été construit en 1936 par les Anglais. Un grand et beau barrage. De beaux paysages. Dans la région, on cultive aussi des fruits et des dattes. Avant la

guerre du Golfe les fruits n'étaient pas chers, mais maintenant il y a de moins en moins d'eau, à cause des barrages de Turquie.

Abdallah était enseignant à l'école primaire (*mouaalim ibtida'i*). Il a aussi vécu à Bagdad parce que dans son métier, il arrivait qu'il soit nommé dans différentes provinces, ici ou là. Alors qu'en 1970-80, c'était le métier le mieux payé, les enseignants ne gagnent plus maintenant que 2,5 dollars par mois. Aujourd'hui sa femme et ses 8 enfants (encore à l'école) vivent à Bagdad. Son neveu n'est pas marié.

En Irak, la situation est vraiment devenue difficile (*wadaa saab, saab...*)... me dit Abdallah... on ne trouve pas de viande, pas de poulet, pas de fruits, pas de vêtements, pas de fournitures scolaires, ou plutôt, il y en a, mais à des prix devenus inaccessibles à l'ensemble de la population. Le reste, distribué gratuitement, provient des ONG (sucre, riz, lentilles, lait, fromage, savon, shampoing, dentifrice...). De plus, il n'y a pas de travail, (*aamal, ma fish*). C'est, affirme le père Kazzoum, la raison principale de l'émigration (*sabab al-hijra al-assâssi*). Après 1996, avec le programme pétrole contre nourriture (*al-naft mouqâbil al-ghidha*), la situation s'est un peu améliorée. Mais rien ne bouge, tout le monde vit dans la peur de Saddam Hussein. Le sud irakien est par ailleurs une région particulièrement déshéritée. Dans les villages du sud en général il n'y a de l'électricité que deux heures par jours. C'est une région aride où il n'y a que très peu d'eau ; 90% du pétrole provient de cette région. Mais aujourd'hui, tout est détruit.

En 1991, la révolte chiite du sud est matée par les avions irakiens protégés par les hélicoptères américains, au-dessus du 32^{ème} parallèle. Les gens sont étonnés des bombardements, en plein cessez-le-feu. Il y a des exécutions de masse, par groupes de 200 ou 400 hommes. La plupart des opposants sont exterminés. Abdallah était lui aussi un opposant. Il appartient au parti chiite irakien de *al-Daawa*, le plus important au Sud de l'Irak. Un parti indépendant de l'Iran. Au départ, le sud de l'Irak comptait une quinzaine de partis chiites. L'opposition chiite a commencé en 1977, notamment avec Bakr Sadr, mort en martyr en 1980. Aujourd'hui, dans la région, tout est détruit. Saddam Hussein a réussi à mater la révolte et à éradiquer toute l'opposition chiite. Les chiites représentent pourtant plus de 65% de la population en Irak.

En 1991, Abdallah passe en Iran, où il vivra 3 mois dans un camp de réfugiés. Les Iraniens ne nous soutenaient pas, ils ne nous aiment pas. Il revient ensuite dans sa région où il y reste jusqu'en 1999, caché chez les uns et les autres, échappant ainsi aux persécutions contre les opposants qui se poursuivent parallèlement. Le père Kazzoum s'estime heureux que ses huit enfants aient été épargnés alors que d'autres ont subi les pires atrocités. Certains par exemple ont vu leurs filles violées par l'armée irakienne. Les menaces sur les personnes de la famille étaient monnaie courante.

En 1999 Abdallah quitte l'Irak qu'il n'a pas revu depuis. S'il part, c'est bien à cause de Saddam Hussein. Celui-ci a fait exécuter plusieurs de ses oncles et tantes qui appartenaient aussi à l'opposition chiite. Jeudi, il s'adresse aux journalistes américains en espérant qu'ils pourront faire quelque chose pour délivrer l'Irak de ce tyran, il faut dire à l'Amérique de tuer ce Saddam Hussein, s'insurge-t-il, il leur suffirait de 3 jours pour l'éliminer ! Cet homme est bien pire qu'Hitler ! Aujourd'hui, il estime qu'environ 6000 personnes gouvernent l'Irak alors que le reste est écrasé.

En 1999, il organise donc son départ, seul, avec les Kurdes. Auparavant il vend son or, sa voiture. Comme à Sangatte, dit-il, ce sont eux qui s'occupent de tout.

Ils sont très solidaires des arabes du sud. Pour la somme de 650 dollars, il parvient ainsi, sous la protection des kurdes, en Syrie, empruntant deux taxis, le premier jusqu'à Mossoul, le second jusqu'à la frontière syrienne (ce sont des taxis officiels, impeccables, de façon à ne pas éveiller de soupçons). A la frontière, il traverse le Tigre dans une petite barque. De l'autre côté, en Syrie, ce n'est pas contrôlé. A la différence de la Turquie où il y a l'armée, en Syrie, il n'y a que des bergers et des moutons ! En Syrie aussi, jusqu'au Liban, le voyage clandestin est organisé avec les Kurdes. C'est avec eux (il lui reste 100 dollars à payer de la Syrie au Liban) qu'il escaladera la montagne du Wadî Khaled qui sépare la Syrie du Liban, ce qu'il retient comme un grand exploit. Au total son voyage de l'Irak au Liban lui a coûté 750 dollars. Pendant ce parcours, les conditions de voyage n'ont pas été du tout pénibles, bien au contraire, s'exclame-t-il, c'était tout confort, j'étais tranquille ! (*mourtah* !). Ce n'est pas difficile...les chauffeurs sont au courant, la mafia est bien organisée...

Abdallah restera 3 ans au Liban, à Beyrouth où il a des proches de sa famille dans la communauté chiite. Il continuera à militer dans le parti chiite irakien de *al-Daawa*, qui a des bureaux un peu partout, au Liban, mais aussi en Angleterre. Ce parti, explique-t-il, n'est pas un allié du Hezbollah iranien qui n'a qu'un but, l'opposition chiite du sud du Liban. A Beyrouth, Abdallah travaille dans le secteur du commerce pour le bâtiment (il vend du ciment...) et aussi comme ouvrier du bâtiment (façades), alors qu'en Irak il était enseignant à l'école primaire.

Trois ans plus tard, Abdallah part avec son neveu pour la Grande Bretagne. Cette fois, son voyage jusqu'à Sangatte lui coûtera 6000 dollars au total (dans le premier entretien lui et son neveu disent avoir payé, jusqu'à Sangatte, 4500 dollars chacun et avoir encore 1000 dollars à payer à eux deux pour passer en Angleterre, qu'ils ne paieront qu'une fois arrivés). Abdallah voyage uniquement par route, en empruntant trois camions. Pendant tout ce parcours il bénéficiera encore de l'aide des Kurdes qui organisent les passages, de la Turquie à la Bulgarie en passant par la Roumanie jusqu'à la Hongrie. En Turquie, Abdallah et son neveu restent 21 jours à l'hôtel, à Istanbul. Pour le premier trajet (Turquie-Bulgarie) en camion, au milieu de cartons de marchandise, le coût à payer au chauffeur est de 550 dollars par tête (1100 dollars en tout). Dans les camions, ils sont bien installés et ne voyagent pas dans des conditions particulièrement difficiles. Par contre les conditions sont plus dures de la Hongrie à l'Italie, où ils se retrouvent cachés dans un train de marchandises pendant au moins 17 heures. De l'Italie en France, ils prendront tranquillement le train, les policiers, très gentils, leur donnent même des couvertures.

En France, l'histoire se complique, puisqu'ils sont interpellés Gare du Nord, traités brutalement par les policiers (le neveu est frappé et son blouson à moitié déchiré) et mis 5 jours en rétention, en prison, comme et avec des criminels. En Europe, dit-il en conclusion, le réfugié est un prisonnier. Après le tribunal on leur a proposé l'asile en France mais il a catégoriquement refusé de faire une demande dans un pays pareil qui se dit partout le protecteur numéro un des droits de l'homme et ne les respecte pas.

La Grande Bretagne où il a des proches et des amis, a le mérite d'être le premier pays industriel et d'être beaucoup plus humaine que la France. C'est aussi un pays plus libre. On peut travailler, le droit du travail est respecté, les demandes d'asile sont moins longues. En plus, l'Angleterre a des liens historiques avec l'Irak. La langue est internationale... Après la Grande Bretagne, Abdallah place au second rang, la

Suisse où il a des amis qui travaillent et l'Allemagne. Ces deux pays valent mieux que la France. En Italie, il sait qu'on peut obtenir l'asile, mais ce n'est pas un pays développé.

Abdallah est arrivé il y a 6 jours à Sangatte. Il loge dans une tente, dans le froid, avec son neveu et d'autres irakiens et arabes (égyptiens, soudanais). Lui et son neveu n'ont pas encore tenté de passer en Grande Bretagne. Pour passer en Angleterre, il attend de recevoir de l'argent à Calais. Il a pensé à s'arranger avec un algérien du coin pour envoyer le mandat à son nom. Celui-ci en échange prendrait 10 % sur le virement de 450 dollars que de la famille (de Grande Bretagne ou des Etats-Unis) lui enverrait. Mais le problème c'est qu'il n'a pas trop confiance, il ne sait pas très bien à qui demander. En tout cas il ne veut pas essayer de passer sans argent et sans les passeurs à qui il donnera 450 dollars. Contrairement à d'autres informations, selon lui, les passeurs kurdes aident aussi les irakiens arabes (dans le camps ils ne sont que 7, des irakiens du Sud ou de Bagdad) et les Kurdes leurs sont solidaires. Il dit que les passeurs kurdes sont très nombreux (peut-être effectivement de l'ordre d'une quarantaine) et aident même les Irakiens plus que les autres arabes. Selon lui, il s'agit seulement d'une organisation locale, il n'y a pas de responsables en Grande Bretagne ni dans d'autres pays européens (c'est ce qu'il affirme aux journalistes). Il y a bien aussi les passeurs afghans mais ils sont moins nombreux et moins bien organisés et n'aident que les Afghans. Pour lui, il est hors de question d'essayer de passer en train, c'est trop dangereux, dit-il, et je n'ai plus l'âge. Il n'essaiera qu'en bateau, même sous le châssis d'un camion entrant dans un ferry. Cette technique aussi est dangereuse, mais ce n'est pas grave, s'exclame-t-il, après tout qu'on en-finisise une fois pour toute, ce ne sera que ça de gagner! Au moins, une fois morts, on ne souffrira plus !

Entretien (E8), avec Assou' Qader, Kurde irakien de Arbil, exilé à Makhmour

(lundi 28 janvier, cabine d'accueil, après midi)

Assou' Qader est né en 1976 à Arbil. De type méditerranéen (il pourrait être un italien du sud), il est souriant, l'air naïf. Plutôt gros, il a les yeux bleus. Il bégaye, ce qui m'oblige à me concentrer doublement. Il a l'air visiblement content de faire cet entretien. Très coopérant, il donne beaucoup de détails sur son parcours. Mais en échange, à la fin, il pense pouvoir bénéficier d'une aide, de conseils.

Bien que né à Arbil, Assou' vivait ces dernières années à Makhmour, une petite ville (*qadâ'*) située entre Mossoul et Kirkuk, sous le 36^{ème} parallèle. Marié depuis un an, déjà, il n'a pas d'enfants. Sa femme est restée sur place, elle vit avec sa mère. Il a un frère plus jeune (né en 1978), installé en Grande Bretagne depuis deux ans. Son père est mort en martyr en 1991, il était membre du parti irakien du Baath. Avant l'Intifada ou la révolte kurde de 1991, toute la famille vivait à Arbil. Après cette date, ils sont allés vivre chez des amis, à Makhmour. En fait, pendant l'Intifada de 1991, Assou' avait environ 11 ans, son père appartenait au parti du Baath, ce qui veut dire qu'ils étaient contre les peshmergas (les maquisards). Du coup, le gouvernement irakien a aidé sa famille jusqu'à il y a deux ans et demi environ, ensuite ils ont cessé. Il y a deux ans et demi, on leur a demandé de changer de nationalité, d'abandonner la nationalité kurde pour la nationalité irakienne. La famille a refusé, et pour cause. Le gouvernement irakien entendait ensuite les transférer au sud, dans la

région chiite de la ville de Ramâdi, une région désertique où il n'y a rien, où la vie est dure, alors que le Kurdistan, au contraire, c'est une région verte et montagneuse. A leur place, il était question de faire venir une famille arabe du sud... C'est à ce moment là, après leur refus, que le frère de Assou', le plus jeune (né en 78), est parti pour l'Angleterre. Quant aux autres, lui compris, ils furent contraints aussi de s'exiler... ils quittèrent Arbil pour Makhmour, en secret, et allèrent dans la maison de son oncle maternel, un homme assez âgé, un employé.

Si le gouvernement apprend que mon frère est en Grande Bretagne, c'est la catastrophe dit Assou', parce que pour les Etats-unis et la l'Angleterre, il n'y a pas d'amnistie (*idha al houkouma btaarif enno akhi bi balad Britania, mousîba le enno be l-nisba la l-wilayat al-mouttahida wa Britania ma ko aafou*). Par contre, si c'est un autre pays européen (comme la France ou la Suisse...), ce n'est pas grave (*moush moushkila idha balad euroba tâni*). Par exemple, dans le cas de l'Allemagne, si les Kurdes irakiens sont renvoyés en Irak, il y a une amnistie, ils sont pardonnés. (*Mathalan almagna, idha yerjaaouhom yeefouhom bel iraq*). Tout ça parce que la Grande Bretagne et les Etats-Unis sont les plus grands ennemis de l'Irak (*le enno Britania wa wilayat al mouttahida aadou akbar lel iiraq*). Quant il y a une amnistie, on peut rentrer au Kurdistan autonome mais jamais en Irak (*Sadr al aafou, imakaniyat lal roujou bas lilkurdistan, moush bil iiraq*).

Assou' a été à l'école à Arbil jusqu'à la cinquième élémentaire, jusqu'à l'âge de 11 ans environ (*le hatta as saff al khâmis*). Le programme est en langue arabe (les kurdes apprennent l'arabe à l'école et aussi grâce à la télévision). L'apprentissage de la langue kurde est fortement négligé (*ihmâl*), en fait elle n'est enseignée que pendant les dernières minutes des cours, lorsque les élèves sont bien fatigués (*waqt at taab*).

A Makhmour, Assou' travaillait dans une fabrique de glaçons, son travail consistait à mettre de l'eau dans un moule et à la faire solidifier au frigidaire (*aamal be maamal talj, qâleb, yejamid el ma'*). Son salaire était de 80 000 dinars irakiens locaux (*mahali*) par mois (*shahriyya*). Assou m'explique que 10 dinars suisses valent 1000 dinars irakiens (*mahali dâkhili tabaa iiraqiyya*).

Assou' considère la situation de sa famille plutôt pas mal comparé à d'autres (*aa'ilti taqriban wadaha zein*), puisqu'ils ont un terrain agricole (*ard zirâûi*) et le téléphone. En tout cas, ils s'en tirent (*byeiichou*).

Lorsque je lui demande, il me dit que son frère en Angleterre ne parvient pas à envoyer de l'argent, qu'il travaille, qu'il a demandé l'asile politique, que ça fait même deux ans et demi qu'il l'a demandé mais qu'il ne l'a pas encore (*le hata al ân maando al loujou', talab al loujou' min sanatin wa nas*). Puis Assou' se reprend en disant qu'il ne sait pas très bien (*ana ma baarif bizobt*). Ils sont en contact avec lui, mais ils ont peu de nouvelles (*akhbâr qalîla*). Il les appelle une ou deux fois par mois. Assou' dit qu'il sait que normalement quant on a l'asile, on peut travailler. Après il dit que son frère n'a pas de passeport et qu'en fait, il ne sait pas trop si il travaille (*ma aandosh passeport, ma baarif idha byeshteghel*). Par contre, ce qu'il sait c'est qu'il a un logement de l'Etat (*aandho beit dawla*) et ne paye pas de loyer (*ma yedfaa felous*).

Assou' a organisé son départ de Mossoul grâce à l'aide de son oncle qui y travaille dans le pétrole. Jusqu'à la frontière turque (route de Zakho), il a voyagé durant deux jours et une nuit caché, avec d'autres personnes, dans un camion de

pétrole (*tankarât naft/ shâhina betrol*). Le chauffeur, un turc, Ibrahim, était au courant. Ils étaient dans une planque derrière le chauffeur. C'était très dur, dit-il en riant et en agitant les mains... il y avait des trous percés dans la parois pour respirer, oui, on pouvait respirer, mais il y avait surtout la peur d'être contrôlés et découvert (*al nafs ha ko bas khawf, idha yehsal shi*). Finalement Assou' a entendu des voix, il compris qu'il était arrivé en Turquie. Il dit aussi qu'un ami de son père l'a aidé à la frontière.

Arrivé en Turquie, il a d'abord pris un dolmouh (une camionnette comme celles de la croix rouge), il était assis comme un passager normal, mais c'était un passage mafieux, organisé avec l'accord du conducteur. Au bout de 4h 30 environ, il a pris un autre dolmouh, dans un village. A chaque fois c'était payant. En tout, il dit avoir payé 250 dollars jusqu'à Istanbul. Tout était organisé depuis le premier dolmouh. Le dernier trajet en Turquie jusqu'à Istanbul s'est déroulé caché dans un camion, dans des conditions plus difficiles et mémorables. Assou' était caché avec 5 afghans, pendant 6 heures, dans une planque derrière le chauffeur. Ils étaient debout et très serrés, entre deux parois de fer (*blît hadîd*) très rapprochées (*shî dayq ktîr*). C'était quasi-insupportable, en plus les afghans puaien, ils ne s'étaient pas lavés ! L'air était poisseux, ils étaient en sueur, il n'y avait pas d'air, il faisait très chaud. Des trous pour respirer étaient percés dans la paroi du camion. Assou' dit qu'il sentait que sa vie était en péril, qu'il se sentait même déjà un peu comme mort (*moukhafi wara' as sâ'iq maa 5 afghaniyiin, fi hâlat khatar, ma ko hawa', fi hâr, aaraq, saab, mitl al mawt, fi thouqoub bel heit tâbii lal shâhina*). Le camion s'est arrêté un peu avant Istanbul. De là, il a pris un bus, de nouveau en tant que passager normal. Au contrôle, on a vu qu'il n'avait pas de papiers et qu'il était étranger, mais le type était humain (*insânî*), il n'a rien dit alors qu'il savait.

D'Istanbul, il a franchi la frontière pour la Grèce, avec deux autres personnes : ils ont marché durant six nuit, dormant de jour, pour échapper aux contrôles. Mais après ces six nuits, des militaires grecs les ont arrêtés et renvoyés en Turquie (*tariq mâchi, bass bel leil, el nahar, nawm, 6 layalî, maa nafarin, baad sit layalî, al aasâkîr al younânîyin rajaoouna ila Turkia*). A Istanbul, ils ont été mis en prison 4 jours. Pour ce passage ils devaient payer 25 dollars, mais seulement au cas où ça marchait. Ensuite Assou' a fait une seconde tentative pour passer la frontière grecque clandestinement (*gheir qanounî*), cette fois avec des chinois, des pakistanais et des afghans. C'était à partir de Kishân, à la frontière entre la Turquie et la Grèce (pour 100 dollars) mais, n'ayant pu passer une zone marécageuse, un petite rivière sale et profonde (*nahr saghîr wasîkh wa kathîf*), ils se sont de nouveau retrouvés à Istanbul... Là, finalement, la troisième et dernière fois, ils ont pu se mettre d'accord avec un chauffeur de camion (un albanais) pour voyager à l'arrière, cachés dans des cartons, derrière une parois. Le trajet a été très long. Il ne sait pas exactement combien de temps ça a duré. Il ne voyait pas la différence entre le jour et la nuit. Sauf excuse, mais pour tout dire, s'exclame-t-il un peu gêné, en riant, on se pissait dessus ! Parfois le chauffeur les faisait descendre par derrière, sur des routes désertes, pour qu'ils fassent leurs besoins à toute vitesse. C'était plutôt humiliant ! raconte Assou'... il nous disait de nous dépêcher... en nous gueulant dessus... après il nous repoussait brutalement à l'intérieur...comme du bétail ! Ils étaient quatre dans la planque, assis, mais sans pouvoir bouger ni parler. Quant ils sont descendus, ils étaient en Europe ; Assou' a vu la mer, mais il dit qu'il ne savait pas où il était. Toujours est-il qu'il a pris un train jusqu'à Paris, en achetant le ticket.

Pour ce voyage jusqu'à Sangatte, en tout, il a payé entre 40 et 42 *waraq* (42 X 100 dollars), soit 4200 dollars. Il a du mal à compter, parce qu'il a payé à chaque fois un peu. A Paris, il n'a pas été contrôlé. Le chauffeur du camion leur avait dit de demander à Paris, un ticket de train pour *Kalás* (Calais). Un des types qui était avec lui voulait y aller en taxi ! Ensuite, de la gare de Calais, ils sont allés jusqu'au camp de Sangatte à pied, avec un kurde qui était à la gare. Au total, depuis le Kurdistan, ce voyage a duré environ deux mois, en comptant le temps perdu à Istanbul, mais Assou' dit qu'il ne sait plus exactement. Il ne se souvient pas non plus de la date de son départ. Il a l'air un peu perturbé par cette aventure qu'il raconte en riant, mais comme quelque-chose qu'il n'aurait pas imaginé... il ne pensait pas une seule seconde que ce serait si difficile !

Depuis, Assou' est à Sangatte depuis environ 2 semaines. Il a déjà fait 3 tentatives par camion, mais les trois fois il s'est fait prendre, une fois par le chauffeur (il n'était pas d'accord) et deux fois par la police. C'était des camions qui entraient dans le ferry. Assou' a l'air un peu désorienté. Il ne savait pas que c'était si difficile et qu'il y avait tant de contrôles... Assou' évoque l'afghan mort électrocuté sur un toit de wagon il y a une dizaine de jours. Il semble étonné que je sois au courant. Il ne savait pas que d'autres étaient morts avant lui... Il a l'air de plus en plus perplexe. Il ne comprend pas pourquoi la France ne donne pas la résidence à tous ces réfugiés (*lâji'in*)... Il poursuit en disant que dans le camp, des gens les ont frappés. Pourtant ici, ce n'est pas l'Europe des Droits de l'Homme ? On est encore au Proche-Orient?

En ce qui concerne le taux de réussite, il estime environ que sur un total de 200 personnes partant ensemble, il y en a peut-être une dizaine qui réussissent à passer ; mais la plupart reviennent. Il entend souvent parler de cas où des gens montent dans des camions et partent pour la Belgique au lieu de l'Angleterre...

Assou', un peu décontenancé, ne voit pas tellement où il pourrait aller à part en Grande Bretagne... En Hollande, on lui a dit qu'on prenait leurs empreintes, et après ils disent qu'ils ne peuvent plus faire une demande d'asile. Il essaie de me demander des conseils, mais je n'en sais pas vraiment plus ...

Discussion avec Baha' irakien chiite de Babel

Cette semaine, j'aurais l'occasion de discuter plusieurs fois, mais jamais seuls, avec Bahâ', 31 ans, irakien chiite de Babel, célibataire. Hébergé à Sangatte depuis 3 semaines, dans une tente bleue de 9 personnes, il loge avec les arabes, minoritaires dans le camp. Il y a à ce moment là, 3 égyptiens dont 2 cousins (les deux qui se faisaient passer pour Palestiniens) et un homme sur la cinquantaine (ingénieur) ; Abdallah Kazzoum l'irakien chiite de 52 ans et son neveu ; deux soudanais ; un autre irakien du sud.

Bahâ' a quitté l'Irak pour des raisons politiques. En vertu d'un problème bien particulier mais qu'il ne tient pas à expliquer (du moins pas devant les autres), il sait qu'il ne peut en aucun cas retourner en Irak, où il risque la mort. Il a les preuves suffisantes pour faire une demande d'asile politique. Il est confiant, parce qu'il sait que les anglais donnent en priorité l'asile aux irakiens non kurdes. Il a vécu en Syrie une brève période de quelques mois, à Sayda Zeinab. Mais depuis Bashar al-Assad, on parle en Syrie, de faire sortir l'opposition irakienne, à cause du rapprochement avec l'Irak. En Irak, ce qu'il faudrait c'est une révolution, le parti *al-Daawa* et celui

de al-Qaida (Ben Laden) préparent le terrain (avec l'aide de l'Iran) mais ne sont pas encore prêts. Il y a trop de peur, les gens sont muselés par Saddam Hussein et par les Etats-Unis. Ce n'est pas comme en Palestine où les Palestiniens agissent contre Sharon. Ce qui nous perd c'est l'émigration, tout le monde part...

En France Baha s'est informé pour une demande d'asile. Il a subi les queues à faire du matin au soir à la préfecture de Crimée. Il faut au moins 9 mois pour avoir une réponse. Pour lui, c'est beaucoup trop long. Il a compris ce que c'était, la France n'est pas le pays des droits de l'homme. C'est la France qui a appris à Saddam Hussein à construire des cellules d'un mètre carré où les prisonniers se tiennent recroquevillés. Il a pu les voir durant son service militaire et certains de ses amis y sont passés. Toute l'Europe et les Etats-Unis sont loin d'être les défenseurs des droits de l'homme, c'est une farce que de parler de Démocraties occidentales...

Il trouve regrettable que le personnel de la croix rouge, le plus souvent (mise à part quelques-uns) les traitent comme de simples animaux, en les poussant, les interpellant, sans respect. Avec leur insigne sur leur brassière ils se comportent avec supériorité, plus comme des militaires et non pas avec humanité, comme il se voudrait dans le cadre d'une association humanitaire. Ils n'essaient pas de les comprendre, comme s'ils ne se rendaient pas compte qu'ici, ils sont contraints, momentanément, d'être des réfugiés (*lâjî'in*), alors qu'en dehors, ils sont des êtres humains comme les autres, avec une histoire, un passé difficile, et souvent des hommes capables et respectables, des ingénieurs, des médecins... des personnes parfois plus cultivées qu'eux... Pour eux c'est profondément humiliant.

Discussion collective, focalisée sur l'Irakien de Babel

(grand hall, lundi 28 Janvier soirée)

L'Irakien de Babel est au centre du groupe. C'est lui qui parle surtout. Il y a aussi un soudanais, deux égyptiens (qui se disent alors encore palestiniens) des kurdes irakiens et des afghans. L'Irakien chiite de Babel (la trentaine, presque blond, grand manteau noir) se distingue du groupe par sa grande taille et sa véhémence. On dirait une sorte d'ours sorti de sa caverne. C'est de loin celui qui parle le plus, sans tarir. D'abord de l'Irak, de Saddam Hussein, des Etats Unis qui ont couvert les attaques contre la révolte chiite du sud en 1991 et ne sont pas intervenus pour défendre les Kurdes, de l'hypocrisie des démocraties occidentales en général. Il ironise aussi sur les prétendus droits de l'homme en France et l'accueil qu'elle leur réserve en les mettant dans ce camp. C'est bien la France aussi, ajoute-t-il, qui a appris à l'Irak à fabriquer des cellules de moins d'un mètre carré où un prisonnier se tient recroquevillé, cellules qu'il a visité pendant son service militaire et dans lesquelles certains de ses amis ont été.

Il s'insurge ensuite sur le fait que le personnel de la Croix Rouge (presque tous sauf quelques exceptions) a tendance à les traiter avec mépris. Sous prétexte qu'ils ont un emblème sur leur brassard, ils se croient tout permis et arborent un air supérieur, presque militaire. Ils les traitent comme du vulgaire bétail, sans se soucier de savoir qui ils sont vraiment, ils ne les voient qu'en « réfugiés » alors que pour eux, ce n'est qu'une étape par laquelle ils sont condamnés à passer, alors qu'en vérité, ils sont des hommes comme des autres, des ingénieurs par exemple ou autre. Mais cela ils ne s'en préoccupent pas et il trouve bien regrettable qu'en tant que membres d'une

association humanitaire, ils ne s'intéressent pas à eux en tant que personnes humaines. Les seuls rapports qu'ils instaurent sont des rapports de contrôle, pour s'adresser à eux, ils les poussent et les écartent, sans arrêt.

A ce moment là, il est interrompu, effectivement, par un coup de balais dans les pattes d'une personne de la croix rouge qui lave le sol énergiquement, en les poussant. Comme ils se mettent à rire, il a l'air un peu gêné mais n'a pas l'idée de s'excuser, ni même de sourire. Un exemple révélateur.

Discussion entre Baha l'irakien et « fils de Peshmerga », grand hall

Nous discutons dans le grand hall. A un certain moment intervient un Kurde, qui déclare fièrement d'emblée être fils de Peshmergas (maquisard kurde). Baha lui explique que la volonté d'autonomie du Kurdistan est un leurre et que l'Irak doit être et est un seul pays, et qu'au fond, il ne peut en être autrement. Le fils Peshmergas le regarde avec une haine farouche. C'est la première fois (il le précise) qu'il a l'occasion de parler avec un irakien non kurde de sa vie. Il le regarde avec une haine mêlée de soupçon. Pour lui, ce sont les partenaires de Saddam Hussein. Baha lui explique qu'ils en ont été les victimes de la même façon, qu'en 91, c'est d'abord la révolte chiite du sud qui a été écrasée dans le sang, avant que Saddam ne se retourne contre les Kurdes... L'autre se déride un peu mais reste sceptique.

Grand hall, d'autres voix interviennent. On me présente un irakien « cascadeur » (non kurde) qui pourrait d'après eux être un grand acteur dans ce domaine ! Les autres le soutiennent comme un héros, en riant: il vient de faire l'aller-retour sous le châssis d'un camion France-Belgique ! Bien sûr, encore une erreur de parcours...

Discussion avec un employé de la Croix-Rouge, réfectoire

(lundi 28 janvier, dîner).

Un jeune de 25-30 ans, ex-barman à Boulogne. Salarié de la croix rouge depuis quelques mois. Il fait partie de l'équipe du soir (de 17 heures à 24 heures) et gagne 8300 francs net par mois, plus qu'un employé de jour (7300 F) parce que les 2 dernières heures sont déjà considérées de nuit. Ceux qui travaillent dans la tranche horaire suivante, de nuit, sont mieux payés. Ils se relaient par équipe de 14 (le jour, le soir et la nuit), sans compter le service de la cuisine.

Il est content de faire ce travail, ça n'est pas donné à tout le monde de pouvoir le faire. Il travaille à l'accueil, derrière la clôture de distribution. C'est aussi là où arrivent les réfugiés enregistrés au préalable au bâtiment d'accueil dehors. C'est important dit-il non sans fierté, parce que c'est là où ils ont la première image du centre, on leur explique le fonctionnement.

Parler arabe, ici, dit-il, c'est loin d'être un avantage. Plus tu parles arabe, plus ils en demandent. De toute façon, ils savent que dire *batâniyya*, *battâniyya*, (couverture). Bon enfin si, c'est vrai, parfois ça peut servir, si ils ont besoin de quelque chose. Mais en général, tout ce qu'ils veulent c'est demander quelque chose pour t'emmerder. Moi, dès que j'en vois un qui me demande *batâniyya*, *batâniyya*,

j'lui dis dégages! Comme ça au moins j'me fais pas avoir! De toute façon ils en tous des couvertures. Ils les emmènent dehors, ils les mettent sur les grillages électriques, ou ils les vendent. Je sais pas ce qu'ils foutent mais moi, mais si il y en a qui en ont pas, c'est pas mon problème. A chaque fois c'est des kurdes. Y en a y arrivent avec un billet de train, pour dire qu'ils viennent d'arriver, mais tu parles ... Moi je m'amuse un peu à reconnaître les gueules, comme ça tu vois, pour qu'ils ne m'y prennent pas. Bon c'est sûr, je les reconnais pas toujours. Parfois y en a qui viennent et la preuve qu'ils veulent t'emmerder c'est que quand ils demandent une couverture et que je leur dis non, hop, ils demandent tout de suite autre chose : alors donne moi un rasoir ! Non mais tout ce qu'ils veulent eux c'est t'enculer ! Faut pas se leurrer. C'est pas si facile ce métier, parce qu'on est dans l'accueil et on se retrouve dans une relation de contrôle, on est bien obligé. De toute façon, ils s'en foutent de parler avec nous. Une fois par exemple y en a un qu'est arrivé pour demander un truc, moi tout droit là je lui ai demandé « alors comment tu t'appelles, d'où tu viens, qui es tu ? » ben le mec, j'te jure, il est resté tout con, il a pas bronché !

Sinon, moi ce que je fais aussi, c'est que je me mets à la porte, pour fouiller les sacs de ceux qui arrivent. Non, c'est pas obligatoire, mais moi je le fais. Tiens, là aujourd'hui encore, j'ai chopé 7 bouteilles de pinard- Là le mec je lui ai cassées direct, sous le nez, ben il était pas joisse ! Non mais déjà qu'ils ne sont pas capables de se tenir tranquilles !

Entretien (E9) avec Zâna, né en 1973 à Halabja

(lundi 28 janvier, soirée, grand hall, sur un banc)

Zâna est un grand type dégingandé qui a la particularité d'être albinos. Coiffé d'un bonnet noir, il a les cheveux blond-platine et des petits yeux bleu, plutôt ironiques. Pour avoir vécu ces dernières années en Hollande (2 ans et demi), avant son arrivée à Sangatte, il a aussi la particularité de sembler plus « européen ».

Avant de faire l'entretien, Zâna m'apprend, en discutant dans le grand hall, que lui et quatre autres qu'il me présente, viennent de Hollande où ils ont tous vécu plusieurs années (l'un d'eux était même marié et y vivait depuis 3 ans et demi). Il m'explique que la Hollande a récemment fait expulser 2500 kurdes irakiens qui avaient fait une demande d'asile et attendaient le résultat de la longue procédure. Ils étaient hébergés dans des camps (c'est le mot qu'il emploie en anglais) et pointaient toutes les semaines. Ils n'avaient le droit de travailler que 3 mois par an, pour effectuer des travaux agricoles (comme fellah). On leur avait promis qu'ils pourraient obtenir l'asile. Ils me disent qu'ici à Sangatte, ils sont au moins 10 à venir de Hollande. C'est en Janvier 1999, que le parlement hollandais avait pris cette décision, il y a 3 ans, mais ce n'est que maintenant qu'elle commence à être appliquée. Evidemment cela n'est pas sans intéresser le directeur du centre de la croix rouge de Sangatte, qui, connaissant un peu Zana, est arrivé vers nous...il voulait en savoir plus pour prévoir le nombre d'arrivants...

Plus tard, le soir, nous faisons un entretien sur un banc, dans le grand hall, pas très loin du réfectoire. Vers 18h, des amis à lui l'appellent pour une tentative... pour quelques détails supplémentaires, nous poursuivons donc plus tard, vers 22 h, ou le lendemain soir, au même endroit, ensuite je ne le vois plus.

Né en 1973, Zana a 15 ans lors du massacre aux armes chimiques perpétré par Saddam Hussein en 1988. Ils ont vu des grandes nappes blanches arriver, comme un épais brouillard... Avec son petit frère et sa petite sœur, dans la course, ils s'égarèrent, perdant de vue le reste de la famille, et fuirent dans la masse vers l'Iran dans les camps de réfugiés. Après 4-5 mois, ils retrouvent leur père et leur mère, ainsi qu'un quatrième enfant (famille de 6 personnes y compris les parents) dans les camps de réfugiés de l'Iran. Tous ceux de Halabja, explique Zana, ont fui en 1988 en Iran. Ils se retrouvent dispersés dans 8 camps, un peu éloignés de la frontière. Après ces 5-6 mois, la même année 1988, à la fin de la guerre Iran-Irak, la famille revient au Kurdistan irakien et s'installe à Sloumaniyyeh. A ce moment là, tout le monde a quitté Halabja (*mantaqa muharama*), région détruite et désertée, déclarée interdite, où s'installent les casernes militaires irakiennes (*mouaaskarât lil jaysh al iiraqi*).

Deux mois plus tard, Zana retourne tout seul en Iran où il vivra un an (dont 7 mois en prison). Parti pour obtenir un visa à l'ambassade du Canada en Iran (grâce à des connaissances), il est emprisonné pour être sans papiers. Il est d'abord mis en prison pendant 15 jours, entassé sans pouvoir bouger avec 350 personnes, avec la possibilité de prendre une douche une fois tous les 15 jours. L'Iran, du fait qu'il soit blond aux yeux bleus (albinos) et muni d'une caméra Nikon, l'a pris pour un espion envoyé par les Etats Unis ou la Grande Bretagne. Déclaré comme tel, il est mis dans une autre prison, dans une cellule de 20 personnes, avec des iraniens et des afghans. Au bout de 7 mois, l'Iran s'excuse et le renvoie en Irak.

Zana, de retour à Sloumaniyyeh, a 17 ans et demi. Il reprend l'école de la 3^{ème} année de complémentaire (*moutawasita*) à la secondaire (*thanawiyya*).

En 1991, durant l'Intifada kurde très vite matée par les forces irakiennes, Zana et sa famille fuirent à nouveau, toutes les maisons sont détruites. Cette fois, Zana ne peut prendre le risque de rester en Iran. Il ne restera que 15 jours à la frontière irako-iranienne puis rentrera à Sloumaniyyeh. Il réussit les examens de la fin de l'école secondaire.

En 1992, Zana s'installe à Arbil, où il va à l'Université, inscrit en sociologie. En fait Zana s'est seulement inscrit. Expliquant qu'il ne peut étudier trois ans, il est nommé enseignant à l'école primaire dans le département de sport à Sloumaniyyeh.

Toute cette période (1992-8) jusqu'à son départ, est troublée par des luttes intestines entre les partis. Zana n'appartient à aucun partis (*moustaqil*). A Arbil un parti islamique né à Halabja -aujourd'hui le siège de partis islamiques tels que le mouvement kurde islamique (*al haraka al islamiyya al kurdiyya*) et al-Qaïda de Ben Laden- essaie de le tuer. Il faut dire que Zana les provoque. Ou du moins il a toujours affiché être contre eux. Plus jeune, sachant qu'ils cachaient des armes dans les mosquées où ils apprenaient à s'en servir, il allait les dénoncer, en prévenant les autres partis qui prenaient leurs armes. Zana avait un cousin général au PUK de Talabani qui le protégeait. Lorsque celui-ci a fui en Grande Bretagne, pour demander l'asile, Zana, qui n'était plus en sécurité, est parti lui aussi, peu après. C'était en 1998. Son père aussi a été victime des islamistes qui lui ont tiré 9 balles dans le corps, il est aujourd'hui paralysé, tordu. Zana savait qu'en restant, le même sort l'attendait.

Son père qui travaillait auparavant comme chauffeur de camion avait de l'argent de côté. Pour Zana, l'argent pour partir n'était pas un problème. D'autant que lui aussi avait mis de l'argent de côté. Débrouillard, il avait travaillé dans sa jeunesse.

Dès l'âge de 12 ans, tout en allant à l'école, et sans le dire à son père qui, dit-il en riant, l'aurait tué, il organisait des collectes, lors des fêtes, pour acheter des jouets pour les enfants, il avait un associé avec qui il partageait son temps.

En 1998, Zana est parti avec une voiture louée. C'était risqué, mais il s'était bien habillé pour l'occasion, pour sembler le plus irréprochable possible. En Iran, il a pris une autre voiture. Il a payé la somme de 300 dollars à quelqu'un, grâce à des connaissances gouvernementales qu'il avait en Iran. En Turquie, muni de faux papiers, il a voyagé dans un bus normal. Après être resté 15 jours en Turquie, il a passé la frontière de la Grèce, à pied, mais pris, il a été mis 5 jours en prison et renvoyé à Istanbul. Du coup, Zana est resté travailler à Istanbul pendant un an, comme boulanger (*khabbâz*) pour faire du pain. A un moment donné il a rencontré une fille hollandaise qui avait égaré son sac et pleurait, dans la rue, près d'un café parce qu'elle ne savait plus comment partir. Zana en brave, lui a prêté 300 dollars. En échange, elle lui a simplement donné son adresse. Mais Zana dit qu'il ne pensait pas spécialement à la revoir, c'était seulement pour l'aider. Pourtant, plus tard, Zana ira en Hollande. Mais avant cela, après un an à Istanbul, Zana, 4-5 mois après cette rencontre, passera 7 mois en Grèce (2 mois à Athènes), où il est également boulanger. Pour passer en Italie, il monte à bord d'un bateau, décontracté, l'air de rien, déclarant juste entrer pour chercher une fille (hello, je cherche une fille !). Personne ne pense à le contrôler (alors qu'il est toujours sans papiers), ce que Zana attribue encore à sa blondeur et son air de touriste. C'est ainsi que Zana arrivera en Italie où il ne reste que 2 jours. Zana avait bien un ami à Rome mais qui avait mal tourné et volait de l'argent. Il sait d'après lui qu'il existe des camps d'accueil pour les étrangers mais qui ne sont pas bien (*mou kwayyes*). Toujours en brave, Zana lui prête de l'argent, ils se partagent les 1000 dollars qui lui restent. C'était il y a 3 ans et demi, avec les 500 dollars, ce dernier est ensuite passé en GB de Sangatte, ce que Zana regrette de ne pas avoir fait lui aussi au lieu d'aller en Hollande.

En Hollande Zana revoit la fille à qui il avait prêté de l'argent à Istanbul, qui le lui rend. Zana préfère ne pas la revoir car elle a un petit ami et il explique qu'il a peur de leur créer des problèmes... Zana rencontre par la suite une polonaise d'origine allemande qui lui plaît. Pour la conquérir, il se met à apprendre l'allemand avec avidité. C'est ainsi qu'ils deviendront amis. Zana qui vit alors dans les camps (il dit « camps ») en tant que demandeur d'asile n'a le droit que de travailler 3 mois par an dans l'agriculture comme fellah. Il se promène en scooter. Bien qu'elle lui ait proposé de se marier, ce qu'elle voulait elle, de son côté Zana refuse, de crainte qu'elle lui reproche un jours de l'avoir épousée pour les papiers. Il dit qu'il l'aime, mais ne veut rien devoir à personne. Son père lui a d'ailleurs toujours dit qu'il devait se construire tout seul, sans l'aide des autres et aussi qu'il ne devait jamais avoir à dire « sorry » à quelqu'un. Toutes les fois qu'il dirait « sorry », cela impliquerait qu'il a fait une erreur, qu'il s'est trompé. Zana qui veut d'abord devenir quelqu'un par lui-même, raconte la petite histoire de Kennedy blessé uniquement pour paraître dans les journaux, devenu quelqu'un. Il ajoute connaître l'histoire des grands tels que Napoléon, Kennedy...

L'année dernière Zana s'est rendu à Sangatte (je le sais d'après le directeur qui le qualifie de « meneur »). Zana explique qu'il était juste passé, faisait un rapide aller-retour Sangatte-Hollande, pour voir un ami à lui alors à Sangatte et qui aurait eu plus

de mal que lui à venir le trouver. A cette époque Zana avait les cheveux très longs, le directeur du camp, me dit-il en riant, cette fois-ci, m'a tout de suite reconnu !

Pour Zana, si la Grande Bretagne ne marche pas, ce n'est pas un problème, dit-il, car il y a plein d'autres moyens ! (*fi tariq ktîr*). Cependant, en ce qui concerne la France, il dit qu'il est presque impossible d'y travailler sans papiers et que la langue est difficile. En Hollande, il parlait anglais. Zana écarte aussi le cas de l'Allemagne en en considérant que les allemands sont racistes et affectent des airs supérieurs (*taht al-shams*). En Suisse, Zana m'explique qu'il y a beaucoup d'irakiens et qu'en général ils n'ont pas l'asile mais qui leur permettent de travailler. En Hollande avant 1998, beaucoup de kurdes irakiens ont eu l'asile politique. En fait, Zana, songe à y retourner, le cas échéant, quitte à se marier, même s'il préfère d'abord arriver à se faire sa situation par lui-même en Angleterre.

Zana essaie tous les soirs. Il se tient prêt ce soir, vers 18 h à faire une autre tentative. Déjà on l'appelle. Il est avec un groupe, parmi lesquels deux ou trois autres arrivés comme lui de Hollande, l'un deux ayant fait l'aller-retour en Belgique dans un camion parti dans une mauvaise direction... Il s'en va en riant, espérant bien cette fois que ce sera la dernière fois que je le croiserai à Sangatte...

Discussion avec un Irakien chiïte de la cabine 16

(mardi 29 janvier, matinée, devant la cabine 16)

Entrevue rapide devant sa cabine.

La quarantaine, baraqué, carré, avec des grosses moustaches. Il est venu seul, sa femme et ses 3 enfants sont restés là-bas, dans le sud irakien, dans la région de Basra. En émigrant, il espère pouvoir aider sa famille économiquement, voire si possible les faire venir. En attendant ils vivent tous ensemble, dans la maison familiale, chose dont il se félicite, ce n'est pas comme en occident... Ingénieur de formation, il travaillait dans une compagnie de pétrole, mais plutôt comme esclave (*khaddâm*), dit-il avec ironie.

Il est à Sangatte depuis 5 mois. Il m'avoue que depuis 2 mois, après avoir multiplié les tentatives au début (une centaine), il ne tente plus rien. Les temps sont trop rudes par ce froid et il préfère attendre les environs du mois de Mai.

Il n'a personne en Grande Bretagne mais il sait qu'au regard des autres pays la situation est plus facile tant pour les demandes d'asile que pour le droit au travail.

Pour lui l'Angleterre c'est surtout le passage vers le Canada où il voudrait s'établir et où il a de la famille. Quant à la France, il n'y songe pas une seconde. Il a des amis qui ont fait une demande d'asile et ont été refusé au bout de 9 mois, sans pouvoir travailler. Il ne peut pas se permettre de perdre tout ce temps. Lorsque je lui parle de la Belgique, il n'évoque pas la possibilité de s'y établir mais constate que la frontière belge pour passer en Angleterre est encore plus contrôlée qu'en France.

Entretien (E10) avec Sarah Mohammad, kurde irakienne de Sloumaniyyeh

(mardi 29 janvier, après le déjeuner, cabine 16)

Cabine 16, même cabine que la femme kurde irakienne avec sa fille de 14 ans, qui fait l'intermédiaire des passeurs. Pendant que nous faisons l'entretien, assises sur un lit, celle-ci passe de temps en temps, affairée, avec des billets à la main, en s'adressant en kurde à Sarah. La cabine vient d'être nettoyée par le personnel de la croix rouge. Des draps pendus font office de cloisons. La pièce, rectangulaire, est aérée et propre.

Sarah est arrivée la veille ou depuis 2 jours à Sangatte, je l'ai vue lors de son arrivée, lorsqu'elle venait demander une couverture à l'accueil, près des clôtures. Coiffée au carré, calme, relativement moderne (non voilée), elle a une quarantaine d'années. Lors de l'entretien, cabine 16, elle insiste pour que je note tous les détails. Elle raconte calmement, sans perdre son sang froid.

Née le 22/06/61 à Sloumaniyyeh, elle est célibataire. Venue seule, elle est partie d'Irak depuis 4 ans et a passé ces quatre dernières années à Istanbul, où elle travaillait dans un atelier de couture. Un travail simple, qui consistait à vérifier la manufacture des vêtements.

Au Kurdistan irakien, à Sloumaniyyeh, elle a travaillé comme secrétaire pendant 14 ans, dans une fabrique de ciment (*maamal cement*). Elle touchait un salaire de 600 dinars suisses (*suissri*) par mois, soit moins de 50 dollars (environ 40 dollars). C'était une société allemande. Elle faisait aussi office de traductrice, de l'anglais vers l'arabe.

Son père est mort, sa mère et ses frères sont à Londres depuis 5 ans. Elle a aussi deux sœurs qui ont la nationalité britannique installées en Grande Bretagne depuis 20 ans, qui sont parties avant la guerre. Il leur a fallu 8 ans pour obtenir la nationalité. Elle a encore deux autres sœurs jusque là restées en Irak, beaucoup plus âgées, mais maintenant en Turquie. En fait, elle n'a plus personne de sa famille (sauf des proches plus éloignés) en Irak. Le reste de la famille envoyait de l'argent de Grande Bretagne en Irak.

Dans son travail à Sloumaniyyeh, Sarah subissait des pressions du parti irakien *al Baath*. Comme elle travaillait dans cette société allemande depuis 14 ans, ils pensaient pouvoir lui extorquer des secrets concernant la fabrique de ciment. Ils la harcelaient pour avoir des informations. Après le travail de secrétaire dans la matinée, Sarah avait un autre travail l'après-midi, dans une petite boutique de photocopies d'un cousin maternel. Les services de renseignements (*istikharât*) venaient toujours la trouver, et la pressaient de fournir des informations. Ils voulaient la faire chasser de son travail, mais ne pouvaient pas parce qu'elle travaillait là depuis longtemps et avait de l'expérience. Ils exerçaient aussi des pressions pour qu'elle adhère au parti du Baath, ce qu'elle a toujours refusé. Il arrivait aussi qu'ils viennent chez elle à plusieurs, en groupe.. Finalement, ils l'ont mise en prison pendant 40 jours à Sloumaniyyeh... Une amie à elle qui était directrice de production (*moudirat al intâj*) a payé la somme de 300 dollars pour la faire sortir de prison. Fuir aurait été impossible.

Toutes ces pressions dans son travail ont eu lieu les dernières années, c'est lors de sa dernière année en Irak qu'elle a fait de la prison. Une fois sortie, Sarah a continué à travailler, mais seulement dans la boutique familiale de photocopies. Elle vivait cachée, chez les uns et les autres. Sara n'appartenait à aucun parti (elle précise qu'au Kurdistan autonome, il est possible d'aller de Sloumaniyyeh à Arbil si on ne relève pas des partis respectifs). Elle m'explique que le Baath et Talabani travaillent

ensembles, pour une question d'argent. Au début un type du Baath, ensuite du parti de Talâbâni, la menaçait dans la boutique des photocopies. Il était armé et lui disait qu'il la tuerait si elle ne lui donnait pas ces photocopies. Elle, par respect pour son travail, par principe aussi, ne sachant pas si ces copies contenaient ou non des informations dangereuses, refusait. Elle avait peur, bien sûr, et pour ne pas continuer à vivre dans la terreur (d'autant plus que ce type, ensuite était venu chez elle), elle est partie, à son tour, en Turquie. Pourtant elle aime son pays. Sans Saddam Hussein, dit-elle, avec nostalgie, ce serait le plus beau pays du monde...

Le temps de faire des faux papiers, Sarah a vécu cachée durant les derniers deux mois chez des membres de sa famille. Elle a payé 200 dollars pour avoir un faux visa sur son passeport irakien pour la Turquie. Elle a passé la frontière en voiture, en taxi. C'était un visa d'un mois. Ensuite elle est restée à Istanbul 4 ans en travaillant au noir dans un atelier de couture pour se faire un peu d'argent. Elle vivait chez une famille kurde non irakienne. Elle se sentait tranquille en Turquie (*mourtaha*), il n'y a pas de contrôle là-bas, dit-elle. Enfin, elle goûtait le calme d'une vie normale. *There is no life* dit-elle encore, en Irak. On ne peut pas y vivre, c'est la corruption (*fassâd*), les problèmes ...

Partie de Turquie, Sarah a voyagé clandestinement en camion jusqu'en France. Ils étaient 7 personnes et ont passé 10 jours dans ce camion, cachés. Ils ne pouvaient pas bouger. Il y avait des trous percés pour la respiration. La nuit, ils sortaient un peu pour se dégourdir et respirer. Chaque passager a payé 800 dollars.

En Turquie, dit-elle, on parle du camp de la Croix-Rouge de Calais (*Kalâs*). Même en Irak, le camp est connu. On en entend parler à la télévision, sur CNN, ou par la MBC. On sait qu'ils aident les réfugiés (*yusâïidouna al lâji'in*) et fournissent une aide humanitaire (*mousâaada insâniyya*). La France, pour elle, c'est le pays des Droits de l'homme (*faransa, balad houqouq al insân*). Sarah est une des rares à ne pas se plaindre du camp dans tous ceux que j'ai entendu et au contraire à en faire explicitement les louanges. Pour elle, insiste-t-elle, c'est formidable d'être ici. *Koul shi moutwafîr houn* (il y a tout ici), elle est à son aise (*mourtaha houn*). C'est 100 fois mieux que la vie en Irak (*mit marra ahsan min al hayat fil iiraq*)... Au moins elle n'y est plus... elle a échappé au pire, à la terreur constante... Tu sais, me dit-elle avec un sourire serein, moi, la mort ne me fait pas peur, pour nous ce n'est pas important de mourir...le tout c'est de risquer pour pouvoir accéder à la sécurité (*al-moujâzafa lil-amân*).

Sarah est arrivée au camp (*camp*) de Sangatte depuis 3 jours et n'a pas encore fait de tentative. En fait, elle attend une invitation officielle de sa sœur par l'ambassade de Grande Bretagne en France. Elle n'est pas pressée, au moins dit-elle, elle a un endroit, un toit et de la nourriture ici en attendant, quitte même à rester 3 mois, le temps, espère-t-elle d'avoir ses papiers. Elle devra se rendre à Paris, à l'ambassade. Je lui donne mon numéro de téléphone qu'elle s'empresse de mettre dans sa poche. On ne sait jamais. Expriment encore une fois l'amour de son pays (*houbb al-watan*) elle me dit que si Saddam meurt, elle sera la première à y retourner.

Redâ, égyptien de Mansoura, 26 ans fait des tentatives seul et ...y arrive !

Finalement il avouera qu'il n'est pas palestinien du sud du Liban comme il le prétendait au début. Bizarrement il ne connaît même pas les noms des camps du sud du Liban... Pourtant, il avait le physique, (je trouvais qu'il ressemblait exactement à quelqu'un que je connaissais sur place), quant au dialecte il avait passé une couche de peinture sur ses « g » durs à l'égyptienne, il travaillait un peu son accent...

Une fois, je l'aborde au réfectoire, alors qu'il fait la queue au self service. J'avais déjà parlé avec lui la veille dans le grand hall, avec d'autres, et je voulais parler du Sud du Liban, parce que c'était le seul qui en venait, et que je connais bien. Il prétend maintenant être palestinien non plus du Sud (qu'il ne connaît pas), mais de Beyrouth, de surcroît marié à une égyptienne, d'où son accent... Assis à table, alors qu'il me parle de la dureté des passages en Angleterre et du fait que sa vie est en jeu, il regarde soudain son plateau de nourriture avec dégoût. Il m'explique avec une grimace dépitée qu'il ne peut absolument pas manger cette viande non égorgée selon le rituel... qui veut que la viande se vide au préalable d'une partie de son sang. Il a l'air écoeuré par la civilisation industrielle qu'il commence à stigmatiser.

Une autre fois, il discute avec moi en aparté dans le hall, pas loin du réfectoire à présent presque vide, à la fin du dîner. Il a préféré s'éloigner un peu des autres, qui se groupent au centre, du côté espace télévision, pour parler des kurdes. Par prudence, il baisse la voix et regarde sur les côtés...

Redâ est là depuis un mois et demi. Il loge dans une petite tente bleue de 9 personnes, où tous sont arabes (avec Bahâ' et les autres). Avant de venir à Sangatte, il a aussi passé 2 mois et demi en Allemagne, mais ils ne donnent plus l'asile aux palestiniens dit-il, et il n'y a plus de travail, même au noir. En plus les allemands sont très racistes.

Regardant toujours de tout côté, visiblement inquiet, la mine dépitée, il en vient au sujet qu'il voulait aborder : les Kurdes... ils demandent au minimum 400-500 dollars pour les passages, et en général on est mieux servi si on paie 1000 dollars. Ils favorisent d'abord les Kurdes... Pour les arabes c'est beaucoup plus dur... Ils se moquent de nous, c'est humiliant (*bahdalé*). Ils nous font poireauter et passer tout en dernier, ou bien nous envoient systématiquement dans d'autres directions que l'Angleterre... On se retrouve en Belgique, en Suisse, ou ailleurs... Le problème c'est qu'ils occupent toutes les places d'où partent les camions. Ce sont des bandes armées (*iisâbât*)... ils nous menacent de coups de couteaux si on ne paye pas. Maintenant Redâ ne sait plus quoi faire. Il dit qu'il s'est fait voler son argent par un Kurde. Il a l'air dégoûté... Depuis un certain temps, il a commencé à essayer tout seul mais ce n'est pas facile de trouver des endroits... Il a bien moins peur de la police que des Kurdes. Au contraire c'est plutôt un gage de sécurité ! Il n'est pas prêt à essayer en train, c'est trop dangereux. Il se limite aux essais dans les camions qui entrent dans les ferries. En général il se met sous le châssis, mais la police le découvre à chaque fois et lui dit de revenir essayer le lendemain, qu'il y aura peut-être moins de contrôle !

Le lendemain il me raconte qu'il s'est fait encore prendre. Pourtant, cette fois le camion était entré dans le bateau. Au moment où il a vu la mer, sous lui, alors qu'il était accroché sous le châssis (il dit que ce n'est pas difficile de tenir), il s'est dit : ça y est, je suis en Angleterre ! Manque de chance, au dernier moment il a vu le chauffeur

tourner autour du camion, puis regarder dessous, d'abord de loin; il se disait « merde, qu'est-ce qu'il fout, regardes ailleurs » ! Mais non, il l'a vu, et l'a fait dégager...

Le jour suivant, c'est Baha', l'irakien de Babel et l'autre égyptien qui est en fait son cousin (celui qui se disait palestinien de Gaza) qui m'annoncent que Redâ a réussi. Ils ont essayé ensembles sous le châssis d'un camion, avec le soudanais en plus, mais tous les trois ont été repérés. Le chauffeur avait regardé de leur côté, en arrière, alors que Redâ était à l'avant... Effectivement Redâ n'est plus là. Est-il arrivé en Angleterre ? Il avait pris mon numéro de téléphone et m'avait promis d'appeler, il était content de pouvoir me l'annoncer. A ma prochaine visite, je saurai que les autres ont eu des nouvelles la semaine suivante, très brièvement, juste pour dire qu'il était bien arrivé.

Rencontre de Mayyada, irakienne de Bagdad (E30)

(Mardi 29 janvier, soir, cabine 22)

cabine 22. Reda' l' égyptien qui se fait passer pour un palestinien du Liban, m'invite le soir (vers 20 h) à boire le thé dans la cabine de ses amis (lui est dans la « tente des arabes »), en me disant que ce sera pour moi l'occasion de rencontrer une famille irakienne.

Au début je discute dans la première pièce, plutôt spacieuse, bien arrangée, propre, habitée par une joyeuse famille albanaise, une jeune femme coiffée à la garçonne qui fume et un autre que je prend à tort pour son mari (le mois d'après, il n'y est plus), un autre type de taille colossale et sa femme, des enfants qui s'amuse. Reda' fait le thé. Je discute un peu avec Diyya', un jeune irakien de Bagdad, d'allure moderne, très soigné, dans un manteau noir impeccable. On parle notamment de Saddam Hussein, né à Tikrit, une riche région près du Kurdistan, sorte d'enclave où il y a tout, seulement pour lui et les personnes de son gouvernement. Ingénieur dans l'électricité, Diyyâ' a eu un visa pour l'Italie. On parle aussi des soit-disant droits de l'homme des démocraties occidentales... Pendant ce temps, un des albanais rie, en disant qu'il est Ben Laden en personne. De temps à autre, Diyyâ' et Redâ' se mettent en aparté derrière une tenture, pour consulter une carte et élaborer leurs plans de départ.

Dans la deuxième pièce, passé un encadrement de porte qui ne ferme pas, un somptueux lit matrimonial avec une grosse poupée en peluche. Sur un petit lit sur le côté, Mayyada est assise, avec deux petites filles. Une jeune femme orientale aux formes généreuses, aux longs cheveux noirs brillants, comme lustrés, aux yeux noirs en amande, avec une ombre de khôl. Dans son intérieur bien rangé, elle semble paisible, comme chez elle. J'ai l'impression d'une visite traditionnelle dans une famille arabe du proche-orient. Elle m'invite aussitôt à m'asseoir à côté d'elle, contente de trouver quelqu'un avec qui discuter...

Voilà près de 5 jours que je suis à Sangatte, et la plupart du temps, j'ai parlé à des hommes, la grande majorité, tout d'un coup je sens que ma place n'est pas de passer mon temps, telle une vagabonde, sous le grand hangar de tôle, sur la grande place masculine, bourrée de monde, entre le bâtiment de surveillance de la Croix Rouge et le réfectoire ! Ce ne serait pas mal aussi, si je retrouvais un peu ma féminité, et le calme ! Si je pouvais, comme elle, m'occuper de moi, me prélasser dans une

pièce confortable ! Pour elle, c'est plutôt drôle... drôle aussi que je parle arabe, que je n'ai pas d'origine arabe... Je m'assois donc à côté d'elle, contente de trouver une alliée féminine. Ce climat amical d'une simple visite ne porte pas à prendre des notes, je laisse mon cahier dans mon sac cette fois-ci, tout en sachant que je ferai jouer ma mémoire ... Je lui explique ce que je fais ici, puis je la fais parler d'elle....

Mayyada est la tante de Diyya' (elle en parle comme son neveu) avec qui elle est venue à Sangatte. Un peu plus âgée que lui (26 ans), elle a 32 ans. Elle a deux petites filles, une de 7 ans, l'autre de 5 environ. Son mari, l'oncle de Diyya' est en Angleterre depuis 3 ans. Ils sont partis le rejoindre. A Bagdad, Diyya', comme son mari, travaillaient dans un laboratoire d'électricité (*mouhandis kahrabi*) comme ingénieur. Mayyada ne travaillait pas, elle s'occupait de ses enfants. Son mari a demandé l'asile en Grande Bretagne. Il l'a eu. Ils ne l'ont su qu'une fois arrivés à Sangatte, par téléphone, car en Irak, c'est impossible de parler de ça... Quant il les appelait, ils se parlaient de manière très évasive sans donner de détails, juste pour se dire ça va, rassurer, être rassuré...il ne fallait pas faire allusion à l'Angleterre, à l'émigration... Au début il a été hébergé dans un centre (*haym*), une sorte de dortoir. Ensuite, il, a pris un appartement tout seul. Maintenant, il a des papiers (de l'asile) et il travaille. Elle ne sait pas très bien ce qu'il fait. Lorsque je lui demande pourquoi il est parti, elle évoque des problèmes... apparemment sérieux... mais semble mal à l'aise à l'idée d'en parler. Auparavant, elle m'avait dit d'emblée que la vie ne valait plus rien à Bagdad, que c'était dur (*wadaa saab*). Voilà pourquoi ils étaient tous là ...

Elle et Diyya', et ses deux petites filles, sont partis il y a 3 mois. Ils sont d'abord restés un mois et demi environ à Amman, chez de la famille. C'était long. Diyya' avait obtenu des visas pour l'Italie à l'ambassade italienne en Irak. De Amman, ils ont ensuite pris l'avion pour l'Italie. En fait Diyya est parti en premier, il est resté plus longtemps en Italie, chez un ami, 2 mois ... Elle et ses deux petites filles l'ont rejoint ensuite. En Italie, disait Diyya', il n'y a rien pour nous accueillir, pas de camps, pas de possibilité de demander l'asile. Maintenant, avec les nouvelles lois Berlusconi, il ne donne plus l'asile.

Ils sont ensuite allés en France en train, sans difficulté. A Paris, ils ont passé une nuit à l'hôtel, avec l'aide d'une association. Dans le train pour Calais, qu'ils ont pris sans payer, Mayyada raconte que la police a été très gentille avec eux, qu'ils leur ont même donné des couvertures, et ne les ont pas fait descendre.

Ils sont à Sangatte depuis 1 mois et demi. Depuis ce temps, ils n'ont fait que 2 tentatives. Une fois, dit Mayyada, avec un petit rire, on a pris le train pour Bruxelles, sans payer... On s'est arrêté à la frontière. Une autre fois on est monté dans un camion qui transportait des patates, on est restés dedans cachés plusieurs heures (de 7 heures du soir à minuit), debout, tous serrés, mais il n'est pas parti ! Elle rit à nouveau. Pour les enfants, le plus dur, c'est la marche à l'aller et au retour, plusieurs heures, dans le froid, *harâm*...

Elle ne s'attendait pas du tout à devoir affronter ces difficultés de Sangatte. Quant elle a pris le train pour arriver à de l'Italie à Paris, puis à Calais, elle pensait qu'ils étaient pratiquement parvenus à destination. Pour les familles dit-elle, c'est plus difficile, pour les enfants... Diyya' aussi le disait, il se sent responsable d'eux, il ne peut pas les embarquer dans n'importe quelle tentative...

Mayyada dit qu'elle ne sort pratiquement pas de sa cabine, sauf pour aller aux douches et toilettes, en face, aux repas, et à la nurseries pour la distribution du lait, le

matin à 9 h et le soir à 21 heures. Le reste du temps, elle s'ennuie. La nuit, elle n'arrive pas à dormir. Avant, ils cohabitaient avec une famille afghane, ils ont réussi à partir. Maintenant ils sont avec les albanais, dit-elle avec une sorte de moue, c'est difficile de se comprendre...

Nurseries (mardi 29 Janvier, 21h, avec Mayyada et ses 2 filles)

Quittant la cabine 22, à 21 heures, j'accompagne Mayyada et ses deux petites filles à la nurseries, que je ne connais pas encore.

Dans cette pièce très chauffée, également une cabine rectangulaire plate en préfabriqué, il y a un bureau d'accueil avec des registres ; une machine à faire chauffer du lait (au chocolat) ; des chaises, une baignoire pour enfants, des couchettes pour changer les bébés, quelques jouets... Lors de ma visite, vers 21 heures, à l'heure de la distribution du lait du soir, il y avait, outre Mayyada et ses deux petites filles, plusieurs femmes afghanes, dont l'une, d'allure tzigane, jeune, m'a demandé (dans un anglais très approximatif) des cigarettes, tout en se plaignant de maux de tête ... Il y avait aussi une vieille femme d'Azerbadjan, assise sur une chaise. Très lasse, parlant quelques mots de français, elle était venue là pour se reposer et sortir un peu de l'ambiance masculine des cabines.

La nurseries est dirigée depuis septembre par une jeune femme blonde anglaise (qui parle couramment français). Douce, maternelle, elle est mariée à un économiste qui travaille pour le tunnel sous la manche, à proximité duquel ils habitent. Lors de cette visite (le 29 janvier), elle m'explique que le camp compte une quarantaine d'enfants (qui inscrivent leur nom et nationalité au registre de la nurseries à chaque fois qu'ils viennent), alors que la semaine passée, ils étaient environ 80. Elle me raconte aussi l'histoire d'une famille afghane où 4 des enfants sur 8 seulement avaient réussi à partir avec leur parents. La mère ensuite, avait repris l'avion et était arrivée à Roissy pour venir les chercher, mais entre-temps ils étaient partis en Belgique en camion... Aujourd'hui 2 filles, l'une de 13 ans et l'autre de 4 sont encore là : les voici, me dit-elle, en me les indiquant, à la nurseries.

Discussion devant les grandes tentes, près du terrain de Volley, (mardi ou mercredi soir, janvier)

Un irakien (de Bagdad) s'avance au devant de la tente, avenant, et m'explique en souriant qu'ils sont partis la nuit précédente à 7 dans un camion (en faisant recours aux passeurs kurdes) et qu'ils se sont retrouvés à la frontière suisse ! Ils s'en sont rendus compte et ont frappé à la porte pour sortir. Le chauffeur, un français, furieux, les a fait sortir à coups de pieds. S'il ne parvient pas à aller en Grande Bretagne, il pense aller en Hollande où il a de la famille.

Discussion avec Amîn, un afghan de Kaboul

(mercredi 30 janvier- matinée, allée devant cabine 5, en anglais)

Amîn, jeune (24 ans), en blouson cuir et bonnet de laine, d'allure moderne, est à Sangatte depuis 15 jours. Pour venir jusqu'ici, il a payé en tout 8000 dollars et a voyagé durant 3 mois. Il a un pull de la marque « Versacce ». Je lui demande s'il n'a pas peur qu'on le renvoie en Italie avec ça, comme Redâ', l'égyptien de Mansoura

(entre-temps, il a avoué) qui découpait systématiquement toutes les marques de ses vêtements ! Mais il rit, en me montrant qu'en dessous, sur son Tee-shirt, il y a écrit en énorme « made in Canada », et sur son jean « made in USA », alors dans ce cas là, il aimerait bien qu'on le renvoie !

Toute sa famille est en Grande Bretagne. Son père a déjà l'asile politique. En Angleterre, ce n'est pas long, dit-il, il faut 4-6 mois maximum pour avoir une réponse. Ce n'est pas comme ça en France. Il a un ami dans un CADA en France (il dit « un camp plus petit ») qui n'a toujours pas de réponse, au bout de 4 ans.

Amin fait des tentatives avec 2 ou 3 amis, sans passer par les passeurs. Ceux-là, ils nous mettent dans un camion, sans savoir, au hasard, et on se retrouve ailleurs, ça ne sert à rien de payer ! Il essaie en train. Pourquoi la police ne nous laisse-t-elle pas passer ? s'exclame-t-il ? Je lui explique les amendes de la Grande Bretagne mais il réplique qu'ils ne risquent rien sûrement, de ce côté là, puisqu'ils nous disent toujours « reviens demain, ce sera plus facile ! » Il ne comprend pas que la Grande Bretagne donne des amendes. Mais... dit-il, pourtant, dès qu'on met le pied en Angleterre, on est sauvé, la Grande Bretagne nous accueille !

La France devrait nous aider ! Ici, dit-il en indiquant deux employés de la Croix Rouge en train de nettoyer une cabine, ils ne lavent jamais les couvertures ! Ceux qui font des camps doivent en assumer la responsabilité ! Je lui explique qu'au début il n'était prévu que pour 200 personnes. Alors c'est le gouvernement français qui doit nous aider, ne pas nous laisser là !! Les tentatives sont de plus en plus difficiles. Toutes les nuits je tente, poursuit-il, le plus souvent en train, mais aussi en camion. Il y a de plus en plus de contrôles... Oui... certains réussissent... pas plus de 4 ou 5 par nuit sur 200 qui partent en train. On dit que le Canada voudrait prendre des gens de ce camp ! ? dit-il avec enthousiasme (je l'avais entendu dire avant par un autre). Selon lui, le Canada prendrait seulement les Afghans.

Cette nuit, Amin doit dormir pour récupérer la nuit blanche précédente à Eurotunnel. Il réessaiera demain. Il me propose d'essayer avec eux si je veux. Ils n'essaient pas de monter sur le toit, ils rentrent souvent dans les wagons. Certains y arrivent.

En Grande Bretagne, Amin veut s'inscrire à l'Université, en médecine. A Kaboul, sa ville, il n'y a plus rien, dit-il. Si la situation s'arrange, bien sûr, il est prêt à rentrer tout de suite. Mais il faudra du temps pour tout reconstruire, peut-être un an ou deux au moins, en étant optimiste.

Discussion avec 2 jeunes afghans dans une allée.

(mercredi 30 janvier, matinée, allée entre la cabine 1 et 2)

Deux jeunes afghans qui comptent leur argent et rient en me voyant sortir de ma cabine: On va essayer de passer ! Mais c'est difficile, il y a beaucoup de contrôles ! Non, tous seuls, non. On est obligé de passer par les passeurs kurdes, disent-ils avec une grimace significative. Ils monopolisent les places ! Alors, priez pour nous !

Discussion dans une allée avec un kurde et un afghan

(mercredi 30 janvier, mur de la cabine 8)

Un kurde et un afghan s'accusent mutuellement, en riant d'être des menteurs. Tous deux ont des voix éraillées, ils n'ont pas l'air très net. Le Kurde dit qu'il est resté 7 mois en Italie, un pays sans avenir. Un autre survient et explique qu'il a passé 6 ans en Hollande et qu'il vient d'être chassé alors qu'il avait le titre d'asile provisoire. On me demande si je suis journaliste et pourquoi dans le camp, la Croix-Rouge leur interdit de rentrer filmer à l'intérieur (ils ne peuvent rester que dans l'entrée). On ne nous aide pas, disent-ils, personne ne parle de nous...

Michel Mériaux, sous-directeur (mercredi 30 janvier-soir, cabine de direction)

Michel Mériaux, à son bureau : on estime, dit-il, qu'une cinquantaine de personnes passent tous les soirs. Du moins, ce sont ceux qui partent, on a pas de preuves qu'ils soient bien arrivés en Angleterre... En tout cas on peut faire ces estimations, d'après le nombre d'entrants et de sortants. En général, s'ils passent en Belgique, c'est aussi pour faire une tentative de là, pour passer en Angleterre.

En ce qui concerne les couvertures, on a reçu un stock de 2500 couvertures, pour 6 mois, en 15 jours tout est parti ! Enfin non, on a encore un stock, mais prévu pour une autre période. Avec le budget, on ne s'en sort pas !

Entretien (E11) avec Hussein, kurde irakien de Sloumaniyyé

(Mercredi 30 janvier, grand hall, soir, sur un banc)

L'entretien a lieu sur un banc dans le brouhaha du hangar de tôle, non loin du réfectoire, le soir, après le dîner.

Petit, un peu rachitique, cheveux un peu longs, mèche sur le côté, sourire chaleureux et un peu ironique. Hussein, 30 ans, originaire de Sloumaniyyeh, est journaliste. Il a l'air d'en savoir beaucoup, comme valorisé par son métier de journaliste. Légèrement paternaliste, il me donne des tas de conseils pour mener ma recherche (aller au Kurdistan, enregistrer ou bien vraiment tout noter, tout retranscrire...). Je passe beaucoup de temps à lui expliquer ce que je veux faire et comment je compte procéder.

Hussein, bien que du Kurdistan irakien (Sloumaniyyeh), a aussi vécu 7 ans à Bagdad. Indépendant, il n'appartient à aucun partis. Il n'est pas seulement journaliste, mais également ingénieur. Il a terminé l'université il y a 10 ans, et est parti depuis plus de 6 mois pour fuir des problèmes... *mashâkil*.... Comme il le dira plus tard, il souhaite aussi évoluer dans son métier de journaliste, écrire en toute liberté... Quant on a un combat, un projet, c'est un devoir personnel de le mener jusqu'au bout. Marié, père d'un enfant de 4 ans, il est parti seul, laissant ces derniers en Irak. Bien sûr, il espère qu'ils pourront le rejoindre par la suite...

En tant que journaliste, Hussein se présente d'emblée comme quelqu'un qui peut m'aider à mieux comprendre la situation au Kurdistan irakien. Il veut me donner des détails sur ce qui m'échappe et me conseille vivement comme je l'ai évoqué d'aller voir sur place pour me faire une petite idée. Il espère vraiment que j'irai dans l'intérêt de mon travail et du leur puisqu'il s'agit bien de les connaître avant tout, pour

faire avancer la recherche ou plutôt le dialogue... je profite du fait qu'il est journaliste pour poser des questions sur certains points dont on m'a déjà parlé mais qui demeurent troubles.

La région de Barzani du Kurdistan autonome, à l'ouest, est plus riche que du côté Talabânî (Sloumaniyyeh), du fait de l'ouverture des frontières (*manâfiz ad doukhoul*) avec la Turquie et la Syrie et de la circulation des marchandises. Les taxes douanières reviennent aux partis qui s'enrichissent ainsi. Pour cette raison, Barzani est bien plus riche que Talâbani, et bien évidemment que son propre peuple, bien loin d'accéder à son bien-être. Mais sans le projet « pétrole contre nourriture » mis en place en 96, et selon lequel 13 % reviennent au Kurdistan, la situation, dans la zone autonome, comme ailleurs en Irak, aurait été désastreuse. La zone autonome bénéficie en plus de l'aide humanitaire, ce qui n'est pas négligeable.

En 1996, les troupes irakiennes sont entrées à Arbil et ont détruit l'opposition irakienne. Idem à Shaqlawa, ville du Kurdistan autonome côté Barzani un peu au nord de Arbil, où l'armée irakienne est restée quelques jours et a tué ou évacué les opposants du gouvernement irakien.

Au Kurdistan autonome, il y a de nombreuses associations culturelles et des associations de femmes. Elles ne sont pas indépendantes des partis. Hussein y participait activement en y donnant des conférences (*nadâwat*). Journaliste prolifique, il a écrit durant 5 ans sur des sujets économiques et de société. Evidemment il ne pouvait pas écrire ce qu'il voulait. Dans les journaux, instruments des partis (*adawât al ahzâb*), toute critique des partis est bien sûr impossible. Comme en Syrie et dans le monde arabe en général, ce sont plutôt leurs louanges qu'il faut faire, comme déjà dans la poésie arabe ancienne (*madah wa thâna*). Pour cette raison Hussein est las d'exercer ce métier chez lui. En ce qui concerne la liberté d'expression par rapport au gouvernement irakien, elle est bien sûr beaucoup plus grande au Kurdistan de la zone autonome que dans le reste de l'Irak et que dans le reste du Proche-Orient arabe (rien à voir avec la Syrie par exemple). Dans la zone autonome, les gens n'ont pas peur de parler et de critiquer le gouvernement. En Irak, celui qui critique Saddam Hussein a la langue coupée (*elli yetkallem aan saddam hussein yuqtaa lissânho*). Pour m'en assurer, Hussein m'invite à regarder sur internet dans *jazîra al zamân* (journal), cette phrase textuelle de Ali Hassan Majd, ministre irakien. Bien sûr, dans la zone autonome, les services de renseignements (*istikhbârât*) irakiens sont présents, ainsi que ceux de la Turquie, de l'Iran, et la CIA.

En 1992, après l'Intifada, il y a eu effectivement des problèmes agricoles importants, c'est vrai qu'il y a eu une propagande qui mettait en jeu les organisations internationales. Des gens auraient vu de leurs propres yeux le personnel de ces organisations ou d'ONG déposer des insectes dans le but de provoquer des ravages. Hussein pour sa part n'y croit pas trop mais précise qu'auparavant il n'y avait aucun problèmes. On a parlé d'insectes agricoles microscopiques (*qoumal ziraiyya*). Il y a eu des interprétations un peu étranges et contradictoires : les ONG, la CIA, Saddam Hussein ? A l'heure actuelle, on ne sait pas trop. Si cette propagande a été le fruit des organisations islamiques, certaines d'entre elles comme l'organisation du secours islamique (*mounazzama al ighâtha al islâmiyya*) et l'alliance islamique kurde (*al-Râbita al-islâmiyya al-kurdiyya*) fournissent une aide humanitaire réelle, notamment pour les orphelins... Al-Râbita, probablement la plus active, a des bureaux à Sloumaniyyé, à Arbil, et à Dohouk. Elle a aussi des antennes en Allemagne. Il y a également une branche culturelle... des services divers... Dans le cas où je me rendrai

sur place, Hussein me conseille de rencontrer le responsable de al-Râbita, Ali al Qardâfi.

Il existe encore des villages de regroupement (*Moujamaaât sakaniyya*). Très peuplés, ils sont démunis de toute infrastructure (*khadâmât*) et sans électricité. Ce sont des unités construites par le gouvernement irakien pour mieux les contrôler, à l'origine pour reloger les habitants après la destruction de 4500 villages kurdes dans les années 90. Ils existent encore mais aujourd'hui la plupart des kurdes habitent les villes, surpeuplées.

Le processus d'arabisation de Kirkuk (*Aamaliyat taarîb Karkouk*), l'arabisation et déportation vers les régions arabes du sud de l'Irak. La citadelle de Kirkuk (Qalaa Kirkuk) est en train d'être détruite actuellement par Saddam Hussein.

Pour plus d'informations, il me conseille de consulter les sites Internet suivant sur le Kurdistan :

www.karkouk.org

www.puk.org

www.kurdiu.org

www.pdk.org

www.ikl.org

Hussein a des amis en Grande Bretagne, en Hollande, en Allemagne et en Suède. En Allemagne et en Suède, dit-il, on ne donne plus l'asile. En Suède, où il y a beaucoup d'irakiens kurdes, il a des amis journalistes.

Pour lui, la France n'est qu'un pays de transit (*Faransa ooubour faqat !*) et ne donne pas l'asile (*ma bteeti loujou'*). Deux de ses amis l'ont eu, mais après deux ans, c'est très long...

Selon lui, en Grande Bretagne maintenant, c'est plus facile qu'avant d'obtenir l'asile. Les 3 ou 4 dernières années Hussein a des amis qui ont eu l'asile au bout de 3-4 mois. Maintenant, oui, dit-il, c'est plus facile, en plus on demande moins de preuves qu'en France et on peut travailler rapidement. Même si Hussein n'a des relations que dans le journalisme (en Angleterre aussi), il est prêt à faire n'importe quel autre travail pour commencer.

En faisant un croquis, il me raconte rapidement son voyage: d'abord une marche à pied d'Iran à la Turquie (Van), puis de là, des camions (accords avec le chauffeur) jusqu'à Istanbul. De nouveau, voitures ou camions (*sayyarât* au sens générique, transports routiers, camions) jusqu'à Apsala, à la frontière avec la Grèce. Le passage en Grèce a été le plus difficile. Il faut d'abord traverser une rivière ou un fleuve (*nahr*)...durant cette traversée, il y a eu un mort... puis marcher à pied dans les montagnes, le long d'une voie ferrée. Sur les 28 personnes du convoi, dans cette marche de 20 jours, 11 sont morts de froid et de faim. Arrivé à Salonique, il a pris le train jusqu'à Athènes. De là, il lui a fallu 3 jours pour arriver en Italie, caché dans un camion qui a embarqué dans un bateau. Son voyage, du Kurdistan à Sangatte, lui a coûté 3000 dollars.

Husseïn est depuis 20 jours à Sangatte, installé dans une cabine. Il a fait 6 ou 7 essais toujours dans les camions qui entrent dans les ferries. Il n'essaie pas en train, c'est trop dangereux. Une fois il s'est retrouvé en Belgique, les autres fois ils n'ont pas échappé aux contrôles.. Selon lui, beaucoup réussissent. Il faut payer d'ici, sinon c'est trop difficile, le prix d'un passage varie entre 200 et 1000 dollars.

Discussion avec Youssouf kurde irakien du Koweït bénévole à la Croix Rouge

(mercredi 30 Janvier, vers 23h30, bâtiment de contrôle)

Ce soir, il fait partie de l'équipe de nuit, avec Sylvie et les autres et a apporté une *chicha* (narghilé) dans le bâtiment de contrôle.

Youssef, qu'on m'a toujours présenté comme un irakien, a fait une demande d'asile en France de Sangatte l'année dernière. Il vient d'avoir une réponse négative et a fait recours à la Commission des Recours (CRR). Il vit avec Sylvie, dans la région, laquelle est employée salariée à la Croix Rouge dans l'équipe de nuit et de jours. Il espère, en cas de réponse négative, se marier.

Irakien kurde, il a vécu presque toute sa vie au Koweït où son père est allé travailler en 1958, au moment de la révolution républicaine en Irak. Le Koweït n'était encore qu'un désert à l'époque. La découverte du pétrole ne vient qu'après. Ses parents travaillaient dans le pétrole, c'était le tout début. Lui-même a été diplomate à l'ambassade irakienne au Koweït.

Youssouf est chassé du Koweït pendant la guerre du Golfe, en 91. D'une part il est Irakien pour les Koweïtiens, d'autre part, pour l'Irak, il défendait le Koweït. Il se sent plus Koweïtien qu'irakien, il me montre un photomaton de lui avec la keffieh blanche et de grosses moustaches, vêtu à la koweïtienne, il a d'ailleurs l'accent du Golfe. Il se retrouve donc dans une situation complexe. Son père, sa mère et sa sœur meurent à cette époque dans un attentat à la voiture piégée qui, au départ, était dirigé contre lui.

De retour en Irak, qu'il ne connaît pour ainsi dire pas, pour n'y avoir vécu que petit, il ne peut rester car sa vie est menacée. Il prend donc le chemin de l'exil et se retrouve en Bulgarie, où il vivra quatre ans (il apprend la langue), avant que le pays ne sombre dans le marasme économique. Il gagne ensuite la Grèce où il restera environ un an. Par contre il ne passe que quelques jours en Italie, en transit. Youssouf a un cousin à Dijon, arrivé à 14 ans, qui a la nationalité française. Il a aussi de la famille en Hollande.

Equipe du soir, bâtiment de contrôle (mercredi 30 janvier, soir)

En discutant avec moi de l'histoire de la famille afghane séparée dont j'avais entendu parlé à la nurseries, les équipiers du soir évoquent le souvenir d'une famille kurde qui était venue avec un enfant handicapé totalement difforme en chaise roulante (avec une tête énorme, un petit corps, les bras tordus). Evidemment, ça ne devait pas être évident pour le voyage clandestin !! Ils se rappellent aussi d'une famille où tous avaient réussi à partir sauf une petite fille restée seule. Ensuite elle traînait avec un vieux, on ne sait pas ce qu'ils sont devenus...

Entretien (E12) avec Suzan, 27 ans, kurde irakienne de Sloumaniyyeh (jeudi 31 janvier extérieur, vers 13h30-15h, devant le camp, avec Mayyada)

Suzan est installée depuis son arrivée (un mois) dans la cabine 14. C'est une cabine dite familiale, celle où on a l'habitude de mettre les familles kurdes. Je constate un changements d'installation depuis ma visite précédente du 14 décembre. Lors de cette visite précédente, j'ai passé beaucoup de temps à bavarder, de manière assez informelle, avec une famille kurde qui y était installée. Un des kurdes rencontrés à cette date est toujours là (je l'ai croisé la veille devant la porte) et m'apprend que les autres (5 personnes : 2 femmes et 3 hommes) ont réussi à partir. Ils ont appelé depuis et assuré qu'ils étaient bien arrivés en Grande Bretagne. Manque de chance, dit-il avec un sourire presque heureux (pour eux), lui seul a été pris !

La différence c'est qu'à ma première visite, une seule famille (du moins ils se connaissaient tous) était installée dans la cabine. En revanche cette fois, Suzan, son frère et son fils forment le seul petit noyau familial, au milieu d'hommes seuls majoritaires. Du coup, la cabine a été aménagée de façon à créer des espaces d'intimité, pour les protéger : l'espace intérieur est encombré de tentures, des draps blancs sales pendus à des fils qui compartiment les couches en lieux clos. L'odeur de renfermé est très forte. C'est l'odeur âcre de la saleté. Il faudrait ouvrir dit Mayyada, l'irakienne de Bagdad de la cabine 22 (très propre), venue avec moi pour me présenter Suzan. C'est l'odeur des *chebâb* (les jeunes) disent-elles humblement...

Suzan (au Kurdistan institutrice) a 27 ans, elle dit qu'elle parle mal arabe, mais ce n'est pas spécialement vrai, elle n'a aucun mal à s'exprimer... Elle est accompagnée de son frère un peu plus âgé qu'elle (30 ans) et de son petit garçon de 3-4 ans. Ils vont rejoindre son mari installé en Angleterre depuis 4 ans. Son fils ne connaît pas encore son père. Elle s'attend au moment pathétique des grandes retrouvailles non sans quelque appréhension sur la réaction de son petit garçon qui en tant entendu parler mais semble trop petit pour se rendre compte. Il est malade dit-elle, il souffre d'un manque de sucre. Il tombe mal s'il ne mange pas des choses sucrées à intervalles réguliers. Le petit garçon ne dit pas un mot, il est pâle.

Mayyada propose d'aller dehors prendre un peu l'air pour respirer. Suzan l'annonce à son frère, pour le mettre au courant, il accepte et nous allons dehors, devant l'entrée. Il fait froid mais il y a quelques rayons de soleil, mais aussi du vent. On discute là, au devant des barbelés, un peu de mer se profile au loin. On s'échappe un peu du brouhaha masculin du hangar de tôle. Elles m'avouent que c'est la première fois qu'elles se voient dehors et que ce n'est que la deuxième fois qu'elles peuvent se parler. Mayyada d'habitude ne sort que pour aller à la nurseries (en dehors des repas), c'est là qu'elles se sont connues.

Suzan me fait penser à une fille druze des environs de Soueida, au sud de la Syrie. Le même air simple, un peu rural, une grande douceur. Vêtue d'un grand pull gilet rouge à épaulettes, elle est plutôt blonde, mais visiblement c'est une teinture. Elle est pieds nus dans des mules en plastiques oranges, talons compensés hauts, mode locale. Mayyada a l'air plus raffiné d'une irakienne de Bagdad, des formes arrondies, des yeux en amande à l'orientale et les longs cheveux noirs lustrés attachés. Elle sourit en regardant les pieds de Suzan se tortiller de froid dans ses mules. J'espère que tu te chausses autrement, dit-elle, quand vous partez en camion ! ça ne doit pas être pratique et surtout tu dois avoir froid !

Comme j'ai déjà parlé avec Mayyada la veille, j'accorde surtout mon attention à Suzan. Au bout d'un moment, je leur explique que je devrais noter mais que je fais un effort de mémorisation pour noter tout ensuite. Debout dehors, ça ne me semble pas idéal. Le moment, un peu d'air, un peu d'intimité entre femmes, de calme, ne s'y prête pas non plus tellement. La veille c'était pareil pour Mayyada, dans sa cabine. Dans le cadre d'une visite informelle, il me semblait difficile, voire désagréable pour elle, de devenir un enquêteur professionnel en lui donnant l'impression de la transformer en objet d'étude. Mais j'avais tout noté ensuite, à la nurseries. Forte de cette expérience, je pouvais le refaire, mais je préférais être franche et leur dire, en quelque sorte me livrer moi aussi. Contre toute attente, je vois Mayyada boudier, me reprochant de ne pas avoir pris de notes hier. Alors en riant, je lui explique que j'ai tout noté dans la nurseries où j'étais allée avec elle, juste après notre conversation dans sa cabine. Elle m'a vue le faire d'ailleurs mais devait penser que j'écrivais autre chose. Elle a l'air à moitié rassurée, comme si elle doutait un peu que ça puisse être utile, avec raison. On ne peut pas se masquer la vérité, la situation reste difficile. Elle soupire. On revient à l'histoire de Suzan. Mayyada aussi pose des questions ou écoute, attentive, comparant leurs situations.

Depuis qu'elle est à Sangatte, depuis un mois, Suzan a fait une dizaine de tentatives. Au regard des hommes célibataires qui essaient un soir sur deux c'est peu, mais en comparaison avec Mayyada bien plus. Mais c'était dix essais ratés en camion. Les camions qui montent sur les bateaux. En général, le chauffeur les voit et les vire, c'est un peu toujours pareil. Elle reconnaît qu'ils montent un peu au petit bonheur la chance, sans trop savoir... Presque contente de raconter ses exploits à Mayyada, plus grave et plus posée, et moins expérimentée, elle raconte entre petit rire, soupir et dérision. Comme si elle avait entendu évoquer cette possibilité, elle ajoute plus sérieuse, que dans le cas où le chauffeur est au courant, c'est plus facile. Mais ça elle, elle ne sait pas exactement comment ça se passe. Ce sont les *Kashaghshi* qui négocient avec le chauffeur. Et ce soir, Suzan doit faire une autre tentative, elle ne cache pas son excitation à cette idée, en espérant bien, murmurent-elles ensemble, Mayyada en le lui souhaitant sincèrement tout en gardant une petite réserve et Suzan en la remerciant et l'air de comprendre et d'accepter d'avance l'échec éventuel, possible, qui ne dépend pas d'elle, *in shah allah*, bien sûr.

Pour revenir à son mari depuis 4 ans en Grande Bretagne, ce dernier est avocat. Il est parti de Sloumaniyyeh parce qu'il y a eu des problèmes. Suzan, ne tient pas trop à dire quoi d'emblée, elle baisse les yeux, Mayyada comprend son silence. Ça ne se fait pas non plus d'ailleurs de raconter ses problèmes dans ces pays, par égard pour l'autre. Et peut-être qu'elle n'a pas envie d'y repenser... En tout cas, en Angleterre, son mari ne travaille pas comme avocat. Il travaille au noir et n'a pas encore de papiers. Il a demandé l'asile, mais ne l'a pas encore. Mayyada semble étonnée qu'il n'est pas encore de papiers, au bout de 4 ans ; elle devient plus attentive. Suzan explique qu'elle ne peut pas le joindre, il n'a pas le téléphone, pour ça, elle doit appeler une amie à eux en Angleterre, qui leur sert d'intermédiaire. Quatre ans séparés, bien sûr c'est long, mais c'est surtout pour son fils que Suzan a voulu partir, avant tout pour qu'il connaisse son père, et aussi parce qu'il est malade. Mais bien sûr pour elle aussi c'était dur.

Elle revient sur les causes du départ de son mari : il a eu des problèmes parce qu'en tant qu'avocat, il défendait la cause des droits de l'homme et aussi des femmes, notamment celles qui font parti des associations de femmes. Un jour, il a eu affaire avec une femme qui avait eu le nez coupé par une association islamiste. Le fait qu'il

la défense lui a causé beaucoup de problèmes et finalement il a du fuir en Angleterre. C'était une question de survie. Il y a 3 ans, son mari est passé lui aussi par Sangatte, mais facilement. Elle n'imaginait pas du tout que ce serait si difficile, ni Mayyada.

Après la fuite de son mari, au Kurdistan, Suzan est restée chez sa mère, avec ses deux frères et son fils. Celui-ci n'avait qu'un an et demi avant le départ de son mari et ne se souvient qu'à peine de son père. Elle n'a pas tardé à subir des pressions de la part du parti de Talabâni. De telle sorte qu'elle s'est retrouvée une semaine de prison. Pour qu'elle puisse sortir, quelqu'un s'est porté garant (*kaffâl*), en promettant de veiller à ce qu'il ne lui arrive rien ensuite ou qu'il serait responsable (ce n'est pas en échange d'argent). De crainte d'autres problèmes, Suzan a quitté Sloumaniyyé pour Khanaquin (bien sûr c'est loin dit-elle ! Au moins 4 heures !), où elle avait de la famille. A la fin, on l'a de nouveau remise en prison. Une semaine encore, mais difficile. Souvenir douloureux, à l'évocation de sa peur, de mauvais traitements, en repensant à tout ça, Suzan éclate en larmes. Voilà un mois qu'elle est ici, dans le hangar de tôle, et c'est sûrement la première fois qu'elle peut se confier. Heureusement elle se reprend vite, elle a juste eu un petit moment d'abandon, sous l'effet de l'écoute. Mayyada la reprend aussi en disant que dans ces pays tous ont des problèmes et après tout elle a échappé au pire. Les derniers temps, en effet, de crainte d'être de nouveau reprise, elle a dû vivre cachée, chez les uns et les autres, dans la peur. Ce n'était pas une vie. Aujourd'hui sur place, il ne lui reste que sa mère, cardiaque, et un autre frère, qui a des problèmes mentaux. Ils étaient trop vulnérables pour le départ...

Pour partir, elle, son frère et son fils ont dû faire une longue marche éprouvante de 5 jours dans le froid pour passer du Kurdistan en Iran, à travers les montagnes. Ensuite ils ont pris des camions (*sayyarât*) jusque en Russie, puis, de là, jusque en Turquie. Ils ont payé 270 billets de 100 dollars chacun à tous les trois, en tout. De Turquie, ils ont pris l'avion et sont arrivés en France. Surtout, il ne faut pas le dire me dit-elle, comme une petite fille prise en faute, on pourrait nous renvoyer en France, sinon. Mais je la rassure en lui rappelant qu'il n'y a pas de noms, que ce n'est pas mon objet et Mayyada rit aussi en la rassurant, en lui disant que je ne fais qu'une étude pour l'université... Et on se dirige de nouveau vers le hangar, à l'intérieur, parce qu'il fait froid. Je les accompagne à la distribution de vêtements, au fond du camp, dans un recoin sur la droite, non loin de la cabine de Mayyada. D'autres femmes, entre aperçues pour la plupart à la nurseries, ou plutôt des jeunes filles, la plupart afghanes, certaines tchéchènes, nous rejoignent ou se trouvent déjà sur place. Il y a aussi une autre femme kurde irakienne de Sloumaniyyeh que j'ai interviewé la veille, cabine 23, d'une quarantaine d'années. Il est 15h et la distribution des vêtements n'a pas encore commencé. Je ne la verrai pas parce qu'en fait la faim me tenaille. Je dois aller au réfectoire pour déjeuner avant qu'il ne soit trop tard. Je regrette parce que je ne les aies pas revues ensuite, je suis partie le lendemain soir, un jour plus tôt que prévu.

Bagarre entre kurdes dans le hangar (jeudi 31 janvier, vers 15 heures)

Je suis en train de me nourrir au réfectoire, en retard. On m'annonce qu'il a une bagarre dans le grand hall. Avec dépit, je laisse mon assiette de couscous.

Dans le grand hall tout le monde court. Tous se précipitent vers le bâtiment de surveillance et de direction, ils s'amassent derrière les clôtures pour mieux voir. Un

kurde a été poignardé dans l'épaule par un autre kurde qui a le nez entaillé. L'un a fui en dehors du centre, l'autre est au milieu des clôtures, dans l'espace de la croix rouge, avec un médecin et la police. Ce sont des CRS avec une femme blonde. Celui qui a fui est celui qui était blessé à l'épaule. Je l'ai vu très vite passer, traverser l'espace du grand hall en diagonale. Personne ne s'est opposé à sa sortie. Alors que je me faufile derrière la clôture, pour mieux voir, tout le monde rit, parmi les afghans qui sont là, avec Sâfi, le médiateur de la croix rouge, au moment où, sur la droite, un gros type de la croix rouge, plutôt rougeaud, secoue deux types contre les parois en bois des douches, près de l'entrée, en hurlant Go. Go, Go ! En fait, en persan, c'est une insulte.

Plus tard, de retour au réfectoire, un type de la croix rouge m'explique que si on a laissé passer le kurde blessé qui est sorti en courant c'est que les CRS savent qu'il reviendra forcément, alors ils le prendront. Ils savent que c'est lui qui a déclenché la bagarre, de toute façon. Mais cette bagarre, ce n'est rien. Quant ils se battent entre communautés entre Kurdes et Afghans, là c'est beaucoup plus spectaculaire. De l'ordre de 300 contre 300. Celle du 19 décembre, par exemple, c'était autre chose. Dans la nuit, des afghans sont allés dans la cabine des kurdes et ont tout cassé les lits, et dehors les tables et les chaises, tout. Dans la cabine, ils s'en sont pris collectivement à un kurde et lui ont cassé les jambes. La bagarre du 25 décembre, la veille de mon arrivée, était bien plus violente aussi. Dans les grandes tentes, ils ont cassé tous les lits. Les cabines les plus chaudes d'après lui, sont les numéros 2 (kurdes), 8 (afghans) et 9 (tchéchènes et afghans, trafic d'alcool), la 5 est aussi réputée pour des petits trafics, cigarettes...

D'après Zizou, le chef algérien du réfectoire, la dernière fois la police en a pris 3 ou 4

Discussion dans la tente des 9 arabes (31 janvier après-midi)

Après la bagarre, entre les cabines, l'ambiance est encore tendue. Des petits groupes, à gauche et à droite discutent, l'air préoccupé, le dandy à pattes d'éléphant est parmi eux. La femme kurde de 40 ans passe et discute sur la droite.

L'égyptien i qui se disait palestinien de Gaza me dit que les Kurdes, ce sont des chiens (*kilâb*) et que Saddam Hussein fait bien de vouloir les exterminer. Mais la femme kurde, elle, est bien, elle essaie d'arranger les choses pour tout le monde (ils le disent tous ensemble dans la tente). Depuis que Redâ est parti, Abd al-Latif Ibrahim, qui est son cousin, commence à déprimer. La veille il faisait des grands discours comme quoi eux, avec leur religion, étaient sauvés parce qu'ils avaient la foi et qu'ils ne se laissaient pas aller au suicide, acte profondément blâmable. Mais aujourd'hui, il n'en mène pas large. Il n'arrête pas de déclamer, Yâ Madame, Yâ Madame, avec emphase tout en hochant la tête. Avant d'avouer qu'il est le cousin de Redâ et son compatriote, il disait, sur le chemin vers la tente, qu'il valait mieux mourir en *fida'i* (Kamikaze) contre Sharon, que de risquer de mourir dans ces conditions. Même si c'était pour cette raison qu'il était parti. Il ne s'attendait pas à se retrouver autant de temps dans ce camp et à ce que ce soit aussi difficile d'aller en GB. Pour lui, ça ne vaut plus rien tout ça. Il finit par m'avouer sa vraie nationalité après avoir écouté le discours du soudanais Ibrahim contre la dictature et les prisons soudanaises où il a été torturé. Il nous montre ses marques de brûlures de cigarettes et des cicatrices sur ses bras et ses chevilles. En fait c'est pour éviter qu'il ne lui arrive la même chose dans les prisons égyptiennes qu'il est parti. Mais en Europe, dit-il, on ne l'aurait pas cru. On croit toujours que l'Egypte c'est un pays sûr, le plus démocratique en façade des

pays arabes. Pourtant, c'est pour avoir voté pour des opposants, qu'on lui a dit qu'il valait mieux partir pour éviter la prison (idem pour son cousin).

Il y a aussi un égyptien plus âgé, la cinquantaine, assis, qui sort de son silence pour m'expliquer qu'il est ingénieur et qu'il a déjà vécu 4 ans en GB. Il faisait des études mais ses papiers ont expiré et il a dû rentrer. Revenu en France avec un visa Schengen, maintenant il tente la voie illégale pour revenir et faire sa dernière année d'université.

Puis, il retombe dans son silence, prostré, dans l'obscurité, en se balançant.

Pendant ce temps un algérien qui parle français, ébauche des plans de sortie à voix basse avec un autre.

A un certain moment 2 types en train de se battre ou presque déboulent dans la tente. Les autres les cachent en fermant un moment la tenture de la porte, de façon à ne pas amener tout le monde. Ils se calment et ressortent mais on voit bien que la situation n'est pas tout à fait revenue à la normale.

Lorsque je quitte la tente, pour aller dîner, avec le soudanais, Abd-al-latif l'égyptien et Baha l'irakien de Babel, le vieil égyptien/ou pas si vieux) est toujours prostré dans un coin, assis dans l'obscurité. Le soudanais m'explique que son compatriote a été mis en garde à vue à Calais, la veille.

Infirmierie Devant la cabine infirmerie, un ou deux bancs où attendent les patients, beaucoup trop nombreux par rapport aux possibilités offertes : deux infirmières et un docteur, surchargés de travail. Entre deux patients, la porte est fermée à clef et les autres qui attendent dehors, s'impatientent et se plaignent. Parfois, selon une des deux infirmières, les personnes viennent juste parce qu'elles éprouvent le besoin de parler, parce qu'elles sont trop déprimées. Beaucoup se plaignent de maux de têtes importants. Pour les urgences et les soins complexes les clandestins peuvent être amenés dans une camionnette de la croix rouge aux urgences de Calais.

D'après un marocain travaillant pour la croix rouge qui m'a raccompagné jeudi soir au train après être passé reprendre un clandestin aux urgences, qui d'ailleurs n'avait rien, les docteurs les font systématiquement passer en dernier après tous les autres clients, sous prétexte qu'il s'agit de clandestins. Il y a tous les jours des urgences, des bras ou des jambes cassées cause des tentatives. En plus des 8 ou 9 morts derniers (l'année dernière 8 et un cette année ?), il y a aussi des accidents ou des blessés graves. De plus, récemment, deux réfugiés ont été placés à l'hôpital psychiatrique, l'un d'eux est sorti il y a peu mais l'autre, un égyptien, y est toujours.

Impression générale de la semaine (réfectoire, janvier)

Le réfectoire m'a rendue malade. Tous les réfugiés se plaignaient de la nourriture et souvent de maux d'estomac ou de troubles intestinaux. Ils disaient ne pas supporter la nourriture, produit de la production industrielle et en particulier ne pas pouvoir manger la viande tuée à l'électricité et non égorgée selon la coutume musulmane pour qu'elle perde de son sang. L'idée aussi de l'élevage industriel semblait leur inspirer un dégoût profond. Même si cet aspect peut sembler secondaire, il occupe une place importante dans la perception de la situation qu'ont les réfugiés. La perception d'un lieu d'accueil comme lieu industriel à l'opposé de la structure familiale. L'aspect industriel commence dans la queue à faire pour avoir son repas, une queue d'une heure qui débute au fond du camp, derrière les grandes tentes,

derrière des grillages. Pour les familles la situation est plus tolérable, parce qu'elles passent en premier et sont moins nombreuses. Quant aux hommes seuls, majoritaires, ils doivent faire une queue qui dure environ une heure et demi pour se rendre à l'endroit des repas trois fois par jour. Certains préfèrent parfois renoncer.

Discussion avec Murielle, au téléphone, avant le 25 Février (le 15 environ)

Elle s'occupe des relations publiques. Jean Yves ne travaille plus ici, il n'est resté qu'une semaine (c'était le deuxième directeur adjoint).

Attention, je n'ai pas toujours entendu du bien de vous. Vous ne devez pas intervenir en notre place, traduire aux réfugiés sous prétexte qu'on ne comprend pas.

En ce moment la majorité est passée aux Kurdes, hier 600 arrivants.

Discussion avec Smain Laacher, au téléphone, samedi soir, 23 février

Ce soir à Sangatte, des gens dansent près du réfectoire, à l'occasion du *îid al kebîr*.

2 nouveaux morts dernièrement.

300 questionnaires longs (200 déjà remplis) et 50 entretiens approfondis.

Recherche actuelle sur des détails précis et notamment, les transformation du voyage sur la personnalité. Aujourd'hui, plus personne ne fait des voyages de 3 mois...

Institut kurde de Paris

Entretiens et rencontres à Sangatte Deuxième Semaine (du 25 février au 3 Mars)

Lundi 25 février, 1^{er} jour

Gare de Calais-Fréthun, arrivée à 11h30. - Camionnette de la Croix Rouge, Martine (responsable de l'accueil) et Nazenine (médiatrice), avec 4 afghans à l'arrière. Direction Urgences de Calais. Puis le Centre.

Un cas de tuberculose au centre de la Croix Rouge

Martine et Nazénine, toutes deux membres de la Croix Rouge, la seconde d'origine persane, sont venues me chercher dans une camionnette de l'organisation, avec 4 afghans assis à l'arrière. Tous, y compris le personnel, doivent aller à l'hôpital de Calais, aux Urgences, pour faire des examens médicaux. Récemment, la Croix Rouge a découvert un cas de tuberculose dans le camp (ce que la presse locale s'est empressée de publier, et le directeur de tempérer, pour éviter l'effet de psychose) : un afghan resté à Sangatte un mois dans une tente jaune (la tente numéro 20) est maintenu depuis près d'un mois en isolement à l'hôpital de Calais. Les 4 afghans dans le camion étaient ses compagnons principaux. Ils doivent donc faire des radios de poumons. De même que Martine et Nazénine, qui parmi le personnel de la CR, sont celles qui ont été le plus en contact avec lui, voire les seules. Les 4 afghans sont de Kaboul et parlent persan. D'après les premiers examens, il ressort qu'ils n'ont rien. Mais il faudra quand même qu'ils reviennent. La radio d'un des afghans montre un petit point rouge sur un poumon qui pourrait très bien n'être qu'une simple petite infection tout à fait bénigne. En attendant, dans le cas plutôt improbable où il y aurait quelque chose, que faire demande Nazenine ? L'infirmière répond tout simplement qu'il suffirait de leur mettre des masques à oxygène...

Un ordre plus policé, avec des CRS à l'intérieur

Dans la voiture pour aller aux urgences, Nazenine m'apprend aussi (indirectement, alors qu'elle parle à Martine) que les CRS sont à présent à l'intérieur du hangar, près de l'entrée et autour de la queue du réfectoire. Elle ne voudrait pas que ça devienne non plus « trop policé ». Apparemment parfois, ils exagèrent. Ils interviennent trop.

Deux nouveaux morts sous le tunnel la semaine passée.

Pendant l'attente, aux urgences, je lis deux articles de la presse locale (Nord Littoral et La voix du Nord) que me tend Nazenine: (*titre*) *immigration clandestine* : « *un mort au cœur du tunnel* ». Celui-ci, le premier, est mort lundi dernier (le 18 février) et a été enterré vendredi. Sa tête, arrachée avec violence, n'a été retrouvée qu'à une dizaine de mètres de la dépouille, rendant toute identification impossible. En revanche on sait que le deuxième mort est un afghan. Il est mort le mercredi suivant, moins de trois jours après, dans des conditions tout aussi épouvantables. Caché sous un wagon de marchandise, il a eu la cage thoracique transpercée par une pique en fer qui s'est refermée sur lui pour faciliter l'embarquement de camions au dessus. Ces trois compagnons, des afghans de la cabine 20, ont survécu au traumatisme. L'enterrement devrait avoir lieu ce mercredi. En attendant, le corps a été déposé à la morgue de Coquelles.

Les kurdes prêts à se battre la veille au matin, devant le centre

Sur le journal, je lis aussi un article sur une bagarre qui a eu lieu la veille. Des kurdes avaient été chercher des fourches et tout un attirail dangereux dans la ferme d'à côté mais les choses n'ont pas dégénéré car les CRS sont vite intervenus. Au bout d'une petite heure, tout était revenu dans l'ordre.

3 mineurs iraniens très irrespectueux

Sur le chemin pour aller à Sangatte, Nazenine parle aussi du cas de trois mineurs iraniens (entre 13 et 15 ans), placés récemment au foyer de Sainte Anne de Boulogne. Très irrespectueux, ils causent bien des torts tout le monde. Il y a une quinzaine de jours, ou un peu plus, il ont même frappé Michel Mériaux, le directeur adjoint (voilà donc pourquoi il se plaignait autant d'avoir un public jeune et sans respect !). Ils s'en sont aussi pris à Martine, à l'accueil, qui a eu le nez fracturé. En ce moment, les médecins de sainte Anne en ont marre. Ils ne savent plus quoi faire. D'autant plus que l'un des trois ferait du harcèlement sexuel sur une des infirmières...

Michel Derr, le directeur : une hausse très nette des Kurdes passés majoritaires (bureau, 25 février, vers 12h30, 13h)

Michel Derr, quant à lui, me parle surtout des arrivages de bateaux en Italie. Il aimerait que je me renseigne un peu, dans la mesure du possible. Notamment sur le bateau arrivé dans les Pouilles, à Lecce. De son côté il a entendu parler de 300 personnes, il me semble qu'il s'agit plutôt de 600. Il se demande si ce sont surtout des Kurdes irakiens, ce qui expliquerait l'afflux massif des kurdes qui ces derniers temps, depuis une semaine environ, sont devenus plus nombreux que les Afghans. Ils forment désormais la majorité dans le camp. Il y a eu une hausse très nette.

Discussion avec Ali, Kurde Irakien de Mossoul qui parle français (lundi 25-02, vers 13 h, près de l'entrée, à mon arrivée sous le hangar, devant la clôture de distribution)

Ali grelotte de froid devant la clôture de la croix rouge où on ne sait pas trop ce qu'il attend. Des yeux abattus par la fatigue, certes, mais un sourire radieux sur un visage juvénile, plutôt rond, et sous une petite moustache. Visiblement, il parle assez bien le français. Il dit qu'il l'a appris à l'école, au Kurdistan. Il n'arrête pas de dire « ah oui oui oui » tout le temps.

Il est à Sangatte depuis 9 jours, dans une tente (il dit que cabine ou tente, de toute façon, c'est pareil). Il n'a pas encore fait de tentative mais pense essayer le lendemain. Il fait trop froid, il est un peu grippé, dit-il en montrant son nez d'un air de regretter son rhum, en haussant les épaules. En attendant, il préfère se reposer pour être mieux et reprendre des forces. En train, non, ça il ne compte pas essayer, ce n'est pas possible, il y a trop de contrôles. Demain, il essaiera en camion, pour entrer dans un ferry. Mais le problème, c'est aussi qu'avec les camions, on ne sait jamais trop où ils vont. Par la route, la plupart du temps, les gens se retrouvent dans des camions qui vont en Belgique, ou parfois en Suisse, ah oui oui oui, pas évident... !

Pour arriver jusqu'à Sangatte Ali a voyagé près d'un mois et demi.

Il déplore que la Turquie n'accepte pas de leur délivrer des visas. C'est de là que viennent leurs principaux problèmes. Tout ça à cause de la Turquie qui est leur ennemi principal. Du coup il a été forcé de passer clandestinement en Italie par bateau. Il ne sait même plus très bien quand. De toute façon, il y en a tous les jours des bateaux pour l'Italie. Ils étaient peut-être 300 ou 600 personnes à bord, tous des

clandestins bien sûr. Presque tous suivent cet itinéraire, affirme-t-il, en bateau de la Turquie à l'Italie. Oui, c'est beaucoup plus fréquent que de la Grèce ou de l'Albanie. C'est de loin, l'itinéraire principal. Non par camion, par la route, en passant par le Nord de l'Italie, c'est beaucoup moins fréquent dit-il... sauf si on entend par camions, encore une fois, ceux qui entrent dans les bateaux qui vont de la Turquie à l'Italie. Bien qu'il parle plutôt bien français, Ali n'est resté à Paris que quelques heures. Ça ne l'intéressait pas de rester plus. En France, l'asile ? Une procédure bien trop longue. Ils ne donnent pas l'asile aux irakiens affirme-t-il. Oui, alors qu'en GB si, bien plus facilement que dans tous les autres pays d'Europe. La GB reste le pays des droits de l'homme. Au bout d'un mois en GB on peut obtenir des papiers (un passeport, *jawâz*), la résidence (*iqâma*). De toute façon Ali a de nombreux proches en GB, ah oui ! Plus de 5 familles parmi ses proches ! Presque tous ses cousins et oncles ont émigré. Certains aussi, parmi eux, sont en Allemagne, d'autres en Australie ou au Canada. Ah oui, une vraie famille de migrants ! Ali dit avoir les preuves pour faire une demande d'asile en bonne et due forme en Angleterre, en vertu de problèmes qu'il a eu avec le pouvoir irakien de Saddam Hussein. Oui, *al-tarhîl*, la menace d'être expulsé de Mossoul, du fait de la politique de transfert. Par contre, Ali ne parle presque pas anglais, juste quelques mots, mais ce n'est pas difficile d'apprendre. En Allemagne il a des proches mais là, par contre, il trouve que la langue est trop difficile. Et puis aussi, l'Angleterre, dit-il pour finir, il ne faut pas oublier, qu'à long terme c'est aussi la route vers le Canada et les Etats-Unis...

L'irakien kurde de Jalawoula à la voix fluette et ultra aiguë est encore là. Il ne m'a toujours pas parlé de cette ville Jalawloula, au Kurdistan autonome, côté Est, dont personne d'autre ne m'a parlé non plus. Outre une barbe de plusieurs jours sur son visage ovale plus fatigué que d'habitude, il a aussi cette fois, la main bandée. Il y a environ 3 semaines, dit-il, en ouvrant de grands yeux et en ponctuant chaque phrase de grands Ah ! Wallah ! réprobateurs et outrés, il a fait une tentative en train, mais s'est blessé en essayant de monter sur un wagon. Résultat, il a même passé 2 jours à l'hôpital, où on lui a fait des points de suture. Apparemment il n'a donc pas attendu ou pas reçu son mandat ou très vite abandonné l'idée de ce projet. D'autant plus que ma dernière visite n'a pas tellement plus de 3 semaines. Lorsque je le rencontre ce jour là, attendant derrière la clôture de distribution, de plus, il n'a qu'une chaussure. Les policiers sous le tunnel, dans leur colère, ont jeté l'autre s'exclame-t-il, toujours plus furieux ! Depuis, il guette les arrivages de vêtements à la croix rouge mais n'en a pas encore retrouvée une à sa pointure. Voilà donc 3 semaines qu'il se promène avec un pied en chaussette. C'est bien ce qu'il m'affirme du moins, en passant subrepticement du ton de la plainte outrée au rire le plus tonitruant.

Nino, kurde irakien bénévole au réfectoire, a fait une demande d'asile en France
Nino travaille au réfectoire, où il déjeune avec l'équipe de la croix-rouge. Il doit avoir 20-22 ans. Il plaisante et parle tellement bien français, à première vue, que je le prend pour un local ! Lui, son but n'est pas d'aller en GB. Il est à Sangatte depuis 1 an et demi. Il a fait une demande d'asile en France. Débouté depuis peu, il a fait recours et attend une réponse. Joyeux drille, on peut le dire, il s'est bien adapté dans l'équipe de la croix rouge, avec les jeunes du réfectoire. Il parle français couramment et a appris tout seul sur place, avec le personnel de la croix rouge avec lesquels il passe pratiquement tout son temps. Il évite les autres kurdes qu'il considère un peu comme des sauvages. Trop de problèmes, de bagarres... Il parle kurde, mais très peu arabe.

On parle de l'installer dans la cabine du personnel, avec Zizou, mais le sujet est encore à l'état d'ébauche de négociation, et reste apparemment problématique.

Repérage dans les allées, de ceux qui sont passés ou restés

En plus du kurde de Jalawoula, rencontré avant le déjeuner près de la clôture, j'apprend en me rendant à la cabine 14, que **Suzan**, la kurde irakienne de Sloumaniyyéh (avec un petit garçon et son frère) est partie, il y a environ une semaine. Elle aurait donné des nouvelles pour faire part de son arrivée.

Un peu plus loin, dans une allée, je croise **Mayyada**, ses deux petites filles et **Diyyâ**, les irakiens de Bagdad avec un autre irakien nouveau venu, de Mossoul, d'une quarantaine d'années passée. Souriants et avenants, ils avancent en groupe, se préparant à partir. Apparemment pressés - un taxi les attend-, ils m'expliquent brièvement un itinéraire qui me semble confus, qu'ils prendront vraisemblablement ensuite un train, puis un camion pour entrer dans un ferry, d'un port plus éloigné que Calais... **Abou Haydar** (Abd Allah Kazzoum) est là aussi, l'air toujours grave et théâtral, avec son bonnet cachant ses cheveux blancs, mais il ne part pas avec eux. Son neveu n'est plus là, il a réussi à partir en Angleterre, en train, il y a environ une semaine. Mayyada et Diyyâ espèrent à leur tour réussir. Ils m'apprennent avec joie que **Baha'** l'irakien de Babel a réussi. Il a téléphoné pour dire qu'il était bien arrivé. Tous ceux qui étaient avec lui dans la « tente des arabes » sont également partis, comme **abd al lâtif** l'égyptien, en Angleterre lui aussi, et probablement aussi les deux soudanais qu'ils n'ont plus revus depuis quelques jours, mais dont ils n'ont pas encore eu de nouvelles.

Je rencontre aussi un peu plus loin, dans une autre allée, entre la cabine 8 et 16 **Khidr**, le kurde irakien de Karkouk, avec sa coupe au bol, un peu rond, et son allure un peu rurale de bon paysan, plutôt jovial. La dernière fois, il y a environ 3 semaines j'avais fait un entretien avec lui cabine des médiateurs, je m'aperçois que je l'avais confondu avec un autre, un certain Kairouan. En tout cas, il a plutôt l'air d'être du côté des passeurs... Déjà pour la simple raison qu'il m'avait été envoyé cabine des médiateurs par Ali, le dandy irakien probablement passeur, qui traîne ici depuis longtemps... Aussi, pour ses allées et venues louches dans les allées intérieures... Son air un peu factice... Il m'accueille chaleureusement, mais ce n'est pas tout à fait innocent, il me semble. Il dit qu'il est malade, qu'avec le froid et la fatigue, ce n'est pas la bonne période...

Deux arméniens d'Azerbadjan

J'avais déjà rencontré la mère (entre 50-60 ans) la dernière fois à la nurseries. Coiffée d'un fichu, corpulente, elle parle quelques mots français : bonjour, merci, merci, c'est tout, mais avec un accent impeccable et une certaine noblesse qui accompagne son sourire chaleureux. Son fils doit avoir entre 30-35 ans. Ils me proposent de boire un thé dans leur cabine, peut-être la 9. La petite pièce séparée par un drap pendu, espace sur le côté réservé aux familles (il y a notamment une femme afghane), est propre et calme. La discussion n'est pas facile, pourtant je m'étonne qu'avec les quelques mots du fils (négatifs, positif, OFPRA...), ils arrivent à me dire autant de choses, au moyen aussi, de gestes.

A Sangatte depuis environ 3 mois, ils ont vécu 3 ans en France, la plupart du temps à Metz, où ils ont fait une demande d'asile à l'OFPRA. Après un refus, ils ont fait recours auprès de la commission et ont de nouveau eu un refus. La tentative de demande d'asile territorial ensuite, s'est encore soldée par un refus. Depuis, ils m'expliquent avoir fait une nouvelle demande auprès de l'OFPRA. La dernière année

à Metz, il n'y avait plus de place pour eux dans les CADA, pendant près d'un an ils ont du errer, vivre dans les gares, dormir dehors, prendre le train et aller ailleurs en France, à Lyon, à Paris, un peu partout, mais ils n'ont pas trouvé de place non plus ailleurs, autres que dans les gares. Ce n'est pas une vie pour ma mère ! dis le fils. Finalement c'est parce qu'ils n'avaient pas d'endroit où loger qu'ils sont venus à Sangatte, provisoirement. Ils en avaient entendu parler. N'ayant pas d'adresse postale (à la croix rouge c'est impossible disent-ils), ils ne peuvent avoir une réponse de l'Ofpra. Ils voudraient les contacter pour avoir des nouvelles mais ne savent pas comment. Il leur faudrait un traducteur qui parle russe, ils disent qu'il n'y en pas à la Croix Rouge de Sangatte. Ils n'ont plus les papiers prouvant qu'ils ont fait une demande auprès de l'OFPRA, qu'on leur aurait volé dans une gare. Par contre ils me montrent des documents comme quoi ils sont réfugiés politiques arméniens en Azerbadjan. Ils ont quitté ce pays définitivement en 1988, pour prendre la route de l'exil qui les a conduit successivement en Ukraine, en Russie, en Allemagne, puis en France. Ils sont restés 6 mois en Allemagne dans un dortoir « haym », et ont obtenu un visa pour la France. Mais en France, problèmes ! problèmes ! répète le fils, alors que la mère acquiesce. Tant qu'ils ne connaissent pas la réponse de l'OFPRA ils ne peuvent pas risquer de partir en GB pour rien. Si la réponse est positive, ce n'est pas la peine, on leur ferait même des problèmes las-bas... En attendant, ils sont donc coincés à Sangatte, sans solution...

Entretien (E13) avec Shehrazad, Irakien kurde de Mossoul, 21 ans

Cabine d'accueil (lundi 25 Février, entre 16h et 18h environ)

De père arabe et mère kurde qui vivent toujours à Mossoul avec ses 2 sœurs plus jeunes, Shehrazad se considère avant tout arabe et irakien. C'est la filiation paternelle qui prévaut naturellement. Bien que Shehrazad connaisse la langue kurde pour la parler avec sa mère à la maison, il parle bien mieux l'arabe. Il faut dire que Mossoul est une ville de majorité arabe, peuplée (selon ses dires) à 90% d'arabes avec seulement 10% de Kurdes, au contraire de Karkouk, de majorité kurde. Mossoul, c'est aussi la plus grande province irakienne. Une ville de 4 millions d'habitants, loin devant Karkouk et ses quelques 600 000 habitants. Shehrazad appartient à la minorité sunnite. Il rappelle qu'en Irak, il y a environ 70 % de chiites, 15 % de chrétiens, et pour finir 15 % incluant les minorités Sunnites et Yézédites, des adeptes de la religion de Zaratoustra.

Mossoul est une ville riche, mais moins que Bagdad. Il y a du pétrole à Mossoul, comme à Kirkouk et à Najf, au sud. Peut-être aussi à Tiqrit, la fameuse ville de la tribu (qabîla) de Saddam, à environ 300 km de Mossoul et 150 de Bagdad.

Shehrazad a été à l'école jusqu'au niveau de la 3^e année complémentaire (*thalitha moutawasita*), soit jusqu'à l'âge de 15 ans environ. Son père, qui possède un atelier de tailleur (*maamal khayyâta*), ne voulait pas qu'il travaille. Shehrazad, grâce à son aide, n'a pas fait son service militaire, pourtant obligatoire à partir de 18 ans. Son père a payé la somme d'un million de dinars irakien (soit environ 600 dollars) pour obtenir un premier report d'un an (*dafaa badal la ta'jil sana*). L'année suivante, Shehrazad a décidé de partir. C'est son père aussi qui lui a payé son voyage, qui lui a coûté, en tout, 7000 dollars.

L'Irak ce n'est pas une vie, dit-il, c'est déprimant (*ka'âba fil iiraq*)... Il n'y a rien... pas d'avenir... on préfère fuir, voire le monde, la vraie vie... (*wahîd bedo yehrob, yeshouf al aalâm...*). En Irak, on ne vit que dans la peur et la terreur (*hayatna koulaha khawf wa aarb*). Celui qui n'a pas de relation ou de proches dans le gouvernement, ou que ce soit en Irak de manière générale, ne peut pas vivre. Il faut des appuis, des pistons (*elli ma aandho aqârib fi al houkouma aamatan fil al iiraq ma byeiish, lâzim wasta...*). Son frère aîné (de 12 ans) a écopé. Il a été mis en prison en 1993, accusé à tort de vendre des armes au Kurdistan autonome. Au bout de 3 mois, on l'a condamné à mort et il a été exécuté... Ceux qui ne font pas leur service militaire sont également susceptibles de la peine de mort. Depuis 1996, le châtement en vigueur (si on échappe à la peine de mort) est d'avoir, minimum, les oreilles coupées. Shehrazad connaît des personnes qui ont subi ce sort. Rien d'étonnant à cela dit-il, tout le monde là-bas entend parler autour de soi de telles histoires survenues à des proches, ou à des amis de proches. Une fois, c'est un docteur qui a été exécuté, pour avoir refusé de couper les oreilles à un jeune qui n'avait pas fait son service... Mais des exemples de ce type, on pourrait les multiplier... Toujours dans le registre de la terreur, en 1993, son oncle maternel a été enlevé mystérieusement chez lui, vers minuit. Depuis, il est au nombre des disparus (*mafqôûd*). Sa femme et ses enfants sont toujours en vie. On l'a cherché partout, sans succès, dans toutes les prisons. A commencer par celle de Tassfirân, le nom de la prison la plus célèbre de Mossoul qui en compte plusieurs. Mais pas seulement à Mossoul, ils ont demandé aussi dans les prisons de toutes les provinces d'Irak : rien... Bien sûr, parfois, ils cachent la vérité, il y est peut-être, on ne sait pas... Pourquoi taire la vérité ? Simplement pour mieux faire régner la terreur... Qui sait ce qu'il est devenu... ça aussi ce sont des histoires courantes...

En Irak, autres petits détails de la vie quotidienne, les téléphones, comme le satellite, sont formellement interdits. Bien sûr les satellites existent en cachette, au noir (*byedoll bil assouad*), mais un voisin a tôt fait de vous dénoncer. C'est arrivé à l'un de ses voisins, qui a pris 3 ans de prison... La dévaluation de la monnaie irakienne est impressionnante : avant la guerre, un dinar irakien valait 3 dollars US, aujourd'hui un dollar US équivaut à 1900 dinars irakiens... Depuis le programme « Pétrole contre nourriture » lancé en 1996, le gouvernement via les organisations internationales et les ONG fournit à tous de la nourriture (*al mawwâd al ghidha'iyya*), gratuitement. La nourriture, ce n'est pas un problème... Les vêtements non plus ne sont pas chers, pas comme en Europe. Shehrazad, à ce propos, avec sa coiffure, les cheveux rasés sur les côtés et plus longs en haut, avec une mèche, portant jeans et blouson, l'air décontracté, se situe plutôt dans la ligne « alternative » de la nouvelle jeune génération masculine « branchée » qui porte une attention particulière au look et à l'apparence extérieure, sur le mode de l'imitation occidentale, américanisée...

Avant d'organiser son départ, Shehrazad avait peu eu l'occasion de sortir de Mossoul. Hormis un voyage scolaire à Irbîl qui ne se trouve qu'à environ 2 heures (une brève visite d'une journée), il n'était allé qu'à Aagra, une petite ville un peu plus au nord de Mossoul, distante seulement d'une petite demi heure. Là, par contre, il y est allé plusieurs fois. Il explique qu'il s'agit d'une région habitée par un clan (*aachîra*) d'origine non arabe, même s'ils parlent aussi cette langue. En fait, c'est un des rares endroits où on ne vous pose pas de questions, on s'y sent plus libre. C'est justement ce qui manque partout ailleurs en Irak, on évite les déplacements, peu agréables à cause de la méfiance des gens, généralisée, toujours cette curiosité suspicieuse, cette crainte, ce climat oppressant... Il y a aussi l'armée, bien sûr,

omniprésente à Mossoul comme à Kirkouk. A Irbîl, non, du moins c'est ce qu'il semble à Shehrazad, mais bien entendu, il y a toujours les services de renseignement.

Avant de partir, d'autre part, Shehrazad ne connaissait pour ainsi dire pas les Kurdes. Tous ses amis sont irakiens. Que sa mère soit kurde, pour lui ce n'était et ne reste qu'un détail. Mais à partir du moment où Shehrazad entre dans la logique du départ clandestin, il noue des relations avec les Kurdes, et bien sûr, le fait de parler cette langue lui sera très utile.

Parti de Mossoul seul, il se rend d'abord à Zakhô, une ville du Kurdistan autonome, à une dizaine de kilomètres de la frontière avec la Turquie. Le temps d'organiser la suite du voyage clandestin, il passe 15 jours à Zakhô, tout comme il passera, dans le même esprit, près de 6 mois à Istanbul, à faire de maintes tentatives toutes d'abord couronnées d'échec. (*koulaha mouhâwalât fâshila*). C'était déjà comme d'ici, à Sangatte, le même scénario !

Pour se rendre à Zakhô, Sherahzad, au préalable, a emprunté une route clandestine (*rahet tahrîb*), en passant par Rabîaa, un crochet en dessous de la route principale, en coupant à travers la campagne (*mantaqa felahiyya*), pour échapper aux contrôles gouvernementaux, à l'armée (*ma fish saytâra*). C'était avec l'aide des Kurdes avec lesquels il était entré en contact depuis Mossoul. Tout le monde cherche à partir clandestinement, les informations grouillent, les réseaux, les propositions... Il y a un tas de chemins et de moyens, le bouche-à-oreilles...

A Zakhô, Shehrazâd a attendu deux semaines d'abord parce qu'il s'était fait envoyer de l'argent par ses parents, l'argent qu'il n'avait pas osé prendre avec lui dans la première étape, par mesure de sécurité. Ensuite, il a pris ce temps pour faire des essais, sachant qu'il s'agissait de monter à bord de camions pétroliers turcs (*shahinât petrol turkiyya*), à l'insu des chauffeurs. Des tentatives du même type que celles qu'on fait depuis Sangatte. En quinze jours, il en a fait de nombreuses avant de réussir à passer en Turquie, de l'autre côté de la frontière, à Sloubiyya. Et puis surtout, avant d'essayer, il fallait trouver la bonne personne pour vous guider, le passeur (*al mouharib*). Shehrazâd, pour finir, a choisi de s'arranger avec un kurde chrétien qui parlait arabe. Ils ont négocié et finalement Shehrazâd lui a tout payé d'un coup, sachant que la suite du voyage jusqu'à Istanbul était organisée depuis cette étape, par l'intermédiaire de relais en Turquie assurés ensuite par d'autres personnes en relation avec le kurde chrétien de Zakhô. Avant de partir, plus exactement, Shehrazâd a remis la somme de 6000 dollars dans un bureau (*maktab*) de Zakhô prévu à cet effet. En quelque sorte, explique-t-il, ce sont des bureaux mafieux officiels. Le kurde chrétien lui a dit de garder 1000 dollars sur lui pour les frais d'hôtel et autre.

Une fois passé et arrivé à Sloubiyya, après plusieurs tentatives, dans la ville turque proche de la frontière, Shehrazade a pris un bus normal avec un ticket. Il s'était arrangé avec un autre kurde, cette fois turc, un ami du premier kurde irakien. En fait le truchement consistait à payer le ticket au prix double (environ 50 dollars au lieu de 25). La route de Mossoul à Istanbul n'est pas très longue, en y allant directement, sans s'arrêter, il faut compter une trentaine d'heures.

Bien que Shehrazâde soit arrivé seul à Istanbul, il s'y est fait, en 6 mois, beaucoup d'amis, notamment dans les hôtels où il logeait, et où tous pour la plupart étaient candidats à l'exil. Shehrazâde garde le meilleur souvenir de cette période. (*kanet fatra heloué*). Il faut dire que j'avais de l'argent, dit-il, tout est parti ! (*kân aandî masârî, sarfet koul shî*). Istanbul, c'est une belle ville, à mi-chemin de l'occident et de l'orient, animée, avec des distractions, des boîtes de nuit, le Bosphore

illuminé... Il y avait aussi, on le sent à la manière dont il en parle, le côté un peu grisant des tentatives, l'émulation du groupe. Mais il a fallu 6 mois pour parvenir au but, après bien des tentatives qui ont échoué ! Dans mon cas, il s'agissait toujours de monter dans des camions sans que le chauffeur nous voit. A chaque fois ils appelaient la police. Plusieurs fois, dit Shehrazâde sur le ton de la plaisanterie, je me suis retrouvé en prison, une fois une semaine, une fois 4 jours, une autre fois 2 jours. Si les conditions étaient dures ?! Non, c'était normal (*aadî !*), comme ici ! ajoute-t-il aussitôt en faisant un signe de tête en arrière, en direction du grand hangar de tôle grises ouvert en face de nous, à quelques pas, vu à travers les vitres de la cabine d'accueil. Simplement on avait un endroit où dormir, oui, comme ici en fait. Depuis Zakhô, pour revenir aux tentatives depuis Istanbul, tout était prévu. On avait convenu que les essais auraient tous lieu en camion, pas en bateau. Même en bateau, poursuit Shehrazâde, le chauffeur lui-même, en général, n'est pas au courant, en général c'est un employé qui marche dans la combine. Donc de Zakhô, tout était arrangé. Le kurde chrétien m'avait donné des numéros de téléphone de gens à contacter et de son côté, il les avait prévenus. D'Istanbul, j'ai fait 2 ou 3 essais par mois. C'était un Kurde Irakien qui vivait à Istanbul qui était chargé de s'en occuper. Il me contactait à mon hôtel à chaque fois qu'il avait organisé un coup, je n'avais qu'à attendre que le temps passe, tout était pris en charge. Et voilà, finalement, un jour ça a marché : un camion direct d'Istanbul jusqu'à Rome. Le trajet a duré 5 jours, on était 6 personnes. Le chauffeur ne savait pas. On était caché dans des cartons, dans la cargaison du camion. Le Chauffeur n'a ouvert à aucun moment. Il ne nous a pas vu...

Shehrazâde est à Sangatte depuis une semaine. Il a fait sa première tentative dès le premier soir, avec un autre. Ils sont montés dans un camion qui entrait sur un ferry. Ils sont arrivés jusqu'à Douvres, mais de là, on les a remis dans le bateau direct, pour un retour sur Calais (Kalâs)! En fait, l'air de rien, le chauffeur les avait repérés. Il les a livrés à la police qui s'est chargée de les remettre sur le bateau. « Non, il n'y a pas moyen de descendre sur le bateau bien sûr, avant d'arriver, parce qu'on a pas de papiers, c'est contrôlé à la sortie, on saurait qu'on vient de France, on nous y renverrait ! » Son copin s'est cassé le pied, en essayant de fuir devant la police, en vain.

Même si Shehrazâde n'est là que depuis une semaine, il a déjà pris conscience de la difficulté à passer en Angleterre depuis Sangatte. Il en entend parler, il voit bien la situation, mais il ne s'attendait pas à ça. Et puis bien sûr, ici, ce n'est pas Istanbul. Il fait froid, il pleut sans arrêt... La période faste est passée, et l'argent aussi s'est envolé. Ça n'empêche pas qu'il y a toujours des gens qui réussissent, oui, il y en a environ une vingtaine qui passent chaque soir, du moins d'après ce que je sais (*aala ma baarif*).

Shehrazâde essaie seul, c'est à dire sans payer un passeur. Il ne paye pas, parce qu'il a des connaissances. Il connaissait à Istanbul un kurde irakien qui était là-bas comme lui, en tant que simple candidat à l'exil. Il a passé lui aussi 4-5 mois à Istanbul avant d'arriver à passer. Mais il est arrivé à Sangatte pas mal de temps avant lui, depuis 4 mois. Au début il a fait 4 ou 5 essais pour passer en Angleterre, échec sur échec. Du coup, il s'est mis à travailler : de son échec, il a gagné un métier ! (*min al fashal, sâr yeemel mihna !*) Maintenant, ce kurde irakien est devenu célèbre dans toute la Turquie ! Un cas de réussite sociale ou un passeur de renommée! En fait, les Kurdes laissent passer les Kurdes, pour 200 dollars, ou même pour rien, il suffit d'avoir au moins une ou quelques connaissances. Par contre, oui, pour les afghans,

c'est différent, à eux ils leur demandent au moins 700 ou 800 dollars. Pour Shehrazâde, c'était un atout d'être de mère kurde et de parler la langue, même si moins bien que l'arabe !

En une semaine à Sangatte, Shehrazâde a fait 2 essais en tout. La deuxième fois, ils ont été arrêtés par la police avant de monter dans les camions, sur la place de stationnement (*as-sahât*). La police, pour les éloigner, les a emmenés en voiture dans une autre ville, à deux heures de route de Calais. Après ils sont rentrés en train sans payer, de toute façon, ils ne peuvent rien leur dire.

A Zakhô, Shehrazâde pensait que son voyage aurait duré en tout et pour tout qu'un grand maximum de 15 jours ! Il était loin d'imaginer tout cela, les 6 mois à Istanbul, toutes les tentatives, et maintenant depuis Sangatte... Une aventure (*Moughamara*) en un mot... dit-il, laisser la famille (*tarak al-ahl*) pour la première fois, apprendre à se débrouiller tout seul (*tajrîba le hâlo*)... oui, comme une sorte d'initiation. La découverte du monde (*iktishâf al aalâm*)... Ces réflexions, ce recul, peut-être un peu inattendus, le laissent pensif.

En ce qui concerne son projet d'émigration, Shehrazade avait pensé à la Grande Bretagne depuis le début, dès Mossoul. Il avait demandé autour de lui, aux Kurdes, ou étudier. On lui a dit que pour les études, c'était mieux d'aller en Angleterre. Shehrazâde a de plus un oncle maternel en Allemagne, qui vit seul et travaille depuis 6 ans mais qui lui a dit que c'était difficile de faire ses études en Allemagne. Après son oncle, Shehrazâde n'est que le deuxième à partir dans sa famille. Parmi ses frères et sœurs sûrement aussi le dernier parce que son unique frère, l'aîné, est mort exécuté de la peine de mort par Saddam Hussein et que ses deux sœurs sont trop jeunes et puis, pour des filles c'est plus difficile. Il ne pense pas que ni elles, ni ses parents ne le rejoindront un jour. En tout cas ce n'est pas prévu, ni facile à concevoir. En Grande Bretagne, il compte faire une demande d'asile. « Ils fournissent des logements, ou payent des chambres d'hôtel (*biyeetou bouyout, yedfaou ouoraf bi fanâdiq*). Et puis après 1 ou 2 ans, voire 5 on peut obtenir des papiers (*jawâz*), les papiers de l'asile (*al loujou*)'. Même si parfois, au bout de 5 ans, c'est vrai, certains n'ont pas encore de papiers ». Là-bas, Shehrazâde sait qu'il devra se débrouiller seul, du moins sans l'aide de proches, puisqu'il n'a pas de famille sur place. Avec ce recul, en parlant, on dirait qu'il se rend compte, après avoir parlé d'un voyage, d'une aventure, de tentatives comme un jeu, mais long, de toutes ces étapes franchies, du temps et du chemin parcouru... de toute cette distance qui le sépare à présent des siens... Un silence, une pause, une émotion visible sur l'expression « *tarak al ahl* » (avoir quitter sa famille, les siens) dont il mesure tout le poids et l'ampleur et l'impossibilité de retourner sur ses pas, en même temps que l'incertitude de l'avenir, avec cette pointe d'inquiétude qui les lui rend encore plus lointains et plus chers. Non mais ça, rentrer en Irak, de toute façon, il ne l'envisage pas, sauf dans le cas à priori impossible à imaginer sérieusement où les choses s'arrangent... oui, peut-être, quand la situation s'améliorera... *in shah allah!*

Sous le hangar de tôle de nouveau, je le raccompagne dans le grand hall, laissant le calme et la blancheur de la cabine d'accueil, sorte de bocal où nous étions seuls. Dehors le vent est très fort. La porte claque. Dans le grand hall, c'est de nouveau le brouhaha, bientôt étouffé par la pluie battante qui raisonne sur la tôle. Il me présente un ami à lui, un kurde irakien, mais comme il le dit en riant, à la peau noire, le premier kurde africain ! Celui-ci rit aussi, mais il ne parle quasiment pas

arabe. Sharazâde m'explique qu'il n'a pas de connaissance dans le camp. Il ne peut pas payer, il n'a pas d'argent, donc ne peut pas passer avec les kurdes... que peut-on faire !? disent-ils en riant. Ils proposent de m'inviter à boire un thé dans leur cabine, mais pour l'instant j'ai plutôt envie de m'isoler, au réfectoire par exemple, ou dans les locaux de surveillance où je pourrais aussi avoir un café, tout en marquant une pause, le temps aussi de revoir mes notes et de les compléter.

Contrôle à l'entrée, polémique avec un kurde irakien veut faire entrer son pain

Un peu plus tard dans la soirée, près de la clôture et non loin de l'entrée, un jeune kurde irakien me prend à partie. Il veut que je traduise quelque chose. Il m'explique en indiquant la porte d'entrée qu'il veut faire entrer du pain, 7 baguettes, mais qu'il faut *leur* traduire que ce n'est pas pour les vendre, elles sont pour eux, pour leur consommation personnelle. Mais on lui a interdit de les faire entrer, on veut les lui confisquer. Sur le moment, je comprend qu'il s'agit de parler au CRS qui stationnent dans les parages (non loin de la clôture, un groupe de 4 ou 5 CRS suit notre conversation en arabe d'un air suspicieux), je crois qu'il y en a d'autres dehors, mais en fait lorsque je l'accompagne devant l'entrée, je me retrouve nez à nez avec deux membres de la Croix Rouge dont une fille d'origine maghrébine qui parle arabe. De loin, je ne les avais pas vus, ils étaient cachés par le monde. Dans ce cas je lui explique que je ne peux rien faire, que c'est à elle qu'il doit parler, qu'elle parle arabe en plus, qu'eux ils font leur travail, ils exécutent les ordres. Je ne peux pas intervenir. Mais le kurde rétorque furieux en arabe, devant la fille qui comprend et baisse les yeux de fureur contenue et d'humiliation, qu'elle ne comprend rien, qu'elle ne vaut rien, ou quelque chose comme ça, en l'insultant sans prendre de gants. J'essaie de lui expliquer qu'ils n'y sont pour rien, ils font simplement leur boulot, ce qu'on leur dit de faire. A ce moment là, Martine, médiatrice de la croix rouge, arrive et, postée contre le mur, pousse une gueulante puissante à mon intention. « Alexandra tu n'as pas à intervenir, ni à traduire, tu ne dois en aucun cas prendre parti, ça suffit maintenant ! » Je ne me fatigue pas à lui expliquer que je suis justement en train de lui expliquer que... ni que je n'ai pas spécialement à observer les principes de neutralité de la croix rouge dont je ne fais pas partie (au cas où elle l'aurait oublié), il vaut mieux laisser passer l'orage et faire comme si rien n'était. A ce moment il y a Oumar, l'autre médiateur algérien, qui passe et a un regard sur la scène, à la fois perplexe et amusé.

Discussion avec Oumar, sur le personnel de la CR et l'ordre policier (CRS)

cabine des médiateurs (vers 18h30)

Oumar ne cache pas qu'il trouve que la situation devient un peu grave à la croix rouge de Sangatte. Il soupire en constatant que c'est un système de plus en plus policier, surtout avec l'arrivée récente des CRS à l'intérieur du centre...et les consignes à l'entrée de plus en plus dures et draconiennes... Tout à l'heure il a vu la réaction de Martine et ça l'a un peu choqué. Il se demande aussi souvent ce que fait une fille comme Murielle (qui travaille dans la cabine des médiateurs) ici. Elle est sèche et catégorique, c'est un peu regrettable d'être comme ça dans l'humanitaire. Il m'explique qu'en fait, avant elle travaillait dans le bureau de l'OIM qui était installé dans le camp pendant 6 mois, dans une cabine près du réfectoire (celle où j'avais fais mes premiers entretiens avec des kurdes le 14 décembre). Là, je me dis qu'elle avait trouvé sa vraie vocation, dit-il, celle de renvoyer les réfugiés dans leur pays de départ ! Ce n'est qu'à l'issue de ces 6 mois qu'elle a travaillé pour la Croix Rouge qui

l'a embauchée. Omar m'explique aussi qu'il y a quelques temps, tout récemment, des membres du HCR sont venus leur faire une formation de 2 jours concernant l'accueil aux réfugiés et l'enregistrement des demandes d'asile. D'ailleurs, ils ont trouvé que beaucoup de choses étaient à revoir ici...

Discussion devant le réfectoire, avec deux employés de la croix rouge en train de nettoyer (lundi 25 février, après le déjeuner)

Tous deux constataient aussi que l'ordre devenait de plus en plus policier. Du coup, à la queue, on constate qu'il y a de moins en moins de monde. Tiens par exemple, aujourd'hui, au déjeuner, ils étaient bien moins nombreux on dirait. La queue du réfectoire avait l'air un peu désertée. C'est sûr, maintenant ils préfèrent encore bouffer dehors du coup, ils vont acheter des trucs, ils pique-niquent. Beaucoup préfèrent rester dehors plutôt que de rester à l'intérieur à cause des CRS.

Mardi 26 février (2^{ème} jour)

Discussion avec Khidr (E6), le kurde irakien de Kirkuk, dans l'allée proche de la cabine 8 (mardi 26 Février, matinée, vers 11 h).

En passant dans le hall pour aller vers le réfectoire, je tombe à nouveau sur Khidr, le petit bonhomme rond à la coupe au bol et à l'air rural, rencontré la veille, qui sort de la cabine 8. Il laisse rapidement son expression préoccupée pour un sourire. Il me rappelle, comme je lui demande, qu'il doit être là depuis environ un mois. Depuis ma dernière visite, il a fait quelques tentatives en camion (à l'intérieur), mais deux fois, il est allé jusqu'en Belgique. *Hé wallah... bil ghalat*, par erreur... dit-il avec un sourire. La plupart du temps, annonce-t-il, c'est comme ça ! les camions vont en Belgique ! En fait, dans son cas, il est descendu avant d'arriver en Belgique. Au bout de 2-3 heures de route, c'était évident que le camion n'allait pas dans la direction du ferry (le seul passage pour la GB), ils ont donc frappé derrière la cloison du conducteur, pour qu'il les fasse descendre. Le chauffeur, en général, fait venir la police et on les renvoie... parfois la police les ramène jusqu'à Sangatte. D'autres fois ils doivent marcher, deux heures de marche...ou encore ils reviennent en train, avec leur argent, en prenant un ticket pour éviter les problèmes... Généralement ils partent en petit groupes, par exemple, une dizaine de personnes... Payer ? Mais non, me dit-il...on s'entraide mutuellement, entre nous...il ne s'agit pas de payer quelqu'un ... visiblement, il a l'air un peu mal à l'aise, avec un sourire un peu factice...avant, poursuit-il, pour m'expliquer comment ils s'y prennent, il y avait des gens capables de lire sur les panneaux des camions, pour voire où ils allaient, mais la police les a arrêtés (*wa lâkin lâzimouhoum al bolis*)... Non, poursuit-il encore, toujours avec le même air un peu gêné, les yeux un peu sournois... pour sa part, il n'a même jamais entendu personne parler de payer le passage... Là, je ris franchement, parce que tout le monde en parle, c'est évident ! C'est un peu gros, lui dis-je, on voit tout le temps des gens en train de négocier ouvertement, de palper des gros billets dans les allées (d'ailleurs c'était plus le cas lors de ma visite précédente). Après, on dirait qu'il essaie de se disculper : « moi je suis malade en ce moment, j'ai pris froid, c'est pour ça que je suis encore là... » De toute façon, déclare-t-il ensuite, ici personne ne peut travailler, s'ils restent un peu trop longtemps, ils se font automatiquement prendre par la police...ça semble un peu contradictoire : est-ce à dire que les gens essaient quand-même de travailler ? Khidr a l'air de plus en plus gêné, il n'arrête pas de ponctuer ses

phrases de « *hé, wallah...hé, wallah...* », comme pour attester de l'authenticité de ses propos, en jurant sur Dieu. Et puis en plus, dit-il encore, moi je suis trop petit pour ouvrir la porte des camions, je ne pourrais pas le faire ! Je finis par le rassurer en lui rappelant que je ne travaille pas avec la police et qu'il peut faire ce qu'il veut de toute façon. Mais il dit qu'il le sait bien, et qu'il se contente de dire ce qu'il voit, c'est tout, il ne peut quand-même pas inventer des choses qu'il ne voit pas... Toujours ces petits rires étouffés, un peu embarrassés. Finalement, il se dégage, l'air soudainement occupé, balbutiant quelques mots pour s'excuser brièvement de prendre congé. Il rentre à nouveau dans la cabine 8. Ouf ! On dirait qu'il fallait qu'il parte vite !

Je repars dans le grand hall, vers l'espace télévision, les bâtiments de surveillance et de distribution... je ne sais pas très bien quoi faire... je vais écrire ce que j'ai entendu dans ma cabine... Le 26 Février, il y a beaucoup de vent, on dirait que le toit va s'envoler ou va être arraché.

Bureau du directeur, secrétariat, articles de presse

Je me rends au secrétariat pour faire des photocopies des derniers articles sur Sangatte. Rien que pour Décembre 2001 et l'année 2002 (janvier-février), il y a 2 énormes classeurs rouges de tous les articles collectés dans la presse. Je prend le second volume, sur les derniers événements et je commence à le feuilleter. On m'a permis de faire des photocopies. Mais auparavant, Murielle, cabine des Médiateurs, m'a averti d'en user avec modération, de bien sélectionner avant mes articles. Même si Michel Derr, le Directeur, m'a donné son accord, la secrétaire, elle, dit-elle, risque de ne pas être trop ravie de me voir faire trop de photocopies... Je prends mon temps, alternant prise de note et photocopies.

Réfectoire, déjeuner avec les infirmières

Eliane et Martine sont les deux infirmières du centre. Eliane travaille à Sangatte depuis février 2000, Martine depuis un an.

En février 2000, Eliane raconte qu'il n'y avait alors à Sangatte que quelques 200 réfugiés en permanence. Au grand maximum, 10 par jours se présentaient à l'infirmierie. Il y avait trop de médicaments. Eliane ne travaillait que 2 heures par jours. Il y avait peu de demande. A cette époque, ou au début, on voyait souvent des gens avec des pieds dans un état déplorable, parfois même complètement écrabouillés. C'était quelque chose d'étonnant. Probablement à cause de marches exténuantes.

Lorsque Martine a commencé à travailler à l'infirmierie du centre, au début, l'année dernière, les réfugiés étaient en moyenne 700. Ensuite, vers février 2001, il y a eu une période creuse, ils sont retombés à environ 200. C'était donc à l'époque des boat people débarqués sur les côtes sud françaises, mais à son souvenir, il ne lui semble pas qu'ils aient débarqué à Sangatte.

Actuellement un médecin afghan d'une quarantaine d'année travaille en tant que bénévole avec elles, depuis une quinzaine de jours. Il fait partie des réfugiés. Il a l'air de bien connaître son métier.

Elles expliquent toutes les deux que les Siks, dernièrement, étaient particulièrement pénibles. En général ils viennent à 7, avec toute la famille. Ils mettent les enfants bien en avant pour passer en premier. Très méfiants et pointilleux, exigeants, ils veulent s'approprier tous les médicaments, comme pour faire des stocks de réserve alors

qu'ils ne semblent pas en avoir fondamentalement besoin. Pourtant, il y a beaucoup de gens qui attendent, qui font la queue en permanence, et qui ont des besoins bien plus importants.

Les Kurdes leur semblent souvent des gens très durs, rudes. Mais aujourd'hui Eliane s'étonne d'en avoir eu un qui s'est mis à pleurer. Il avait un énorme hématome sur le genou. C'était émouvant. Pourtant d'habitude, ils sont si durs, si fiers.

En ce moment elles voient beaucoup de plaies aux mains, à cause des grillages du tunnel, en haut, les rouleaux de barbelés sont munis de lames, comme des rasoirs. Quant ils appuient leurs mains sans y prendre garde, elles s'enfoncent dans les lames. Souvent ce sont des plaies impressionnantes, pas belles à voir, des mains toutes entaillées à l'intérieur, avec des entailles très profondes, au niveau de l'articulation. S'ils ne font pas attention, s'ils ne bougent pas leurs mains, ils risquent de ne plus pouvoir les déplier ensuite, d'être paralysés au niveau des articulations. Ce n'est pas évident de leur expliquer. Des plaies de ce type, elles les voient sur des Afghans, mais aussi sur beaucoup de Kurdes.

Bien sûr, les soins qu'on assure ici, avec 2 infirmières en tout et pour tout, et en permanence une foule de gens qui attendent, sont très largement insuffisants. Les médicaments manquent. Dans de nombreux cas, les réfugiés sont amenés à se rendre aux urgences de Calais. Le personnel de la Croix-Rouge les y emmène.

Vendredi matin, il y aura un vaccin contre la tuberculose pour les familles.

Martine a entendu dire au bureau du directeur que la GB récemment organisait des renvois en charter d'une partie des demandeurs d'asile (ceux qui n'ont rien à offrir), dans leur pays d'origine. Ils y aurait même des vols sur l'Irak.

Entretien (E14) avec Sirouan, kurde irakien de Sloumaniyeh

(26-02, vers 14 h, grand hall)

Sirouan discute avec un petit groupe aux abords de l'infirmerie. Comme ils regardent dans ma direction, je les aborde et me présente : chercheuse à l'université en sociologie, étudie la migration kurde irakienne à Sangatte. Sirouan, un jeune homme calme, avenant et conciliant, l'air plus mûr que beaucoup d'autres dans le camp, se montre tout de suite disponible et prêt à coopérer. En tant que kurde irakien, il a envie d'offrir son témoignage sur les souffrances qu'endurent le peuple irakien (*mouaanât al shaab al-iirâqî*). Il commence d'emblée en expliquant qu'il ne s'agit pas de problèmes économiques. Depuis 1996, avec la mise en place du programme « Pétrole contre Nourriture » (*al-naft mouqâbil al-ghidha'*), il y a de quoi manger, les gens vivent, ce n'est pas un problème. Les difficultés de vivre en Irak ne découlent que du gouvernement de Saddam Hussein qui fait régner l'oppression et la peur. Il faut donc bien comprendre, dit-il avec insistance, que ce sont avant tout des problèmes d'ordre politique. Dans mon cas ... Mais Sirouan ne tarde pas à me faire signe pour que nous nous éloignons un peu du groupe. Nous poursuivons la conversation en marchant dans le grand hall. Comme la discussion s'est enclenchée spontanément, et que je ne suis pas sûre que des locaux soient disponibles, je décide de faire cet entretien sans autre moyen que de déployer toute l'énergie de ma propre mémoire. J'ai la chance qu'il

s'exprime clairement, en faisant preuve de beaucoup de patience, toujours calme, prêt à se répéter.

Sirouan a 31 ans mais n'est toujours pas marié. Ce n'est pas le fait du hasard dit-il, pour commencer, parce qu'en premier lieu, il nous est impossible d'avoir une vie normale au Kurdistan irakien, impossible d'avoir une maison, de construire quelque chose, et cela toujours en raison de problèmes politiques...

De Sloumaniyyeh, où il a toujours vécu, la plus grosse ville du Nord-Est du Kurdistan autonome, Sirouan appartient au parti de l'Union Patriotique Kurde de Jalâl Talâbâni (*al-ittihâd al qawmî al kurdî*). Il a travaillé pendant 8 ans dans l'armée de ce parti, en tant que capitaine (*naqîb*). Avant cela, il avait obtenu, en 1982, un diplôme d'enseignement de l'école militaire. Il faisait parti des services de renseignements (*istikharât*) du parti.

Dans la pratique, son travail consistait à espionner les mouvements des troupes irakiennes, à la frontière. Vu de l'extérieur, il apparaissait comme un berger, posté dans les collines, non loin de troupeaux de moutons qui en fait ne lui appartenaient pas. Il est muni de jumelles et de cartes. Ainsi posté, il observe de loin les mouvements, les déplacements, et le nombre d'une unité de l'armée irakienne (*katîba*), composée d'une quarantaine de chars (*dabâbât*). Cette unité est située dans une sorte d'enclos, à la frontière du 36^e parallèle. Sirouan n'avait pas à se plaindre de son salaire (170 dinars suisses par mois), plutôt élevé pour là-bas, ni de sa position sociale confortable (*maqâm ijtimâii mnîh*), le parti mettant à sa disposition une voiture, une maison, un téléphone portable, et des avantages certains.

Mais la dernière année, les choses basculent à son désavantage. Arrêté par l'armée irakienne, et accusé (à juste titre) de faire partie des services secrets de Talâbâni, il est emprisonné à Kirkouk, où il restera 45 jours et subira des tortures. Cependant, le pouvoir irakien n'a pas les preuves de sa culpabilité. Lorsqu'il a été pris, dans les montagnes, il avait auparavant caché ses jumelles et ses cartes sous un rocher. On ne les a pas découverts. Il n'est donc emprisonné que sur la base de soupçons. Sa famille, pour le faire sortir, paye la somme de 200 000 dinars suisses, équivalent à 12 000 dollars. De plus, ils parviennent à transformer l'affaire en simple fait divers, en la détournant de l'accusation politique initiale, sanctionnée selon l'usage par la peine de mort (*iidâm*). Ils montent ainsi toute une histoire, en apportant les preuves nécessaires, comme quoi il ne serait en fait qu'un voleur de fils barbelés (*sâriq aslâk shâ'ika*). Cette activité existe effectivement au Kurdistan irakien, dans le cadre d'un trafic lucratif (au noir) avec l'Iran, à qui ces matériaux sont vendus. Résultat, son accusation réussit à passer comme une affaire de vol (*sirqa*) et non plus comme politique et Sirouan est libéré.

Cependant, de retour à Sloumaniyyeh, ses problèmes ne sont pas terminés car le parti de Talâbânî refuse de croire à l'histoire du vol inventée par sa famille pour le sauver, bien qu'il leur en apporte les preuves. Pour eux, s'il n'a pas été condamné à mort alors qu'il était accusé d'espionnage, c'est qu'il y a anguille sous roche. L'affaire est louche. Ils pensent qu'il est donc de mèche avec les autorités irakiennes. Soupçonné maintenant de faire partie des services secrets irakiens, il est emprisonné 27 jours à Sloumaniyyeh, puis, à titre de punition, déchu de son grade et des avantages de son poste. Il passe à un poste inférieur (*min maqâm aalî ila maqâm radî*), ce qui signifie un salaire plus bas, et on lui retire les avantages matériels qui lui étaient

procurés : tous ses biens (voiture, téléphone, maison) sont réquisitionnés. De plus, pour mieux le punir et rendre son humiliation (*dhoull*) encore plus cuisante, on l'envoie loin de Sloumaniyyéh, plus au sud, dans une région où il n'y a rien, aucune infrastructure (*ma fish khadamât*), loin de tout, mal desservie, privée un jour sur deux d'électricité, bref un endroit sinistre, où il sera installé, tout seul, dans un village de regroupement (*majmouaat sakaniyye*). C'est à ce moment là que Sirouan, pour faire face à cette humiliation qu'on veut lui imposer, et qui sera peut-être, d'après lui, la première d'une longue série, décide de partir. Sirouan sait que s'il reste, il ne pourra jamais plus retrouver une vie décente, ni sa dignité.

C'est ainsi que Sirouan, décidé à quitter définitivement le Kurdistan, vend la maison qu'il avait fait construire avec ses propres économies, comme il se doit, afin de pouvoir prétendre au mariage. Avec les 3000 dollars qu'il en retire et quelques économies personnelles, il part.

Avant de poursuivre sur le thème de son voyage, Sirouan revient un peu en arrière. En conclusion de ce qu'il a dit précédemment sur son parcours personnel au Kurdistan Irakien, il se dit différent de la grosse majorité des autres « réfugiés » à Sangatte, et en particulier de ses compatriotes kurdes, qui sont pour lui des gens ignorants, incultes, pauvres, sans culture... Sirouan, au contraire, se retient comme un homme cultivé, qui a eu accès à une certaine éducation. Il n'a pas seulement fait des études militaires par exemple, mais il a aussi un autre diplôme en génie électronique et chimique, obtenu dans un institut de Sloumaniyyeh (*maahad sinâaaât kimâwiyya*). Selon lui, dans le camp, d'autres appartiennent aux partis politiques kurdes, mais beaucoup ont peur d'en parler.

Nous parlons aussi un peu des événements passés en Irak. Lors de l'opération Anfâl aux armes chimiques, en 1988, Sirouan était à cette époque à l'école, en sixième année du niveau élémentaire (*saff as-sâdis al-ibtidâ'i*) : « à Sloumaniyyeh, nous ne l'avons su qu'une semaine après », me dit-il en riant. En 1991, pendant la répression de la révolte kurde, il est allé, comme tout le monde, se réfugier quelques mois en Iran. Sirouan parle d'ailleurs aussi un peu le persan, en plus du kurde et de l'arabe. Du côté de Talâbânî, m'explique-t-il encore, dans le Kurdistan autonome, il n'y a pas de collaboration avec Saddam Hussein, mais côté Barzânî, oui, quoi que l'on dise que moins maintenant. Par contre du côté de Talâbânî, il y a une collaboration militaire avec l'Iran, la Syrie, et la Turquie.

En ce qui concerne son voyage pour arriver jusqu'à Sangatte, Sirouan, parti fin octobre-début novembre de Sloumaniyyeh, est passé d'abord à l'Est, par l'Iran, en franchissant la frontière clandestinement. Il est resté dans ce pays une quinzaine de jours. Comme il avait de l'argent et des connaissances, dit-il, il n'a pas effectué de longues marches périlleuses dans les montagnes...

Ensuite Sirouân est resté deux mois en Turquie. Ils avaient louer à quatre un petit appartement de 2 pièces à Istanbul pour 200 dollars par mois. Pour ce prix, s'exclame-t-il, on aurait eu un palace (*qasr*) au Kurdistan ! le plus grand appartement là-bas, vaut maximum 100 dollars par mois. Ainsi Sirouân découvre-t-il la difficulté de la vie quotidienne de l'Europe...le coût élevé de la vie... Comme beaucoup, ils s'étonne de devoir payer autant pour un petit 2 pièces étriqué... Par ailleurs, Sirouân

me dit qu'il voue une haine farouche aux Turcs, qu'il considère comme l'ennemi numéro un du Kurdistan irakien, avant les Arabes, et en troisième lieu, l'Iran.

De la Turquie, Sirouan est arrivé en Italie par bateau. C'est le gros bateau (*bâkhira*) qui a débarqué à Lecce, sur les côtes des Pouilles, le 31 janvier dernier. D'après Sirouan, ce bateau devait faire 200 tonnes et 100 mètres de long. Il y avait très exactement 670 passagers clandestins à bord, dont la moitié était des Kurdes de Turquie, l'autre moitié étant constituée principalement de Kurdes irakiens (environ 250). Le reste, environ 80 personnes, incluait une vingtaine d'Afghans, une dizaine de Sri-lankais, des Pakistanais, quelques Palestiniens, d'autres nationalités... La traversée d'Istanbul à Lecce a duré 4-5 jours. Les clandestins n'ont pas tous payé la même somme. Sirouan, pour sa part, a payé 2000 dollars, mais certains me dit-il, n'ont payé que 1500 ou 1700 dollars, d'autres au contraire ont payé 3000... Les enfants étaient comptabilisés au prix d'une demi-personne... 3 enfants valaient les 3/4 d'un adulte, tels étaient les prix du marché humain, s'exclame Sirouan! Pour lui, cette épopée restera mémorable. A l'intérieur du bateau, on leur avait dit qu'ils seraient installés comme des passagers normaux, sur des sièges. En fait c'était une prison (*sijn*)! Sirouan fait une description des lieux étrange qui le fait rire lui-même, tellement c'était incroyable: le bateau transportait des matériaux pour la construction et le bâtiment. L'air était chaud et poisseux, mais au moins on ne manquait pas d'air et la lumière du soleil pénétrait à l'intérieur. Les gens étaient placés à même le sol, sur du sable, répartis dans les creux entre trois hautes dunes de sables massives. On se demandait où on était! Il y avait quelques familles dont 3 familles kurdes irakiennes. La traversée s'est effectuée sans problèmes, la mer était calme... Une fois arrivés en Italie, à environ 20 kilomètres du port de Lecce, la mafia turque a détalé. Ils ont laissé le bateau en plan et sont partis dans des petits canots. On les a vu charger des cargaisons de drogue (50 kilo). Des personnes, sans doute, étaient chargés de venir récupérer le tout avec d'autres petites embarcations... Avant de quitter les lieux, la mafia turque a lancé un SOS avec des chiffres que Sirouan a noté, se demandant de quoi il s'agissait. Les passagers clandestins sont restés 2-3 heures à bord du bateau abandonné. Les Italiens ont eu peur des problèmes de pollution à cause de l'essence, mais en fait c'était du gaz. Au bout de quelques heures les canots de sauvetages italiens sont venus les chercher. C'était la police italienne. Pour en savoir plus sur ce bateau, Sirouan me conseille de consulter le site internet www.PUK.org, où ils ont publié un article et une photo du bateau arrivé le 31 janvier dernier à Lecce.

Une fois débarqués, la police italienne a pris les empreintes (*al-basâmât*) de tout le monde. On ne leur a pas expliqué pourquoi. De toute façon, il n'y avait pas de traducteur. Il y avait bien un policier d'origine maghrébine qui parlait un peu arabe mais il était très expéditif. Mais ça c'est normal, explique Sirouan, il faut bien contrôler les arrivées, avoir une idée du nombre de personnes qui entrent en Italie, on peut le comprendre, surtout après ce qui s'est passé récemment, Ben Laden et le terrorisme...

La Grande Bretagne dit Sirouan à ce propos, serait le seul pays qui ne pratique pas le système des empreintes. Partout ailleurs, en Suède, en Allemagne... on nous renvoie dans le premier pays européen par lequel on est passé (dans ce cas, en Italie). La France aussi sans doute, ajoute-t-il, l'air de ne pas trop savoir. Oui, sûrement,

reprend-t-il, dans la mesure où elle fait partie de l'espace Shenghen... Voilà pourquoi, d'ores et déjà, pour nous, c'est mieux d'aller en Angleterre.

Sirouan a pourtant sa sœur qui vit en Italie où elle travaille comme traductrice depuis 2 ans. Elle est établie à Crotona, dans le sud. En revanche, en Angleterre, il n'a personne. Ailleurs en Europe, il a aussi des amis en Hollande. Si on va principalement en Grande Bretagne, nous les irakiens, poursuit-il, c'est aussi dans le cadre d'un échange (*tabâdoul*) : l'Angleterre nous a colonisés (*istaamaretnâ Britagna...*)... Non ce n'est pas que ce soit maintenant notre tour, dans le cadre d'une vengeance, dit-il en riant, c'est plutôt en quelque sort, un accord, des liens naturels entre la Grande Bretagne et l'Irak qui se sont maintenus, à l'instar des Algériens en France. Ainsi Sirouân parle un peu l'anglais, qu'il a appris à l'école, en Irak... Et puis, en vérité, il y a aussi une chose, poursuit-il, c'est que les Kurdes, partout où il y a un attroupement (*izdîhâm*), suivent...comme des moutons. On ne se demande pas exactement pourquoi, on suit ! On considère l'Angleterre comme un pays prestigieux (*balad ououzma*) et comme le pays par excellence de l'asile (*al-loujou'*). En ce qui concerne la France, dit-il l'air sceptique, j'ai entendu dire à Paris que 2 personnes avaient été renvoyées en Irak à partir de la France, mais moi je n'y crois pas, s'empresse-t-il d'ajouter. En fait Sirouan avoue qu'il ne connaît pas très bien les réalités de l'asile en Grande-Bretagne. Mais tout le Proche-Orient arabe va en Angleterre, de toute façon...alors les Kurdes aussi, voilà, c'est comme ça, parce que tout le monde suit, sans vraiment réfléchir, dit-encore Sirouan.

L'Italie en revanche, n'intéresse personne, ce n'est qu'un pays de transit. Sirouan n'a même pas vu sa sœur de Crotona qu'il a juste contactée. Il préférerait d'abord aller s'installer en Angleterre pour régulariser un peu sa situation, après il aura tout son temps. Pourtant il est resté une quinzaine de jours à Lecce. Ils étaient installés dans un camp beaucoup plus petit que Sangatte, très propre, avec un jardin. La meilleure preuve que l'Italie les intéresse peu en général, c'est que sur les 670 passagers clandestins débarqués, d'après Sirouan, seuls 8 sont restés en Italie. Sur les 250 Kurdes irakiens, selon ses estimations, il y en aurait à peu près aujourd'hui une centaine à Sangatte. Sirouan dit être arrivé le deuxième après un iranien. Un autre kurde s'approche, Sirouan m'explique qu'ils ont fait le voyage ensemble, ils se connaissaient déjà en Turquie où ce dernier a passé 6 mois. Il était aussi à bord du bateau qui a débarqué à Lecce. Quant aux autres, explique Sirouan, certains sont allés en Suède (notamment 2 familles irakiennes), d'autres en Allemagne (la 3^e famille irakienne), d'autres encore sont allés chercher refuge en Finlande, ou même en Suisse. Un petit groupe est encore à Rome, mais ils squattent dans un jardin public, sans travail...

Sirouan est à Sangatte depuis une semaine. Là aussi, dit-il, il y aurait beaucoup à dire...sur les souffrances qu'on endure (*al-mouaanât*)... C'est une étape difficile... il n'avait pas pensé que ça aurait pu être comme ça... Pourquoi la police française nous arrête-t-elle systématiquement sous le tunnel, dit-il ? Sous le tunnel, *ma fi amal*, il n'y a pas d'espoir, moi je n'ai pas de chance (*ana, no chance*), je préfère essayer en camion... Pourquoi la France fait-elle ça, poursuit-il, l'air perplexe, l'air de vouloir comprendre d'avantage la politique française... Sirouan est installé dans une des grandes tentes jaunes, au fond, c'est simple dit-il, c'est la plus haute. Elle compte une vingtaine de personnes, 10 de chaque côté. Mais il y en a qui dorment dehors dans le

hangar, dit-il, l'air peiné, en indiquant les quelques bancs au milieu, sans couverture... Depuis son départ, il a tenu un carnet de bord, tout à l'heure il pourra aller le chercher dans sa tente. Bien sûr il est écrit en kurde, mais il pourrait me traduire, dit-il, ça pourrait m'être utile ... Mais depuis son arrivée à Sangatte, Sirouan n'a rien écrit. Ce n'est pas le bon endroit ici, dit-il avec une grimace, en indiquant d'un geste le grand hangar rempli de monde... ici, on est jamais tranquille, ce n'est pas une situation normale... il n'y a qu'à regarder, dit-il en faisant allusion à la queue du réfectoire, tous ces gens, ce sont tous des jeunes incultes, ils ne savent pas comment se comporter en société, ils s'attroupent tous en masse, ils braillent ... donc avec tout ça, point de sérénité... Et dire qu'en Irak il n'y pas de problème de nourriture, c'est peu... En Irak, on mange même très bien, et bien mieux qu'ici ! ça n'a rien à voir, dit-il, l'eau à la bouche et les yeux pétillants, les légumes frais, la viande grillée, hum... quel délice il faut dire la cuisine du Moyen-Orient dans les pays arabes ! En Palestine, en Syrie, en Jordanie, au Liban, c'est un peu la même chose... sauf que pour Sirouan, en Irak, c'est encore meilleur !

Comme Sirouan semble vouloir témoigner sur les difficultés de la vie à Sangatte, du moins il pointe l'importance du sujet, et que de mon côté je crains que ma mémoire n'enregistre plus, (en fait c'est surtout pour ça), je lui dis que je vais revenir, que déjà je vais aller noter tout ce qu'il vient de me dire pour ne pas l'oublier ! Qu'ensuite je reviendrai, d'ici un quart d'heure, vingt minutes. Je le retrouverai, ici, près de l'entrée. Je le laisse donc momentanément...

A mon retour, nous parlons un peu de la France. Pourquoi les irakiens kurdes ne viennent-ils pas en France ? Est-ce vraiment si impossible d'y obtenir l'asile ? Quant pense-t-il lui par exemple ? Sirouan m'explique que la vraie raison pour tous, même si beaucoup n'osent pas me le dire, c'est que la France n'est pas aimée en Irak. Cela vient déjà du fait que dans le cadre de la résolution 688 du Conseil de Sécurité (*majlis al-amn*), la France est la seule à s'être opposée aux droits des minorités (*houqouq al-aqâliyyât*) pour un Irak fédéral, ce qui n'est toujours pas appliqué. Au contraire les Etats-Unis et l'Angleterre étaient pour, mais la France s'est abstenue de faire quelque-chose, elle n'a dit ni oui, ni non. Par ailleurs, poursuit Sirouan, l'Irak est endetté envers la France (*al-iirâq madioun li Faransâ*) d'au moins 70 000 milliards depuis les années 1980, notamment à cause des achats d'avions de guerre pendant la guerre Iran-Irak. Mais surtout, la France est accusée de travailler avec le gouvernement irakien, dans le cadre d'une collaboration (*taaaaoun*). Pour Abou Haydar, l'irakien chiite de 52 ans avec lequel je reparlerai un peu plus tard, dans le hangar, près des bancs, la France est également accusée (fortement) de coopérer avec le gouvernement de Saddam. La preuve, c'est qu'elle a encore une ambassade sur place, contrairement à la GB et aux EU par exemple. En tout cas, reprend Sirouân, c'est pour cette raison principalement que les kurdes irakiens ne vont pas en France. Et que la France coopère avec le gouvernement de Saddam, c'est une idée très répandue.

Avant, poursuit Sirouân, jusqu'il y a 4 ans, la majorité des kurdes irakiens allait en Allemagne. Parce que c'était au début, c'était nouveau qu'ils donnent l'asile (*aalashân jedîd yaatou al-loujou'*), comme la Finlande maintenant. Quant il

s'exprime, on voit que tous ces pays européens du nord sont nommés (communément) « *douwwal al-ououzma* », quelque chose comme « les pays de prestige ». Pour témoigner sur l'Allemagne, Sirouan appelle un autre Kurde Irakien qui n'est pas loin à venir nous rejoindre: au bout de 3 ans en Allemagne, celui-ci vient d'avoir un refus de l'asile. En plus, il dit que c'est difficile de rester travailler au noir, qu'il y a beaucoup de contrôles. Encore dans les villes, ça peut passer, dit-il, mais moi j'étais dans un village... Voilà, reprend, Sirouân, la vraie raison pour laquelle on va en Grande Bretagne : parce qu'il n'y a pas de contrôles, qu'on peut travailler au noir. En général, dit-il, on peut gagner 2000 dollars par mois et mettre 1000 dollars de côté. Et ensuite, au bout de 10 ans, en ayant économisé de cette manière, on a aussi la possibilité de poursuivre notre route jusqu'au Canada. Enfin, la vraie raison, dit-il encore, c'est que la Grande-Bretagne est le premier pays économiquement parlant (*iqtisâdiyyân*). Mais la vraie raison, dit-il encore une fois, en guise de conclusion, c'est surtout l'effet de groupe « *al-izdihâm* », le fait de suivre, ce que je disais tout à l'heure...

Un peu plus tard dans la soirée, alors que je m'entretiens sur un banc avec un autre kurde irakien qui a le pied bandé et des béquilles après s'être blessé en allant sous le tunnel, j'ai l'occasion de rediscuter avec Sirouan qui est dans les parages. Avec mon premier interlocuteur, un adepte des tentatives en train, nous parlons de la manière dont ils donnent l'assaut au train (*houjourn al-qitâr*), lorsque 200 ou 300 personnes prennent leur élan en courant, franchissent les trois grillages pour pénétrer en force dans le tunnel en criant « *Allah akbar* » et « attaquer les trains » : ça s'appelle aussi « *sawlet al-shoujaan* » précise Sirouân, c'est le terme technique. Mais c'est la première fois que j'entends le mot « sawla », que je ne comprends pas. Sirouan m'explique qu'à l'origine c'est un terme militaire relatif aux attaques rapides (*kalima aaskariyya lil-houjourn al-sarîi*) qui se déroulent de la façon suivante : c'est lorsque les canons bombardent le sommet des montagnes (*al midfaiyya taqsouf qîmat al jibâl*), puis les tireurs, en criant « *allah akbar* », dépassent les canons, on les arrête, et ils s'élancent en courant vers la montagne avec leurs fusils (*yerkodouna maa al banâdîq*)... Dans le contexte du train, explique Sirouan en souriant, amusé lui-même, la « sawla » est lancée juste après le dernier grillage (*akhîr siyâj*). On pourrait donc traduire « Sawlat al-Shoujaan » par l'assaut des braves, ou l'attaque des courageux. Beaucoup connaissent le terme, et rient en l'entendant, mais pas tous, une fois un kurde m'a dit que ça ne devait pas être « sawla » mais plutôt « *thawra* » (révolte), mais c'est qu'il ne connaît pas le terme savant militaire! (*sawla*, avec un « s » emphatique, dans le dictionnaire al-Sabîl, signifie en arabe : assaut, attaque, fureur, violence, impétuosité, du verbe *Sâla*, *yasoulou*, se jeter sur quelqu'un avec force, dominer, avoir le dessus sur).

Entretien (E15) avec Oumar, kurde irakien de Karkouk

(mardi 26 février, soirée, dans le hall, sur un banc)

Blessé à Sangatte lors d'une tentative en train, Oumar a des béquilles et un pied bandé.

Né en 1975 à Tsamasamâl (*qadâ'*), une petite ville entre Kirkouk et Sloumaniyyé, Oumar (27 ans), a vécu aussi à Kirkouk. Il n'a été à l'école que pendant 6 ans, de 6 à

12 ans, jusqu'à la fin de l'école élémentaire (*sâdis ibtidâ'i*). Il n'a pas poursuivi plus loin parce que sa famille était pauvre (*zourouf al-ahl mou zeina*) et qu'il lui fallait travailler pour gagner son pain, en effectuant des petits boulots. Son père était militaire dans l'armée irakienne (*âbî kân aaskârî fî al jaysh al iirâqî*) Aujourd'hui encore, ses parents sont emprisonnés à Kirkouk, et ce depuis 1 an et 7 mois, pour avoir refusé de signer leur appartenance au parti irakien du Baath (*tawqîii baath*) qui impliquait le changement de leur nationalité (*tabdîl al jinsiyya*), en abandonnant la kurde pour l'irakienne. Arrêté au même moment, Oumar a fait lui aussi 4 semaines de prison, puis il a été relâché pour servir dans l'armée irakienne, en tant que conducteur de char (*sâ'iq dabâba*). Il a fait son service militaire pendant 3 ans puis a continué à servir dans l'armée de réserve (*jaysh ihtiyâtî*). Généralement dit Oumar avec un petit rire, quand on fait le service, qui dure 3 ans, ça ne s'arrête pas là, après on ne vous laisse pas le choix, on vous enrôle de force dans l'armée de réserve. Pendant son service militaire, Oumar touchait 65,5 dinars irakiens, puis, dans l'armée de réserve, 185 dinars irakiens par mois. D'après Oumar, aujourd'hui Kirkouk, l'une des 18 provinces irakiennes qui compte environ 750 000 habitants, à l'origine en majorité kurde, commence à tendre vers la majorité arabe, du fait des changements de nationalités imposés (que les kurdes ne refusent pas toujours) et de la politique d'expulsion des kurdes et de repeuplement par les arabes. Depuis l'échec de l'accord de Moustafa Barzâni en 1974 qui prévoyait l'autonomie des Kurdes et stipulait que Kirkouk leur appartenait, la politique de Saddam, jusqu'à aujourd'hui, a tout fait pour briser le mouvement kurde, depuis ce n'a été que des brimades sans fin... explique Oumar.

Pour fuir cette situation, ne pas finir comme ses parents et tenter de les aider en travaillant à l'étranger pour gagner plus d'argent, et peut-être réussir à les faire sortir de prison, Oumar a opté pour l'émigration clandestine. Parti de Mossoul, il a effectué tout son voyage par la route en camion (sans savoir par où ils étaient passés), en empruntant deux camions successifs, sans trêve, qui l'ont emmené directement jusqu'en Italie. En tout, ce parcours a duré 14 jours. Les conditions de voyage ont été particulièrement dures. Dans le premier camion, il est resté 10 jours sans rien manger ni boire (*balâ akl wala sharab*). Il ne savait pas que le voyage aurait été si long. Oumar a payé la somme de 4000 dollars pour aller de Mossoul jusqu'en Italie. Les chauffeurs des camions n'étaient pas au courant, c'est la mafia qui a tout arrangé. Dans les camions, ils ont voyagé au milieu des cargaisons (*wast al-hamal*). Dans le second tronçon du trajet, ils étaient à quatre dans un container (une boîte *aalbe*), sous les cartons. Quatre personnes recroquevillées, serrées les unes contre les autres, dans le noir, sans pouvoir ou presque respirer. Une des quatre personnes est morte pendant le trajet. Oumar remercie Dieu d'être toujours en vie, c'est une question de chance (*amma howwe chance*), dit-il en haussant les épaules et en levant les yeux vers le ciel, avec un petit sourire un peu triste. Lorsque le camion est arrivé en Italie, une fois descendu, Oumar m'explique qu'il était dans un état épouvantable, proche de la mort. Très mal en point, après ce voyage dramatique dans l'obscurité totale, sans bouger, il ne voyait plus rien. Il a pris un taxi et a demandé qu'on l'emmène à l'hôpital, en utilisant le peu d'anglais qu'il sait. Il s'est retrouvé sur les marches de l'hôpital, épuisé. Au début on ne l'a pas accepté (*ma qabâlouni*). Puis un traducteur arabe est arrivé. Finalement Oumar a été pris en charge. Il a pu manger et s'est reposé pendant 8 heures. Ensuite il s'est rendu directement à la gare. Il n'a pas très bien vu où il était mais il pense que c'était à Rome. Il s'est rendu au guichet et a acheté un billet de train

pour Paris qu'il a payé 121 euros. Ensuite il a pris directement le train de Paris pour Calais, en payant aussi son ticket, au prix de 40 euros.

Pourquoi l'Angleterre ? Oumar n'y a pourtant personne de sa famille ni jusqu'à présent aucun ami pour l'accueillir. Il a bien des voisins de Kirkouk qui sont en Grande-Bretagne depuis 1975, mais il n'a pas leur adresse. Par contre, ce qu'il sait, c'est qu'ils ont obtenu la nationalité anglaise. Mais surtout, ce qui lui importe, c'est qu'en Angleterre, dit-il, en 3 heures de travail, on peu gagner 80 dollars. Tu te rends compte, me dit-il, pour nous c'est énorme. C'est l'équivalent de 1985 dinars irakiens (?). Quant on y pense, aujourd'hui, poursuit-il, 100 dollars valent 275 000 dinars irakiens, soit 2200 dinars suisses. Un dinar suisse équivaut à 10 dinars irakiens (*dinar iirâqî mouzawar*). Avec ça, j'aurais de quoi pouvoir aider mes parents qui sont en prison à Kirkouk, je pourrais leur envoyer de l'argent.

En attendant, Oumar est à Sangatte depuis maintenant 11 jours. Onze jours, dit Oumar, mais pour moi, c'est la première fois que je me sens vraiment vivre! (*heddachar youm wa ana bahess ououmrî !*) Comme un homme nouveau qui vient de naître, s'exclame-t-il avec le sourire (*mitl rajoul jdîd talaa lal-douniya !*). Ououmar explique qu'il ne retournera jamais en Irak. Tout ce qui appartient au passé est pour lui définitivement oublié (*koul shî qabl râyih*), tous ces mauvais moments passés, c'est terminé ! (*koulho mou zein, koulho râyeh !*). L'Irak, dit-il encore, c'est le monde du jugement, du tribunal (*al-iirâq howwe al houkm, al mahkama*), l'Europe, c'est l'arrivée dans le monde des Droits de l'Homme (*Euroba, houqouq al-insân*)!

La discussion revient sur l'Irak et les problèmes politiques. A Kirkouk, si on ne change pas sa nationalité, c'est la peine de mort, s'exclame Oumar, il n'y a pas d'autre alternative ! (*bi Kirkouk, idha al-wâhid ma yebaddel qawmetho, howwe al-liidâm, aala toul !*). C'est à cela qu'il a échappé. Pour les Turkmènes de Kirkouk, c'est la même chose, comme pour les Kurdes, précise Oumar. Quant on vous demande de signer votre appartenance au parti (*tawqîi hizbî*), c'est fini. Pour illustrer la férocité de Saddam Hussein, Oumar évoque aussi le meurtre de Hussein Kâmil, député de Saddam, qu'il a fait exécuter sans pitié il y a 3-4 ans.

Puis nous revenons sur la situation économique. Oumar me parle du prix de la farine. Avec l'équivalent de 1600 dinars suisses, à Kirkouk, on a 50 kilo de farine, explique-t-il, soit un kilo pour 55 dinars suisses. Apparemment c'est cher ? Après l'école élémentaire Oumar a travaillé comme il pouvait, pour faire des petits boulots, je vendais des cigarettes, par exemple, dit-il, ou bien je travaillais dans le bâtiment, rien de bien stable, c'était précaire.

Mais comment a-t-il fait pour se procurer ces 4000 dollars pour partir ? Oumar s'est endetté, il a récolté de l'argent par ci par là, qu'on lui a prêté. J'ai vendu l'or de mon mariage, ajoute-t-il, comme si cela avait été décisif. Oumar m'apprend donc qu'il est marié, sa femme est une arabe d'ailleurs, il explique que c'est assez courant dans ce sens (bien sûr dans l'autre non, une femme kurde ne peut pas épouser un arabe). Comme dans tous les pays arabes, les enfants prennent la nationalité de l'homme. Oumar s'est marié jeune, à 24 ans, il y a presque 4 ans, il a 2 enfants, un petit garçon

et une petite fille de 2 ans et demi et 3 ans. Il n'en avait pas encore parler. Peut-être parce que c'est douloureux. Il baisse la tête, visiblement ému. Et oui...dit-il...c'est comme ça...

Reprenant courage, Oumar, peut-être pour oublier, me répète à nouveau qu'il ne vit que depuis 11 jours, que sa vie a recommencé à zéro à Sangatte (*ououmrî 11 youm !*), j'ai onze jours ! s'exclame-t-il, comme un gamin. Oui, mais avec un pied cassé ! Que t'es t-il arrivé ? C'est lors d'une de ses tentatives sous le tunnel, que Oumar a eu son accident. Il s'est cassé le pied en essayant de monter sur un train. Son os était complètement sorti du pied. A l'hôpital à Calais, il a attendu vainement qu'on s'occupe de lui pendant des heures, assis sur un banc, avec un mal de chien. Il est resté comme ça de 17 heures à 2 heures du matin. Les français passaient d'abord... dit-il sans se départir de son petit sourire. Finalement à 2 heures du matin, un médecin qui parlait l'arabe s'est occupé de lui. On lui a mis un bandage et donné des béquilles. Dans 2 mois et demi, on lui a dit qu'il serait guéri. La morale de l'histoire c'est que « celui qui veut obtenir une barbe, perd ses moustaches ». C'est le proverbe arabe que cite Oumar (*yourîd yehsâl lihyâ wa yekhsar shawarbo*), en guise de conclusion (une traduction du kurde qui se prononce approximativement « *hatem borishom smieylom nâyâ bâni* »).

Depuis qu'il est à Sangatte, Oumar n'a fait que des essais en train, ce qui signifie qu'il n'a pas d'argent pour payer un passeur, ou pas de relations... je n'ai pas d'argent pour le camion, dit-il. Avant son accident, il a fait 9 tentatives en train. A chaque fois, explique-t-il, nous partons nombreux, entre 150 et 250 personnes. On part à l'attaque du train (*houjoum al qitâr*), en criant « Allâh al-akbar » (Dieu est grand). D'abord, pour parvenir jusqu'au tunnel, il faut franchir 4 clôtures (*siyâjât*). Il faut marcher 2 heures et demi à l'aller et 2 heures et demi au retour : 5 heures de marche par nuit ! Et la police, à chaque fois, nous dit : « No chance, come tomorrow ! ». Pour Oumar, le passage en Angleterre valide l'arrivée dans le nouveau monde dont il parle (*Ingland, douniyya jedîda*), celui des Droits de l'Homme. Ce n'est pas la pluie, même si c'est plus dangereux, qui nous arrête, dit-il, qu'il pleuve ou non, il y a toujours au moins 150-200 personnes qui affrontent les trains tous les soirs (*hatta law fi matar al nass betrouh tehâwel bil qitâr*). Pourtant, Oumar devra attendre 2 mois et demi avant de réessayer, du moins les médecins lui ont dit qu'il avait besoin de ce temps pour que son pied se remette. Oumar soulève le bas de son pantalon, et découvre sa cheville : il me montre une cicatrice d'une balle qu'il a reçu pendant la guerre du Golfe, alors qu'il était militaire au front. Il a une expression comme pour dire « tu vois, je ne suis pas un vieux de la veille, moi, j'en ai déjà vu d'autres ! ». Maintenant dit-il encore, rien ne m'arrêtera pour aller en Angleterre. J'ai quitté l'Irak, l'oppression (*al-qahr*) et les difficultés quotidiennes (*al-maiisha saabe*) –de toute ma vie, me confie-t-il, je n'ai pas connu 24 heures de bonheur (*bi koul hayâtî ma shouft 25 sâaat saaaâda*) mais en Angleterre on me donnera l'asile au bout de 6 mois, qu'il s'agisse de l'asile humanitaire, politique ou territorial (*al-loujou' al-insânî, al-siyâsî aw al-turrâbî*). Maintenant, déclare-t-il pour finir, je ferai tout pour aller en Angleterre, quitte à mourir même, car ma vie n'a de sens que par cette liberté, l'accès au nouveau monde, garant des droits de l'homme. *Spas bo kua*, (en kurde) je remercie Dieu d'être arrivé jusqu'ici, et pour qu'il me protège !

Discussion avec Abou Haydar, (abd allah Kazzoum)

Abd Allah Kazzoum, l'irakien chiite du Sud de l'Irak de 52 ans est toujours à Sangatte, depuis ma dernière visite. Je l'ai déjà vu la veille, accompagnant le cortège des irakiens Mayyada, Diyyâ, et un autre irakien de Mossoul d'une quarantaine passée, alors qu'ils partaient faire une tentative.

Alors que je suis toujours en train de discuter avec Oumar, sur un banc non loin du réfectoire, il vient à un moment nous rejoindre. C'est à ce moment là qu'il m'explique que son neveu, qui était avec lui la dernière fois, a réussi à partir, en montant sur un train en marche. Il est bien parvenu à destination, il a rejoint de la famille à Londres et a donné des nouvelles. Mais Abou Haydar, lui, de par son âge, ne peut pas essayer en train, pour lui c'est le camion, demain il fera une tentative...

Le père Abou Haydar, c'est comme ça qu'on le surnomme, est toujours aussi drôle. Toujours engoncé dans son manteau noir, par dessus des énormes pulls, cette fois il est coiffé d'un bonnet en laine blanc étincelant qui brille à cent milles lieux. Il a toujours son air grave et pince sans rire. Il accuse les journalistes de la dernière fois, qui l'ont interviewé en me prenant comme traductrice, (des américains), de faire parti des services secrets (*moukhabarât, hadôl...*). Ils posaient de ces questions... (*byes'alou as'ilé...*). Il est vrai qu'ils s'étaient surtout intéressés à la mafia kurde... Abou Haydar les avait peut-être défendu d'ailleurs, en disant qu'il ne s'agissait que d'une organisation locale, certainement sans attaches dans les pays d'Europe.

Il est toujours aussi remonté contre la France : comment s'indigne-t-il de son air le plus théâtral, ce peut-il que la France, la France, elle qui a créé les Droits de l'Homme, et bien oui... je ne sais pas ce qu'ils ont fabriqué, mais en tout cas elle les a perdus ! (*Faransâ khalaqet houqouq al-insân, wa... dayyaeetha !...hé...*) En plus, la France coopère avec Saddam Hussein (*touaawîn maa al-houkouma al-iirâqiyya*), c'est évident, encore maintenant, elle a conservé une ambassade. Eh bien sûr, que crois-tu qu'ils font ?!

Réfectoire, discussion avec l'égyptien, qui sert les verres

(mardi 26 février, service repas du soir)

Mohsen, si tel est son nom, était déjà là lors de ma dernière visite. Ce soir, il sert les gobelets en plastiques au réfectoire, pour s'occuper un peu. Il faisait parti du groupe des arabes, irakiens ou non. Avant nous étions 25 arabes, la dernière fois que tu es venue, maintenant ceux-là sont tous partis, il ne reste que moi ! Pas de chance !, me dit-il, en parlant tour à tour anglais et arabe. C'est un ami de Redâ, et Abd al-lâtif, les 2 égyptiens cousins qui se disaient palestiniens du sud du Liban et de Gaza, et aussi de Bahâ, l'irakien de Babel, et des deux soudanais de la tente bleue. Entre-temps, oui, d'autres arabes sont arrivés, mais ils sont moins nombreux que la dernière fois. Quant à lui, pour l'instant, il attend un virement, parce qu'il n'a plus d'argent. C'est son ex-copine qui habite en Angleterre, une égyptienne, qui doit lui envoyer. Baha et les deux soudanais, m'explique-t-il, eux ils avaient chacun 600 dollars... Je crois qu'ils ont réussi en partant d'un autre port, Dunkerque, ou Boulogne, peut-être. Ils l'ont appelé, ils sont dans le Manchester. Redâ lui a réussi de Calais, tout seul effectivement, sans les passeurs, un coup de maître ! Le pire c'est que c'est moi qui lui avait expliqué le truc, mais lui seul a réussi, moi non ! Si la police me prend, je dis

que je suis irakien, de toute façon, je ne crois pas qu'ils soient capables de faire la distinction ici, il n'ont pas de traducteurs de toute façon... ils nous renvoient directement ici... Il me dit que Diyya et Mayyada, eux, ont mis 2300 dollars à eux tous pour la tentative qu'ils sont partis faire hier... Ils doivent partir de Dunkerque. Pour l'instant, on ne sait pas... et ceux qui essaient de là-bas peuvent rester plusieurs jours, ils dorment sur place, ça peut même prendre une semaine...

Clôture de distribution, discussion avec un égyptien, un algérien et un portugais

(mardi 26 février, soir après le dîner, vers 23 heures)

Je discute d'abord avec un algérien (Moustafa) qui parle couramment français et se dit d'abord marocain, parce que ces derniers, à la différence des Algériens, bizarrement, ne sont pas renvoyés dans leur pays, c'est la nouvelle loi... Moustafa est un algérien de Bonne. Il a passé 15 jours à Marseille mais n'a pas trouvé de travail... Ensuite il est allé en Allemagne où il est resté 4 mois, mais là, il n'a pas trouvé de femme... Il a essayé de passer une ou deux fois en GB mais pas par le train, il ne veut pas faire comme les afghans... en camion il faut impérativement payer un passeur, il ne me croit pas quand je lui dis que je connais un égyptien qui a réussi tout seul, en camion, sans payer, il dit que c'est fermement impossible... c'est trop dangereux, les Kurdes monopolisent toutes les places, toutes les aires de stationnement, ils l'auraient tué... Moustafa se trouve à Sangatte depuis déjà 4 mois. Mais il vient de passer un mois à l'hôpital parce qu'il est malade. Il a une maladie grave des reins. Il a un rein bouché. Maintenant ça va mieux, il a été débouché, mais il doit encore se reposer... il précise (parce que je lui demande) qu'il n'a pas vendu son rein !

Il est avec un jeune portugais (Pédro), son voisin de cabine, qui vient d'arriver. Un « réfugié » européen à Sangatte ! Il a ses papiers mais il n'a plus d'argent, on lui a volé à Calais, résultat, il est allé se présenter à la Police, qui ni une ni deux, l'ont directement emmené au centre de la Croix Rouge ! Son intention, en tout cas, bien que légalement, est aussi d'aller en Angleterre... Il vivait auparavant en Hollande, où il a eu des problèmes qu'il veut fuir.

L'égyptien, quant à lui, a vécu 5 ans en Italie, à Milan. Il a travaillé au noir dans le secteur du bâtiment, dans le plancher, une spécialisation italienne qu'il a apprise sur place. A Sharm al Sheikh, sa ville en Egypte, il travaillait dans une agence de voyage. Son chef, déjà, était italien. A Milan, il était bien payé, au noir (170 000 livres par jours). Mais en Italie, dit-il, c'est impossible d'obtenir la résidence. Sauf par le mariage... Il faudrait un mariage blanc (*zawâj maslaha*). De toute façon, lui est parti d'Egypte avec le désir de voir toute l'Europe... En France c'est moins bien qu'en Italie, le travail au noir est moins bien payé. Et pour les égyptiens, il n'y a que deux alternatives : la peinture, ou vendre des légumes. Et puis les égyptiens sont exploités, c'est bien connu. En Grande Bretagne, il a son oncle qui y est installé depuis 4 ans et est enseignant (*mouddarres*), qui lui a toujours parlé en bien de l'Angleterre, que c'était le pays le mieux au niveau de la liberté...et du travail (*ahsan balad lal houriyya...lal aamal...*).

Mercredi 27 Février, 3^{ème} jour

Brève tournée dans les tentes jaunes, matinée du 27 février

Dans une des tentes, il n'y a que deux kurdes. Ils m'expliquent qu'ils partagent la tente avec une majorité de kurdes ainsi que quelques afghans. L'un des kurdes est assis sur un lit de camp transversal, à droite, près de l'entrée, il ne peut pas parler, m'explique l'autre assis sur un lit en face, un peu plus au fond, parce qu'il est malade. En effet, il a l'air fatigué et souffrant. Je n'insiste pas. Dans la tente, ouverte, large, il y a environ vingt places. Même eux n'arrivent pas vraiment à compter les lits. Les couvertures brunes sont jetées en vrac sur les lits de camp alignés de chaque côté, face à face, séparés par une allée exigüe au centre.

Dans la tente voisine, il y a aussi environ une vingtaine de places, peut-être un peu plus. Il y a plus de monde. Dans cette tente, ils sont tous kurdes irakiens, m'expliquent-ils, en se groupant tous autour de moi. Ils sont tous jeunes, plutôt négligés, ils ont l'air de ruraux, de montagnards... J'entame une discussion collective, en essayant de me centrer sur l'un d'eux, celui qui est juste en face de moi, mais ce n'est pas facile de garder le cap : ils parlent tous en même temps. Mon premier interlocuteur est de Sloumaniyyéh, presque tous les autres aussi, apparemment. En Irak, il a fait son service militaire, puis l'armée dite de réserve (*ihdiyâti*). Quand on commence, on ne nous laisse plus en sortir, Saddam vous oblige à y rester jusqu'à votre mort ! s'exclame-t-il en riant, tandis que les autres acquiescent en riant aussi, l'air révolté. En Irak la vie est dure, les salaires insuffisants, il y a des problèmes politiques entament-ils tous en cœur... La plupart sont venus seuls, et ont effectué d'abord une marche de 10 jours à travers les montagnes d'Iran. Mon interlocuteur est venu de Turquie dans un camion qui a embarqué dans un bateau jusqu'à Athènes, d'où il est allé en Italie en camion, en empruntant la route du nord. Son voyage lui a coûté 5000 dollars.

Un peu découragée par ces discussions collectives qui ne mènent pas très loin et la difficulté d'en isoler un des autres, je regagne le grand hall...

Grand hall, discussion collective avec des Kurdes matinée 27 février.

Rapidement, je me retrouve de nouveau entourée par une multitude de kurdes tapageurs. Mais ça me permet en même temps de faire des repérages. L'un d'eux par exemple m'intéresse d'avantage parce que c'est un kurde irakien (de Sloumaniyyeh) aux cheveux blancs, les traits burinés, l'air avenant, de grande taille, qui doit avoir une expérience un peu différente, de par son grand âge. En riant, il dit être venu voir un peu à quoi ressemblait la situation en Grande Bretagne. Il se dit disposé à faire un entretien par la suite, en attendant je m'éclipse, parce que j'ai envie de me sortir de ce bain de foule. C'est fatigant, parce que je me retrouve toujours obligée (ce qui est un peu normal en même temps) d'expliquer qui je suis, ce que je fais, et qu'il y en a toujours un ou deux pour me poser des questions sur l'asile en France, en me prenant pour une experte. Parfois, j'en entends un aussi en train de marmonner entre ses dents

« *moukhabarat haye* » (elle travaille pour les services secrets, celle-là !). Ce qui, en général, ça fait plutôt rire les autres.

Discussion sur un banc, dans le grand hall, avec Oumar et un autre kurde

Matinée du 27 février, vers 11h30

Je retrouve Oumar, le kurde avec ses béquilles que j'ai interviewé la veille. Il est avec un camarade, un autre kurde qui lui ressemble un peu, à cela près qu'il a les cheveux un peu plus clairs. Toujours cet air rural. Cet air un peu papillon de nuit aussi. De petite taille, plutôt maigrichons, des vêtements un peu négligés, de couleur terne, un peu amples, un peu usés, un visage gentil, plutôt souriant, mais en même temps porteur de quelques stigmates ou traumatismes.

Ce kurde là ne parle pas arabe, c'est Oumar qui me traduit. Dans ces conditions là, je ne pense pas faire un réel entretien. Il est originaire de Qal'aat Dizza, une petite ville (*qadâ'*) du kurdistan irakien autonome située à une dizaine de kilomètres de la frontière avec l'Iran. Je m'informe essentiellement de son voyage, après qu'il ait dit quelques généralités sur la dureté de la vie quotidienne là-bas. Lui aussi a marché 10 jours à travers les montagnes iraniennes, la nuit, dans le froid et l'obscurité, c'était dur (*saab*)... jusqu'à Van, en Turquie. De là il est allé à Istanbul, caché dans un camion, à l'insu du chauffeur, dans un container. D'Istanbul, il est allé en Grèce à bord d'une petite embarcation (*zawâriq*) de 3 mètres, à moteur. Ils étaient 65 personnes, entassés comme pas permis, la traversée a duré 3 jours et 3 nuits, chaque clandestin a payé 2000 dollars. J'aurais aimé pouvoir continuer mais mon interlocuteur s'excuse en disant qu'il veut aller déjeuner. Il m'invite à le suivre, mais la perspective de continuer cette conversation en faisant la queue du réfectoire, que je vois se profiler au fond du hangar, derrière les tentes jaunes, ne me dit rien qui vaille sur le moment...je sais que ce sera au moins une heure...de plus Oumar ne pourra pas venir traduire, avec ses béquilles, il a le droit d'entrer déjeuner sans faire la queue...

Réfectoire, déjeuner avec un jeune afghan à béquilles

Je suis avec Oumar, et en m'asseyant je butte dans des béquilles. Mais ce ne sont pas celles de Oumar. Mon voisin aussi en a. C'est un afghan, visiblement, il est très jeune, en effet il me dit qu'il a 16 ans. Il parle plutôt bien anglais. Il est de Kaboul. Pour venir jusqu'ici, il a payé beaucoup plus que les kurdes : 11 000 dollars. Il a voyagé en camion tout le temps... C'était dur, bien sûr, mais qu'est-ce qu'on peut y faire... Il y en a, dit-il l'air dégoûté, aussi parce qu'il se retrouve ici, qui ne payent que 3000 dollars pour venir ici... Pas étonnant qu'après nous, on ai plus d'argent. Bien sûr, poursuit-il, la seule solution, pour moi, c'est d'essayer en train... Maintenant, il faut que j'attende un mois avant d'être guéri.

Cabine 9, un autre afghan avec des béquilles

En sortant du réfectoire, devant la cabine 9, je discute rapidement avec des Afghans, mais ceux-ci parlent très mal l'anglais. Ce sont les béquilles qui ont encore attiré mon attention. L'un deux me dit : alors qui est-ce que tu préfères ? Nous ou les Kurdes ??? Tu n'as pas vu comme ils sont mauvais, poursuit-il, ici, ils ont plein de couteaux, dans les cabines, il y en a au moins 500 ! Tous les kurdes ont des couteaux dit-il encore ! et

ils n'hésitent pas à nous blesser dit-il en faisant des gestes. Les autres l'entourent et soutiennent ces paroles.

Un autre jeune kurde avec des béquilles, allé deux fois à Douvres

Allée entre la deuxième rangée de cabine, vers la cabine 13.

Celui-ci aussi, à l'instar de l'afghan, est très jeune. Il a 18 ans. Il est allé deux fois jusqu'à Douvres, en montant dans un camion qui entrait dans un bateau. Les deux fois, il a été renvoyé, avec son copin, à Sangatte. Il s'est foulé le pied, ou cassé, en fuyant devant la police en essayant de sortir du bateau. Il est mort de rire, presque. Il raconte ça comme si il vantait ses exploits ou s'amusait de cette aventure.

Lors de cette seconde visite d'une semaine à Sangatte, il me semble qu'il y a de plus en plus de béquilles. La dernière fois, du moins, je n'en avais presque pas vues. De plus en plus de blessés aussi, si on inclus les bandages aux mains aussi...

un kurde de Mossoul (Abd) qui a vécu en Jordanie, débouté en Allemagne

Le 27 Février, avant le déjeuner, dans une allée, non loin de la cabine 14

Irakien kurde de Mossoul, un grand type costaud, jeune, moins de 25 ans. L'accent jordanien, la voix grave, traînante, d'un ton presque sentencieux, il se vante d'avoir appris ce dialecte à la perfection, et de parler plusieurs langues : kurde, persan, arabe, anglais, un peu d'allemand. Parti de Mossoul il y a environ 8 ans, D ? a déjà parcouru une bonne partie du monde, sans jamais trouver vraiment la stabilité recherchée. Il a d'abord vécu 4 ans en Jordanie, à Amman, où il a été, à un certain moment, coiffeur. Mais en Jordanie, tout le monde émigre aussi, la conjoncture socio-économique n'est pas bonne. Ensuite il a vécu près de 6 mois en Egypte, avant d'émigrer en Libye. Après quelques mois, il a de nouveau regagné le Caire, où il a obtenu un visa pour la Roumanie. De là, il est passé clandestinement en Hongrie, puis en Autriche, où il est resté aussi quelques temps... enfin, il est passé en Allemagne où il est resté un an, le temps d'avoir une réponse négative à sa demande d'asile, confiné tout ce temps dans le quartier dans lequel il avait fait sa demande, avec interdiction de franchir certains paramètres. Debouté du droit d'asile, expulsé après ce refus (*raf'd wa tard*) il est à présent à Sangatte, depuis une semaine. Depuis, il a essayé deux fois de partir pour la Grande-Bretagne en camion, mais *wallah ma fi chance*, dit-il toujours de sa voix grave et traînante, c'est très contrôlé, et une fois, même, le camion est allé jusqu'en Belgique ! (rires) On leur a pris leurs empreintes (*basâmât*) et on les a enregistrés. Mais, non, pour la demande d'asile en Grande-Bretagne, dit-il, ce n'est pas un problème... enfin j'espère... termine-t-il en riant...

Début d'entretien avec Bahman, kurde irakien de Bagdad, cabine 16

(27 février vers 13 h30)

Sarâ, l'irakienne kurde de Sloumaniyyeh qui était installée dans cette cabine lors de ma dernière visite, n'y est plus. Elle n'est plus à Sangatte. Bahman ne la connaît pas mais quant à Oum Mourad et sa fille de 14 ans, il sait qu'elle est partie la veille, mais on ne sait pas encore si elle est arrivée... Bahman doit avoir la trentaine. Brun, cheveux très courts, visage ovale et petite moustache bien taillée, les yeux clairs,

couleur brun-miel, il est d'aspect très soigné, porte une belle veste en cuir, une ceinture noire, des pantalons de couleur sombre impeccables... Comme je l'avais abordé dans une allée, c'est lui qui m'a proposé de poursuivre la conversation dans une cabine, lorsqu'il a compris que je voulais être au calme. Depuis 4 mois à Sangatte, Bahman est de Bagdad, où il a toujours vécu. Il est kurde irakien, de père et mère kurde. Il vendait des pièces détachées et du matériel pour les voitures (*adawât lil sayârât*). Il gagnait plutôt bien sa vie, mais justement dit-il, le gouvernement n'aime pas ça, surtout quant tu es kurde (*ma yekhâlouk, khassâtan wa ente kurdî wa betkhod felous, moushkile*). Si on veut se débrouiller en Irak, il faut des relations bien placées, des pistons (*lâzim rashouwa*). Bahman explique qu'il est là depuis 4 mois parce qu'il attend sa femme et ses enfants qui sont partis à sa suite, deux mois après, et sont encore à présent en Turquie, d'où ils devraient le rejoindre (*marou warayya bi turquyya bi shahrin*). A ce moment là, nous sommes interrompus parce qu'un membre de la Croix Rouge entre pour préparer les lits (là où je suis assise), pour une famille afghane qui vient d'arriver. Peu après, en effet, un jeune couple d'afghans débarque, d'allure assez moderne, mais parlant peu anglais. De toute façon, je n'ai pas le temps de m'attarder parce que le membre de la croix rouge m'annonce que le bus pour l'enterrement de l'afghan (mort sous le tunnel mercredi dernier), devrait partir dans 20 minutes. Je préfère donc y aller, comme prévu, j'aurais sans doute l'occasion de revoir Bahman...

Discussion brève avec Mohsen l'égyptien, espace télévision du grand hall

(27 février, vers 14 h)

Mohsen, si tel est son nom, c'est celui qui servait les verres en plastique au réfectoire la veille au soir, et qui était déjà là lors de ma visite précédente. En le croisant sur mon passage, je discute rapidement avec lui. Surtout, j'en profite pour lui demander s'il est vraiment sûr que Redâ, l'égyptien qui se disait palestinien du sud du Liban a vraiment réussi à passer tout seul, en montant dans un camion sans payer. D'après certains, c'est strictement impossible. Non c'est vraiment le cas, m'affirme Mohsen, un coup de maître. En plus, c'est moi qui lui avais montré le truc, j'avais trouvé l'endroit, mais moi je n'y suis pas arrivé, seulement lui a pu le faire, oui, en se mettant sous un châssis avant que le camion entre dans le bateau... Par contre ce qui n'est pas vrai, c'est que Redâ se soit fait voler son argent par un kurde, comme il me l'avait dit. Non ça c'est une autre histoire, me dit Mohsen, en riant, la vérité c'est que cette histoire, c'est encore moi le responsable. Cet argent il l'a perdu à cause de moi, il l'a engloutis dans l'achat d'un zodiac qu'on a acheté à plusieurs. C'est moi le promoteur de ce plan, je l'avais convaincu. En fait, c'était foireux. On s'est retrouvé une nuit sur la plage, à 4, à essayer de le gonfler, mais on y arrivait pas, on arrivait même pas à le déplier, à cause des vagues. Après je me suis rendu compte que c'était impossible. Il y a beaucoup trop de courant, c'est trop dangereux. En plus j'ai fait des études en Géographie, pendant 4 ans à l'université américaine (j'ai aussi un autre diplôme), j'ai étudié un peu ça, les mers, les courants, j'aurais dû le savoir. Après ce zodiac qu'on a payé 2500 dollars à quatre, on a pas pu le revendre, impossible, qui en voudrait d'ailleurs !? Enfin, voilà pourquoi moi j'attends de recevoir un virement (rires). En tout cas, j'espère bien que je ne serai plus là à ta prochaine visite, combien de temps tu me donnes ? Trois semaines ? Bon d'accord, si je suis encore là, tu auras le droit d'exiger que je rentre en Egypte !!! Avant de le quitter, rapidement, j'aperçois

l'algérien qui était là aussi lors de ma dernière visite, dans la tente bleue avec Redâ et les soudanais, il a l'air stressé, préoccupé.

Enterrement de l'afghan à Coquelles (Mercredi 27 Février, départ à 14h15)

Lorsque j'arrive devant la porte de sortie du hangar à 14 heures 15 très exactement, on m'apprend que le bus vient de partir. Pourtant Nazzenine m'avait bien dit la veille que le bus partait à 14 heures 30... A ce qu'il paraît, une centaine de personnes y sont allés, ou un peu moins, me dit l'un des CRS, dehors. Je suis un peu énervée, surtout que j'ai interrompu mon entretien avec Bahman pour rien... Enfin, bon...il y a pire...surtout ici. Pour cet afghan par exemple. Un article de presse dans le Nord Littoral du jeudi 21 février faisait part de sa mort, le mercredi 20 février. « *à peine 3 jours après la découverte d'un cadavre disloqué sous tunnel, un nouveau résident du centre de la croix rouge de Sangatte a perdu la vie en tentant de rejoindre l'Angleterre. (...)* » Cet afghan, qui était dans la cabine 20, un certain Hussein qui avait de la famille en Belgique – dernièrement Nazzenine, la médiatrice de la CR qui parle persan, faisait des recherches pour avoir leurs coordonnées – est mort dans des circonstances particulièrement horribles. Dissimulé avec 4 autres réfugiés qui ont survécu (aussi de la cabine 20) sous le wagon d'une navette, il a pris en pleine cage thoracique le pique d'un des vérins de stabilisation au moment où ils étaient déployés sous les wagons, avant l'embarquement des poids lourds. Les survivants devaient être particulièrement choqués. Je n'ai pas eu envie de les importuner. D'ailleurs, je crois qu'ils ne parlaient pas anglais.

Discussion entre les allées vers la cabine 16, avec « le cousin d'Ali »

(mercredi 27 Février, vers 15h)

Ali, celui que j'ai surnommé le « dandy », avec ses cheveux longs, son blouson fourré et ses pantalons à la mode, et son cousin dont j'ai oublié le nom (un nom kurde qu'il m'avait dit la première fois, en janvier) sont toujours là. Eux, ce n'est même pas la peine de leur parler de leurs tentatives, apparemment ils sont plutôt là pour travailler. Mais toujours avec le sourire, à ce qu'il semble. Ils rient parce qu'ils me voient sans arrêt entourée de groupes de kurdes qui s'amoncellent autour de moi. Ils ne savent pas se comporter ! me disent-ils ! Ce ne sont pas des gens éduqués ! C'est toujours comme ça, dès qu'ils voient une fille ! En plus, il y en a parmi eux qui sont persuadés que tu es une spécialiste de l'asile, certains croient même que tu vas les aider !!! A la fin, me dit le cousin de Ali, tu ferais mieux de faire du business, ici, ça te rapporterait plus, allez, qu'est-ce que tu attends, en plus tu parles français, tu pourrais nous aider... et puis ça gagne bien, on peut gagner des ponts d'or, ici !!! De toute façon tout est du business, dans la vie, pff, regardes les politiciens, qu'est-ce qu'ils font !?

Là-dessus arrive un autre jeune kurde au grand sourire, avec des dents parfaitement blanches, que j'ai déjà croisé, il parle un peu français, au point que je l'ai cru algérien... en tout cas il parle kurde. Le cousin d'Ali reprend, après son départ, toujours en gloussant, avec son petit air malin, tout en faisant mine de s'indigner : ici, il ne vaut mieux pas parler français, on nous prend tout de suite pour un « *mouhârib* » !!! (un passeur).

un journaliste de TV 5, passe en vitesse, visiblement très occupé, avec d'énormes caméras. Un type gigantesque, qui dépasse tous les kurdes de trois têtes,

vraiment le pur produit physique d'un pays développé, si on y pense. Maintenant il s'est installé aux rangées de tables qui se profilent au devant nous, plus loin, à droite du réfectoire et non loin du terrain de volley, séparées de la où nous sommes par des clôtures grillagées. Parmi les gens attablés, il y a beaucoup de membres de la croix rouge. On ne sait pas très bien ce qu'ils font.

Mais ça n'a pas d'importance, pour l'instant, du moins, je préfère me concentrer sur ce que me dit le cousin d'Ali. Pff... reprend-il avec son petit air indigné et un peu maniéré, regardes ! et les journalistes ! ça aussi c'est du business ! dans la vie tout est du business !!! tout !

Quel monde ! poursuit-il... Et pourquoi la France nous fait ça ? C'est absurde la situation dans ce camp ! On nous prend pour des animaux ! C'est incroyable... A Calais, il n'y a qu'à voir ! Les gens nous prennent pour des sauvages ! pour eux c'est simple, je crois que « irakien = sauvage » (*wahsh*)!!! Nous sommes des animaux vraiment (*nahnou hayâwân*)? Des bêtes sauvages (*wouhôush*)? Le soir dans le camp, maintenant ils coupent l'électricité vers 22 heures... Qu'est-ce que ça veut dire ? Quoi, ils croient que je suis un employé bien tranquille, moi, qui dort tous les soirs à 9 heures pour aller bosser tôt le matin (*shou ana mouwazzaf afiq koul sabâh saaaaâ tisaaa*) ???!

Aujourd'hui, ça ne va vraiment pas dit-il, je me suis même demandé si je ne pourrais pas aller parler au Directeur. Non vraiment !... En plus, il y a quelques jours la police a arrêté 5 personnes, 5 amis à nous kurdes, qui étaient sur la plage. Ils les ont accusé d'avoir cassé un des chalets (il y a des articles dans la presse locale à ce sujet), mais ce n'était pas eux... non, *wallah*, c'est vrai, depuis le début tout le monde y allait dans ce chalet, ça c'est vrai, tout le monde, on y est tous allé ici, mais ce n'est pas nous qui l'avons saccagé, et hier, ceux là, des amis à nous, ils n'y étaient pour rien... maintenant ils sont en prison...

Autres rencontres dans les allées de Kurdes déboutés et expulsés, quel avenir ?

Au hasard des rencontres, dans les allées, un kurde me signale qu'il est resté 9 mois en Allemagne, et qu'il a été expulsé (*tard*) après avoir été débouté de l'asile (*rafâ*). Un autre, kurde aussi, s'inquiète parce qu'on lui a relevé ses empreintes (*basamât*) en Belgique. Un troisième, kurde encore, Ali, de Sloumaniyyeh, est arrivé en Italie où on lui a relevé ses empreintes. Ensuite il est allé faire une demande d'asile en Suède où il est resté un an et demi, jusqu'à ce qu'il soit expulsé (*tard*) à son tour après un refus de l'asile (*rafâ*) et renvoyé en Italie, où l'on avait découvert tardivement, grâce au système des empreintes, qu'il était passé en premier. Mais en France, à Nice, alors qu'il avait pris le chemin de Sangatte, on lui a de nouveau repris ses empreintes. Est-ce qu'il pourra, me demande-t-il faire une demande d'asile en Grande-Bretagne ?

Face au système des empreintes, personne n'a l'air vraiment de savoir quelle est la politique réelle de la Grande Bretagne. Certains affirment, comme Youssef, l'irakien kurde qui a vécu au Koweït et est actuellement bénévole à la CR, après avoir fait une demande d'asile en France, que la GB ne prend effectivement pas en compte ce système parce qu'elle n'est pas de l'espace Shenghen : (*hewwe min bouldan al ououzma wa lakin moukhtalife, leish ? heyye mouaaâda, moush min Shenghen*). D'autres disent « *hasab* », ça dépend... parfois ils font des recherches, parfois non...

Par rapport à la semaine de ma visite précédente, fin janvier, je constate encore plus d'incertitude sur ce point. On vient souvent me demander mon avis, en me prenant

parfois pour une spécialiste des questions de l'asile en Europe. Je croise beaucoup de gens qui sont ballottés d'un pays à l'autre en Europe. Le brouhaha du hangar de Sangatte, avec les échos sur la grande carcasse de tôle, souvent mêlée à la pluie battante, rend ces questions encore plus inquiétantes, comme sans réponses.

Moments de pause et discussions dans le bâtiment de surveillance de la CR

Je suis venue à plusieurs reprises pour prendre quelques notes en toute tranquillité de ce que j'ai entendu à différents moments dans la journée, tout en buvant un café.

A un certain moment, j'ai même recopié les listes de nationalités par cabines et par tentes qui étaient affichées au mur, ça m'a aidé à mieux comprendre l'organisation du camp et la répartition de la population. C'est à ce moment là que j'ai discuté un court instant avec Michel Mériaux, qui était passé. Je lui fais part de mes impressions du moment : une journée difficile me semble-t-il, où je n'arrive pas à faire des entretiens. Soit je me retrouve au milieu d'attroupements, où tous les kurdes viennent s'agglutiner autour de moi, parlant tous à la fois, soit je sens une certaine méfiance : on me pose beaucoup de questions. On se demande ce que je fais là, qui je suis. Ou bien encore, on me prend pour une spécialiste de l'asile et on vient me poser d'autres questions, qui ne sont d'ailleurs pas toujours inintéressantes, parce que je découvre en même temps les problèmes qu'ils ont au point de vue de l'asile, lorsqu'ils sont ballottés d'un pays à l'autre, mais en même temps tout cela rend plus difficile la possibilité de faire de réels entretiens. Surtout, par rapport à mon dernier séjour, je sens que la situation est plus tendue. Peut-être justement parce que la majorité est passée aux kurdes. Comme certains d'entre eux le disent eux-même, c'est un peu vrai aussi, que ce sont des gens souvent peu éduqués qui ne savent pas se comporter en société, ce caractère rural, cette propension à l'attroupement... Peut-être aussi, qu'ils sont de nature plus méfiante, parce que plus ignorants ? En tout cas la dernière visite, il y avait plus d'arabes de nationalité variée, même s'ils ne formaient qu'une minorité, peut-être aussi plus d'afghans qui semblaient faire partie d'une élite... et j'avais trouvé l'ambiance plus décontractée, plus « bon enfant »... avant les tentatives, vers 18 heures, les gens me semblaient plus enjoués, ils s'interpellaient dans tous les coins, riaient en me disant « allez, tu viens avec nous ?! ». Mais cette fois, c'est un peu différent, avec cette méfiance, cette fatigue aussi peut-être. Le fait qu'il y ait eu deux morts la semaine dernière, le nombre de blessés qui ne fait qu'augmenter... le froid, la pluie, sans doute que tout cela joue aussi un rôle. Aujourd'hui, et même ces deux derniers jours, je n'ai même plus osé leur proposer de venir dans les bureaux. J'ai l'impression que rien que le nom de « *maktab* » les effraie. C'est aussi sûrement dû au fait que désormais, il y a des CRS qui patrouillent dans le centre, on est dans un monde plus policé...

Deux bagarres entre kurdes la veille au soir, mardi 26 février, dans les alentours (couteaux et armes à feu)

Michel Mériaux partage mes impressions sur la tension générale. Il m'apporte une information complémentaire, que je ne savais pas encore, hier soir, mardi 26 février, vers 20 heures, il y a eu une bagarre devant la boulangerie de Sangatte. Deux kurdes se sont blessés à coup de couteaux. Il semble que l'un ait été touché en plein cœur. Les pompiers les ont emmenés aux urgences à Calais. Une enquête judiciaire a

commencé. D'habitude, ajoute-t-il, ils s'arrangent pour rentrer au centre, même blessés, pour éviter la police, mais là ils n'ont pas pu...

Le même soir, un peu plus tard, vers 22 heures, il y a eu une autre bagarre, dehors, dans la nature, non loin du centre, dans les prés ou les fourrés. Mais cette fois, et pour la première (d'après les journaux), ils ont utilisé des armes à feu. Deux kurdes se sont tirés dessus, l'un a été blessé au bras, l'autre à la jambe. Rentrés directement au centre, la croix rouge les a emmenés à l'hôpital, pour enlever les balles. Mais là encore, comme il y a blessure par arme à feu, la police risque de s'en mêler...

En fait, selon un membre de la croix rouge, depuis la dernière bagarre qui avait éclaté à l'intérieur du centre, le jour de mon départ de ma visite précédente, le 31 Janvier au matin, il semble qu'on puisse plus clairement individualiser deux groupes kurdes opposés, alors qu'avant, jusqu'alors, les bagarres avaient lieu entre kurdes et afghans. Maintenant il y a clairement 2 clans de passeurs kurdes en compétition. Aujourd'hui, poursuit le membre de la CR, on a aussi trouvé un couteau de chasse grand comme ça, énorme, dans la cabine 15. La découverte des armes à feu ne date pas d'hier mais de ces dernières semaines, où il y a eu plusieurs fois des bagarres au couteaux ou aux armes à feu.

Un kurde irakien de Sloumaniyyeh, «occidentalisé», qui parle arabe, persan, turc, italien

Très mate de peau, méditerranéen, plutôt petit mais carré, les cheveux un peu plus longs que de coutume, un parka imperméabilisé rouge et des tennis noires compensées, il a un look beaucoup plus occidentalisé que la plupart des Kurdes de Sangatte, qui ressemblent souvent plus à des montagnards ruraux un peu rachitiques. De toute évidence, on voit qu'il a vécu en occident. Il doit avoir une trentaine d'années. Il me parle tour à tour en arabe, ou en italien. Pour quelqu'un qui n'est resté que 6 mois en Italie, il parle très bien la langue. Il se déclare doué pour les langues de nature. D'ores et déjà, en tant que kurde, il déclare parler parfaitement toutes les langues des pays où se trouvent les kurdes : l'arabe, le persan et le turc, et bien sûr le kurde. Son ami, qui est avec lui, parle aussi toutes ces langues, mais pas l'italien. Ce dernier parle peu et reste effacé. Quant à lui, il m'explique qu'il aurait pu se marier en Italie, où il vivait, à Rome, chez une fille qui désirait qu'il en soit ainsi. Mais lui ne voulait pas rester en Italie où il n'avait, pendant ces 6 mois, trouvé aucun travail. Ce pays ne semblait lui ouvrir aucun horizon professionnel. Il a dû vivre aussi en Turquie. Il essaie de me pousser à faire un entretien avec son camarade, parce que lui, dit-il, de toute façon ne parlera pas. Il a une histoire trop compliquée et trop longue. Dans tous les cas, il serait obligé de mentir, il ne pourrait absolument pas me dire la vérité. Mais l'autre prend l'air timide. Ils ne savent pas très bien qui je suis et veulent avoir plus d'informations. Chercheuse, il n'a pas tellement l'air d'y croire. A un autre moment où je le recroise, il semble plus en confiance et commence à évoquer sa vie en Irak. Il est né à Sloumaniyyeh mais a fait ses études à Bagdad dans le tourisme jusqu'à l'âge de 18 ans (à Sloumaniyyeh, il n'y avait pas d'université). A cet âge là, on a déclaré qu'il était obligé de faire son service militaire. Du coup, il n'a pas obtenu le diplôme qui sanctionnait la fin de ses études, alors qu'il était plutôt brillant. S'il avait été irakien, d'autre part, ajoute-t-il, il aurait pu obtenir une bourse d'études pour aller étudier à l'étranger. Bien que privé de diplôme, il a ensuite travaillé dans de grands hôtels à Bagdad. Quelqu'un vient à ce moment là nous interrompre, et le voilà

qui prend la fuite, bifurquant en vitesse sur la droite, en prétextant devoir y aller... Le jour de mon départ, il aimerait venir avec moi en train et rentrer en Italie...

Retour de Diyyâ, l'irakien de Bagdad, grand hall, mercredi 27 février vers 22h

Alors que je suis en train de discuter sur un banc, peut-être à ce moment là avec les deux irakiens kurdes qui parlent turc et celui qui parle italien, peu importe, tout un coup je vois se profiler l'ombre de Diyyâ, le neveu de Mayyâda. Non, pas lui ! je n'espérais pas le voir de retour, alors qu'ils étaient partis depuis lundi. Il me fait un signe, souriant malgré lui, en s'avançant. Et bien non, ça n'a pas marché. Mayyada est déjà allée se coucher, elle était épuisée. En fait ils sont arrivés plutôt il y a deux heures. Bientôt, les deux petites, qui n'étaient pas loin, arrivent. Puis Abou Hishâm, l'irakien de Mossoul d'un certain âge (45 ans environ) qui était parti avec eux. C'est un chrétien. Il y a aussi un autre irakien de Mossoul, plus jeune, mais qui n'a pas participé à leur aventure. Diyyâ m'explique : depuis leur départ, lundi 25, le matin de mon arrivée, il n'a pas dormi. Le jour où ils sont partis, ils ont d'abord pris un bus, mais ensuite il n'y avait pas de correspondance et ils ont dû poursuivre à pied. Ils ont marché durant cinq heures sous la pluie battante et la grêle, dans la boue, à travers la campagne. Ils étaient nombreux. Oum Mourâd et sa fille étaient aussi avec eux. Mais elles n'ont pas pris le même camion et pour l'instant, ils n'ont pas de nouvelles. Les passeurs les ont guidé ainsi jusqu'à une vieille baraque abandonnée, une étape qui était prévue, où ils ont passé la nuit, à même le sol, dans des couvertures humides. Le lendemain matin, ils sont partis pour se rendre sur des aires de stationnement et ont embarqué dans l'un des camions qui n'est parti que bien plus tard, vers 2 heures du matin. Mais le camion, une fois sur le port de Dunkerque, n'a pas pu embarquer avec eux, car ils ont dû descendre avant, à l'issue du contrôle. Aujourd'hui, toute la journée, de 8 heures du matin à 17 heures, ils ont été placés en garde à vue (*hajz*). L'irakien de Mossoul, Abou Hishâm a reçu un avis de quitter le territoire dans les 5 jours et on a pris ses empreintes. Pas les autres parce qu'on ne fait pas ça aux familles. Diyyâ me rappelle qu'ils en sont à leur quatrième tentative. Mais pour les familles, il sait que c'est plus difficile. Les deux petites gazouillent toujours dans un langage qui me paraît incompréhensible. Mais Diyyâ me rassure : elles parlent vraiment d'une manière spéciale, même Abou Hishâm ne les comprend pas. Toujours est-il qu'elles n'ont pas l'air du tout épuisées, ni tracassées. Diyyâ ajoute qu'elles ont été héroïques et qu'elles veulent montrer qu'elles sont fortes, même plus que les adultes. En fait elles comprennent la situation. Mais Mayyada est découragée (*taabane ktîr*), Abou Hishâm me le confirme. Je me rappelle que l'égyptien m'a dit que Diyyâ, Mayyâda et les deux petites ont payé 2300 dollars à tous ensembles pour cette tentative épuisante qui a échoué. Pour leur redonner un peu courage, j'évoque le souvenir de Souzân et son petit garçon. Mais selon Diyyâ, les familles kurdes, c'est différent : ils sont habitués à la vie dure et aux déplacements dans les montagnes, ce n'est pas comme les familles arabes.

L'autre irakien de Mossoul, comme Abou Hishâm, a les yeux clairs. Tous deux sont installés dans la tente bleue qu'ils appellent encore « tente des arabes » (*khaymet al-aarab*). Ils se disent disponibles, demain ou un autre jour, de faire un entretien avec moi. La forme des yeux, aussi, en plus de la couleur, évoque un physique sumérien, un peu statuaire, bien différent des kurdes. Le dialecte aussi, le véritable arabe irakien, diffère, surtout dans la prononciation. En fait les Kurdes ne le parlent jamais aussi bien qu'eux et le simplifient. Souvent, ils parlent un arabe « *moukassar* », cassé, c'est

à dire qui n'est pas exactement coulant. Abou Hishâm, Diyyâ et l'autre de Mossoul, parlent maintenant de Abou Haydâr, l'irakien chiite de 52 ans. Ils disent qu'il est parti ce soir, vers 18 heures, faire une tentative à son tour. Bien sûr pour l'instant, c'est encore tôt pour avoir des nouvelles.

Discussion du soir avec Moustafa, l'algérien de Bonne, et Pedro, le portugais.

(mercredi 28 février, vers 1 h)

Comme je remarque encore un type, arrivé parler avec nous alors que j'étais encore avec les irakiens, avec les mains bandées (bien qu'il explique qu'il avait déjà ce problème avant d'arriver à Sangatte), je demande à Moustafa, qui lui est là depuis 4 mois, s'il n'a pas constaté qu'il y avait plus de blessés ces derniers temps, ce qui moi, me frappe. Aujourd'hui, j'ai vu beaucoup de béquilles, de mains bandées... Mais Moustafa, le dernier mois, me rappelle qu'il était tout le temps à l'hôpital, à cause de ses reins. Cependant, il a entendu dire qu'il y a environ 10 jours, quarante d'un coup avaient réussi à passer en train, dans la même nuit. Ce qui a provoqué un effet boule de neige, la nouvelle s'est vite répandue. Evidemment ça a encouragé les autres à tenter aussi leur chance. Mais en ce moment, en train, poursuit Moustafa, pas plus de 4 ou 5 par nuit réussissent à passer. Il y a aussi certainement plus d'accident en raison de la pluie et du mauvais temps. Enfin, dit-il, en se faisant volontairement plus mystérieux, il y a beaucoup de problèmes ici...et tu vois... je sais tellement de choses ici...depuis le temps que je suis là...que je suis même considéré gênant... Il cherche maintenant à me faire comprendre qu'ici, chacun espionne chacun de mes geste, et qu'il ne vaut peut-être pas qu'on me voit trop avec lui : il sait trop de choses. Pedro, le portugais, qui est encore là acquiesce, en disant, en français « il est très intelligent, très intelligent », comme pour dire : redoutable. Comme je fais le bilan de ma journée - pour la première fois, je n'ai réussi à faire aucun entretien - en leur faisant par de la suspicion que j'ai rencontrée, souvent, ils me disent que ce n'est pas étonnant, avec les problèmes qu'il y a... Pedro pense que ce serait mieux que je sorte un peu, que j'aille à Calais, ce sera peut-être plus facile de parler aux kurdes, que tu rencontreras de toute façon aussi là-bas. Pedro me donne rendez-vous le lendemain matin à 9 heures mais je crois que je ne me réveillerai pas.

Jeudi 28 Février (4^{ème} jour)

Promenade matinale à Sangatte

Le matin, il y avait une éclaircie, avec un peu de soleil, moins de vent aussi. La seule fois dans la semaine où le reste du temps, il n'a pas cessé de pleuvoir et de venter. J'en ai profité pour aller un peu me promener au village de Sangatte. J'avais aussi besoin de prendre un peu l'air. Dans l'allée qui descend du camp et au niveau du carrefour de la route, près des grillages, il y a toujours des petits groupes de personnes, debout, en train de discuter. On en voit aussi d'autres couper à travers champs, vers le village sans-doute, des silhouettes sombres et bien couvertes, manteaux, parquas, bonnets ou cagoules, que l'on remarque de loin. Au village, je n'en ai rencontré qu'un, rentrant de la place de la mairie, où il y a aussi une poste.

L'unique rue, qui longe la mer cachée derrière des bâtiments ou une dune, était déserte, pas âme qui vive. J'ai escaladé la dune (il y a des petits escaliers prévus à cet effet) mais de l'autre côté la mer était haute. Pas moyen de se promener sur la plage comme la dernière fois. Je ne savais pas qu'il y avait des marées, ni que la mer montait si haut... ça pourrait être dangereux... Je vais m'acheter aussi le journal, dans l'un des deux bars du village. Il y a un article dans la voix du nord ou le littoral (j'achète les deux) sur la bagarre de mardi soir, entre deux kurdes devant la boulangerie. On parle aussi de la bagarre dans les champs, avec pour la première fois des armes à feu.

Entretien (E16) avec Jathim, kurde irakien de Irbîl, passé en Allemagne

Nous discutons dans le hangar, devant la clôture de distribution. Jathim, brun, de taille moyenne, est encore un kurde irakien, mais cette fois de Irbîl. Il est jeune (environ 30 ans), marié depuis 4 ans et père de 2 enfants de 2 et 3 ans. Chauffeur de taxi, indépendant, il gagnait bien, dit-il : environ 15 dollars par jours, soit 200 dinars suisses. Et puis là-bas, s'exclame-t-il la vie n'est pas chère ! La nourriture, les vêtements, tout, *bi balesh*, ça ne coûte rien ! Ce n'est pas comme en Europe ! Ici, poursuit-il, tout est cher ! Et visiblement, il ne s'y attendait pas. Bien que de Irbîl, (la capitale de Barzânî), Jathim appartient au parti adverse de Talâbânî. Barzânî *mou zein*, s'exclame-t-il : il n'est pas bien ! En 1996, il a fait venir l'armée irakienne au Kurdistan du Nord, il y avait 2000 chars (*dabâbât*), non seulement à Irbîl mais aussi à Sloumaniyyeh. Il explique qu'aujourd'hui, les Kurdes sont pour la plupart avec Talâbânî. Mais Jathim l'a payé, puisqu'il a fait 5 mois de prison où il a été torturé, à l'électricité s'exclame-t-il, en indiquant son dos d'un geste, ça se voit encore ! Pour sortir il a payé la somme de 2000 dollars (*20 waraq*). Celui qui n'a pas d'argent reste en prison pour le restant de ses jours, poursuit-il. Jathim explique qu'il avait envie de voir l'Europe. Tout le monde part, dit-il, j'ai fait comme les autres. Maintenant, il ne peut pas rentrer. C'est impossible, dit-il, avec un signe d'impuissance, j'ai payé 5000 dollars pour venir jusqu'ici (*khamstn waraq*)!

Parti de Irbîl, il est passé à Dohouk (il y a des montagnes partout, dit-il) puis de là, en Turquie. Embarqué à Ismîr, il est arrivé en bateau à Crotone, dans le sud de l'Italie. C'était un bateau de 450 personnes, tous des clandestins. La plupart des passagers étaient kurdes, c'était surtout des Kurdes Turcs. Il estime que les Kurdes Irakiens étaient plus d'une centaine. Il y avait aussi des Afghans, des Pakistanais... Cette traversée était organisée par la mafia, c'était un accord entre Turcs et Italiens (*ittifâq baynat Tuquyya wa Italia*). Les clandestins ont voyagé comme des passagers normaux. Jathim a payé ce trajet 3000 dollars qu'il a déposé dans un bureau à Ismir, une agence de voyage.

A l'arrivée, les clandestins ont été réceptionnés dans le camp de Crotone. Dans un camp, comme ici dit-il, géré aussi par la Croix-Rouge. Mais plus grand qu'ici, il y avait au moins 2000 personnes. Jathim y est resté 15 jours, ce qui est la durée maximale. Après cela, poursuit-il, ils nous donnent chacun 300 dollars, elle est bien l'Italie dit-il, pourquoi la France ne fait pas pareil ?! Avec ces 300 dollars, Jathim est allé à Rome, où il a passé une nuit à l'hôtel, pour le prix de 50 000 livres. Le lendemain, il a pris le train pour l'Allemagne. En Italie, on a pas relevé ses empreintes. Jathim a fait une demande d'asile en Allemagne, il est resté 9 mois à Munich. Oui, dit-il, dans le camp, ici, il y en a plein qui étaient en Allemagne aussi, et même en Suède ! Plein ! Durant toute sa demande, Jathim n'avait pas le droit de sortir

du périmètre du quartier qu'on lui avait assigné. Au bout de ces 9 mois, il a eu un refus, et l'ordre de quitter le territoire (*rafid wa tard*). Quant on a ça, on a plus de chance d'obtenir l'asile en Grande Bretagne, déclare-t-il. En Allemagne il explique qu'il y a beaucoup de kurdes irakiens et qu'ils sont surtout de Irbîl. Il y avait des amis, plusieurs familles de proches... Mais là-bas, ce n'est pas comme au Kurdistan, dit-il, il n'y a plus d'entraide, ils vivent à l'européenne... la vie est chère... Jusqu'à il y a 4 ans, l'Allemagne donnait l'asile, poursuit Jathim, avec un appartement et du travail, mais maintenant non, c'est fini.

A Sangatte, Jathim -qui précise qu'il n'a pas d'argent pour partir en camion, a fait des tentatives en train, dans les trains de marchandises sous le tunnel. Hier, nous sommes partis à l'assaut du train (*li houjoun al-qitâr*) à 150-200... On saute les grillages... la dernière clôture est électrique, mais la décharge est légère (pas comme les tortures !). Six ont réussi. Mais moi : *no chance!* Je suis arrivé depuis 5 jours et j'ai essayé les 5 soirs, tous les soirs ! *no chance !*

Maintenant c'est au tour de son camarade : **un kurde irakien de 18 ans, de Dohouk**, ville du Kurdistan autonome située à 67 km de la Turquie. A Dohouk, il est allé à l'école dite élémentaire, de 7 à 13 ans, ensuite il a travaillé en vendant de l'essence. Parti d'Irak à l'âge de 17 ans, il a aussi fait une demande d'asile en Allemagne où il est resté un an, dans les mêmes conditions, sans pouvoir sortir du quartier. Il a aussi été refusé (*rafid*) et invité à quitter le territoire (*tard*). A Sangatte depuis un mois, il fait tous les soirs des tentatives, surtout en train. No chance ! Une fois il a pris le bateau et est arrivé à Douvres. Manque de chance, le chauffeur a ouvert le camion un peu avant le débarquement : les 4 passagers clandestins dont lui, ont été renvoyés à Calais. Il a bien un frère en Suisse depuis plus d'un an mais il est toujours sans papiers...

Un kurde syrien de Hassakéh

Il dit d'abord être kurde d'Irak, puis kurde d'Irak ayant vécu à Damas... puis abandonne ce mensonge qui n'était dicté que par la peur. Il vivait donc à Damas. Il me dit qu'en Syrie les kurdes ont une carte d'identité avec la mention « ajânîb » (étrangers) et qu'ils n'ont pas le droit d'acheter ni de louer un appartement, sauf au nom de quelqu'un d'autre... Il est venu seul, arrivé depuis quelques jours. Tous les autres sont irakiens. Lors de ma visite précédente on m'en avait présenté un autre, un kurde syrien aussi, un ingénieur. Il est encore là.

Entretien (E17) avec Ali, « chauffeur de Talâbânî », kurde irakien de Sloumaniyyeh

Relativement grand par rapport aux autres, plus corpulent. Un bonnet sombre fait ressortir ses yeux noirs. Une certaine prestance, la rigidité militaire du Peshmergas. Debout, au milieu des allées entre les premières rangées de cabines, il discute avec une ou deux personnes, grave. De Sloumaniyyeh, il est à Sangatte depuis 5 jours. Jeune, environ 26 ans, il n'est pas marié. Lui et sa famille ont vécu 8 ans à Bagdad. Mais Bagdad, dit-il, ce n'est pas mon pays. Ce n'est une zone kurde. Lorsqu'il a eu 8 ans, lui et sa famille sont allés à Irbîl. Depuis 1996, lors des 40 jours de l'occupation irakienne (à Irbîl comme à Sloumaniyyeh), après avoir fui vers l'Iran (comme tout le

monde l'a fait en 1991), à 10 km de la frontière, dans les montagnes à cet endroit toujours enneigées, ils passent à Sloumaniyyeh. Les personnes rattachées au mouvement de Talâbânî ne pouvaient pas rester dans la zone de Barzânî. En 1998, l'accord de Madeleine Albright a marqué une trêve dans le conflit entre les deux partis, mettant fin à une guerre ouverte qu'ils se menaient depuis 1994. Peshmergas (combattant kurde) pendant près de 8 ans pour le parti et l'armée de Jalâl Talâbânî, Ali, les dernières années, était aussi son chauffeur personnel. Plusieurs chauffeurs se relaient explique-t-il, afin d'éviter d'être reconnus et de mettre notre vie en danger. En tant que Peshmergas, exerçant dans l'armée, il touchait 700 dinars suisses par mois alors qu'il était payé 1700 dinars suisses par mois comme chauffeur, un salaire fort intéressant. Il explique qu'il y a véritablement plus de démocratie du côté du Kurdistan de Talâbânî, ce n'est pas étonnant, c'est un penseur (*moufakkir*), il a fait de longues études. Barzânî en revanche, est un homme de tribu (*qabîlî*), dans son parti, il regroupe ses proches, la transmission des pouvoirs est héréditaire. Il est beaucoup moins populaire. Ali n'a pas été à l'université mais me dit qu'il y en a une à Sloumaniyyeh, peut-être pas pour toutes les matières. L'enseignement se fait en kurde... lui a seulement été à l'école. Dans la région autonome il y a des écoles kurdes où le programme arabe n'existe pas, il y a les deux.

Parti pour quelle raison ? ... j'ai eu un problème (silence)... De toute façon, 8 ans comme Peshmergas, c'était suffisant... j'ai envie de faire autre chose... découvrir la liberté. J'ai de la famille en Grande-Bretagne.

Son voyage lui a coûté 8000 dollars. Comme il n'y a pas d'avion d'Irak en Turquie, j'ai fais comme tout le monde. Une marche de 5 jours pour passer de l'Iran à la Turquie, via les montagnes. Puis un voyage clandestin en camion, organisé par un *kashakhshî* (passeur kurde). En Turquie, par contre, il a pris l'avion jusqu'à Paris, avec l'achat d'un faux visa sur son passeport. C'est pour ça que c'était plus cher.

Non bien sûr, je n'ai pas demandé l'asile en France. Qu'est-ce que je ferai en France sans papiers? La France c'est seulement pour les Algériens et les Marocains, les irakiens il y en a très peu, peut-être une centaine. Ali est donc parti directement pour Calais, pour rejoindre l'Angleterre où il a de la famille et des amis. Tout le monde va en Angleterre. Il fera une demande d'asile.

Essayer en train ? Jamais de la vie ! Ce soir il fera sa première tentative, mais il ne sait pas comment. Ça c'est le *kashakhshî* qui sait, lance-t-il, l'air décisif et un peu énigmatique, moi je ne sais pas. Au Kurdistan, oui, le camps de Sangatte est connu, mais on ne sait pas que le passage en Angleterre est difficile.

Un autre venu nous rejoindre : tu as vu ?! : le chauffeur de Talâbânî !

Ils me parlent ensuite du massacre récent d'al-Qaiida (fin 2001) au Kurdistan autonome, non loin de Sloumaniyyeh, où 30-40 personnes ont été égorgées. C'est sur internet... sur le site du puk.

Devant l'infirmerie, un iranien kurde blessé

Assis sur un banc, il attend son tour à l'infirmerie. Blessé au visage (traces de coups, hématomes), il porte un jean's complètement tâché et déchiré. Iranien et kurde, jeune, en état de choc, fatigué, il explique dans un anglais très approximatif qu'il s'est laissé tombé d'un train, ou plutôt qu'il a sauté, après avoir constaté qu'il ne se dirigeait pas

vers l'Angleterre mais allait vers Paris. D'après lui, le train devait aller à 60 km/heure (ou après 60km ?).

Devant l'infirmierie, un kurde irakien blessé au pied

Un jeune kurde irakien de 22 ans, célibataire, attend aussi son tour. Il était boulanger (khabbâz) à Sloumaniyyeh. Calme et souriant, il a l'air mieux en point, mais s'est fait mal au pied. Son jean's est également en très mauvais état, tâché et déchiré, et il est chaussé de chaussures trop petites qu'il a trouvées dans les vêtements distribués par la CR. Depuis qu'il est à Sangatte, il a fait plusieurs essais en train.

Visite de Mayyada, l'irakienne de Bagdad (E30), cabine 22, 28 Février, à partir de 16 h)

La cabine 22, familiale, est réputée pour être la mieux tenue du camp. Le personnel de la CR les en a félicités. L'espace longitudinal de la cabine « algéco », - sorte de caravane sans roue plate et rectangulaire dont l'entrée est surélevée d'une marche, est en ce moment partagé en 5 « appartements » pour 4 familles, séparés par des draps pendus en guise de cloisons : au fond et à droite de l'entrée, côté grandes tentes jaunes, une famille égyptienne récemment arrivée : un petit enfant et un couple sur la quarantaine, une femme bougonne en manteau islamique et un petit bonhomme à l'air comique, bedonnant et barbu, avec des lunettes à verres doubles et un gros bonnet en laine (on les voit de temps en temps entrer et sortir). Face à l'entrée, le couloir, toujours propre, que les femmes (toujours Mayyada et l'albanaise Christina) se relaient pour nettoyer à la serpillière tous les jours, permet de circuler d'un bout à l'autre de la cabine. Sur le mur de l'entrée à gauche, il y a même un petit lit qui ne sert plus à personne depuis l'avant-veille et fait office de petit canapé pour les invités. Face au couloir, d'un mètre de large, des tentures de toiles ou de draps blanc-cassé, délimitent trois espaces consécutifs : deux pour les albanais (d'après Mayyada, une seule famille) qui comprennent deux couples, celui de Christina et son gros mari rigolard plein de colliers en or, et celui d'une autre fille jeune aux cheveux courts, avec deux ou trois gamins (dont le mari ne semble plus là ?). Le troisième espace, à l'angle, avec des tentures formant un arrondi, abrite depuis l'avant-veille un couple kurde sur la quarantaine, sans enfants. D'après Mayyada, mise à part la veille où ils sont sortis dans la soirée faire une tentative, ils passent leur temps à dormir, en ronflant bruyamment.

L'espace de Mayyada, à l'autre bout du couloir, accessibles derrière d'autres tentures, comporte un lit à hauteur, sur la gauche quand on entre, parsemé de jouets et peluches distribués par la Croix Rouge, et en face, sur la droite, un grand lit, ou un matelas assez bas, tout bien bordé, nappé abondamment de draps, couvertures et édredons provenant aussi de la Croix Rouge. Au milieu des deux lits, il y a une petite allée, juste de quoi se déplacer. Le mur du fond, face à l'entrée délimitée par les tentures, est celui de l'extrémité de la cabine. Une paroi légère et plastifiée, dotée d'une fenêtre (avec des rideaux de fer toujours baissés) donne sur les allées bruyantes du camp entre les cabines. Juste en dessous de la fenêtre, il y a un petit radiateur incorporé dans le mur, permettant à la pièce d'être bien chauffée. Dans l'ensemble de la cabine, il n'y en a que deux, l'un à chaque extrémité de la structure.

Pour moi, c'est toujours un plaisir de rendre visite à Mayyada. En contraste avec l'extérieur bruyant et louche, peuplé de passeurs et de jeunes célibataires agglutinés

en masse, c'est ici l'univers familial calme et chaleureux, *Jaw al-Usra*, pour reprendre l'expression en arabe de Mayyada, qui partage mon sentiment et semble fière de se sauvegarder un espace familial.

Cette fois si je suis venue, cet après-midi du mercredi 28 février, c'est parce que je sais d'après Diyyâ, vu la veille au soir et leur ami de Mossoul, Abou Hishâm, que Mayyada est très fatiguée, et que leur dernière tentative de trois jours l'a fortement découragée. Pourtant, à première vue, il n'en paraît rien. Mayyada, entièrement revêtue de vêtements comme neufs qu'elle a trouvés la veille dans les distributions de la Croix Rouge, avec un pull bleu qui lui va à ravir et un pantalon noir impeccable, assise sur le petit lit à hauteur, ses longs cheveux noirs détachés, a l'air plutôt reposé. Elle m'accueille toute souriante. Mais pour Mayyada, cette dernière tentative a été plus qu'humiliante (*bahdala*). C'est en cela qu'elle est découragée, elle commence à ne plus y croire. Elle a l'impression qu'on s'est moqué d'elle. Lorsqu'ils sont rentrés, la veille au soir, elle était épuisée (*taab*). Elle a passé toute la nuit à pleurer, et une partie de la matinée. Elle n'est même pas sortie pour le déjeuner, ni pour la douche dit-elle avec une grimace, en indiquant ses cheveux (mais ça ne se voit pas). Les autres, Diyyâ et Abou Hishâm ont apporté des gâteaux et des boissons et ils ont mangé tous ensemble, ici, avec les petites, ça lui a fait du bien, dit-elle avec un soupir de soulagement, au moins ce sont des amis. Surtout, elle ne voulait plus sortir, plus voir encore ce camp. Elle ne peut plus le voir en peinture. C'est ça qui est déprimant : d'être encore là, dans ce monde qui n'est pas le leur, et qui de surcroît ne ressemble à rien. C'est long, trois mois ici. Et Mayyada rêve d'un chez-soi, elle a besoin de retrouver sa stabilité. En attendant elle s'évertue à tout nettoyer dans la cabine et dans ce petit espace qu'elle a réussi, malgré tout, à transformer en petit nid coquet et douillet, tout cela en pensant d'abord à ses filles, qui doivent être préservées.

Alors que les deux petites qui me semblent quand-même fatiguées, font mine de jouer, En minaudant, passant d'un lit à l'autre, Mayyada raconte leur dernière tentative de 3 jours, qui a duré de lundi à mercredi. Une véritable expédition. Ils étaient près d'une centaine (ou un peu moins) à faire cette marche de 5 heures, dans la boue, sous la pluie battante, dont Ouma Mourad et sa fille. Mayyada rit malgré elle de son aventure : à un moment donné elle est tombée à plat ventre, elle s'est vautrée en plein dans la boue ! Elle a dû poursuivre la marche toute dégoulinante et trempée. Les petites étaient portées la plupart du temps sur les épaules de Diyyâ et de Abou Hishâm. Ils ont été obligés de marcher ainsi, dans la campagne, car le second bus prévu n'arrivait pas (d'après le passeur qui était avec eux, il n'y aurait pas dû y avoir ce problème, ni cette marche). La police les a croisés alors qu'ils attendaient le second bus et leur a dit : pas de bus avant le lendemain matin ! Ils ont donc dû poursuivre à pied. Ensuite, poursuit Mayyada, toujours aussi critique envers l'organisation bien piètre de cette tentative (*mouhâwala fâshila*), nous avons tous passé la nuit dans une vieille baraque abandonnée (*beit mahjoura, aatîqa, qadîma*), il fallait voir ce que c'était, dit-elle ! le sol était sale, c'était tout mouillé, fait-t-elle avec une grimace accablée, même les couvertures, elles étaient plus qu'humides. Ce sont les *qashakhshî* qui nous ont emmenés là (les passeurs kurdes), il y avait plusieurs petits groupes, dont le leur et celui de Oum Mourâd. Pour elle, c'était encore plus dur, vraiment éprouvant, elle est plus âgée et de surcroît malade, *harâm*, quelle honte, elle ne peut pas se permettre ça... Le lendemain ils sont repartis de nouveau à pied, en route vers les places de stationnement éloignées des camions, avant Dunkerque. Seuls les passeurs savaient où elle se trouvait. En ce qui concerne le groupe de Mayyada (avec Abou

Hishâm, Diyyâ et les deux petites et peut-être un ou deux autres), ils ont embarqué dans un camion qui stationnait, à 2 heures du matin où ils sont restés jusqu'à 8 heures du matin, jusqu'à ce qu'il ne parte. Les *qashakhshî* ont fait monter d'abord les enfants, puis eux. Ils ont enlevé leurs chaussures, et les passeurs derrière eux, ont enlevé toute trace de boue, une fois la porte refermée, pour qu'il n'y paraisse rien. A l'intérieur aussi, ils ont pris garde à enlever toute trace de boue suspecte. Mayyada et les petites ont dormi dans le camion, parmi les cartons, malgré le froid glacial. Diyyâ lui, ne dormait pas. Lorsqu'ils sont partis, à 8 heures du matin, *moukayyifn*... ils étaient tout heureux, ils pensaient entrer dans le bateau... Mais le chauffeur a ouvert la porte en criant « go, go, go ! » raconte Mayyada avec l'air amusé. C'était un italien, dit-elle, le camion venait d'Italie et allait en Grande-Bretagne. On ne pouvait rien faire, poursuit-elle, il a bien fallu qu'on descende. Diyyâ, lui, plus vigilant, précise Mayyada, alors que nous autres nous réjouissions déjà, avait entendu le bruit des appareils, ceux qui peuvent détecter les battements de cœur ou le système à l'oxygène (CO2), mais il n'avait rien dit... Après quoi, la police nous a emmené en voiture. Ensuite ils ont passé toute la journée au commissariat de 8 heures du matin, environ, à 5 h du soir. Abou Hishâm s'est fait relever ses empreintes et a reçu un papier avec l'ordre de quitter le territoire dans les 5 jours. *Al-basâmat, mou zein*, les empreintes, ce n'est pas bon, soupire-t-elle...

Hier Mayyada a eu son mari au téléphone (Diyyâ a un portable). Il voudrait qu'on essaie tous les soirs, dit-elle, mais ce n'est pas possible, ces tentatives sont trop épuisantes et vraiment trop humiliantes (*bahdale... wa taab... !*). Mayyada n'est pas pressée de retenter, elle veut se reposer au moins une semaine pour essayer cet échec cuisant. C'est trop fatiguant, et pour elle, et pour les enfants. Elle préfère qu'ils réfléchissent bien et prennent leur temps pour organiser leur prochain passage. Ils vont s'arranger cette fois avec un autre passeur, qui a l'air mieux. Pour l'instant, ils n'ont pas payé. C'est son mari qui les cautionne d'Angleterre, en déposant l'argent dans un bureau de passeurs, qui n'est versé qu'en cas de réussite. Pour ça, ils n'ont pas de problèmes. D'autre part, la prochaine fois, Mayyada trouve que ça ne sert à rien d'essayer de si loin, en allant jusqu'à Dunkerque. Autant continuer à faire des essais de Calais. Au moins il n'y a pas cette humiliation, c'est plus près, c'est moins fatiguant. On peut y aller en taxi, et si on rate, la police nous ramène directement à Sangatte. Pourquoi se fatiguer à aller si loin, de toute façon, dit-elle, c'est une question de chance, tous les ports de la région sont contrôlés. Mais parfois, dans tous, certains camions ne passent pas au contrôle, ou encore, dans certains cas, le contrôle ne les détecte pas. Tout dépend, *hassab*, c'est vraiment une question de chance de toute façon (*ama howe chance... !*)

En 3 mois, c'est leur 5ème tentative, me rappelle-t-elle. La première fois, ils se sont organisés tous seuls, ils ont pris le train, sans payer. C'était la fois où ils sont arrivés en Belgique. Les autres fois, ils ont essayé de Calais mais à chaque fois il y a eu des contrôles avant que le camion n'entre dans le bateau. Cette fois, de Dunkerque, c'était plus cher : 800 dollars par personne (les enfants au même prix), soit une caution de 2400 dollars versée par son mari en Angleterre. Bien sûr, fait Mayyada, en roulant des yeux et en baissant le ton, l'organisation a aussi des bases en Angleterre... La prochaine fois, c'est sûr, ils vont changer de *Kashakhshî* (passeur kurde). Ceux-là n'étaient pas bien. Tout ce qu'ils se sont contenté de faire, c'est d'ouvrir la porte du camion... Si on paye plus, on peut avoir mieux, dit-elle, (une tentative bien organisée, *mouzabatta*...) mais mon mari ne peut pas non plus se ruiner, sinon après comment est-ce qu'on va vivre une fois là-bas ! ?

La conversation se poursuit avec la visite de la fille de Oum Mourâd. Celle-ci, une gamine kurde de Bagdad de 14 ans, s'exprime dans un arabe pas toujours évident à comprendre. Parties également lundi, avec Mayyada et les autres, elles ne sont rentrées qu'aujourd'hui (jeudi). Elles sont maintenant installées dans la cabine 4, avec des iraniens, après avoir délaissé la cabine 16, beaucoup trop bruyante. La cabine 16, c'était vraiment insupportable, dit-elle en s'adressant aussi à Mayyada, il y avait des va-et vient incessants, du bruit toute la nuit, on ne pouvait pas fermer l'œil. Elle m'apprend en même temps que Sara, la kurde de 40 ans de Sloumaniyyeh avec qui j'avais fait un entretien dernière fois, cabine 16, doit être à présent en Allemagne. En fait, dit-elle, peu de temps après ta dernière visite, elle a décidé de partir en Belgique, d'où elle voulait rejoindre l'Allemagne pour faire une demande d'asile. Avec Mayyada, nous parlons aussi à ce propos, de la tentative couronnée de succès de Bahâ, l'irakien de Babel. Elle m'apprend qu'il n'est pas parti en camion, de Dunkerque, comme je l'avais entendu dire, mais qu'il a réussi en entrant dans un camion qui monte ensuite sur le train. Pour ça il a payé mais c'est rare d'y parvenir. En tout cas il a réussi, il les a appelés ensuite, du Manchester. Quant à la dernière tentative de Oum Mourad et sa fille, elles ont effectué, avec Mayyada et les autres, la même marche dans la boue et la pluie, et dormi dans la vieille maison abandonnée. Mais à partir de la place de stationnement des camions, leur histoire diffère un peu. Oum Mourad et sa fille ont fait deux essais successifs en camion. La première fois, les clandestins (4 ou 5) ont été détectés par les appareils (*jihâz*) mais n'ont pas été arrêtés par la police, ce qui leur a permis de faire une seconde tentative qui a également échoué. Aujourd'hui, sa mère, du coup grippée, se repose. Du moins, c'est ce qu'elle m'avait promis, et c'est ce que je n'arrête pas de lui dire, soupire la gamine. En plus, elle n'arrête pas de fumer, fait-elle, d'un air révolté. Enfin... Qu'est-ce qu'on peut faire ? (*shou moumkin neemel ?*) soupire Mayyada, l'air soudainement découragé, on a pas de chance... *Allah al-karîm*, s'empresse de répondre la gamine pour la reconforter, comme par automatisme, « Dieu est bon », sous-entendu : « il y pensera lui-même, à nous sortir de là ». Là dessus, elle se lève, en reprenant vite ses rollers, qui lui ont été prêtés par la croix rouge.

Clôture de distribution, Oum Mourad (E28), le soir vers 22 h 30-23h (jeudi 28 février)

Le soir, plus tard, je retrouve Oum Mourad, que je n'avais pas vu depuis ma dernière visite. Dans le camp, ici, tout le monde l'aime bien. Lorsque j'arrive, un membre de la Croix Rouge, un jeune, d'origine algérienne, est en train de l'embrasser, en lui tapant sur l'épaule. Maintenant c'est à mon tour. Elle est tellement sympathique, qu'on dirait qu'on ne peut pas s'en empêcher. Je suis grippée maintenant ! dit-elle, sans se départir de son bon sourire *Eh wallâh, mougarba !* et en effet, comme le disait sa fille, toujours sans cesser de fumer ses cigarettes. Elles sont rentrées toutes les deux ce soir, dit-elle, (avec sa fille qui est là aussi, toujours avec ses rollers), vers 18 heures. C'était vraiment épuisant (*wallâh taaabnâ !*), dit-elle, on est parti depuis lundi ! Oum Mourad déclare qu'elle est à bout, qu'elle en a vraiment marre (*wallah zahqâne*). C'est à présent sa 7^{ème} tentative depuis qu'elle est à Sangatte. Le problème c'est moi, fait-elle avec déception, je ne peux pas suivre, ma fille ce n'est rien, elle ne se rend même pas compte ! Mais moi je suis trop fatiguée. J'ai mal au dos, fait-elle, en indiquant ses reins, d'une grimace... Oum Mourad se réserve encore une possibilité, une seule fois encore, s'exclame-t-elle, et si ce n'est pas la bonne, je vais en Allemagne. Si ça ne marche pas, j'irai faire une demande d'asile en Allemagne, explique-t-elle. C'est vrai

qu'en général, ils ne donnent pas l'asile aux kurdes, mais moi je peux faire valoir que je suis irakienne. De toute façon, j'ai toujours vécu à Bagdad. De plus, j'ai tous les papiers et les preuves nécessaires.

la galle, une allergie? la tuberculose? une alerte nocturne au bâtiment de contrôle

Pendant la nuit, dans mon lit à hauteur situé dans la cabine du personnel, au niveau du bas (il n'y a personne en haut) je n'arrive pas à fermer l'œil. Les couvertures se mettent à me gratter impitoyablement. Il faut dire qu'il n'y a pas de drap. Je suis habillée de la tête aux pieds, en genre de survêtement, avant tout pour me protéger de l'effet grattant. Mais il n'y a rien à faire, ça me gratte dans le cou, aux pieds, puis partout. Je me rappelle que plusieurs fois, dans la journée, autour des cabines, j'ai entendu des gens se plaindre en disant que les couvertures n'étaient jamais lavées et qu'elles leur donnaient des maladies de peau, comme la galle, ou des allergies. A un moment c'était dans l'allée d'en face, entre la cabine 1 (la mienne) et la cabine 2 des afghans. Le personnel de la croix rouge avait fait sortir tous les lits dans l'allée pour nettoyer à l'intérieur. Lorsque j'étais passée, des afghans étaient en train de secouer leurs couvertures, répandant un nuage de poussière, tout en parlant de ces satanées maladies ou allergies... Un peu loin, le soir, c'était lorsque je parlais dans les allées des cabines, à un groupe de jeunes kurdes, dont l'un s'était mis à secouer son écharpe bien fort au dessus de moi, en disant que ça le grattait. J'avais eu l'impression, qu'une des puces, au moins une, était passée sur moi ! Beaucoup avait évoqué cette maladie. Mayyada, comme les autres familles, m'avait dit qu'elle était convoquée le lendemain matin avec les enfants à l'infirmerie, à 9 heures pour se faire vacciner. Elle ne le savait pas, mais c'était à cause de l'afghan qui avait la tuberculose. En plus je tousse... Est-ce que j'aurais moi aussi la tuberculose ? Il suffit d'un ou deux postillons, m'a dit Nazenine ! Bref, comme je n'arrive pas à dormir, après plusieurs heures d'essais en pure perte (en plus mon voisin ronfle et de temps en temps l'autre se réveille et l'engueule) je me rend au bâtiment de contrôle, où il y a d'autres membres de la Croix Rouge, une télévision allumée et du café. L'un d'entre eux, plutôt vieux, recroquevillé sur un fauteuil, ronfle comme un dératé ! Rien à voir avec celui qui est dans la chambre ! A un certain moment, c'est l'alerte : les équipiers de la Croix-rouge, à 4 ou 5, se précipitent ensembles dans l'escalier de fer qu'ils dévalent quatre à quatre. Il doit être près de 2 heures du matin, ou un peu moins. Des kurdes sont en train de se battre avec des couteaux au fond de la première allée, entre la cabine 1 (la nôtre) et 2, mais tout au fond, vers les tentes.

Vendredi 1^{er} Mars, 5^{ème} jour

Entretien (E18) avec Hiwa, Kurde Irakien de Sloumaniyyeh, né en 1945

(le 1^{er} Mars vers 11 h du matin, à une table du camp, non loin du réfectoire)

Je croise Hiwa alors qu'il sort de la cabine 8, dans une allée contiguë au grand hall. C'est celui avec qui j'avais commencé à discuter au milieu d'un groupe la veille ou l'avant-veille. Je l'avais remarqué pour son grand âge, les cheveux blancs, et sa grande taille. Il est avenant, souriant de ses dents blanches. Nous décidons d'abord de discuter dans la cabine mais il n'y a pas de place et tout le monde dort, chacun sur son

petit lit, tous des jeunes célibataires kurdes. Dans le lot, j'aperçois Khidr, qui dort comme un enfant sous sa couverture. Hiwa m'explique qu'il dort normalement dans l'une des grandes tentes jaunes du fond du camp mais qu'en réalité, il se débrouille pour dormir ici. Sous les lits en fer, il indique quelques lits de camps des tentes, cachés ici, à l'insu de la Croix Rouge. Pour ne pas déranger, nous décidons d'aller discuter dehors, à l'une des tables en bois dans l'espace compris entre le réfectoire et le terrain de volley.

Pour commencer, il m'explique d'emblée, alors que nous nous dirigeons vers les tables, que leurs problèmes au Kurdistan irakien, ne sont pas d'ordre économique. De ce côté là, dit-il, la vie n'est pas difficile. La nourriture, tout, nous est donné pour moins que rien (*koul shi bi balesh !*). L'ONU fournit tout ce dont nous avons besoin. La vie n'est pas chère. Il n'y a qu'à voir les responsables des partis, ils sont riches, ils ont tout à profusion (*al ahzâb aghniyyâ', aandhon koul shi hiwayya*). Les problèmes qu'ils fuient, au contraire, sont d'ordre politique. A titre d'exemple, en 1996, lors de l'occupation du Kurdistan par les troupes de Saddam Hussein, Hiwa s'est vu confisqué sa voiture par les membres du parti de Barzani. Après quelques jours de négociation, leur ayant expliqué qu'il était un homme pauvre, etc., il réussit à la récupérer. Cependant, le parti kurde adverse de Talabani prend le relais et l'accuse d'être de mèche avec Barzani. Ils ne peuvent pas croire qu'il ait pu récupérer sa voiture si vite. Du coup, ils lui imposent une amende de 15 000 dinars suisses... Voilà, par exemple, ce que nous devons subir...

Hiwa est à Sangatte depuis très exactement 29 jours. Depuis, il essaie de partir toutes les nuits, sans repos, sauf le samedi et le dimanche où il n'y a presque pas de départ, pas de bateau et aussi moins de trains. Aujourd'hui, il n'a pas dormi depuis 3 jours après une tentative qui a duré tout ce temps. Il est allé en Belgique en camion, tenter de cette frontière de passer en Angleterre. On a aussi relevé ses empreintes. Hiwa compte les jours et préfère ne pas dormir du tout toutes les nuits plutôt que de devoir rester ici. Il n'a pas envie de s'éterniser dans ce cadre qui ne lui plaît pas du tout : la longue file des repas qui dure 1h30, la queue aux douches et l'impossibilité d'y rester plus de 10 minutes, la mauvaise qualité de la nourriture (*akl mou zîn*). Hiwa n'a jamais mangé aussi mal. En Irak, non seulement c'est très bon (il se régale en évoquant la viande grillée) mais de plus, il s'agit d'une nourriture plus grasse, plus salée, plus nourrissante. Il a l'air de trouver ça honteux de cuire le poulet à l'eau, et si fade.

Hiwa n'en est pas à son premier mois en Europe. Avant d'arriver à Calais, il a déjà beaucoup tourné, notamment en Hollande, en Allemagne, en Belgique et au Danemark.

Il a surtout vécu ces 5 dernières années en Hollande où il avait fait une demande d'asile en tant qu'irakien et non que kurde, sachant que le Kurdistan autonome est considéré comme une « zone sûre ». On nous dit que nous ne sommes pas irakiens, fait-il, mais nous le sommes bien pourtant ! (*biehkounâ al-akrâd : mantaqa amîna, al-akrâd mou iirâq... bass nehnâ iirâq*). Ce n'est qu'au bout de 5 ans qu'Hiwa a eu le résultat de ses démarches, négatif bien sûr. Cinq ans d'attente, pour rien (*khamse snîn intizâr wa ma fî natije*). Une fois débouté, après un refus (*rafîd*), il vous faut quitter le territoire dans les 28 jours, explique-t-il. Hiwa critique le caractère contradictoire du

droit d'asile (*tanâqoudât*) accordé à ceux qui ne le méritent pas et refusé au contraire à ceux qui le méritent, comme par pur hasard. Aujourd'hui en Hollande, selon lui qui dresse un tableau effarant, il y aurait des milliers de kurdes irakiens (entre 5000 et 10 000) dormant dans les rues, jetés sur les trottoirs, déboutés du droit d'asile ou attendant leur tour, sans travail... Tous à quelques exceptions près, seraient des kurdes irakiens. Hiwa était logé tout ce temps gratuitement dans un centre de demandeur d'asile (*makân al-lâjî'*) : un bâtiment avec des chambres de deux personnes et une cuisine commune où ils pouvaient faire leur repas eux-mêmes. En Hollande, ajoute-t-il, ces endroits, contrairement à l'Allemagne, sont toujours situés à la campagne. Hiwa circulait avec une bicyclette, achetée au village le plus proche. Il n'y a pas de sécurité sociale et on ne peut pas travailler, hormis trois mois dans l'été, dans l'agriculture. Mais lui ne l'a pas fait. Ce sont des travaux durs, il n'a plus l'âge. Pendant les 4 premières années, avant la décision négative du tribunal, Hiwa a reçu 39 euros par semaine. Selon lui, en Suède et en Norvège, ils donnent plus d'argent. Pendant un an, en Hollande, Hiwa dit qu'il avait un passeport (*jawâz*), qu'ensuite on lui a repris.

D'après Hiwa, la plupart des déboutés en Hollande passent ensuite en Allemagne. Mais Hiwa lui n'a pas pu le faire. Une fois, alors qu'il était encore en Hollande, il est allé rendre visite à des amis en Allemagne, où il est resté trois semaines. Il aurait oublié ses papiers de demandeur d'asile en Hollande. Pris à la frontière, on lui a pris ses empreintes. Pour cette raison, il ne pouvait pas faire une demande en Allemagne. Sur ces mots, Hiwa lève les yeux vers le terrain de Volley : nous sommes comme la balle renvoyée entre les deux filets, fait-il (*miil tâba baynat shabaktayn*), les droits de l'homme n'existent pas en Europe (*houqouq al-insân mâko bi eurouba*) ! Quant au Danemark, Hiwa n'y est allé aussi que dans le cadre d'une visite à des proches, à l'occasion d'un enterrement.

Hiwa est né en 1945, à Sloumaniyyéh. Il est père de quatre enfants de 13, 14 et 15 ans.

Sa vie, dit-il, serait trop longue à raconter... de par son grand âge, et tous les événements au Kurdistan... L'année 1994 a marqué le début du long conflit entre les deux partis adverses kurdes de Barzâni et Talâbâni, qui durera plus de six ans, jusqu'en 2001. En Mai 1994, une bagarre éclate d'abord à Qalaat-Diza, non loin de Râniâ. Avant cette période, le Kurdistan était encore unifié, on pouvait circuler et se déplacer librement. Entre 1991 et 94 Hiwâ vivait à Raniâ, une petite ville (*qadâ'*) de l'Est, où il travaillait alors dans une prison, en tant que responsable administratif. Mise à part ce travail qui n'était que provisoire, Hiwa est d'abord un commercial (*rajoul tijârî*). Depuis 1970 et ce, jusqu'en 1996, il possède une fabrique de glaces (*maamal ice cream*). Dans sa région (à l'est du Kurdistan) et encore aujourd'hui dans le camp de sangatte, Hiwa est connu sous le nom de *Wista Hiwa*, (*Wista* étant un titre honorifique ou un nom de chef). C'est comme ça qu'on l'appelle, ajoute-t-il, dans la cabine 8. Sa réputation est d'être un homme riche et généreux, toujours prêt à aider les pauvres, auxquels il offrait aussi son hospitalité. Dans sa ville (à Sloumaniyyéh), il a non seulement une voiture, mais aussi une grande maison de 3 étages, qui s'apparente un peu à un hôtel, mais gratuit. C'est plutôt un endroit pour les visites, ce qu'il appelle un « *diwân khân* ». En 1996, alors que les circonstances politiques se détériorent, au moment où sa voiture lui est confisquée, sa fabrique de glaces tombe aussi aux mains de Barzâni et Talabâni qui se la partagent. Hiwa se retrouve ainsi,

selon sa propre expression, entre deux feux (*baynat nârîn*). Plus tard, il récupère sa fabrique de glaces, mais se voit dépouillé de son propre générateur d'électricité. Du fait de la suppression de l'électricité dans toute la région, elle ne pourra donc plus fonctionner. C'est ainsi qu'en 1997, Hiwa décide finalement de partir, laissant sur place sa femme et ses enfants, toujours à Sloumaniyyeh. Il a aujourd'hui une fille de 15 ans (à la maison) et deux garçons de 13 et 14 ans qui travaillent dans une boutique (*doukkân*) et ne vont plus à l'école. La plupart au Kurdistan, poursuit-il, ne font que l'école élémentaire (*ibtidâ'iyya*), qui dure 6 ans, de 6 à 12 ans. C'est aussi le cas de Hiwâ. Au mieux, on s'arrête la fin des trois ans de l'école intermédiaire (*moutawassita*), de 12 à 15 ans. Comme l'avait signalé Hiwa plus haut, il est bien père de quatre enfants. Cependant aujourd'hui, il doit se résigner à se dire qu'il ne lui en reste que trois. L'un d'eux, un garçon né en 81, est porté disparu depuis quelques années. Il a été enlevé il y a 2-3 ans, alors qu'Hiwâ était déjà en Hollande, par des islamistes. Ces derniers sont venus le chercher chez lui et depuis, personne ne l'a jamais revu. Hiwa possède même une cassette vidéo qu'un de ses proches a récupéré au Kurdistan, des islamistes qui se seraient filmés eux-mêmes au moment de l'enlèvement du fils. Peut-être que les islamistes s'en prennent aux familles de ceux qui émigrent. Mais à cela, comme l'explique Hiwâ, il y a peut-être une autre raison. En 1996, alors que le PDK de Barzani et le PUK de Talabani se livraient bataille, les islamistes faisaient tout pour accentuer les divisions. Au Kurdistan, les islamistes ne payent pas de taxes douanières et ont ainsi les moyens de s'enrichir. Ils forment des sortes de délégations (*wafd*) et sont instrumentalisés par les deux partis (*wasîla bayna al tarafayni*). Ainsi, cette année là, en s'alliant au PUK contre le PDK, ils ont été à l'origine d'un massacre de 45 personnes du parti de Barzani, près de Rânia. Hiwâ, qui passait alors sur la route quasi-déserte de Rânia à Khalifân, de retour après avoir récupéré sa voiture confisquée, a été témoin d'atrocités commises par des islamistes sur les membres de Barzani. Un groupe d'islamistes de 4 ou 5 hommes juchés sur un camion, étaient en train de « jouer » avec les morts de Barzani. Il les a bel et bien vu : ils étaient en train de couper les oreilles des morts. Quelque chose d'horrible, des actes purement impies (*kafr*), un véritable carnage. Le but des islamistes était peut-être de grossir l'histoire, pour que les membres de Barzani se retournent avec plus de haine contre le parti adverse de Talabani qui aurait laissé faire de telles actions. Toujours est-il qu'ensuite, Hiwâ, sous l'effet du choc, n'a pas pu s'empêcher de parler. Notamment aux membres du parti de Talabani, avec lesquels il était en relation. C'est aussi pour cette raison, qui s'ajoute aux précédentes, qu'Hiwâ a déguerpi l'année suivante. Désormais, il sait qu'il ne peut plus rentrer au Kurdistan.

Hiwâ raconte ensuite brièvement son voyage mais il ne lui reste plus beaucoup de temps avant le déjeuner et il s'est beaucoup étendu sur les événements précédents. C'est d'ailleurs un peu confus. En 1997, il est parti de Zakho, avec un faux passeport, jusqu'en Turquie, où il reste une quinzaine de jours. De là, il passe à Athènes, puis en Italie à bord d'un camion entré dans un bateau. Hiwâ raconte qu'il a franchi la frontière entre la France et l'Italie à pied, à travers les montagnes. Il y avait aussi un long tunnel, mais il est incapable de dire où. Ensuite il aurait pris le train, jusqu'en Allemagne, puis de là est allé directement en Hollande. A chaque fois qu'il veut dire 1997, Hiwâ dit 1987. C'est que cette année là, explique-t-il, marque les plus beaux souvenirs de sa vie, alors qu'il vivait à Bagdad. Maintenant Hiwâ retrouve son sourire, il semble avoir fortement besoin de se rappeler des beaux souvenirs, pourquoi toujours penser aux plus mauvais moments ? Comme il est déjà 1h 30, Hiwâ passe avec moi pour déjeuner, sans faire la queue, évitant aussi le retard.

Arâm (E19), 24 ans, Kurde de Arbil

(discussion aux tables en bois, vendredi 1 mars, vers 14h)

Je discute d'abord avec Arâm lors du déjeuner au réfectoire, où j'ai accompagné Hiwâ. Ensuite nous poursuivons la conversation aux tables, où je peux reprendre mon cahier et des notes. Au déjeuner et aux tables en bois, Arâm est avec un ami à lui qui a un parcours assez similaire. Du moins tous deux ont vécu en Allemagne, dans les camps (*haym*) de demandeurs d'asile. Arâm, quant à lui, comptabilise de nombreuses années de voyage : il a quitté le Kurdistan irakien il y a plus de 8 ans, donc très jeune, à l'âge de 15-6 ans. Depuis, il a vécu successivement un an en Turquie, deux ans en Grèce, trois ans en Allemagne, puis trois ans en Hollande. A Arbil, avant son départ, Arâm travaillait dans une boutique vidéo (*doukkân video*) jusqu'à ce que celle-ci soit fermée par les islamistes. Arâm, qui n'est pas allé à l'école, et s'exprime d'ailleurs dans un arabe très approximatif, a travaillé très jeune, dès l'âge de 13 ans, pour aider sa famille. Son père est mort pendant la guerre, alors qu'Arâm n'avait que 10 ans. Sa famille est pauvre. Sa mère et sa sœur (il n'a pas d'autres frères et sœurs) vivent toujours à Arbil. Pour aller en Turquie, Arâm a dû payer la somme de 1500 dollars. Des moments de marche, alternant avec des circuits en voitures ou camions. En Turquie il a travaillé dans le commerce (*aamal tijâra*). Il avait un ami passeur auquel il a remis 400 dollars pour passer en Grèce. Il a franchi la frontière à pied : près de 12 jours de marche. Ensuite il a pris le bus jusqu'à Athènes. Il y avait un camp, mais on ne vous donne pas d'argent. Lui de toute façon n'y a pas été. Il a vécu ses deux années dans un parc, où il s'était fait un refuge dans des morceaux de cartons. Il travaillait au noir du matin au soir dans la peinture. Il a réussi ainsi à gagner près de 400 dollars. Pour passer en Italie, à bord d'un camion qui entrait dans un bateau, il a dû payer 1000 dollars. Après avoir passé deux jours à Rome, il a pris le train, passé par Vintimilles... Allé d'abord en Hollande où il a un ami, Arâm décide d'abord de tenter sa chance en Allemagne. Il passe ainsi trois ans à Cologne, hébergé dans un camp de demandeurs d'asile où il perçoit 200 euros par mois (soit 400 marks). Pendant toute cette période, il n'a pas le droit de travailler et il ne le fait pas, même au noir, parce qu'il y a beaucoup de contrôles. Débouté du droit d'asile, et après qu'on lui ait relevé ses empreintes, il est invité à quitter le territoire (*tard*). Il passe ainsi en Hollande, où il restera également 3 ans, avec la possibilité de travailler de temps en temps. Arâm est maintenant à Sangatte depuis 2 jours, d'où il compte rejoindre des amis en Grande Bretagne.

Shao (E19 bis), kurde irakien de 24 ans, son ami, a aussi passé 5 ans en Europe, dont 3 ans et 2 mois en Allemagne, et le restant en Hollande. Sachant que le passage en Grande Bretagne est difficile, il se demande s'il ne va pas retourner en Hollande, où il avait une petite amie qui serait prête à l'épouser. Il a refusé parce qu'il est sans papiers et qu'il voulait d'abord essayer de faire sa situation tout seul. Il parle le hollandais.

Selon eux, il y a en ce moment à Sangatte, de très nombreuses personnes dans leur cas, déboutés en Allemagne ou en Hollande. C'est ce que j'ai pu constater moi aussi. Ils sont aussi en contact avec deux familles kurdes qui viennent d'être chassées de Hollande et ne devraient pas tarder à débarquer. A côté de nous, à la table voisine, il y

a tout un groupe de kurdes irakiens qui acquiescent, certains d'entre eux encore, étant dans le même cas.

L'un d'eux (**Hayrâm (E20), 20 ans, kurde irakien de Halabja**) explique que son père est en Grande Bretagne et qu'on vient de découvrir qu'il avait des empreintes ailleurs en Europe, en Allemagne, où celui-ci avait d'abord vécu 4 ans. Résultat, il a été débouté du droit d'asile en Grande Bretagne (*rafd*), après l'avoir été précédemment en Allemagne... mais on ne sait pas encore ce qui arrivera par la suite. Quelquefois, de Grande Bretagne, dans ce cas, on vous chasse, parfois non (*hassab*), ça dépend... Hayrâm a aussi son petit frère avec son père en Angleterre. De plus, il a son frère aîné qui vit en Allemagne mais qui, lui, a des papiers. Jusqu'à il y a encore 4 ans environ, l'Allemagne donnait l'asile, mais maintenant c'est fini. Hayrâm est arrivé récemment du Kurdistan pour rejoindre son père et ses frères en Europe, qui lui manquent. Il est allé voir son frère aîné en Allemagne, mais il sait qu'il n'a pratiquement aucune chance, dans les circonstances actuelles, d'y obtenir l'asile. Il préfère poursuivre jusqu'en Grande Bretagne où il a hâte de retrouver son père et son petit frère, après de longues années de séparation. Comme tout le monde, pour venir, il est passé par la Turquie. Il est arrivé ensuite en Italie, à Lecce, avec le dernier gros cargo chargé de 670 clandestins débarqué dans les Pouilles fin janvier dernier. Cette traversée de 6 jours lui a coûté 2400 dollars.

Hayrâm est un grand gaillard de 20 ans au grand sourire, les dents très blanches qui ressortent sur son teint mat, une coupe un peu au bol. C'est un kurde de Halabja. Après le fameux massacre aux armes chimiques perpétré par Saddam Hussein en 1988 (Hayrâm n'avait alors que 6 ans), il était devenu impossible de vivre à Halabja. La ville est restée désertée jusqu'en 1991. Cette année là, ensuite, c'est la répression de la révolte kurde. Comme tout le monde, Hayrâm et sa famille fuient se réfugier un mois en Iran. Ensuite, de 1992 à 99, ils iront vivre à Bagdad. Aujourd'hui sa mère et sa sœur vivent de nouveau à Halabja. Son père, qui a travaillé pendant 20 ans dans le commerce des dates avec l'Iran et la Turquie, a émigré en 1997 en Hollande, avant tout pour des raisons de santé. Cardiaque, il a du y faire une opération à cœur ouvert d'urgence qui lui a coûté 48 000 dollars et grâce à laquelle il est toujours en vie. Hayrâm est allé à l'école à Halabja, jusqu'à l'âge de 13 ans (de 7 à 13 ans), jusqu'à la sixième de l'école élémentaire (*sâdis ibtiddâ'i*). A Bagdad, Hayrâm milite dans le parti révolutionnaire du Kurdistan (*hizb al-thawrî al-kurdistânî*). Il travaille aussi, mais pour l'équivalent bien piètre de 5 dollars par jours. Les choses ne sont pas chères, dit-il, c'est vrai, mais il n'y a pas de travail, ce qui fait que malgré les prix dérisoires, peu peuvent acheter. A Halabja, au Kurdistan autonome, ville relativement rurale de l'est, il y a encore moins de travail, que ce soit dans la vieille-ville qui comprend 22 000 familles environ (22 000 *beit*) ou dans la nouvelle (environ 7000 « maisons » *beit*), distante de quelques kilomètres. Mais la ville est belle, encaissée dans les montagnes, ceinte de hautes montagnes vertes qui l'été prennent un coloris jaune. Les habitants vivent aussi de la pêche, sachant que le lac voisin (*bouhayra*) regorge de toutes sortes de poissons. La situation pour le travail est déjà un peu mieux à Sloumaniyeh, la capitale du Kurdistan autonome de l'est, mais d'une manière générale, d'après Hayrâm, la situation n'est pas tellement mieux sur ce point que dans le reste de l'Irak... En attendant de parvenir jusqu'en Angleterre, Hayrâm est à Sangatte depuis 5 jours. Il a fait des tentatives avec les trains de marchandises. Il m'explique que les afghans et les kurdes coupent les bâches avec des couteaux, puis

ils entrent dedans. Il y a au moins 500 couteaux cachés dans les cabines, s'exclame-t-il en riant, et même des flingues !!!

Un kurde irakien de Paris de passage, en voiture... à l'hôtel...

(vendredi 1^{er} Mars, vers 16-17 h)

Lorsque je suis en train de discuter aux tables en bois, des gens assis à côté et à la table voisine nous regardent. L'un d'eux, coiffé d'un bonnet noir, portant une chemise claire et un blouson genre cuir, fait des yeux mielleux. Un peu plus tard il se lève et vient me demander ce que je fais. Ou plutôt me donner des conseils, presque des directives : du style ça ne sert à rien de demander à tout le monde, si tu veux des informations sur l'Irak, tu peux en trouver dans les livres. Il ne le dit pas de manière désagréable, mais plutôt sentencieuse, l'air de tout savoir. Je l'envoie balader, en quelque sorte, en lui faisant comprendre que je n'ai pas besoin de ses bons conseils. Une fois terminé mes entretiens aux tables, je le revois dans l'allée en face, une fois passée les barrières métalliques, entre les deux premières rangées de cabines (la première, de 1 à 9, et deuxième, de 10 à 18), véritable fief des passeurs. Cette semaine, en effet, cette allée (avec ses petites succursales sur les côtés) me paraît spécialement grouillante, pleine de groupes éparpillés, debout, qui discutent sérieux, alors que le bruit raisonne sous la haute toiture de tôle. Au milieu de plusieurs autres têtes, encore ces yeux mielleux sous le bonnet noir. Le type en question, plus grand que la moyenne, parle parfaitement français. Il m'explique qu'il vit à Paris, dans le 18^{ème} arrondissement, depuis deux ou trois ans. Sans se départir de son air parfaitement mielleux (et plutôt stupide), il me propose successivement et en vain, d'abord d'aller boire quelque chose ce soir dans son hôtel (de préférence du whisky) et/ou de me raccompagner le lendemain, si je le souhaite, à Paris, avec sa voiture ultra confortable où on pourra écouter de la musique tranquillement (tout en buvant du whisky)... Dommage, j'aurai peut-être pu en savoir plus sur les réseaux de passeurs !!! D'autant plus qu'il n'avait pas nié qu'il était venu là pour travailler...

Le « cousin d'Ali » veut faire une demande d'asile pour se protéger à Sangatte

(vendredi 1^{er} Mars, vers 17h-18h)

Le cousin d'Ali (avec qui j'ai parlé il y a deux jours) fait toujours en sorte de ne pas dire son prénom. Ou bien c'est moi qui sais plus ou moins tacitement que c'est inutile de lui redemander (un nom kurde). De toute façon ce n'est pas indiscret. Dans les allées, entre les deux rangées de cabines, il vient me parler. Il veut me dire de quelque chose d'important, ou plutôt il a besoin de parler. Tout en marchant, on s'éloigne du « fief des passeurs », pour rejoindre le grand hall plus anonyme, devant les douches et les toilettes, non loin de l'espace télévision et de l'entrée. Nous discutons dans le brouhaha du hangar, tout en faisant les cents pas, en tournant en rond. Le « cousin d'Ali », c'est celui qui s'est prétendu, lors de ma première visite, le cousin du « dandy à pattes d'éléphants et cheveux longs ». C'est peut-être vrai, d'ailleurs, mais peu importe. Il était garde du corps de Talâbâni (*body-guard*) et ne voit que la CIA et du business partout... Tout en marchant, les cheveux courts mais un peu hirsutes, en survêtement bleu marine et en tee-shirt, pieds nus dans des savates (il a plutôt l'air réchauffé), il déclare, toujours avec son petit air malin et fourbe, qu'il n'en peut

vraiment plus d'être ici, qu'est-ce que c'est que ça, d'ailleurs, cet endroit de *wouhoush*, de bêtes sauvages ! ? Mais comment faire pour en sortir ? Est-ce qu'il pourrait demander l'asile en France ?? Ce qu'il veut, explique-t-il, avant tout, c'est sortir de ce camp, et le plus vite possible. Si c'est pour rester là, non... C'est vrai, dit-il en riant, avec des mimiques pour feindre la plus grande absurdité, qu'est-ce que c'est que ce camp ? C'est vraiment stupide, mais oui, il faut le dire... on a réussi à recréer le Kurdistan ici, ou même quelque chose de pire !!! La même chose en plus petit, le même modèle en plus concentré... avec les mêmes divisions politiques internes, les différents partis... les clans opposés... c'est vraiment incroyable !!! Et tout ça alors qu'on fuit le Kurdistan soit disant en raison de l'absence des droits de l'homme ! Mais on refais la même chose ici en pire ! Oui, c'est vrai, reconnaît-il en riant, que dans son cas, demander d'asile, ce serait surtout pour se protéger de ce qu'il se passe ici, à Sangatte ! Pas spécialement du Kurdistan, de toute façon il n'y est plus... et à Sangatte, qui sait ? Peut-être qu'il pourrait même apporter des preuves comme quoi sa vie est en danger de mort ! Quel pays ! En tout cas, lorsqu'il est arrivé, il y a maintenant près de 3 mois (lors de ma visite en janvier, il était là depuis 3 jours), le « cousin d'Ali » n'aurait pas soupçonné que ça aurait pu être comme ça... Il était venu rejoindre un ou deux amis... oui... fait-il évasivement, eux ils travaillent dans le réseau... au début je ne pensais rester qu'un jours ou deux ... pour passer... les aider un peu... mais je ne pensais pas que ça serait comme ça... ! C'est incroyable, poursuit-il, tiens voilà... ce que je te disais hier, ce dont je voulais parler au directeur : j'ai cinq amis, oui... mêlés au trafic... qui se sont retrouvés en tôle la semaine dernière pour une peine de 3 mois, mais pourtant ils sont parfaitement innocents !!! Ils ont été accusés d'avoir tout cassé dans un chalet sur la plage de Sangatte où ils auraient pénétré par infraction (c'était dans les journaux), mais ce n'était pas eux, insiste-t-il, tout le monde y est allé avant... Le problème ici, poursuit-il toujours avec ironie, mais cette fois avec une pointe de dégoût, c'est que ce sont toujours les plus petits qui prennent ... ! En ce moment, c'est vraiment n'importe quoi, dit-il... Pff... Regardes moi ça, il y a plus de passeurs dans le camp que de types qui veulent passer !!! Tiens ! Regardes ! dit-il, toujours sur le ton de la moquerie, en indiquant des groupes ci et là, près des bancs, dans le grand hall. On les voit bien, tous les petits groupes, là en train de discuter, chacun se prépare à partir, avant 18 heures !!! Les groupes se forment, les passeurs discutent avec leurs clients, ceux qu'ils emmèneront ensuite avec eux, qu'ils aient payé d'avance ou laissé l'argent en dépôt. Il faut qu'ils les reconnaissent. En plus, en ce moment c'est l'afflux de passeurs, il y en a pleins qui viennent de toute l'Europe, d'Allemagne, de Hollande, de France, d'Angleterre... (*A cet instant, près de nous, dans un petit groupe, encore le type aux regard mielleux qui parle français et nous interrompt une minute pour savoir si finalement je viendrais oui ou non boire du whisky dans son hôtel...*) Mais nous reprenons notre conversation sans plus attendre. Mon interlocuteur ne le connaît pas. Il poursuit : Oui, là, dernièrement, il y a des gros bonnets, des types qui font un business incroyable... Qui gagnent 8000 francs par jours ? Pff... tu parles ! fait-il pour répondre à ma question (j'avais entendu parler de cette somme): là, ceux sont plutôt des types qui gagnent 80 000 francs par jours !!! (j'ai plutôt du mal à imaginer) Evidemment, quand la police intervient, eux, les gros bonnets, et c'est ça le pire, ils ont tôt fait de détalier, avec leur bagnoles... en plus ils dorment à l'hôtel... On dirait que le « cousin d'Ali » a vraiment peur de la police, mais aussi des gangs internes, surtout depuis cet afflux de passeurs coïncidant aussi avec le retour des ex-passeurs sortis de prison. Ces derniers, comme il l'explique encore, sont effectivement revenus dans le centre, après avoir purgé leur peine de cinq ans, et depuis, veulent reprendre le contrôle de la

situation, chasser les nouveaux, moins expérimentés... Plus tous ceux qui viennent d'un peu partout en Europe... Non, là, ils sont beaucoup trop nombreux sur le coup ... Trop de rivalité... D'où les bagarres continues. Et en ce moment, la tension monte. A tel point qu'à son avis, on peut prédire très prochainement une bagarre sans précédent entre Kurdes, de l'ordre de centaines contre des centaines... en ce moment, dit-il, ils se préparent, elle aura lieu la semaine prochaine sûrement, ça risque de péter d'un moment à l'autre ... le cousin d'Ali qui n'en finit pas d'ironiser sur la situation absurde du camp qui lui semble maintenant littéralement prêt à exploser, est peut-être aussi, en même temps qu'anxieux pour ce qui pourrait lui arriver, en train de me tester, histoire de vérifier que je ne suis pas de la police. Toujours est-il qu'il m'annonce qu'il est prêt à me donner tous les noms de passeurs, à m'apporter même la liste plus tard (il ne le fera pas bien sûr)... pour se protéger... ou parce qu'il en a plus que marre de cet endroit de fous... C'est tellement incroyable ici, fait-il encore, qu'il faudrait filmer, avec une caméra cachée, ça je veux même bien le faire avec toi, ça ferait un succès mortel ! Après on partage l'argent !!! D'accord ?! Peut-être qu'il ne voulait que s'assurer du fait que je n'en ai pas ? En même temps il a l'air sincèrement de ne plus pouvoir supporter d'être à Sangatte, dans cet endroit prêt à éclater, où il ne se sent plus trop en sécurité, qu'il s'agisse aussi bien de la peur de la police que des autres gangs de passeurs. Je remarque d'ailleurs qu'Ali, son prétendu cousin aux cheveux longs a disparu de la circulation ces deux derniers jours... lui serait-il arrivé quelque-chose ? Non, dit-il. Toutefois, il me semble percevoir un instant un voile d'angoisse sur son regard...

Cabine des médiateurs, Murielle informe le cousin d'Ali sur la demande d'asile

(vendredi 1^{er} Mars, vers 17 h30-18h)

A un certain moment, peut-être au milieu de notre conversation ou à la fin, comme mon interlocuteur me demandait s'il pouvait faire une demande d'asile, je lui ai expliqué qu'il pouvait aller s'informer mieux à la cabine des médiateurs et demander à parler à Oumar qui s'occupe des demandes d'asile et parle arabe. Le cousin d'Ali, soudain débordant d'enthousiasme, a voulu y aller tout de suite et souhaitait que je l'accompagne. Nous n'avons trouvé que Murielle, qui a tout de suite pris un air vexé lorsque j'ai demandé Oumar qui était déjà parti. Je ne savais pas qu'elle aussi travaillait dans les demandes d'asile. Elle ne se départit pas un seul instant de son air strictement formel et ultra-professionnel. Ici, ce n'est pas un secteur très développé, explique-t-elle (toujours assez sèchement) dans la mesure où ce n'est pas spécifiquement l'endroit pour faire des demandes d'asile. Puis elle se radoucit peu à peu, comme pour se montrer gentille à son interlocuteur pour lequel je traduis et qui prend lui aussi, son air le plus irréprochable. Elle m'explique que le centre de Cayeux, qui n'était même pas un CADA (Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asile) mais un pré-CADA (pour y placer une vingtaine de demandeurs d'asile en attendant ce stade), va fermer d'ici peu. Dans la région de Calais, pour tout le Nord de la France, il faut savoir qu'il n'y a aucun centre d'accueil. En attendant qu'une place se libère ailleurs, dans un autre CADA en France, que ce soit à Lyon, Paris, Marseille, ou autre, il faudra donc qu'il patiente ici. Mais combien de temps demande le cousin d'Ali, feignant la plus grande inquiétude, toujours avec son air de bouffon, en ouvrant de grands yeux ? Tout dépend, on ne peut pas exactement prévoir, réplique-t-elle, mais il faudra bien compter quelques mois, en moyenne 3-4 mois, voire plus. Décidément

radoucie, elle lui conseille finalement de revenir quand même s'informer auprès de Oumar, dès lundi, pour la procédure à suivre.

Tente jaune de kurdes de Rânia et Qalaa-Diza

(vendredi 1^{er} mars, vers 20h30)

Près de la cabine 22. Une trentaine de kurdes dorment dans cette tente. Ils sont tous originaires de l'Est du Kurdistan autonome, de Rânia ou de Qalaa Diza, deux petites villes de la même région, proches de la frontière avec l'Iran. Les kurdes se regroupent par affinités, par région, par dialecte. Ce sont tous des hommes jeunes, la plupart célibataires, des ruraux. De plus ils ont suivi le même itinéraire. L'un d'eux, assis sur un lit de camp, coiffé d'un bonnet de laine, moustachu, raconte, entouré des autres, son passage de l'Albanie à l'Italie (Lecce). Ils étaient une quarantaine de clandestins sur un petit bateau (*zawâriq*), entassés comme pas possible, beaucoup trop nombreux pour la petite embarcation qui a failli couler. Pour ce voyage de tous les dangers, il a dû payer la somme de 10 000 dollars. Les autres dans la tente, ont fait de même. Ils n'avaient pas le choix. Il n'y avait aucun autre moyen de passer...

Cabine 22, Mayyada et Diyyâ, les Irakiens de Bagdad (E30)

Mayyada, lors de cette autre visite (vendredi 1^{er} Mars au soir, vers 21h), me donne d'autres détails sur leur voyage. Avant de passer en Italie rejoindre Diyyâ, son neveu, Mayyada, de son côté, est restée deux mois en Jordanie, à Amman avec ses deux petites filles, Myriam (7 ans) et Sara (6 ans). Son frère l'avait accompagnée et lui avait loué un petit appartement, le temps qu'elle obtienne un visa pour l'Italie à l'ambassade d'Aman. Diyyâ, lui, avait déjà obtenu son visa pour l'Italie depuis l'ambassade italienne de Bagdad. Ce sont des visas en règle, des originaux (*asliyyîn*). En revanche ce sont les invitations (*daawa*), conditions indispensables pour obtenir le visa, qui ne le sont pas. Comme ils ne connaissent personne en Italie qui puissent leur en envoyer une pour les faire venir, ils s'adressent à une organisation « mafieuse » qui a des bureaux (*makâtîb*) en Irak et en Jordanie. C'est un ami turkmène irakien basé en Italie qui arrange la combine. Ainsi, juste pour son visa Diyyâ doit payer la somme de 5500 dollars (le prix de l'invitation est très élevé et ne garantit pas l'obtention du visa). Une fois que Mayyada a obtenu la sienne, elle peut faire sa demande de visa. Elle et ses deux petites filles payent en tout 2500 dollars pour les visas Shenghen, ce qui veut dire qu'elles ont obtenu des invitations cette fois à un meilleur prix. Elles partent ensuite en avion pour Milan (1800 dollars pour les 3 billets Amman-Milan), où un groupe de Turcs qu'elles ne connaissent pas est chargé de venir les chercher, elle et les deux petites, pour les accompagner au train pour Rome. Son mari, entre-temps a averti Diyyâ de l'Angleterre. Mayyada et les deux petites resteront 2 mois et demi à Rome, à l'hôtel, avec Diyyâ, pour le prix relativement onéreux de 130 000 livres par nuit (pour une chambre de quatre). Diyyâ, de son côté, en tout, a passé six mois en Italie. Durant un mois, au début, il a dû dormir dans le parc de Colle Oppio, au dessus du Colisée. Il a aussi passé un certain temps dans les environs industriel de Venise, chez des amis, puis, une fois qu'il a connu des gens, a été hébergé chez des amis à Rome jusqu'à l'arrivée de Mayyada. Tous conservent un très bon souvenir de

l'ambiance italienne, Diyyâ aimerait même y retourner. Leur première tentative, pour se rendre en Angleterre a été organisée depuis Rome. Mayyada et Diyyâ ont acheté des faux papiers à un réseau kurde turc en Italie (l'argent déposé sous forme de caution, n'était remis qu'en cas de réussite). Ainsi munis de faux visas, ils ont pris un bus qui les a emmenés, en passant par Paris, jusqu'à la frontière franco-britannique. Ce n'est qu'une fois arrivés là-bas que le stratagème a tout de suite été découvert par la police, devant le port de Calais. De retour à Rome, ils tentent un nouveau départ avec des faux papiers (l'argent, encore une fois, n'est versé qu'en cas d'arrivée). Cette fois, c'est en avion, en prenant un vol Rome-Londres. Mais ils sont repérés tout de suite, dès l'enregistrement, et emmenés en rétention, dans le site de l'aéroport, toute la nuit. Mayyada a eu très peur parce que la police italienne a emmené les deux petites, sans aucune explication, et qu'elles ont passé toute la nuit ailleurs. Mayyada et Diyyâ, eux, ont été enfermés dans une petite pièce minuscule avec un *mastaba*, sorte d'estrade en métal, pour dormir. Inutile de dire que Mayyada n'a pas fermé l'œil et pleuré toute la nuit, en pensant qu'elle ne reverrait peut-être jamais ses deux petites filles. D'autant plus qu'elles ne sont réapparues que le lendemain après-midi, aux mains de la police. En fait, elles avaient passé la nuit en tout confort, dans une chambre d'hôtel, et ne paraissaient pas s'être inquiétées le moindre du monde ! Mayyada, qui n'a jamais vécu pareille angoisse, n'a pas aimé la police italienne, elle les a trouvés hautains durs et frimeurs. Au contraire, la police française a toujours fait preuve d'une très grande gentillesse.

(E21) Ahmad, kurde irakien de 22 ans (vendredi 1^{er} mars au soir, vers 22h, cabine 22)

Ahmad est venu discuter avec Diyyâ et Mayyâda. Il est assis sur la petite banquette, juste à côté, dans le couloir de la cabine. Diyyâ est en train de préparer du thé (une sorte de cafetière électrique pour chauffer l'eau qu'ils se prêtent entre « colocataires » et des gobelets en plastique). Sous les conseils de Mayyâda, qui évoque le long parcours d'Ahmad, un peu atypique, je décide de faire un entretien avec lui.

Ahmad, coiffé d'un bonnet en laine noir, est très clair de peau, le teint presque rose, le visage poupon, très doux. Bien qu'originaire du Kurdistan irakien, il a vécu à Bagdad avec sa famille, depuis l'âge de 4 ans. Il est allé à l'école élémentaire (*madrasse ibtidâ'iyye*), jusqu'à l'âge de 12 ans. Ensuite il a travaillé comme apprenti avec son père, dans leur fabrique de chaussures (*maamal hidhâ'i*), jusqu'à ce qu'ils la vendent, avec son frère aîné, en 1997. Cette année là, son frère aîné, avec 7000 dollars qu'ils ont réussi à mettre de côté (*dabbarna al felous*), part pour l'Angleterre. De Amman, il prend l'avion pour la Thaïlande, puis, de là, avec un faux visa (*ta'shira mouzawara*), embarque dans un vol pour la Grande Bretagne. A l'époque cette combine fonctionnait bien, mais depuis quelques années, ça ne marche plus. L'année suivante, en 1998, toute la famille (la mère, le père et 4 frères et sœurs) part s'installer en Jordanie, à Amman. En 1999, son père meurt à Amman, souffrant d'un cancer. En 2001, aux alentours du mois de juin, il y a près de 9 mois, Ahmad, après être rentré, entre-temps en Irak, et avoir passé quelques temps en Syrie et en Libye, est de retour à Amman où il réside à nouveau six mois, le temps de préparer son départ. Depuis que son frère aîné est parti, il est fermement déterminé à le rejoindre en Angleterre. Entre-temps, Ahmad a gagné un peu d'argent en travaillant encore dans une fabrique de chaussures (*nafs al mihna*), de plus son frère lui en envoie aussi de Grande Bretagne.

Disposant ainsi finalement, de 6000 dollars, il quitte la Jordanie pour un long parcours par terre, qui le mènera de pays en pays (*mâshî min balad ila balad*) par la route de l'Est, jusqu'à Sangatte. Ahmad, qui n'a pas fait son service militaire, ne peut en aucun cas rentrer en Irak, où il risque la prison, voire la peine de mort. Nous fuyons nos dirigeants et la prison, dit-il (*harabna min hukkâm al-balad wa min al-sijn*). De plus, il n'a plus personne de sa famille sur place, sinon des proches plus éloignés (*mâ fi aandi ay wahîd henak, aqârîb, bas moush zai al-ahl*).

Ahmad prend d'abord un vol de Amman pour la Moldavie. Grâce à une invitation provenant de la mafia (*daawa mâfiâ*), puisqu'il ne connaît personne sur place (*ma aanî hâd henak*), il a obtenu un visa pour cette destination. Ces invitations (indispensables pour avoir le visa *lâzim daawa*) peuvent être achetées dans des agences de voyage (*makâtib safâriyât*) en Jordanie. L'avion pour la Moldavie transite trois heures par la Turquie. Une fois arrivé en Moldavie, Ahmad reste près d'un mois sur place, où il retrouve un autre irakien chargé de le conduire clandestinement jusqu'en Hongrie, via l'Ukraine. Ahmad passe donc d'abord en Ukraine, caché dans un camion, dans les cartons, puis d'Ukraine (où il ne reste que 4-5 heures) en Hongrie, avec d'autres moyens de transport, alternant avec des marches de nuit, à travers des forêts. A partir d'Amman, Ahmad avait arrangé tout son voyage clandestin jusqu'en Hongrie, en payant par avance la somme de 4000 dollars.

Une fois arrivé en Hongrie, Ahmad, (qui y restera 4 mois), obtient le passeport de l'asile temporaire de 3 mois, de couleur différente (*jawâz al-loujou'al-mou'aqqat min lawn moukhtalif*), après en avoir fait la demande (il n'a pas cherché à avoir l'asile définitif). Selon lui, toutefois, même si la Hongrie n'est pas un pays riche, c'est au moins un pays qui respecte les droits de l'homme.

Le passage en Slovaquie, ensuite, moyennant la somme de 300 dollars remise à la mafia, est plus difficile. S'ils effectuent le début du parcours cachés dans des camions ou autres véhicules (*sayyârât*), il leur faut ensuite de nouveau traverser des forêts très denses (*ghâbât*) et surtout, opération plus périlleuse, franchir le Danube, le plus grand fleuve du monde, selon sa propre expression (*akbar nahr fi al aalâm*). Les courants sont très forts et menacent de faire chavirer les petits canots (*zawâriq*) où ils se tiennent à quatre, s'agrippant comme ils peuvent. J'apprend aussi que Bahâ, l'irakien de Babel que j'avais rencontré lors de ma dernière visite, ce grand ours blond à l'air hagard dans son grand manteau noir, était avec lui lors de cette épopée mémorable. Je l'imagine debout, trébuchant, avec cet air hirsute qu'il avait à Sangatte. Il fallait le voir aussi, dans cet épisode ! fait Ahmad, il n'en pouvait plus, il était vraiment épuisé (*taabâne !*). D'autant plus qu'avant de franchir le Danube, Ahmad et Bahâ, qui s'étaient rencontrés en Hongrie, dans un foyer de demandeurs d'asile, ont du faire d'abord trois tentatives vaines de traversée de grandes forêts de nuit où ils se sont perdus. Lorsqu'ils sont arrivés en Slovaquie, en plein hiver, dans la neige, Ahmad et Bahâ, avec d'autres, se sont encore retrouvés dans un camp (Ahmad emploie le mot « *camp* » en anglais, avec le pluriel arabe, « *campât* »). Bahâ' et lui partageaient la même chambre. C'était des chambres de 2 ou 3 personnes. Des petits camps, très bien (*kwayyeissin ktîr*), où il y avait beaucoup de réfugiés (*lâjî'in ktîr*), beaucoup mieux que ceux qu'il découvrira ensuite en Autriche (*ahsan min Nimsa*).

Après être restés un mois en Slovaquie, Ahmad et Bahâ organisent leur départ pour l'Autriche seuls, sans l'aide des passeurs. Ils partent de nuit, seuls, simplement munis d'une carte (*le halnâ, aal-kharîta*) et effectuent une longue marche de douze

heures qui les conduit, d'abord sous la neige, puis sous la pluie, jusqu'en Autriche. Ils arrivent ainsi à Vienne, couverts de boue. La police a tôt fait de les remarquer et de les emmener dans un camp. C'est toujours comme ça, d'ailleurs, explique Ahmad, qu'ils trouvent les camps, sans avoir même besoin de demander où ils se trouvent! Ils se font toujours remarquer, de par leur accoutrement, par la police qui les y emmène directement. C'est plutôt pratique, d'ailleurs. Ahmad et Bahâ, toujours ensemble, resteront aussi un mois en Autriche. Ahmad m'explique que l'Autriche accorde très rarement l'asile (*qalîl ktîr Nimsa teqbal al-loujou'*) ou que les durées d'attente sont très longues, de l'ordre de 5 ans (*natîje baad khamsé snîn*), bref qu'il n'y a pas de possibilité de s'établir, de trouver la stabilité (*mâ fî istqrâr*). Il leur faudra encore payer chacun 400 dollars pour se rendre en Allemagne, par camion (*sayârât*). Ahmad a des amis sur place mais il ne reste que 5 jours, avant de ne prendre un ticket de train pour finalement arriver à Sangatte, de Paris. Entre-temps, Bahâ, lui, est allé voir en Suisse.

Depuis, voilà désormais deux mois qu'Ahmad se trouve à Sangatte, en attendant de réussir à passer en Angleterre. Il est arrivé très exactement le 26 Décembre. Après deux premiers essais qui ont échoué en train, par les trains de marchandise ou les camions qui embarquent sur le train, Ahmad a fait trois essais en camion, dont deux avec Mayyâda et Diyyâ. Il est arrivé deux fois jusqu'au port, puis avant d'embarquer, le chauffeur les a fait sortir. La troisième fois (sans eux) il est allé jusqu'en Belgique, à 20 kilomètres à l'intérieur des frontières. Pour revenir, il a dû marcher durant deux jours entiers. Pourtant, ils ont frappé sur la cloison du camion, pour signaler leur présence au chauffeur. Mais celui-ci n'a pas voulu leur ouvrir avant...

Combien de temps faudra-t-il encore à Ahmad pour parvenir au but ? Depuis 1998, la première fois qu'il part en Jordanie, il recherche en vain la stabilité. Depuis son départ en juin 2001, il est allé de pays en pays, de camps d'attente en camps d'attente (1 mois en Moldavie, 4 mois en Hongrie, 1 mois en Slovaquie, 1 mois en Autriche, 2 mois à Sangatte...). Le parcours des nouveaux itinérants ? Mais Ahmad ne se décourage pas. Il rejoindra coûte que coûte l'Angleterre, où il a son frère aîné, ainsi que des proches et de nombreux amis. S'il n'y parvient pas de Calais, il ira peut-être tenter à partir de la Hollande....

Moustafa l'algérien, les cents pas du soir autour du terrain de volley

(vendredi 1^{er} Mars au soir, vers minuit)

Moustafa a l'air nerveux, ou peut-être un peu mythomane... Comme il traîne toujours du côté de l'entrée, où il discute souvent avec des membres de la croix rouge, je le rencontre régulièrement, surtout lorsque je vais aux toilettes avant de me coucher, situés derrière la clôture de la croix rouge, juste à gauche de l'entrée (en arrivant du fond du camp). Moustafa reste toujours un peu à l'écart. Il ne se mélange pas trop aux autres « réfugiés » visiblement, ou le moins possible. Ce soir encore, il n'arrête pas de répéter qu'il sait beaucoup, beaucoup de choses... au point d'être dangereux pour moi... j'essaie de lui tirer les verres du nez, mais ce sont des trompes l'œil à mon avis, pour avoir l'air intéressant... ça fait 5 mois que je suis là, tu comprends ? C'est beaucoup... je suis gênant, tu comprends ? Je sais tout moi, tu sais, tout ! Bon ça va j'ai compris, accouche alors ! Entre-temps pour en savoir plus, je me retrouve en

train de faire les cents pas nocturnes le long du pourtour du terrain de volley, un espace du fond vers la droite (à partir de l'entrée) où je fais d'ailleurs peu en général, entre les tables en bois situées à droite du réfectoire et la dernière rangée des tentes jaunes. Il vaut mieux marcher ici, répète Moustafa, il ne faut pas trop qu'ils voient que je te parles, tu comprends ? Nous les algériens, comme on parle français, on est toujours soupçonné d'être des traîtres potentiels ou des balances pour la police. Ici, c'est mieux, pour moi, comme pour toi, comme ça ils ne nous voient pas... A un moment nous nous asseyons sur une des tables en bois. On dirait que Moustafa voudrait parler, dire quelque chose qui l'étouffe. Il a l'air nerveux, presque paranoïaque. Les passeurs tu comprends, je sais tout sur eux, tout ! En ce moment il y a de gros bonnets, si on ne fait pas quelque chose un réseau mafieux international terrible va se mettre en place... Mais je ne peux pas parler en ce moment, c'est trop dangereux... Peut-être le mois prochain, quand je serai sorti d'ici... je ne sais pas trop ou je serai... et puis je voudrais mieux savoir à qui j'ai affaire... est-ce que tu es vraiment motivée, la bonne personne à qui confier tout ça ? Bref, que veut-il lui aussi, me tester ? A la fin je me demande si ce n'est pas lui qui travaille pour la police !!! Et puis finalement je préfère aller me coucher plutôt que de perdre vainement mon temps à l'entendre dire de surcroît que c'est très dangereux aussi bien pour lui que pour moi qu'on nous voit parler ensemble ! Alors au moins parles ! lui dis-je, mais rien à faire...

Samedi 2 Mars, 6^{ème} jour

Oum Mourad devant l'infirmierie (E28) (samedi 2 Mars, vers 11h30, matinée), puis au réfectoire

Je rencontre d'abord Oum Mourad devant l'infirmierie, où elle attend son tour, pour qu'on lui donne des antibiotiques. Elle se plaint du trop petit nombre de médecins, et de l'impossibilité d'avoir son tour, il y a trop de monde. Pourtant dit-elle, je suis gravement malade. Je pense qu'elle a surtout la grippe, depuis cette tentative ratée sur Dunkerque, où ils ont dû marcher au moins 5 heures sous la pluie et la grêle, dans la boue. Mais ce n'est pas tout. Oum Mourad m'explique aussi qu'elle est terriblement fatiguée en général parce qu'elle est atteinte d'un cancer du rein. Elle était déjà malade en Irak, avant de partir pour la Turquie. Déjà, à ce moment là, elle n'avait plus qu'un seul rein après avoir fait l'ablation du premier. En Turquie, elle a subi une opération du deuxième, pour le déboucher, par ce qu'il fabriquait des cailloux. En plus, elle me montre des tâches de vieillesse sur la peau (du moins apparentées) qui seraient en fait dues à la tension psychologique et à la fatigue accumulée. Soudain, Oum Mourad explose en larmes : personne ne voit ce que j'ai à l'intérieur, dit-elle, entre deux sanglots, tout le monde se figure que je suis une femme forte, que je n'ai jamais rien, personne ne s'imagine tout ce que je dois endurer... Heureusement, elle ne tarde pas à essuyer ses larmes, avec un petit sourire, pour aller déjeuner. C'est le tour des familles. Nous déjeunons en silence, rapidement, avec le couple de kurdes irakiens qui partagent la cabine de Diyyâ et Mayyada, une femme plutôt blonde avec un manteau de fourrure et un homme moustachu. Comme d'habitude, ils avalent la nourriture servie à même le plateau en plastique avec le plus grand dégoût. Oum Mourad trouve que ce n'est même pas présentable, ça déborde partout. C'est mal

servi. Avant de rapporter les plateaux, elle n'oublie pas de récupérer les bouts de pain restants, qu'elle emporte avec elle.

Oum Mourad, cabine 4, (samedi 2 Mars, après le déjeuner, vers 14-16h)

Oum Mourad est désormais logée dans la cabine 4 avec sa fille. La porte de la cabine, qui donne sur la grande place, aux abords de l'espace télévision, ouvre sur une petite pièce familiale, avec cinq petits lits en tout et pour tout. Dans le fond, un mur sépare le reste de la cabine, occupée, je crois, par des célibataires. Oum Mourad s'assoit sur un des petits lits et met une cassette irakienne dans un gros appareil à cassette coloré. Sur le lit d'à côté, réservé à sa grande fillette de 14 ans, il y a un gros titi jaune en peluche, et par terre, une paire de rollers. Voilà désormais trois mois qu'elles sont à Sangatte. Leurs 7 ou 8 tentatives pour rejoindre la Grande-Bretagne ont été toutes plus vaines les unes que les autres. Oum Mourad me rappelle son parcours, tout en fournissant quelques détails supplémentaires. Elle est veuve, son mari est mort il y a bien longtemps (silence). Elle et sa fille, après avoir quitté Bagdad, ont vécu 5 ans à Istanbul. Oum Mourad, qui était déjà couturière à Bagdad, a travaillé à Istanbul tout ce temps dans un atelier de couture. Elle ne percevait pas un trop mauvais salaire, mais néanmoins plus bas que pour les Turcs, parce qu'il y a une discrimination envers les Kurdes. Oum Mourad n'est pas resté tout le temps sans papiers. Bien au contraire, elle a obtenu la nationalité turque à Ankara. Il suffisait de payer un peu. Elle parle aussi le turc, une des conditions pour avoir le passeport turc. Après avoir hésité, Oum Mourad a déchiré ses papiers en arrivant par avion à Roissy. Maintenant elle regrette cet acte, surtout depuis qu'on lui a proposé, récemment, des faux-visa à bon prix... Enfin, elle se console en se disant que si jamais elle retournait à Istanbul, elle pourrait de nouveau faire des papiers turcs... En France, en tout cas, elle ne voulait que pouvoir transiter. Elle n'a pas fait de demande d'asile. La France n'est qu'un pays de transit, dit-elle, elle ne nous sert à rien (*Faransa ma betfidna shî*). Tout ce qu'elle voulait, c'est aller à Sangatte en train, pour pouvoir ensuite rejoindre la Grande-Bretagne. Son fils aîné est en Angleterre depuis maintenant quatre ans. Cependant, il ne travaille que depuis quelques mois, dans le bâtiment. Il met des enduits muraux, des vernis... Ce n'est qu'un petit boulot, dit-elle, mais c'est déjà ça... Oum Mourad a aussi un autre fils en Turquie, arrivé là-bas après elle, et prêt à les rejoindre une fois qu'elles seront passées. Enfin, il lui reste une fille en Irak, qui fait l'université de Droit. Peut-être qu'elle viendra aussi plus tard.

Jusqu'à présent, elle et sa fille ont dépensé près de 10 000 dollars pour quitter l'Irak et arriver jusqu'ici. Oum Mourad est partie pour des raisons de santé, pour son rein. Lorsqu'elle a quitté la Turquie, les médecins lui ont dit qu'elle n'en avait peut-être plus que pour 6 mois à vivre si elle ne se faisait pas opérer d'urgence, ce qu'elle voudrait faire en arrivant en Angleterre. Mais Oum Mourad aurait surtout fait tout ce chemin pour sa fille de 14 ans. Elle tenait à la faire sortir d'Irak pour qu'elle voit et comprenne le monde, pour qu'elle puisse s'instruire, évoluer. Et si elle veut l'emmener en Angleterre, c'est aussi pour qu'elle passe sous le contrôle du frère aîné qui pourra la surveiller et s'occuper d'elle (*kay yessaytir aalaiha akhouha*). Déjà maintenant, dit-elle, elle devrait être sous le contrôle de son frère aîné. Ce n'est pas normal qu'elle soit toute seule... En plus, elle ne peut pas continuer comme ça, il faut qu'elle aille à l'école. Bien sûr, elle se mariera avec un musulman... mais pas forcément un kurde.

Bien qu'ayant vécu longtemps à Bagdad, Oum Mourad est originaire du Kurdistan irakien, de la région de Kirkouk, où ses parents sont nés et ont toujours vécu. Elle aussi y a vécu, aussi avant son mariage, vers 20 ans, où elle est partie s'installer à Bagdad avec son mari (bien entendu un homme du choix de la famille). A Kirkouk, son père a fait de la prison et a été torturé. Visiblement, c'est un souvenir douloureux. Actuellement, une partie de sa famille vit à Sloumaniyyé. En 1988 ou peu après, deux de ses neveux qui y vivaient ont été portés disparus. Depuis on les a recherchés vainement. Oum Mourad soupire, ce n'est pas une vie que nous avons dit-elle en Irak... Elle me parle ensuite de Abou Haydar, l'irakien chiite de 52 ans, dont tous les oncles et tantes, des chiites du sud, comme lui, appartenant au parti de *al-Daawa*, ont été exécutés par Saddam Hussein...

Nous parlons ensuite de la vie du camp. La veille, dans la nuit, les kurdes se sont encore battus à coup de couteaux dans une des tentes jaunes, dit-elle. En ce moment c'est toutes les nuits pareil... Cette nuit, ils sont allés se cacher pour régler leur compte dans une des tentes jaunes tout au fond, pour éviter d'être vus par la Croix Rouge. Même blessés, s'exclame-t-elle en riant, ils n'iraient à l'hôpital pour rien au monde, ils ont trop peur des enquêtes de la police ! Comme je l'avais entendu dire par la croix rouge, en ce moment effectivement, des kurdes irakiens sont sortis de prison après avoir purgé une peine de cinq ans dans la région. Revenus dans le camp, ils veulent reprendre le contrôle des passages et des places de stationnements. Il y a bien deux clans qui s'affrontent. Ces problèmes influent sur la possibilité des passages, du coup presque compromis. Dernièrement, dit-elle, les places de Calais, Boulogne ou Dunkerque sont fermées, c'est impossible de passer. La police est partout.

Pour les familles, d'autre part, bien sûr, c'est encore plus difficile. Autant les jeunes de leur côté, peuvent toujours essayer seuls, sans payer, avec l'aide des autres, autant pour les familles c'est impossible. Elles doivent payer coûte que coûte, et plus cher.

Oum Mourad m'explique aussi que depuis peu, deux chauffeurs de camions français travaillent dans le camp, avec les passeurs. Elle voudrait pouvoir partir avec un accord des chauffeurs, ce qu'on appelle un passage « *garanti* » (le mot est utilisé en français) ou « *ittifâqiyya* » (un accord). Mais le problème c'est qu'ils demandent trop cher, soupire-t-elle. Au début, ils avaient demandé 2000 dollars par personne, ensuite, la semaine dernière, tout d'un coup, ils sont revenus sur ce qu'ils avaient dit et maintenant, voilà qu'ils exigent 3500 dollars au minimum par personne... Nous avions prévu de partir avec eux, mais à ce prix là, ce n'est plus possible ! Oum Mourad, pour le moment, ne sait plus trop ce qu'elles doivent faire. La dernière tentative par Dunkerque a été une véritable humiliation (*bahdalé*). Pour sa fille, ça va, elle ne se rend même pas compte de la difficulté, mais pour elle, avec ses problèmes de santé, c'est trop dur... Pendant ce temps, sa grande fillette dodue gambade avec ses rollers dans tout le camp. Maintenant là voilà agenouillée ici dans la cabine, alors que Abd, le gros kurde molosse qui a vécu à Amman, est en train de lui confectionner des tresses. De temps à autres, à tout bout de champs, des hommes entrent, parlent en kurde, vont et viennent. De toute évidence, on est au milieu d'un réseau de passeurs. L'un d'eux d'ailleurs est le jeune qui discutait hier cabine 22 avec Diyya et Ahmad, sur la possibilité d'une nouvelle tentative par Dunkerque, ce que Mayyada n'était plus du tout prête à recommencer. Lorsqu'il parlait avec eux, il me regardait du coin de l'œil, apeuré, surtout au moment où les autres avaient prononcé le mot de « *qashakhshî* » (passeur) en me le désignant... aujourd'hui, il est plus détendu.

Un autre algérien assis avec le portugais, sur un banc, face à la cabine 4

(samedi 2 Mars, après-midi, vers 16h)

Je discute d'abord avec lui et le portugais, alors qu'ils sont assis sur un banc proche de l'espace télévision, face à la cabine 4 d'Oum Mourad, qui elle aussi, est sortie. Elle fume une cigarette, comme d'habitude, en discutant avec des kurdes, devant sa porte. L'algérien (qui parle français) et le portugais sont dans la même cabine, qu'ils partagent aussi avec Moustafa, l'autre algérien. Pour moi c'est agréable sur le moment de trouver des interlocuteurs qui parlent français (le portugais aussi se débrouille plutôt bien). Au bout d'un moment, lorsque je discute avec Oum Mourad, je me retrouve toujours un peu en marge, alors qu'un tas de types viennent lui parler en kurde... mais je ne comprend que l'arabe. Cet algérien que je n'avais pas encore vu, prétend d'abord être irakien. Mais c'est trop gros. Ensuite il dit être algérien ayant vécu longtemps à Bagdad... mais sur le ton de la plaisanterie. Pour la police en tout cas, il est toujours irakien. C'est donc le troisième algérien que je rencontre à Sangatte, après Steph (qui était déjà là lors de ma première visite, dans la tente des arabes, et Moustafa, qui se prétendait marocain). Ils me disent qu'il y en a aussi un quatrième, logé avec eux dans la cabine 5, qui héberge une majorité d'afghans. Sur le banc, l'algérien m'apprend qu'il est à Sangatte depuis près d'un mois et qu'il a déjà fait au mois 16 tentatives, aussi bien en train qu'en camion. Il me précise que les trains de marchandises avec les bâches ou de camions se trouvent au même endroit. Le problème du train avec les camions c'est qu'il ne s'arrête pratiquement jamais maintenant, il faut vraiment sauter, un truc de fous !

L'algérien et le portugais, cabine 5

(samedi 2 mars, vers 17h)

Nous discutons ensuite à un autre moment (après une pause café et prise de notes au bâtiment de contrôle). Un peu plus tard, alors que je les ai rejoint dans leur cabine, la 5, qu'ils partagent avec des afghans. On est assis sur des petits lits en fer, avec couvertures marrons, qui se font face, disposés dans un sens ou dans l'autre, côté fenêtre. La vitre est presque entièrement arrachée. C'est mieux, explique l'algérien, au moins on respire. Sinon, ce serait insupportable. Les odeurs des mecs. C'est normal, ils marchent beaucoup, et ils n'ont pas toujours le temps de se laver ici... La vue de la fenêtre donne sur les allées, entre les deux rangées de cabines. C'est un peu l'endroit où l'on peut observer le manège des passeurs. Mais l'algérien, avec son petit air amusé de la situation, préfère rester en dehors du coup. Pour sa sécurité, il fait celui qui ne voit rien, qui reste loin des problèmes. Il ne parle à personne, ou presque, ne se mêle pas de leurs histoires. Il me parle de sa copine, en France, à Paris, chez laquelle il est resté 3 semaines, mais qui l'a trompé à deux ou trois reprises, une fille de bar, qui boit trop. Mais il ne peut l'oublier. On voit bien qu'il est dans son petit monde... Autour de nous, des afghans discutent, apparemment surtout en persan, assis sur les petits lits, ou bien jouent aux cartes, juchés sur un lit à hauteur transversal, en face de la porte. Au fond, il y a aussi une autre pièce, délimitée par un encadrement de porte. A vue d'œil, il doit y avoir une trentaine de personne dans l'espace principal, et une vingtaine dans l'autre pièce.

Dans son cas, l'algérien m'explique que dès qu'il est arrivé, il a remis son argent directement à un passeur. Une somme de l'ordre de 800 dollars. Maintenant il regrette car il ne peut plus le récupérer. Il a beau faire des tentatives en camion, ça ne marche

jamais. Il sait que s'il arrivait à passer en train, ce serait hors marché mais qu'il ne reverrait pas son argent pour autant. En ce moment, dit-il, c'est tendu. Il y a même eu des bagarres à cause de problèmes avec les passeurs qui ne veulent plus rendre l'argent. En fait, quand les gens arrivent, ils débarquent ici et ils ne savent pas. Ils se disent qu'il suffit de payer, et qu'après on passe automatiquement... comme moi ! Ils font confiance ! Mais après on se rend compte que c'est autre chose ! (il rit). Maintenant, lui par exemple, ne peut pas récupérer son argent. Mais aujourd'hui, quand même, j'ai demandé à mon passeur qu'il me file un paquet de cigarettes. Il a accepté, c'est la moindre des choses !

Selon lui, comme je lui dis qu'on m'a dit que toutes les places étaient fermées, que la police était partout, c'est pareil à Calais qu'ailleurs. Il y a des contrôles partout, que ce soit à Calais, Dunkerque, au Havre... Et puis comment feraient les gens pour aller si loin, ils ne savent même pas parler français, ils ne peuvent pas aller là-bas. Et après revenir, c'est encore toute une histoire ! Des heures, voire des journées de rétention, et puis des heures de marche, non c'est pire... et encore d'avantage pour les familles... c'est trop épuisant. Et puis, où peuvent-ils dormir ? Enfin, il ne faut pas oublier que la police de Calais est beaucoup moins sévère, ils sont tellement habitués... et puis ils ne vont pas arrêté tout le monde. Au contraire, ils nous ramène ici, c'est quand-même mieux!

Cabine 22, Mayyâda et Diyyâ, les irakiens de Bagdad (E30)

(samedi 2 mars, soirée, vers 21h - 24 h)

Je retourne discuter un peu avec Mayyada et Diyya, sachant que c'est peut-être le dernier jour que je les vois à Sangatte. Mon départ est prévu le lendemain en fin de matinée et je n'aurai peut-être plus le temps. La discussion est toujours informelle, amicale. J'aime bien être avec eux. A propos de tentatives, dans la discussion, Mayyada m'apprend qu'Abou Hishâm, l'irakien chrétien (arménien) de Mossoul a déjà donné son argent à un kurde et qu'il ne peut plus le récupérer maintenant. Pour la dernière tentative, par Dunkerque, il est venu avec eux, mais c'était hors marché. C'est eux qui l'ont cautionné, depuis Londres, où son mari a déposé l'argent pour eux. S'il avait réussi, il n'aurait probablement jamais revu l'argent qu'il a confié au premier passeur !

Mayyada m'explique avec un petit air « pro » les différentes façons de monter sur les camions. On ne rentre pas toujours par la porte, mais aussi par le toit, par en haut, c'est plus difficile, il faut grimper tout en haut (avec l'aide des passeurs), ensuite se faufiler sous les bâches, uns par uns, et sauter à l'intérieur. Je n'arrive pas à comprendre comment. Le camion n'a pas de toit ? Toujours est-il que les familles, en général, entrent par la porte arrière, ouverte et refermée par le passeur, c'est plus simple. Sous le châssis, entre les roues du camion, on appelle ça « *chansi* » ou encore « *excell* », apparemment sans raison. Si il y a un accord avec le chauffeur, fait plus rare, plus cher, et plus intéressant, on appelle ça « *garanti* » ou « *ittifâqqiyya* ». On leur a parlé d'une possibilité en « garanti » pour le prix de 2500 dollars par personne, mais c'est trop cher. Après ça, comment son mari pourra-t-il vivre, avec quoi ? ! Pour le moment, ils sont en train de chercher à discuter avec un autre passeur, autre que celui qui les a emmené à Dunkerque. Celui d'hier soir, dit Diyyâ, nous propose un autre essai par Dunkerque, qu'en penses-tu Mayyada ? Mais elle l'a déjà dit, elle refuse catégoriquement d'aller encore une fois si loin pour rien. Au moins, de Calais,

dit-elle, la police nous ramène au centre, en voiture. Pourquoi se fatiguer vainement à aller si loin pour autant d'humiliation, subir la rétention (*hajz*), la police... alors que nous pouvons revenir directement au centre. Diyyâ fera comme elle voudra, quitte à n'essayer que dans une ou deux semaines, le temps qu'elle se repose, et qu'ils trouvent une solution meilleure...

Devant cette impasse, pour changer de discussion, nous parlons un peu du mari. Mayyada m'apprend qu'il a déménagé récemment et qu'il habite maintenant un quartier un peu mieux qu'avant. Ses voisins sont pour la plupart des Pakistanais, des indiens... Ingénieur électronique en Irak, il travaille désormais dans le commerce de matériaux de bâtiments, enfin quelque chose comme ça, dit Mayyâda... C'est déjà mieux que le mari de Suzan, la kurde qui était là la dernière fois s'exclame-t-elle, qui est passé d'avocat (*mouhâmî*) à boulanger (*khabbâz*)!

Mayyâda me raconte aussi ses premières impressions lorsqu'elle est arrivée à Sangatte, dans le camp. Elle et les deux petites ont pleuré une journée entière. C'était vraiment un choc (*sadma*). Elle ne s'y attendait pas. Tout d'un coup, se retrouver comme ça, du jour au lendemain, dans un camp de réfugiés (*moukhayyam al-lâjî'in*)! Même si aujourd'hui, les petites de 6 et 7 ans sont habituées (elles parlent fièrement avec les adultes de *mouhâwâlât* ou « tentatives »), pour Mayyâda, c'est plus dur. Parfois, elle se demande s'ils ne vont pas être condamnés à y rester toute leur vie (soupleurs).

Je change encore de sujet. Je remarque qu'elle a un nouveau pull. Elle me montre alors ses dernières trouvailles à la distribution des vêtements de la croix rouge : un pull beige, des pantalons collants qui se mettent en dessous, un pantalon noir à pinces, des pulls pour les petites filles...

Nous parlons aussi de l'Italie qu'ils ont beaucoup aimé. Même les petites, Sara et Myriam, ont appris à dire quelques mots, dans la rue avec des italiens, à compter aussi. Par contre, en Français, elles ne savent rien. Il faisait beau, il y avait du soleil, les gens sont gentils... *Italia, kouloush zein*, dit Diyyâ, pour résumer. Mais le problème, poursuit-il, c'est qu'il n'y a pratiquement pas d'infrastructures pour l'accueil des réfugiés. Ils ne sont pas organisés. Les émigrés sont dehors, ils squattent les parcs, on les voit s'adonner à des trafics illicites de drogue autour de la gare de Termini... Pourtant, Diyyâ espère un jour pouvoir retourner à Rome, ou plutôt encore mieux, à Venise. Il aimerait même aller s'y installer une fois qu'il aura ses papiers en Angleterre. C'est quand même un pays méditerranéen, où les gens sont plus proches d'eux, le même tempérament plus ou moins, plus accueillants...

Ce soir là j'ai quitté chaleureusement Diyyâ et Mayyâda, ainsi que les Albanais, Christina et son mari, au moment de partir. J'espérais vraiment ne plus les revoir à Sangatte, mais plutôt en Angleterre. Mayyâda m'a dit à plusieurs reprises que pour elle ça avait été bien de pouvoir discuter avec moi, ça lui avait changé un peu les idées. On parlait aussi de l'Irak, des somptueux appartements de 500 mètres carrés dans lesquels les gens habitent en général, c'était leur cas par exemple... Au mois, disent-ils, à Sangatte ils auront rencontrés des gens comme Redâ, l'égyptien, Bahâ, l'irakien de Babel, Abou Hichâm, le chrétien arménien de Mossoul, Ahmad, le jeune kurde de Bagdad..., qu'ils reverront ensuite en Angleterre. C'est plus que sûr, me dit Mayyâda, au moins cette expérience nous a rapprochés, ça a créé des liens. Ils espèrent, comme moi, que nous nous reverrons en Angleterre, au sein de toute cette petite communauté.

Cabine 5 des afghans, bavardages nocturnes avec le kabyle et le portugais

(nuit de samedi à dimanche, en français surtout et anglais accessoirement)

C'est l'algérien que j'ai vu pour la première dans l'après midi, en sortant de chez la mère Mourad (Oum Mourad), alors qu'il discutait sur un banc avec le jeune portugais. Ils m'ont invité à passer leur rendre une visite dans leur cabine. Comme j'ai bu beaucoup de café ou de thé, je tiens toute la nuit ou presque, à discuter avec eux dans leur cabine. En plus pour une fois, avant mon départ prévu le lendemain vers 13h, j'ai envie d'assister au retour des gens des tentatives de nuit, vers 6h du matin, et au petit déjeuner vers 7-8 heures que je rate toujours. Dans ce cas, il vaut peut-être mieux ne pas dormir du tout. Nous discutons ainsi une bonne partie de la nuit, après mon retour de la cabine 22 de Mayyâda et Diyyâ, vers minuit- une heure. Nous sommes assis, plutôt assez inconfortablement d'ailleurs, sur les petits lits en fer.

Au début les afghans ne dorment pas encore, certains jouent toujours aux cartes, assis sur les deux étages d'un lit à hauteur. Ils nous regardent de temps en temps, discrètement, en riant. Nous avons parlé un peu à d'autres à côté de nous, mais ils ne parlent que le persan (et moi : *farsi balad nistâm*, « je ne parle pas persan ») et de plus, à peine l'anglais, c'est le cas de la majorité d'entre eux ici, m'ont-ils expliqué. L'algérien et « Pédro » ont même appris quelques mots de persan, du style, s'asseoir, se lever... Ce n'est pas comme la semaine précédente, où il me semble qu'il y avait en général, dans le camp, beaucoup plus d'afghans anglophones ou qui semblaient plus appartenir à une élite. Ceux là au contraire, comme la plupart de ceux que j'ai rencontré cette fois-ci, semblent à première vue des gens plus simples, plus ruraux. Ce sont de bons gaillards, me dit l'algérien, conviviaux, indépendants, courageux, qui ne causent de problèmes à personne. Il ne lui semble pas, à ce propos, que les Afghans aient encore un réseau de passeurs : la plupart d'entre eux essaient en train ou bien s'entraident. C'est l'esprit de clan, tribal, qui domine. C'est aussi mon impression puisque la plupart du temps, de mon côté, j'ai presque toujours rencontré des afghans qui essayaient seuls, en train, sans l'intermédiaire de passeurs, par petits groupes, ou bien qui se plaignent du monopole des kurdes sur les passages, et des menaces de coups de couteaux à leur rencontre.

La discussion n'est pas toujours sur Sangatte. Ce sont aussi des moments de détente, pour moi comme pour eux, l'occasion de nous changer un peu les idées. Déjà, le simple fait de parler en français nous fait prendre une distance. L'algérien est plutôt drôle. Il raconte un peu sa vie. Il a 31 ans. Il parle souvent de sa copine, la fille de bar de 29 ans déjà à demi alcoolique qu'il a rencontrée à Paris, où il n'est resté qu'un mois. Il a vécu pendant trois semaines avec elle, plus ou moins chez elle, en jonglant aussi avec d'autres connaissances ou amis. Entre temps, il a appris des tas d'expressions de bar, toutes plus vulgaires les unes que les autres. A l'entendre, on dirait un vrai « parigo ». J'imagine moins comment il pourra s'adapter en Angleterre. Déjà il ne parle pas un mot d'anglais alors que comme la plupart des algériens il parlait déjà le français en arrivant, mais pas comme ça, dit-il. Ces trois semaines il énormément appris, surtout dans le registre du langage *argo*. Cette fille, en tout cas, il ne peut pas l'oublier, malgré tout ce qu'elle lui a fait subir, sa grossièreté, ses trahisons, elle lui manque terriblement. Il raconte certains épisodes de ses aventures

sexuelles, plutôt cocasses, au hasard de ses pérégrinations. En Thaïlande, puis en Malaisie (d'où il avait vainement essayé d'avoir un faux visa pour la Grande-Bretagne). D'abord une femme qui l'avait emmené chez elle (il ne savait pas vraiment pourquoi au début) et lui avait proposé de faire l'amour et qui, au moment où son mari était arrivé, lui avait dit : ne t'inquiètes pas, rien de grave. En fait le mari aussi voulait faire l'amour avec lui !!! Quelle peur ! il avait vite détalé, bien sûr ! Une autre fois en Malaisie où un transsexuel avait réussi à l'avoir. Il s'en était rendu compte trop tard... Il avait voulu aussi aller en Australie, puis avait fini par abandonner cette idée, histoire de ne pas moisir dans un bateau au large. Il est kabyle. Jamais il n'aurait pu tomber sur une fille pareille au pays. La trahison surtout, c'est inacceptable. Et avant le mariage une fille doit impérativement être vierge. Une fois, il raconte que dans une famille de kabyles, au fin fond du pays, le type pendant la nuit de noces, s'est rendu compte qu'il avait été trompé sur la marchandise : la femme était complètement ouverte, tous les trains étaient passés dessus. Du coup, il a ouvert la porte (derrière laquelle le reste de la famille attendait) et a fait venir tous ses frères, les uns après les autres... avec ça, ils ne rigolent pas là-bas, c'est toute leur fierté qui est en jeu ! Avec toutes ses histoires burlesques, racontées sans pudeur, on est loin du côté raffiné et respectueux (presque coincé dit le kabyle) des arabes orientaux.

On parle aussi des algériens dans le camp. En tout ils ne sont que quatre en ce moment : il y en a trois dans la cabine 5 (Moustafa, le kabyle, et celui qu'il surnomme le « gros lard ») et un autre dans la « tente des arabes ». Apparemment ils étaient déjà tous là la dernière fois, mais je n'en avais vus que deux qui sont toujours là : Moustafa, l'algérien de Bonne (cabine 5) et Steph, qui est encore dans la « tente des arabes », une des petites tentes bleues, toujours la même, apparemment à chaque fois réservée aux arabes non kurdes (irakiens, égyptiens et autres...en général plutôt du Proche-Orient arabe). Steph, je ne lui ai jamais beaucoup parlé. C'est un grand type, plutôt clair de peau, qui a toujours l'air nerveux. La dernière fois, la semaine de fin janvier il m'avait dit, d'un air entendu, dans la tente des arabes « oui, tu fais une étude sur les passeurs ». D'un ton sûr d'avance, expéditif aussi, sans chercher à entendre ma réponse. D'ores et déjà, on sentait qu'il avait peur de parler français. S'il s'est installé dans la tente des arabes, me dit le kabyle, ce n'est pas pour rien non plus. Il veut s'adapter, se fondre dans le bain, ne pas avoir l'air en marge, pour mieux réussir à négocier son passage, ne pas sembler suspect aux passeurs parce qu'il parle français. En plus, s'il n'avait pas le temps de discuter plus, c'est que lui, Steph, pour le coup, à propos de passeurs, était en pleine prise avec eux. A chaque fois, je le voyais discuter avec un type, en aparté, derrière une carte, toujours avec son air nerveux, l'air de ne pas tenir en place et de bouillonner à l'intérieur... Steph a donc choisi une attitude différente de la leur, différente de celle de mon interlocuteur kabyle et de ses deux autres compatriotes de la cabine 5, Moustafa et le « gros lard ». Celle de s'adapter, alors qu'eux sont plutôt en marge. Le kabyle m'a déjà dit qu'il cherchait surtout à se faire tout petit. Il a payé son passeur au début (ce qu'il regrette), et depuis attend bien tranquillement dans sa cabine, en essayant de se mêler le moins possible de ce qui se passe à l'extérieur. Il évite même de regarder dans l'allée, à travers la fenêtre. Il reste dans son coin, au calme. De même pour Moustafa, qui discute plus avec des membres de la Croix Rouge et semble éviter les Kurdes, et même en avoir peur. Un peu parano, ce soir, il semble tout bonnement caractériel, le vrai « soupe au lait » algérien. Il est passé et reparti tout de suite, sans nous saluer, en nous jetant des regards noirs. Jaloux ? demande Pedro, l'air d'être sûr qu'il s'agisse de

ça. Mais non, je ne crois pas. Le Kabyle est de mon avis. L'atmosphère, entre eux, dans le coin des non-afghans de la cabine 5 (les 3 algériens et le portugais) est fort tendue, voire orageuse. Même Pédro constate en riant que Moustafa depuis aujourd'hui, ne lui parle plus. Apparemment la réalité des faits lui a échappé. Moi je comprends mieux sa psychologie, dit le kabyle, parce que je suis algérien. On s'énerve vite chez nous. Il se marre, la vérité, c'est une histoire de morceaux de pains ! dit-il et il s'explique : le « gros lard » (un gros en effet, que j'ai vu passer à un certain moment), lui aussi fait la gueule, pas étonnant qu'il ne reste pas là ce soir. Il est dans la cabine à côté, avec Moustafa. D'habitude comme Moustafa travaille (bénévolement) en cuisine, au self-service, il se débrouille pour ramener en douce du pain ou d'autres trucs en rab, en général c'est toujours pour ça qu'ils aident, c'est un gain. Le fameux truc de Moustafa dernièrement c'est d'apporter un gobelet de café, il en tend un à quelqu'un, dans les allées, et hop, un peu après il revient, et en échange il demande une cigarette : « tiens, tu me dois une clope ! ». Il fait son petit troc comme ça. C'est de la survie, des petits trafics, comme en prison. Quant il ramène du pain, il le met de côté, dans une boîte, ou près de la fenêtre. Le « gros lard » lui, (il travaille aussi au self quelque-fois), planque ses tranches de pain dans une autre boîte sous son lit sur laquelle il veille avidement jour et nuit. La dernière fois, poursuit le kabyle, ils ont tout bouffé dans leur coin. Du coup, hier, pour leur servir de leçon, j'ai pris la boîte du « gros lard » et j'ai distribué son pain aux afghans. Depuis, ils font la gueule ! Moustafa, poursuit-il avec les acquiescements de Pédro, c'est le type qui cherche à embobiner tout le monde et ne supporte pas d'être perdant. Il est très intelligent mais un peu con à la fois, juste un peu ! Ici, il ne peut rien faire, parce qu'il est en milieu clos. Ce sont les kurdes qui dominent, pas lui. Il est coincé, mis en boîte mais, sans cela, en liberté, il pourrait être même dangereux. Une fois, il a essayé de jouer un sale coup ici. Il est marin, il a convaincu un petit groupe d'acheter un zodiac. Confiants, ils ont donné l'argent (une somme de l'ordre de 5000 dollars). Mais au dernier moment, tout d'un coup (une fois l'argent empoché), il a dit qu'il devait aller seul à Calais, que c'était indispensable, qu'il y avait une affaire importante à régler là-bas. Les autres ne s'en sont pas souciés mais moi je suis algérien, j'ai compris tout de suite qu'il y avait un truc pas normal ! En fait il avait déjà trouvé un type à qui le revendre et comptait se tirer avec tout le fric !! Une autre fois, il a proposé à des albanais de faire un virement sur son compte (apparemment il en a un) en échange de quoi il espérait le garder ou prendre une commission onéreuse qu'il aurait négocié ensuite. Il était prêt à les entuber, mais là encore ça n'a pas marché, il a dû se contenter de 10 euros de commission ! Encore une fois, ici, il est coincé, il ne peut pas tout faire comme il veut. Il est obligé d'avoir des limites, des gardes-fous. En plus il a peur, il est compliqué, un peu parano... Le manège qu'il a joué avec moi la veille au soir ne les étonne guère. Selon eux, c'est possible aussi qu'il ait vraiment peur et se sente menacé. Pédro m'explique qu'hier il voulait me remettre une lettre mais qu'au dernier moment il y a renoncé. Ou alors il cherchait à m'embobiner. Il m'avait dit : « toute seule, puisque tu es motivée pour tout savoir, tu n'y arriveras pas, tu as vraiment besoin d'une aide ». Il espérait peut-être que j'allais le payer !!!

Plus tard, nous parlons de camions et de passages. Le kabyle m'explique (sur ce point je trouve quand même ça plus clair en français). De plus, je ne ressens pas de méfiance de sa part, alors que de celle des kurdes ou d'autres arabes, il arrive parfois qu'ils me disent, quoique rarement, « mais non attends, tu vas dénoncer notre combine, après ça ne marchera plus ! ». Selon le Kabyle, c'est vrai que la plupart des

passieurs ne savent même pas lire. Mais parfois, il faut dire qu'il y a aussi des codes plus complexes à déchiffrer. Le nom des villes est rarement indiqué. Quelquefois il suffit qu'ils voient « made in England » et c'est bon ! D'après le kabyle, c'est surtout les familles qui entreraient par l'arrière, dans le cas où le passeur ouvre et referme la porte après eux. Pourtant je les ais presque toujours tous entendu dire qu'ils entraient de cette façon. Mais d'après lui cette technique est plus rare parce qu'elle présente le défaut de faire du bruit et que souvent, le chauffeur est en train de somnoler au volant dans son camion, sur les aires de stationnement. La plupart des camions n'ont pas de cadenas. Les portes ne sont pas fermées. Il suffit de pousser fort, mais c'est très bruyant. L'autre technique, la plus fréquente, serait donc, pour les jeunes un peu vigoureux (parce que c'est plus difficile) de passer par le haut. Ce que m'avait expliqué Mayyada et qui me semblait obscur. Avec eux aussi, je mets un certain temps à comprendre. Ils doivent même me faire un croquis. Ce que je ne comprenais pas c'est que le camion, du moins dans ce cas, n'a pas de toiture étanche. Il est recouvert d'une bâche sur une armature aérée, une structure de bandes de métal espacées. Il suffit d'écartier un peu la bâche sur le côté, sans la tirer ni l'enlever bien sûr, en faisant le moins de bruit possible, en la laissant en place intacte, et de se glisser à l'intérieur, de s'infiltrer dessous, un par un, puis de grimper, en prenant appui sur les bandes de la structure. Sous la bâche très légèrement écartée, il n'y a que très peu d'espace. On est écrasé, collé, c'est même difficile de respirer. Une fois arrivé en haut, il faut sauter à l'intérieur. Quant à la technique sous le châssis, elle est selon lui beaucoup plus rare et dangereuse. En tout cas, il ne s'y risquerait pas. Sur les places de stationnement, le passeur se planque avec son groupe. La police est là, mais s'ils ne voient que 5 ou 6 personnes, ils s'en foutent, ils ferment les yeux et laissent passer ! ça leur en fait déjà un peu moins à surveiller !

Le kabyle raconte ensuite (en se marrant) quelques unes de ses tentatives en camion. Une fois il était avec un groupe de kurdes irakiens. Ils sont arrivés jusqu'à Douvres alors que le camion avait embarqué dans un bateau. Mais c'était n'importe quoi, dit-il, alors qu'on était planqué à l'intérieur, ils riaient, toussaient, se raclaient la gorge... Moyennant quoi le chauffeur, sans rien dire, a fait demi-tour et hop, on nous a ramenés directs à Calais, direction la Police ! Une autre fois, il était monté dans un camion sur une place à Calais, encore une fois avec des jeunes kurdes. Lui, une fois à l'intérieur s'est bien planqué dans un carton. Mais eux, au contraire, tranquilles, se sont étalés par terre, au beau milieu, en lui disant, mais non, arrête un peu ton cirque, c'est pas grave ! Et ils sont restés comme ça, assis en vrac, pas spécialement calmes non plus... Le pire c'est que quand le chauffeur a ouvert la porte, moi, il ne m'avait pas vu, j'étais bien planqué, sous un des cartons. Mais il a fallu qu'un de ces petits crétiens, en tapant sur mon carton, me dise : allez, c'est bon, tu peux sortir, il t'a vu ! De quoi être dégoûté... Je ne sais pas, oui, probablement de la jalousie... Du coup, quand je suis rentré j'ai dit à mon passeur : « bon, la prochaine fois, tu ne me refiles pas les petits ! » Le kabyle rit, mais au fond, il regrette bien d'avoir payé d'avance, sachant qu'il ne peut plus récupérer son argent. Il n'imaginait pas ça en arrivant. C'est triste à dire mais ils ne savent rien faire, reprend-il... La plupart se retrouvent dans des camions qui vont en Belgique, en Hollande, ou en Suisse... Ou alors ils ne savent pas se comporter... ils font du bruit dans les camions... ça n'a pas de sens... Une autre fois, encore (il recommence à se marrer), c'était trop drôle, le camion est arrivé en plein dans un site industriel pour décharger sa cargaison. Là le chauffeur, en ouvrant, a franchement rit en nous voyant ! Il riait, riait ! C'était à 3-4 kilomètres de

marche de Calais. Ensuite un taxi nous a raccompagné. Au début il nous est passé devant, puis il est revenu après avoir fait demi-tour. Il avait réfléchi. Il a dû se dire, quand même, les pauvres ! C'est plutôt rare. La plupart ne s'arrête pas. Sauf ceux qui donnent leurs numéros de téléphone et fonctionnent par rendez-vous. En plus normalement les taxis s'arrêtent au carrefour en bas du centre, ils n'ont pas le droit de continuer plus loin. Mais lui nous a raccompagné jusque devant la porte du centre ! Des trucs comme ça, ça fait plaisir...

Retour des « réfugiés » après les tentatives ratées à eurotunnel : No chance !

(Dimanche 3 Mars, vers 5 heures du matin)

Des « réfugiés » un par un, par petits groupes, les mines dépités, emmitouflés dans leurs écharpes et bonnet, fatigués, franchissent la porte du hangar. Tous prononcent, à l'égard d'un des membres de la croix rouge (un calaisien) qui leur répond en écho, l'air compréhensif, en haussant les épaules: No chance ! ... No chance !...No chance... c'est tous les matins comme ça, toujours le même rituel, me dit le calaisien, l'air un peu attristé.

Une quarantaine de barres en fer, cabine 20

Le calaisien m'apprend à cette occasion qu'hier, les équipiers de la Croix Rouge ont trouvé dans la cabine 20, en plus de couteaux, une grande quantité de barres en métal (plus d'une quarantaine) qui provenaient des lits de fer que les kurdes (certainement) avaient trouvé le moyen de découper en morceaux, on ne sait pas trop comment, en les arrachant. Il faut vraiment être motivé pour faire un truc pareil, et avoir besoin d'armes pour se battre...

Petit déjeuner vers 8 heures

(Dimanche 3 Mars)

Entre-temps, j'ai dormi deux petites heures. Je ne suis pas très en forme, mais c'est l'ambiance générale. Je fais la queue avec le portugais et le kabyle. J'avais chargé le portugais de me réveiller. Dans la conversation, au milieu de la queue pour le réfectoire, je récolte encore quelques petits détails sur le site d'eurotunnel, qu'il faudrait quand même que j'aie vu. Il y a trois clôtures hautes de trois mètres environ (et non quatre). C'est seulement la dernière qui est munie en haut, de rouleaux de fils barbelés parsemés de lames coupantes comme des rasoirs. Le kabyle m'explique aussi qu'il y a deux endroits où essayer, séparés par une rangée de hauts barbelés, le deuxième étant plus difficile d'accès. Ces deux endroits correspondent aux sites de l'ancienne et de la nouvelle gare. Bien qu'on soit serrés, il n'y a pas beaucoup de monde qui fait la queue. Beaucoup dorment, d'autant plus que le week-end, il y a moins de tentatives, pas de ferries, moins de trains. Même dans la semaine, très souvent, beaucoup n'ont pas le courage de se lever. Le petit déjeuner a lieu entre 7 et 8-9 heures du matin, sachant qu'il faut avoir fait la queue avant 9 heures bien entendu. Une demi heure, peut-être plus en semaine. On a pas besoin de commencer de si loin, comme aux heures du déjeuner et du dîner, derrière les tentes jaunes. Je crois qu'on a plutôt commencer au niveau de l'espace des grandes tables en bois, avant le terrain de volley. Ça ne m'a pas semblé très long. Ça fait toujours drôle

d'arriver au niveau de la salle du réfectoire. Avant de continuer vers les plateaux et la petite file devant le self service, où on vous sert, on marque un petit temps d'arrêt. Deux membres de la croix rouge, avec leurs brassards, des allures d'officiers, contrôlent la situation. Peut-être qu'ils trouvent ça bizarre de me voir là, eux aussi. Puis, sur les plateaux en plastique, on vous met, un vert de thé au lait, quatre tartines de pain de mie, une petite confiture de fraise et une vache qui rit. C'est tous les jours identique. Même nourriture, même rituel. Ce petit-déjeuner m'a laissé le souvenir d'une apathie effarante. Personne ne parle, les « réfugiés » (le mot revêt alors tout son sens), encore plus fatigués que moi, mangent en silence, l'air d'automates, comme assistés. J'imagine la scène se répéter invariablement tous les jours, dans toute sa monotonie.

Hiwa (E18) : un « commando » leur a pris leur argent au port

A la sortie du camp, au moment où je m'appête à partir, raccompagnée par un véhicule de la croix rouge jusqu'à la gare (avec le portugais, qui va en Angleterre), Hiwa, le grand kurde aux cheveux blanc avec qui j'ai fait un interview aux tables en bois, me demande, perplexe, si c'est normal que la police leurs prennent leur argent : est-ce qu'ils ont l'habitude de prendre des pots de vin (*rashwa*)? Comme je ne comprends pas, il m'explique qu'hier soir, au port, prêt des camions, un « commando » de 4 ou 5 personnes en cagoules noires les a braqués, lui et ses compagnons et dépecés de leur argent. A peu près 200 dollars chacun. La police ? des braqueurs ? Il ne manquait plus que ça, pour finir !

Troisième semaine à Sangatte fin Mars

(du vendredi 22 Mars au jeudi 28 Mars 2002)

La police venue la veille à l'aube arrêter un passeur kurde

En arrivant, j'apprend par Christine, membre de la Croix Rouge venue me chercher au volant d'une camionnette à la gare, que la police est venue l'avant veille ou la veille, à l'aube, aux alentours de 6 heures du matin, arrêter un passeur kurde de la cabine 16. La Croix-Rouge ne se mêle pas de ces histoires. C'est l'affaire de la police. Mais Christine éprouve une sorte de malaise. Quand ça arrive, la police fait toujours en sorte d'intervenir le matin, le plus tôt possible, pour les cueillir dans leur sommeil et être le plus discrets possibles, mais pour nous c'est toujours un peu bizarre. Nous sommes censés être neutres, mais dans ce cas on a un peu l'impression d'être de connivence avec la police... Un autre membre de la croix rouge me précise plus tard au réfectoire, à l'heure du déjeuner, que la police avait intercepté des conversations téléphoniques sur les portables.

Il n'y a pratiquement plus que des arrivages de kurdes irakiens

J'apprend aussi par Christine que désormais ce ne sont pratiquement plus que des kurdes irakiens qui arrivent à Sangatte. Hier il y en a eu 80, c'est à peu près pareil tous les jours. Depuis Février, ils forment toujours la grosse majorité du camp. En revanche, depuis quelque temps on ne voit presque plus d'afghans arriver. Le flux s'est tari.

Toujours plus d'universitaires et de chercheurs à Sangatte

(Vendredi 22 Mars, 1^{er} jour, arrivée au centre de la Croix Rouge)

Le nombre de chercheurs à Sangatte est en augmentation. En plus du sociologue Smaïn Laacher, qui vient régulièrement depuis septembre 2001, aujourd'hui il y a aussi Didier Fassin, anthropologue et spécialiste de la santé à l'EHSS (son séminaire porte sur la gestion des populations réfugiées). Il n'est là que pour une journée et se rend pour la première fois à Sangatte dans l'objectif de commencer sous peu une nouvelle recherche (sur les aspects de survie, les trafics internes...). Il a travaillé avec C. Quiminal et Alain Morice sur les lois de l'hospitalité.

Un anthropologue en thèse (Henri Courau) effectue un stage à la croix rouge de quelques mois en tant que médiateur (depuis 3 semaines et encore pour 2 mois et demi). Désirant à l'origine travailler sur les camps de réfugiés du Pakistan, il s'intéresse au traitement des populations réfugiées dans l'urgence. Son travail ne lui donne pas encore le temps de commencer des entretiens.

Je rencontre aussi un géographe de Migrinter, à Poitiers (Olivier Clochard) qui effectue une thèse sur la politique d'asile et le passage des frontières. Il est venu passer 15 jours à Sangatte où il effectue des entretiens. Il s'intéresse en particulier au passage.

Mercredi soir, je ferais aussi la rencontre d'une jeune anthropologue en maîtrise, qui travaille sur le centre de Sangatte comme étape migratoire.

L'éternel Jaza', kurde irakien de Jalawoula, un peu découragé

(Vendredi 22 Mars, matinée, clôture de distribution)

Sa main, blessée sur les rouleaux de barbelés munis de lames coupantes sur le dessus des clôtures du site eurotunnel, n'est plus bandée. Elle présente quelques cicatrices au niveau des articulations et il a quelques difficultés à la refermer. Il a l'air découragé. C'est dur... de plus en plus ... Il y a de plus en plus de contrôles... Il accuse la France de ne pas être un pays des droits de l'homme. Il est en train d'attendre la distribution des vêtements. Il est prêt plus tard à faire un entretien aux tables en bois, cependant nous ne nous sommes pas retrouvés.

Retrouvailles d'Abou Hishâm, l'irakien chrétien-arménien de Mossoul de près de 45 ans. Lui aussi est toujours là. Je le croise un peu plus tard non loin de la clôture (vendredi 22 Mars en matinée). Il est toujours dans la tente des arabes (*khaymet al-arab*), la même petite tente bleue. Il m'apprend que Abou Haydar, l'irakien chiite de 52 ans, est passé en Angleterre, alors que Mayyâda et Diyyâ sont toujours là.

Entrées en masse dans le bus de Sangatte pour Calais

(Abou Hishâm, vendredi 22 Mars en matinée)

Abou Hishâm m'explique qu'il a mal à l'épaule et sent qu'elle a été démise lors des entrées en masse (*zahma*) à quarante-cinquante (beaucoup trop nombreux, ils ne peuvent pas bouger d'un pouce), dans le bus pour Calais à Sangatte. Sur le moment, il a senti une douleur, et depuis il a toujours mal.

Clandestins renvoyés de Douvres avec un pound !

(Abou Hishâm, vendredi 22 mars, matinée)

Abou Hishâm me raconte aussi que 5 personnes sont allées jusqu'à Douvres, dans un camion frigorifique (*soundouq thalj*). Ils ont été bien reçus en Angleterre, dit-il en riant, on leur a donné à manger et à boire, et 1 pound à chacun ! Ensuite on les a renvoyés de l'autre côté, à Calais !!! C'est la petite histoire du jour ajoute-t-il en riant ! En effet je la réentendrai dans la journée.

Abou Haydar, Oumar le kurde irakien, et l'égyptien du Caire semblent être passés Jazâ', le kurde irakien de Jalawoula, m'apprend à mon arrivée, que parmi ceux que je connaissais déjà, Abou Haydar, l'irakien chiite de 52 ans et Oumar, l'irakien kurde avec une béquille, sont passés en Angleterre, il y aurait environ quinze jours. Depuis ils ont donné des nouvelles pour confirmer leur arrivée. Abou Hishâm a confirmé pour Abou Haydar. De plus, je constate cette semaine que l'égyptien de l'université américaine du Caire, auquel j'avais donné 3 semaines, n'est plus là non plus. Il aurait donc réussi à partir dans les temps !

Une nouvelle rencontre : un irakien de Karbala
(Vendredi 22 Mars, clôture de distribution)

Né dans un village près de Karbala, il a environ 24 ans et appartient au parti chiite du sud de l'Irak *al-Daawa*. Toute sa famille appartient à ce parti. Son père, sa mère, ses frères, tous ont été mis en prison. Des membres de sa famille ont été exécutés. Il a lui aussi été en prison pendant 5 ans, à partir de l'âge de 15 ans, puis a été libéré, vers 20

ans, pour servir dans l'armée. Son oncle est responsable du parti en Syrie. Le parti est présent à Damas, dans la banlieue de Sayda Zeinab qui abrite l'opposition irakienne. Selon lui, celle-ci n'est pas en danger depuis l'avènement de Bashar.

Encore Moustafa l'algérien: plus de contrôles à eurotunnel, période nulle, plus calme (vendredi 22 Mars, clôture)

L'algérien de Bonne est toujours là lui aussi. Il m'explique que les contrôles ont redoublé à Eurotunnel. Ils ont multiplié leur dispositif, avec maintenant 150-180 CRS. En train aussi, maintenant c'est donc devenu plus difficile, voire même impossible. Les gens ne passent pas en ce moment, dit-il, très peu. Quelques jours après ton départ, la dernière fois (le 2 Mars), il y a eu des départs, mais maintenant personne n'y parvient en train... même en camion, c'est toujours très dur... Par ailleurs, c'est vrai, dit-il alors que je le constate, à première vue, que l'ambiance est plus détendue, et qu'il n'y a plus de bagarre...

Oum Mourâd passée en cabine 9 : trop de contrôles sur les places !

(vendredi 22 Mars, déjeuner)

En allant déjeuner, je croise Ouma Mourâd qui fait la queue au sel-service. Toujours là, elle aussi, mais cette fois vêtue d'un manteau noir et blanc flambant neuf. Elle m'explique en prenant ses petits yeux de chien battus, qu'en ce moment c'est toujours aussi difficile, que c'est même devenu impossible, qu'il y a trop de tension sur les places, trop de contrôle (*sâr moustahîl...sâr fi tashaddûd aktar*). Le cas échéant, elle pense toujours à la solution de faire une demande d'asile en Allemagne.

Elle et sa fille de 14 ans résident à présent dans la cabine 9, juste devant le réfectoire. Elles sont installées dans l'avant pièce, une petite chambre qui donne sur le grand hall, séparée du reste de la cabine par une tenture dans l'encadrement de la porte.

Hayrâm (E20), le kurde irakien d'Halabja, encore là lui aussi...(vendredi 22 Mars, déjeuner)

Au réfectoire, le même jour, j'aperçois aussi Hayrâm, venu en bateau de Lecce. On se fait un salut rapide. Lui aussi est toujours là depuis la dernière fois, il y a près d'un mois.

Oum Mourâd, en plus de ses activités mafieuses, vendrait à présent des chaussettes

(vendredi 22 Mars, réfectoire, entrée au déjeuner avec Oumar le Médiateur)

Alors que nous allons déjeuner, à propos de Oum Mourâd que je viens de croiser au réfectoire, Oumar le médiateur algérien m'explique à nouveau qu'il est clair quelle travaille avec les passeurs, d'ailleurs elle ne le cache pas. Maintenant on entend même dire qu'elle s'est mise à tricoter et à vendre des chaussettes dans le camp! En fait pour elle tous les moyens sont bons pour mettre un peu d'argent de côté !

des « petits passeurs » / moins de trafics apparents

(vendredi 22 mars, réfectoire, déjeuner avec l'équipe, Martine et Didier Fassin)

Pendant le déjeuner, Martine expliquait à Didier Fassin (chercheur anthropologue) que dans tous les cas, les passeurs auxquels ils avaient affaire dans le camp (de l'ordre d'une quarantaine), n'étaient que de petits passeurs, jamais de gros bonnets. Elle disait aussi que les autres petits trafics internes (comme les cigarettes, l'alcool, le pain, la nourriture, les paquets de biscuits par dizaines...) étaient devenus bien plus discrets que dans les mois derniers. Avant ils se permettaient de vendre des trucs en plein sous notre nez, ce qu'on n'allait quand même pas tolérer ! Il faut quand-même bien qu'ils sachent qui commande ici !

Pendant ce temps, Murielle, qui va et vient, n'arrête pas de parler d'une histoire d'arrivée de pommes avec des afghans, à la quelle je ne comprends rien.

Le site d'eurotunnel a multiplié ses dispositifs de défense

(vendredi 22 mars, réfectoire, déjeuner avec l'équipe, Olivier le géographe)

Le géographe, Olivier, a effectué une visite du site eurotunnel il y a quelques jours et fait le même constat que Moustafa l'algérien qui m'expliquait tout à l'heure que les dispositifs de défense avaient été multipliés dernièrement. Olivier a trouvé ce dispositif particulièrement impressionnant. Les derniers articles dans les journaux locaux parlaient d'ailleurs de nouvelles mesures de sécurité prises sous le tunnel pour réagir contre le ralentissement du trafic des trains fret de marchandises.

Retrouvailles de Mayyâda et Diyyâ, un espoir faible de partir avec l'accord du chauffeur

(cabine 22, vendredi 22 Mars, vers 18h30, après l'entretien avec Moustafa kurde irakien)

Comme les deux petites sont fatiguées et grippées, ils ne sont pas allés dîner et ont préféré rester au chaud. Lorsque j'arrive, ils sont assis sur le grand lit (un matelas recouvert d'un édredon sur un sommier sans pieds), en train de siroter du thé tout en mangeant une salade de tomates et de poivrons rouges, accompagnée d'œufs durs et de pain frais. Repas frugale mais sain à l'orientale, auquel ils me conviennent sans plus attendre, sans me laisser la possibilité de refuser.

D'après Mayyâda, il y a un espoir de partir en «garantie» (*fi amal enno ntelaa* «garantie»), avec l'accord du chauffeur, mais son mari doit auparavant réussir à regrouper l'argent nécessaire (*lâzim zawjî yejmaa al-felous*). Cette possibilité est en discussion et à priori un départ serait peut-être même possible dès la semaine prochaine. Ils iraient d'abord en Hollande (avec le chauffeur), puis de là, en Angleterre. Au moins, là, dit Mayyâda, ce serait vraiment du «garanti»... Même s'il leur faut mettre en tout 6500 dollars à eux quatre (Mayyâda, Diyyâ et les deux petites filles), au moins, dit-elle encore, là, c'est du sûr...

Tension accrue sur les places de Calais, tentatives à partir de la Hollande ou de Belgique

(Mayyâda et Diyyâ', toujours cabine 22, vendredi 22 Mars, après 18h30)

Ils m'expliquent aussi qu'en ce moment c'est devenu vraiment difficile de Calais et de la région. Sur les places de stationnement, explique Mayyâda, la tension est à son comble, c'est de plus en plus dur de Calais, personne ne part... (*aala as-sahât sar fi tashaddûd aktar, sâr asaab bil Kalâs bi ktîr, ma yetlaaou*). Du coup, poursuit-elle, les gens ont tendance à partir essayer de Hollande ou de Belgique. Ainsi, Ahmad, qui partageait la dernière fois leur cabine, installé sur le petit lit du couloir (22 ans, passé par la Moldavie et les pays de l'Est), est parti aux alentours de la semaine dernière en Hollande, essayer de là, avec des faux papiers, de passer en Angleterre. Ils attendent de ses nouvelles. Cette fois, à sa place, sur le même petit lit qui fait office de petit canapé pour les invités, c'est son cousin qui est là. Un peu plus jeune, il s'appelle Khâled.

Les occupants de la cabine 22 (Vendredi 22 Mars, même visite vers 18h30)

Mise à part le cas du jeune kurde irakien Khaled qui remplace son cousin Ahmed passé en Hollande, les autres occupants de la cabine 22 – dans 3 espaces séparés-, sont toujours les mêmes : 1) les Egyptiens (l'égyptien comique à lunettes grossissantes, moustaches à la hitlérienne et pull à rayures bleues sur ventre bedonnant ; sa femme grognon en manteau islamique et leur petite fille de deux ans) ; 2) les Albanais (Christina aux longs cheveux roux et son mari sympathique ; une jeune albanaise à cheveux court avec son petit garçon) ; 3) les Kurdes (le couple kurde sans enfants).

L'autre albanaise, la jeune avec des cheveux courts, n'est pas bien (*mou zeina...*) murmure Mayyâda en roulant des yeux... Ce n'est pas seulement parce qu'elle est seule avec son enfant et qu'elle fume sans arrêt qu'elle dit ça, mais parce que depuis un certain temps, elle ramène des types qui viennent dormir avec elle à la cabine, notamment un kurde qui vient souvent dit-elle en me l'indiquant d'un signe de tête. Je réalise que l'espace des Albanais n'est pas double comme je le pensais. Derrière les tentures de draps pendus, il n'y a qu'un seul espace avec plusieurs lits pour tous les Albanais, le couple de Christina et son mari et la jeune albanaise seule avec son enfant qui ramène des types.

Oum Mourad « qashakhshiyya » (Mayyâda, cabine 22, vendredi 22 Mars, après 18h30)

Nous parlons ensuite de Oum Mourâd. D'après Mayyâda, elle fait bien partie du réseau des passeurs. C'est même une *qashakhshiyya* (ce qui ne veut pas forcément dire « passeur » mais désigne toute personne qui travaille au noir ou effectue quelque chose d'illicite). Intermédiaire (*moutawassita*), toujours selon Mayyâda qui récuse qu'elle ne soit qu'un simple service de dépôt d'argent, elle s'occuperait de présenter les nouveaux arrivants aux passeurs et prendrait une commission de 100 dollars par personne passée qui se serait auparavant adressée au passeur de sa part.

Entretien (E22) avec Moustafa, kurde irakien de Jabâra, village de la région de Kirkouk

(Vendredi 22 Mars, Cabine d'accueil, vers 16-18h)

J'ai rencontré Moustafa et Khalîl, tous deux kurdes irakiens dans le grand hall. Seul Moustafa parle arabe. Ils sont tout de suite prêts à faire un entretien et veulent trouver un endroit calme, si possible dans un bureau. Moustafa voudrait que j'entende le témoignage de Khalîl, mais il a déjà commencé à parler de lui. Khalîl est là au début, puis, lassé de ne pas comprendre, sort. J'aurai l'occasion de faire un entretien avec lui une autre fois.

Moustafa est né en 1969. Il est calme, porte un pull gris, une petite moustache, un visage jeune, les traits fins. Il parle bien l'arabe classique, s'exprime bien, semble avoir reçu une bonne éducation. Il est originaire du village de Jabâra, qui, bien que situé dans la région de Kirkouk, dépend aujourd'hui du chef lieu de Diyyâlâ, une ville plus au sud.

En Irak, explique Moustafa, la division du territoire en circonscriptions administratives est telle que chaque village (*nâhiyya*) appartient au secteur de la petite ville la plus proche (*qadâ'*), laquelle dépend à son tour d'une ville plus grande, considérée comme le chef-lieu de la région (*mouhâfaza*). Ainsi, en principe le village de Jabâra (*nâhiyya*) appartient au secteur de la petite ville de Kafriyya (*qadâ'*) laquelle dépend de Kirkouk (*mouhâfaza*). Mais Saddam Hussein, dans le cadre de sa politique systématique d'arabisation de la région de Kirkouk, a modifié cet ordre dans les années 79-80, si bien que la petite ville de Kafriyya ne dépend plus maintenant de Kirkouk mais du chef lieu (*mouhâfaza*) de Diyyâlâ, une ville arabe située à environ 150 kilomètres plus au sud. Alors que la région de Kirkouk, dont le village de Jabâra et la petite ville de Kafriyya, est encore actuellement en majorité peuplée de kurdes, ce système permet de déjouer la réalité des faits en faisant apparaître une majorité arabe dans les statistiques.

Cette mesure s'inscrit dans le contexte d'arabisation (*aamaliyet taarîb*) ou de ce qu'on appelle aussi, comme préfère le rappeler Moustafa, « *aamaliyet tadhwwîb al-qawmiyya al-kurdiyya* », le processus de la dissolution (ou de l'élimination) de la nationalité kurde. Un terme plus fort, qui met l'accent sur l'urgence de la situation. Dans ce cadre, cette mesure qui vise à les rayer de la carte en faisant bifurquer l'ordre des circonscriptions au profit des arabes, ne fait que s'ajouter à la procédure de transfert ou de déplacement (*tarhîl*) des kurdes de la région de Kirkouk vers le sud (en direction de Basra) ou vers le nord, dans la zone autonome. Si au nord les déplacés ont l'avantage de se retrouver en territoire kurde, en revanche, dans ce cas, ils n'ont pas le droit d'emporter leurs biens (*moumtalâkât*) et leurs terres sont confisquées. Dans le sud arabe, désertique, en compensation, les déplacés, ont le droit d'emporter leurs biens, ou de les vendre. Par ailleurs, les arabes du sud qui acceptent de venir s'installer dans la région de Kirkouk reçoivent des compensations (*roukafâ'ât*) pour les encourager. En 1980, un arabe du sud percevait ainsi une prime de 10 000 dinars irakiens, soit bien évidemment beaucoup plus aujourd'hui, après l'inflation et la dévaluation de la monnaie.

Moustafa est donc originaire du village de Jabâra, situé à environ 120 km au sud-est de Kirkouk. Ce village, bien que kurde, ne fait pas partie de ceux qui ont été détruits pendant les événements. D'ailleurs la destruction des 5000 villages pendant l'opération d'Anfâl a touché surtout le nord, où ils ont été reconstruits (*iaâdat taamîr al-qoura' fil-shamal*). Si Moustafa vit dans un village et plus globalement une région, où la majorité demeure kurde, cela n'empêche pas qu'il y a de plus en plus d'arabes, et une tendance à l'arabisation progressive. Tout est fait pour inciter les kurdes à perdre leur identité nationale. Il nous faut renoncer au sentiment national kurde

(*tanâzoul aan al-qawoumiyya al-kurdiyyâ*) et abandonner notre langue (*tanâzoul aan al-lougha*). Dans cette région, les écoles kurdes n'existent absolument pas (*ma fish madrasa kurdiyya abadan*) et l'enseignement du kurde dans les écoles arabes est fortement négligé (*taalim al lougha al-kourdiyya marhale mouhmila ktîr*).

Mon père était membre du parti communiste (*abî kân yentamî ila al-hizb ahs-shouyouii*). Il a disparu (*moukhtafi*) en 1970. Ils l'ont enlevé sur son chemin, alors qu'il rentrait à la maison. C'était dans la petite ville de Kafriyya, où il était alors enseignant à l'école élémentaire, de 6 à 11 ans (*mouaalim :madâris ibtidâ'iyya*). Nous habitions alors à Kafriyya. Ensuite nous sommes retournés vivre au village. Il exerçait une activité politique (*kan aandho nashât siyâsi*), chose d'autant plus grave pour un enseignant, chargé de l'éducation des générations à venir (*wa lâkin khassatan al-mouaallim yurabbi ajiyâl*). L'enseignement (*taalim*) et l'éducation (*tarbiyya*) incluent les bonnes mœurs (*al-akhlâq*), le patriotisme (*al-wataniyya*) et la religion (*al-'imâna*). L'enseignant n'est pas une simple machine (*al mouaalim moush âla*). Or ils veulent en faire un automate réduit à faire apprendre l'alphabet et l'écriture. Toujours est-il qu'aujourd'hui nous n'avons pas la moindre trace de mon père (*ma fi athar aanho*), il est porté disparu (*mafqoud*). Au début, ils l'ont mis en prison. Ensuite il a été mis sous surveillance (*taht al-mouraqâba*), puis après un certain temps il a disparu. Depuis les années soixante-dix, il n'y a pas eu de changements, sauf en pire... Après cet épisode, nous sommes donc rentrés au village. J'avais alors 4 ans. Je ne l'ai pas su tout de suite. Nous sommes allés nous installer chez un proche de la famille de ma mère. Je ne l'ai su que plus tard, quand j'ai grandi. Quand j'étais à l'école complémentaire (*moutawasita*) de 12 à 15 ans, puis à l'école préparatoire (*iidâdiyya*) de 15 à 18 ans, mon oncle me conseillait toujours de faire attention: fait attention à toi, disait-il, fais attention ... Ils avaient peur qu'ils m'arrivent la même chose, et moi aussi j'avais peur. Quand j'étais en faculté de biologie (*kouliyya*), à 18 ans, un responsable du parti du Baath (*mas'oul hizb al-baath*) est venu en salle de labo (*mouktabar*). C'était pour nous dire, à moi et à un autre, un chiite du sud qui appartenait au parti de al-daawa, un certain Jâthim, qu'on était tenus pour « suspects » (*entou mashbouhin*). En général, ils font venir à Kirkouk des arabes du sud qui coopèrent avec le régime mais lui, je ne sais pas, en tout cas il était de confession chiite. Jâthim a rempli une feuille comme quoi il n'avait commis aucune faute « *ma aandî ay dhanab* » et qu'il n'avait rien à voir avec cette affaire « *ma aandî ay dâkhil* ». Après ça, bien sûr, on est sous surveillance. Les services de renseignement (*istikhbârât*) peuvent être partout, même le voisin, les élèves, les profs... on se méfie de tout le monde, sauf de l'ami le plus fidèle et de la famille (*wâhid yekhaf aan al koul illâ' as-sadiq al mawthouq wa al-ahl*). En plus, celui qui parle a une récompense (*elli yehki byesirlo moukâfâ'a*) ou une prime, ça peut aussi être une promotion dans son poste (*tarqiyya bel-mansib*). Parfois, des gens mentent...on ne demande pas de preuves, il n'y a pas de jugement... Donc moi, ensuite le responsable du Baath m'a dit : « ton père avait des activités politiques... ». J'ai dit que je n'étais pas au courant « *ana ma aandî ay iilm...* ». Il m'a demandé d'écrire sur une feuille que je n'avais rien à voir (*ma aandak ay dâkhil*). Déjà avant à la faculté, dans un couloir, c'était pendant le Ramadan, je suivais le jeûne, je me souviens... le même professeur... il m'avait dit : « tu fais le jeûne ? *anta sâ'yim* » En fait, il essayait de voir... il se demandait « est-ce que ce communiste fait le Ramadan ? » ! Oui.. et puis il me mettait toujours exprès des mauvaises notes, par provocation...comme ça...oui, des pressions... Un autre aussi, du Baath, m'avait dit

une fois « fais attention, tu es sous surveillance ». Peut-être qu'il était bien, je ne sais pas...en tout cas, il savait et m'a mis au courant.

En 1994-5, Moustafa termine la faculté (*takharaj min al-kouliyya*) qui dure 4 ans. A l'école, avant, il avait redoublé deux fois. Dès qu'on termine, c'est directement le service militaire (*ra'san al aaskariyya*). En général on essaie de rester le plus possible à l'université... mais tous les étés on doit faire des classes d'entraînement, c'est obligatoire (*tadrîb bi saif ijbârî*). Moi, mon service militaire a duré deux ans, sans compter les classes chaque été. Après j'ai essayé d'être nommé enseignant dans les écoles complémentaires (12-15 ans) et préparatoires (15-18 ans) (*mouddarres : madâris moutawasita wa iidâdiyya*). Mais on a refusé ma candidature sous prétexte que mon père était communiste... Toutes ses études, pendant 17 ou 18 ans, pour rien... sans que je puisse tirer profit de mes efforts (*be doun an astafid min jouhoudî*). Du coup j'ai commencé à travailler sur les terres de mon père, qu'on avait mises au nom de mon oncle maternel, sinon elles auraient été confisquées (*bi ism khâlî hatta la tousâdar*). C'était en 1998. Je faisais de l'apiculture, du miel (*kân aandî nahl, aasal*). J'ai réussi à me débrouiller (*dabbart hâlî*) comme ça pendant 3-4 ans. Je vivais toujours à Jabâra, dans le même village, mais il y avait des problèmes sur la propriété (*mazraaa*) qui était proche de la région du nord. En même temps, dans un autre village près de Jabâra j'avais une petite boutique, un seul travail ne suffit pas (*shoughl wâhid ma byefid*).

J'avais un proche qui travaillait sur la propriété, il faisait un commerce « *qashashshî* », illégal, avec le Nord, au noir, et avec des gens qui coopéraient avec l'Iran, des chiïtes... En fait, il s'occupait de les accompagner de la propriété agricole jusqu'à Bagdad. Mais tout ça sans que je sache, je n'étais pas du tout au courant de ses activités. Un jour, le gouvernement les a fait arrêter. Moi j'étais dans ma boutique. Quand j'ai su, je suis tout de suite parti à Khanâqin, une petite ville (*qadâ'*) du nord. Provisoirement, pendant cinq jours, j'ai logé chez un ami. Après, quand j'ai su par ma famille qu'ils avaient demandé après moi et qu'ils me cherchaient, j'ai tout de suite filé en Iran. Un ami en qui j'avais toute confiance m'a aidé.

C'est donc comme ça que je suis parti pour l'Iran, un peu avant le jour de l'an, il y a près de deux mois. Pour passer la frontière, il a fallu effectuer une marche de nuit de 4-5 jours, ça a été une étape difficile. Des bandes armées iraniennes (*aasâbât*) qui travaillent avec le gouvernement nous ont ensuite procuré des véhicules moyennant le paiement de pot-de-vin (*bil-rashwa*). En Turquie, les passeurs qui ont pris la relève relevaient du même groupe. Ils comprenaient le kurde mais étaient persans. Ils nous poussaient à l'intérieur des camions (*yehbasouna bi shahinât*) sans nous laisser le temps presque de les voir, ni de leur demander quoi que ce soit sur l'itinéraire. Ils tiennent ça dans le plus grand secret. Ils étaient peu aimables et plutôt enclins à nous maltraiter (*mouaaâmala saabe*). On a presque rien eu à manger, juste des petits trucs à grignoter (*ma yeetouna akl... taaem basît*). Tout était payé d'avance. Dans les camions, on était installés à l'étroit, entre des cartons. Le chauffeur devait probablement savoir (*biyejouz as-sâ'iq yaarif*)... De l'Iran à la Turquie, le trajet s'est déroulé en plusieurs étapes entrecoupées (*fatrât moutaqâtiaa*). Je ne me suis pas arrêté en Turquie mais à un certain moment on est resté durant quatre jours dans une forêt. Ils nous avaient plantés là en disant qu'ils allaient revenir, sans nous dire combien de temps. Après ils sont revenus et nous ont engouffrer dans un autre camion. Le trajet a été long, mais je ne sais pas combien de temps. On devait être en

Turquie. On a probablement aussi embarqué sur un bateau (*bâkhira*), enfin je crois, on ne voyait rien, mais c'est l'impression que j'ai eu. On était sept personnes. A un moment, après, ils nous ont fait descendre, on s'est rasé. Ils nous ont donné des biscuits et un peu d'eau. On ne savait pas trop où on était, en tout cas, on devait déjà être hors de Turquie. On avait beaucoup roulé auparavant. Les types (les passeurs) ne nous disaient rien, d'ailleurs on avait l'interdiction de leur parler (*mamnouou nehki maahoun*). De toute façon, mise à part les premiers qui comprenaient le kurde et étaient persans, les autres après, en Turquie, étaient d'une autre nationalité. Ils parlaient une langue qu'on ne comprenait pas. Ils avaient un comportement désagréable (*mouaaâmala moush jayyida*), on avait peur pour notre destin (*nehkâf aala masîrnâ*). En Iran, on avait payé d'avance, en tout, la somme de 2000 dollars chacun pour une destination en Europe qui n'était pas précisée. De toute façon, n'importe quel pays européen, pour moi c'était pareil. Je n'avais rien planifié (*ma fish takhtît*), je n'ai d'ailleurs personne, aucun proches en Europe. De camion en camion, avec des jours de repos, des délais d'attente et des jours de marche, le voyage a duré un mois en tout. Parce qu'à un certain moment aussi, on a marché 2-3 jours en Turquie. En fait, dans les tronçons où il y avait des risques de contrôle, ils nous faisaient descendre et nous disaient « allez-y, marchez ! ». En pleine nuit, dans le froid, sous la pluie... c'était dur... En plus moi j'ai une maladie des reins... j'ai un rein qui fait des cailloux. Dans les camions, j'ai souffert, j'avais mal. Normalement, pour ça, il faut boire beaucoup d'eau... Finalement, à la fin, ils nous dit « voilà, vous êtes en Angleterre ! »... Incroyable, non?!... hé ! On était tout contents... on a marché genre 20 minutes dans la rue, puis la police est arrivée, ils parlaient anglais, alors on a pas tout de suite compris ... jusqu'à ce qu'ils nous disent « Mais non ! vous êtes en Italie ! », hé ! ils riaient. Ils nous ont bien traités, on a passé une nuit en garde à vue (*hajz*), on a pu se laver, aller aux toilettes... on a pas mangé mais ils nous ont donné de l'eau. On nous a fait raconter notre histoire, chacun notre tour (en anglais, il n'y avait pas de traducteur), puis on nous a remis un papier comme quoi on devait quitter le territoire dans les quinze jours. Je ne sais pas quelle ville c'était. Après on est allé à Rome, toujours avec l'aide de la police, et de là on a tout de suite pris le train pour Paris. Enfin, on était trois, les autres sont restés à Rome, dans les parcs... A la gare, à Paris, on voulait demander à la police. Finalement on a demandé à un type qui avait l'air arabe, un algérien... on lui demandé ou il y avait un camp. Il nous a dit d'aller à Calais. On a payé le ticket, 29 euros. Voilà, maintenant je suis à Sangatte depuis un mois et dix jours... depuis le 16 février très exactement...

En Irak, Moustafa a encore sa sœur, plus jeune de lui d'un an, qui vit avec sa mère. Il n'a pas de frères. Il parle bien anglais, mais le français, dit-il, est une langue difficile... Depuis qu'il est là, à Sangatte, en un mois et dix jours, Moustafa a fait 10-15 essais pour passer en Angleterre. D'abord plusieurs essais en train, avec les trains de marchandises. Une fois il est même monté sur le toit, une autre fois entré dans un wagon. Mais il n'a pas échappé aux contrôles. En ce moment, il fait des essais en camion. C'est plus dur, dit-il, le retour... 2 heures et demi de marche pour rentrer... la fatigue... le froid... et en ce moment il est grippé. En ce qui le concerne, il ne paye pas, il n'a pas d'argent. Il dit qu'ils partent en groupes et s'entraident. Devant l'impasse dans la quelle il se trouve, constatant la grande difficulté du passage en Angleterre, Moustafa gardait un espoir. Il se demandait si à Sangatte il n'existait pas un bureau de l'émigration des Nations Unies (*makâtib al hijra tâbaa lal'oummam al-mouttahida*), comme dans les camps du Pakistan, où il m'explique qu'ils ont fait partir des réfugiés irakiens au Canada ou en Amérique... Hélas non, ce n'est pas le cas... autrefois, il y avait bien l'OIM, mais qui s'occupait du rapatriement... quant au

HCR - il dit qu'il les a vu dans le camp, qu'ils leur ont posé des questions pour savoir d'où ils venaient -, ils ne font rien pour les gens d'ici, comme le confirme Martine, de retour à la cabine d'accueil...

Pour finir, Moustafa parle encore de l'Irak et résume la situation précaire des kurdes. Il évoque l'exode de 1991, lorsqu'ils sont allés se réfugiés en Iran... par peur de l'armée irakienne, réputée impitoyable (*khawf min al-jaysh, la yurham*)... Avant la guerre Iran-Irak, la liberté de circulation était plus grande. Pendant les années 80, il y avait encore des journalistes... mais aujourd'hui, ce n'est pas permis de voyager à l'intérieur de l'Irak (*gheir masmouh as-safar dâkhil al-iirâq*). Ils nous posent des milliards de questions (*yestafsarou mi'ât sou'âl*)... Ils ne nous demandent pas notre passeport, mais se comportent comme si on venait d'un autre pays. Il n'y a pas de liberté (*ma fish houriyya*). Lorsqu'il était à l'école, Moustafa a visité une fois Kirkouk et Mossoul, le temps de quelques heures. Si vous restez plus d'une journée, ils demandent automatiquement un rapport sur notre identité à l'hôtel, ils ouvrent une enquête. Pour la Sécurité (*al-amn*), il faut impérativement avoir une raison, un motif valable de séjour, sinon vous êtes suspect. On peut appeler ça une prison (*yuououtabar sijn*). Si vous êtes kurde dans les provinces sous contrôle irakien (*manâtiq taht as-saytara*), pour acheter une maison ou des terres, il faut le faire au nom d'un arabe irakien. Mais ensuite, au moindre malentendu, celui-ci peut ensuite vous prendre votre boutique par exemple. En revanche, on peut louer en notre nom, mais il faut l'accord du gouvernement... Les confiscations de terres kurdes (*mousâdarât al-arâdî*) arrivent tous les jours... aussi, si vous posséder une terre, vous ne pouvez jamais être sûr d'en rester le possesseur. D'un jour à l'autre, on peut vous la confisquer... Les kurdes sont obligé de renoncer au sentiment d'appartenance à leur Nation (*lal akrâd al-takhâlî aan al-qawmiyya ijbârî*). Toute la vie en Irak se réduit à l'armée (*al-hâya koulaha jaysh*). L'important c'est ce que vous apparteniez à l'Etat, au pouvoir. Tout est fait pour vous occuper, pour que vous ne restiez pas à la maison sans rien faire, que vous ne pensiez pas, que vous n'avez pas le temps de songer à la révolte. Il n'y a pas que le service militaire, il y a l'engagement dans l'armée de réserve ou populaire (*al jaysh al-shaabî aw al-ihiyâfî*) ou la participation bénévole à des groupes d'entraînement (*tadrîb*) ou de choc (*commando*) comme les « Fedayin de Saddam » (*fidâ'iyîn Saddâm*), les « Fedayin de Jérusalem » (*fidâ'iyîn al-Qouds*) ou « les lionceaux de Saddam » (*ashbâl Saddâm*). Et puis entre la guerre Iran-Irak et celle du Golfe, combien sont ceux qui ont donné toute leur vie à l'armée... même si le service militaire n'est censé ne durer que deux ans...

Moustafa connaît des exemples de kurdes irakiens, dans le camp, à Sangatte, dont Khalîl, celui qui était là au début, qui ont eu toute leur famille tuée ou disparue lors de l'opération Anfâl, en 1988. Opération qui a fait 182 000 morts ou disparus, pour la plupart des enfants, des femmes et des vieillards... un crime sans précédent... il voudrait que j'écoute le témoignage de Khalîl.

Un afghan s'est fait volé 1300 dollars par un iranien drogué

(mardi 26 Mars, cabine des médiateurs, vers 14h)

Dans la cabine des médiateurs, alors que je commençais l'entretien avec Khalîl, aidé par Moustafa pour la traduction (nous étions tous trois à un bureau), il y a eu rapidement trop de bruit autour de nous, notamment à cause d'un fait divers : un

afghan, un grand, vêtu d'un cuir, à l'allure moderne, était venu se plaindre. Il venait de s'être fait voler 1300 dollars dans sa cabine. D'après Nazenine, la médiatrice de la croix rouge, c'était sûrement par un iranien drogué qui partageait sa cabine. Depuis, bien sûr, comme par hasard, il a disparu...

La croix rouge en train de devenir une poubelle !

« La Croix-Rouge est en train de devenir une véritable poubelle », me dira ensuite la responsable de l'accueil, Martine, lorsque j'évoque l'histoire du drogué iranien. Maintenant, dit-elle, la police nous envoie tout ce qui traîne... la dernière fois on a même eu droit à deux toxicos anglais en pleine crise de manque !!!

Entretien (E23) avec Khalîl de Kirkouk, exilé à Kalar après l'Anfâl (traduit par Moustafa)

L'entretien a eu lieu le mardi 26 Mars entre 14 et 16 h30, avec Moustafa qui traduit du kurde à l'arabe, d'abord dans la cabine des médiateurs, puis à une table du réfectoire, sous le chapiteau.

Dans la cabine des médiateurs, nous étions tous trois à un bureau, mais il y a eu rapidement trop de bruit à cause de l'afghan venu se plaindre pour s'être fait voler 1300 dollars. Nous sommes donc partis à la recherche d'un autre endroit. Comme on ne pouvait pas non plus s'installer dans la cabine d'accueil où une réunion du staff devait commencer, et que mes interlocuteurs jugeaient qu'il y avait trop de monde aux rangées de tables en bois, nous avons opté pour l'espace du réfectoire, à une table encore humide, après le nettoyage, sous le chapiteau. Il faisait spécialement froid.

Khalîl, né en 1973, parle seulement le kurde mais comprend un peu l'arabe. Il est originaire de la petite ville (qaddâ') de Touz (environ 30 000 habitants), proche de Kirkouk. Autrefois, Touz dépendait du chef-lieu de Kirkouk (mouhâfazâ). Mais désormais, on considère qu'elle appartient au district de Tigrît, une autre grande ville (mouhâfaza), pourtant plus éloignée, mais arabe. Ce truchement dans l'ordre des circonscriptions se justifie toujours par la politique de dissolution ou d'élimination des kurdes (*siyâssat tadhwiib al-akrâd*). Alors qu'à Kirkouk, les habitants sont encore en majorité des Kurdes, avant les Turkmènes eux mêmes plus nombreux que les Arabes, en déplaçant l'appartenance d'une petite ville vers un chef-lieu arabe, on peut ainsi faire apparaître une majorité arabe dans les recensements de la région. Cette mesure s'ajoute à la politique de déplacement (*tarhîl*) des populations kurdes de la région de Kirkouk vers le Nord ou le Sud, en vigueur depuis 1970.

A l'âge de 12 ans Khalîl est parti de Touz pour vivre avec sa famille dans un petit village de 40 familles, sur une terre agricole (*mazraaa*). Ils ont pris cette mesure pour protéger son frère qui avait déserté l'armée en 1988, à la fin de la guerre Iran-Irak, pour qu'on ne le retrouve pas. Mais cette même année, pendant l'opération *Anfâl*, le déplacement systématique des populations kurdes a commencé, en même temps que la destruction de 4000 villages. Au total, il y a eu 188 000 disparus (*mafqoudîn*). Après que leur village ait été rasé, Khalîl a perdu sa mère, son frère et deux de ses sœurs, emmenés d'office par l'armée irakienne. Il ne les reverra jamais... Ceux qui ont échappé à l'armée, comme lui, ont fui dans les montagnes, vers les villes du nord (avant la frontière du Kurdistan autonome), comme la petite ville (qada') de

Kalar (environ 90 000 habitants). Sur la route, Khalîl raconte qu'ils sont à nouveau tombés sur l'armée irakienne. En proie à la peur, ils se sont dispersés. Khalîl, son père, un frère et une autre sœur ont réussi à prendre la fuite vers Kalar (où ils avaient des proches), tandis que les autres sont à leur tour tombés aux mains de l'armée. Pendant 40 jours l'armée a aussi procédé à des fouilles, dans les villages détruits. Ils ont emmenés tout le monde dans des camions militaires, surtout vers le sud, dans des casernes.

Certains en sont revenus, ajoute Moustafa hors traduction, ils les ont vus creuser des grandes fosses et y enterrer les morts... mais Khalîl continue d'espérer qu'ils reviendront... les gens comme lui qui ont perdu de la famille ne peuvent pas se résoudre imaginer qu'ils sont vraiment morts. Même s'il sait qu'ils ne reviendront pas depuis ce jour (c'était très exactement le 12/04/1988) reprend Khalîl pour s'expliquer lui même à ce sujet, il se sent blessé lorsqu'il entend dire qu'ils sont morts... et préfère les espérer en vie... J'espère que mon témoignage pourra être publié, dit-il encore, pour qu'on fasse connaître notre douleur. Peut-être que les ONG, l'ONU, ou les associations de défense des droits de l'homme pourraient faire quelque chose... retrouver les disparus... pourquoi pas ? ils s'intéressent à la question... mais ils ne trouvent que les armes ! Pourquoi ne sont-ils venus qu'en 1991, trois ans après ?

De Kalar, ils ne pouvaient pas, lui comme les autres, rechercher les disparus. Tous ses proches aussi, dans la région, ont disparu, par groupes entiers... c'était trop dangereux de faire des recherches, à cause des contrôles gouvernementaux, des interrogatoires... Dans son village, en tout, il y a eu 94 disparus, dont 4 membres de sa famille, mais les 90 autres étaient tous des proches, des cousins... on était presque tous des proches dans le village. Les rares qui n'aient pas été déportés parmi ses proches sont, un oncle paternel, 3 tantes paternelles et 3 tantes maternelles. Ces dernières sont veuves, elles ont assisté, impuissantes, à l'enlèvement de leurs maris. Il lui reste aussi des cousines et leurs enfants, également veuves. Les hommes ont essayé de protéger les femmes, ce sont surtout eux qui ont disparu. Les femmes survivantes ne peuvent toujours pas en parler, c'est resté trop douloureux, elles sont marquées à jamais et continuent d'espérer leur retour, un jour...

Les régions du Kurdistan irakien qui ont été les plus touchées par ses opérations de déportation, à une plus vaste échelle, sont celles du Kirmyân, soit les régions centrales (*al-wasat*) dites aussi tièdes (*manâtiq dâfi'a*), par opposition aux régions froides (*bârîda*), plus au nord. La reconstruction n'a commencé qu'en 1991, une fois l'insurrection kurde matée. Cependant, de nos jours, 90 % des villages sont encore détruits et il y a toujours des régions déclarées zones interdites.

Après ces évènements, certains des proches de Khalîl sont allés vivre à Kirkouk. Lui est resté dans la région de Kalâr. Il ne pouvait pas aller à Kirkouk car il aurait dû entrer dans l'armée (il y a plus de contrôles qu'à Kalâr). Il ne voulait pas faire comme son frère qui a commencé son service en 75 et est resté dans l'armée 7 ans alors qu'en principe le service ne dure que deux ans. Au bout de 7 ans il a déserté, d'ailleurs il est toujours déserteur, il vit dans les régions du nord. La plupart des gens réussissent à fuir clandestinement vers les régions kurdes, au nord, pour ne pas faire l'armée. Même si ils prennent des risques. Le père et la sœur de Khalîl, à un certain moment, eux, sont repartis vivre au village. Leurs biens, leur maison et leur terre ont été réquisitionnées par l'armée. Ensuite ils ont de nouveau fui pour le retrouver à Kalâr, cette petite ville (qadâ') d'environ 90 000 habitants, située à l'extrême nord de la région sous contrôle irakien, mais sous le 36^{ème} parallèle, juste en dessous des

régions kurdes autonomes. Elle fait encore partie de la région sous contrôle irakien, mais les forces de l'armée n'y sont pas présentes et il existe même une force de défense kurde.

Kalâr est donc relativement anarchique, avec un reste de rébellion, mais comme le reste de l'Irak contrôlé par le pouvoir, la situation y est bien plus dégradée qu'au Kurdistan autonome. Les décès d'enfants c'est dans la région contrôlée par la dictature, parce que Saddam détourne l'aide humanitaire. Internet, les satellites et les téléphones portables sont interdits, ce qui n'est pas le cas dans les régions contrôlées par les Kurdes. La répression (*kabt*) règne, ils n'ont pas le droit à l'expression. Dans la région de Kirkouk, il y a des coupures d'électricité, deux heures par jour. L'été, en pleine chaleur, ça peut être terrible. Parfois aussi, ils n'ont plus de gaz, les provisions sont coupées, on en trouve plus à vendre dans les souks. La vie quotidienne leur est rendue plus difficile. De sorte qu'ils n'aient pas le temps de penser à la politique, ni à la rébellion (*tamarroud*). Mais surtout, la loi qui règne est celle « du bien pour un et du mal pour tous » (*al-kheir yekhoss wa al-sharr yeaamm*), c'est à dire que quand quelqu'un est puni, la punition vaut pour tous (*al-mouaaqâba lal-koull*), elle se généralise, s'étend à toute la famille ainsi qu'aux proches. En revanche les choses positives, très rares, restent l'apanage du particulier.

A Kalâr, jusqu'à son départ, Khalîl tenait une petite boutique de barbier-coiffeur (*doukkân lal hallâqa*). Auparavant, il n'a été qu'à l'école élémentaire, de 6 à 11 ans (*madrassa ibtidâ'iyya*). Avec toutes ces destructions (*tadmîr*), il n'a pas pu poursuivre ses études. Son père, maintenant très vieux (87 ans) vit toujours à Kalâr. Son deuxième frère aussi. Il y est marié, établi. Khalîl, lui, est célibataire. Après les souffrances morales que lui ont causé la mort des membres de sa famille (*mouaaânât nafsîya min fiqdân al-ahl*), il ne supportait pas l'idée de vivre plus longtemps sous ce système dictatorial, dans l'instabilité (*ma fish istiqrâr*). Plutôt que d'entraîner d'autres problèmes aux restes des membres de sa famille (en refusant d'entrer dans l'armée), il a préféré la fuite (*fadalt al harab aala an ajlob marra oukhra mashâkil la bâqiyyat afrâd ahli*). S'il se sentait en sécurité à Kalâr ? Déjà, depuis le début, Kalâr, pour lui, ce n'était qu'une situation provisoire. Il n'était plus chez lui, à Touz. De plus, dans les années 90, la région a été exposée plus d'une fois aux assauts de l'armée irakienne qui tente de reprendre le contrôle. Peut-être qu'un jour ou l'autre, de tels drames seront amenés à se répéter... Le problème est loin d'être résolu en Irak. C'est un système arbitraire (*nizâm zâlim*). Le risque vaut mieux (*al-moujâzafa ahsan*). Il représente notre seul espoir (*al-amal*). C'est pour ça que des afghans meurent ici, à Sangatte.

Le voyage de khalîl, pour fuir l'arbitraire, a duré un an et demi. Il a d'abord passé 5 mois en Iran, après avoir franchi la frontière clandestinement, en coupant à travers les montagnes. Il a travaillé pendant cette période à Téhéran, dans le secteur du bâtiment, dans la pose du ciment. Là aussi, même s'il travaillait, il vivait dans l'instabilité. Pour un rien, on peut vous considérer comme un espion (*jassous*) au compte d'un autre pays. Les gens qui travaillent dans les organisations humanitaires par exemple sont considérés comme des espions et menacés de la peine de mort. Saddam Hussein a fait une déclaration à la télévision comme quoi toute personne d'Irak trouvée dans un autre pays et renvoyée en Irak serait mise à mort (*ououqoubet al-iidâm*). Or, en Iran, s'ils nous trouvent, ils nous renvoient au Kurdistan.

Ainsi, sans s'attarder, dès qu'il a pu mettre de côté 600 dollars, Khalîl est parti pour la Turquie. Encore un passage clandestin, avec l'aide des passeurs

(*qâshâkhshîyyîn*), auxquels il a remis cet argent par avance, avant de savoir s'il arriverait en Turquie. Le mot « *qâshâkhshî* » d'origine turque, est employé pour toute personne exerçant un travail illégal, pas seulement pour les passeurs. On l'emploie aussi bien en Turquie, en Iran, qu'au Kurdistan (irakien). En ce qui concerne les passeurs, les *qâshâkhshîyyîn* sont généralement kurdes (iraniens, turques, irakiens) ou albanais. Ils sont durs avec leurs clients (*mouaaâmala saaba*). Ils m'ont fait endurer la faim, trente heures de marche pour passer en Turquie. Mais il y a des gens qui marchent parfois durant 20 jours... Entre l'Iran et la Turquie, on doit franchir des régions montagneuses, l'armée peut tirer à tout moment. Dans un autre groupe passé avant moi, un kurde irakien de Sloumaniyyeh a trouvé la mort sur ce chemin, avec d'autres (ils étaient 29 et ne sont arrivés qu'à 23). En Turquie ce sont surtout des albanais qui font ce travail. Khalîl a pris un camion à Van. Il était censé être vide. Peut-être que le chauffeur touchait un pot-de-vin (*rashwa*, en kurde *bartil*). Ils étaient 20 personnes cachées à l'intérieur, avec obligation de se taire et de ne pas bouger. Mais ça c'est normal (*iitiyâdi*) !

Une fois en Turquie, Khalîl a passé ensuite 11 mois à Istanbul, hébergé chez un ami kurde, dans une famille, le temps de gagner encore peu d'argent en faisant la plonge dans un restaurant. Il a travaillé dur, du matin au soir, 17 heures par jours. Il s'est fait des cheveux blancs (*shâyâbni*) ! Les kurdes de Turquie, subissent une « turquisation » (*tatrîk*), ils sont obligés d'apprendre la langue turque, tout comme le gouvernement en Irak nous fait subir en permanence l'arabisation (*taarîb*), en plus du *tarihîl* (transfert) et du *tabiûth* (le fait de devoir appartenir au Baath). Mais Khalîl, pendant ces onze mois n'a pas appris le turc.

Pour partir de Turquie, Khalîl a placé son argent chez un ami : 3500 dollars versés aux passeurs après son arrivée à destination. Il a effectué un voyage direct en camion de la Turquie à Paris. Deux fois, il a senti que le camion était entré dans un bateau. Pendant tout ce parcours, qui a duré peut-être 10 jours, ils ne se descendent qu'une seule fois, mais il ne sait pas où, c'était dans un endroit désert, il n'y avait personne. Lorsqu'il est sorti, à la fin, il avait peine à marcher.

A présent Khalîl est à Sangatte depuis plus d'un mois et une semaine, comme Moustafa. Ils n'ont pas fait le voyage ensemble mais se sont connus à Sangatte. Tous deux sont plus ou moins de la même région en Irak. Ils parlent le même dialecte, le kurde sorâni. Tous les kurdes qui arrivent dans le camp, disent-ils, cherchent naturellement des gens de chez eux, qui parlent un dialecte proche. Par exemple les gens de Sloumâniyyeh se mettent spontanément ensemble. C'est vrai que les dialectes kurdes diffèrent. Même à l'intérieur du kurde sorâni, il y a des différences. Le kurde sorâni est plus proche du persan. Pour cette raison, Khalîl et Moustafa partagent la même tente, une des grandes tentes jaunes. Les membres de la croix rouge viennent balayer deux fois par semaine et passent une fois par semaine l'appareil vaporisant désinfectant.

En ce qui concerne le choix de l'Angleterre pour Khalîl, c'est parce que la Grande Bretagne donne le droit d'asile (*yououtou haqq al loujou'*) et qu'on peut travailler (*wa youkin al-aamal*), ce qui est fondamental puisqu'il est très endetté (*madyouîn ktîr*). De plus, à la différence de Moustafa, il a des proches installés en Angleterre (*aqârib*). Par contre, au contraire de ce dernier qui a fait plus d'études, il ne parle pas anglais. Dans le camp, ici, il a entendu dire que la France ne donnait pas l'asile. Khalîl ne rentrerait en Irak que s'il pouvait y être libre de ses mouvements et

déplacements, comme moi (*ourîd an arjaa faqat idha kunt hourran fi tanâqoulâtî, mithlik*).

En attendant de franchir les quelques kilomètres qui lui restent, Khalîl, qui n'a pas d'argent, fait continuellement des essais en train depuis qu'il est arrivé à Sangatte. La nuit dernière il a essayé en camion, à Calais, tout seul, en se cachant sous le châssis d'un camion (*excell*). Il a attendu plusieurs heures dans cette position, tout seul, transi de froid. Mais le camion n'est pas parti... Khalîl, fatigué, pense maintenant aller se reposer. Moustafa qui lui aussi n'a pas d'argent, ne nie pas qu'il y a les places de stationnement des camions, avec les passeurs, mais de toute façon, jusqu'à présent, s'il a surtout fait des essais en train, c'est aussi à cause de son problème de rein.

Une dernière chose, disent-ils toujours par la voix de Moustafa qui prend l'initiative pour les deux : à propos des Kurdes... nous sommes désolés. Nous voyons bien, nous sommes témoins qu'il y a des gens ici, parmi eux qui se comportent vraiment mal. C'est triste à dire mais c'est vrai. Je le regrette. Parfois je suis écoeuré de voir certaines choses, comme le manque d'éducation (*qillatal-adab*), l'alcool, les vols... certains ici commettent vraiment des actes méprisables... même des choses pires, inacceptables. Mais c'est une minorité et nous ne voudrions pas que tu gardes uniquement cette image. Ils ne sont pas tous comme ça (*laysa al-koull*), il ne faut pas généraliser. Voilà, c'est tout ce que nous voulions ajouter.

Entretien (E24) avec Azâd et Parouine, famille de Koysenjaq (près d'Arbil)

(Cabine 9, Samedi 23 Mars, vers 12-14h)

Azâd (Liberté), né en 1959 et Parouine (Rose), née en 1965 (mariée à 18 ans), sont avec leurs deux fils de 13 et 14 ans. Signe particulier : tous les quatre ont les yeux verts. Originaires de la partie ouest du Kurdistan autonome, ils sont de Koysenjaq, une petite ville (*qadâ'*) d'environ 40 000 habitants, d'une taille comparable à Calais, où ils ont toujours vécu. Koysenjaq était, comme son nom l'indique, une ville ottomane (*Koyn : tajmîi / Sinjâq : wilâya*) qui a conservé une vieille-ville historique. Elle est située dans la région d'Irbîl (*mouhâfazat Irbîl*), à environ 70 km de la capitale. Ils se disent d'abord d'Irbîl, parce qu'ils sont de la région administrée par ce chef-lieu et que leur famille y vivait auparavant.

A Koysenjaq, Azâd et Parouine vivaient avec leurs enfants dans une grande maison entourée d'un jardin. L'ensemble de la propriété (jardin compris) était de 500 mètres carrés. La maison comprenait six pièces au ré-de chaussée et deux à l'étage. Ils ont tout vendu avant leur départ. Entre-temps, ils ont passé 4 mois à Istanbul où ils louaient un petit appartement étroit de deux pièces pour la somme de 150 dollars par mois, un loyer considérable par rapport au Kurdistan, où les gens paient en général moins de 100 dollars par mois.

La situation actuelle du Kurdistan autonome leur semble loin d'être catastrophique : le Kurdistan a été reconstruit maintenant, la situation s'est améliorée (*etaamar Kurdistan, wadaaho ahsan al-ân*). Les organisations non gouvernementales ont participé à la reconstruction des 5000 villages kurdes détruits, pour la plupart situés au dessus du 36^{ème} parallèle (*moussaaâdat al-mounazâmât al-ahliyya li iaaâdat binâ al-gourrâ al-mouddamara khâssatan fawqa al-36*).

Azâd avait un poste plutôt intéressant à Koysenjaq. Il travaillait dans l'administration, comme ingénieur responsable des eaux (*aamal fi dâ'irat al-ma' : moudir al-dâ'ira fi masharîi al-mâ*). Il s'occupait de l'écoulement des eaux dans la ville et par exemple, de la construction des égouts (*majârî*). Il lui arrivait de travailler en coopération avec des ONG, notamment avec la Croix Rouge. Nommé directeur en 1992, il avait auparavant effectué des formations à Bagdad dans les années 80. Quant à Parouine, elle était comptable (*mouhâssiba*) depuis plus de 9 ans. Alors que le salaire moyen au Kurdistan autonome est de l'ordre de 300 dinars suisses par mois, Azâd percevait 1000 dinars suisses par mois et Parouine, 500 dinars suisses. Dans les années 80, un dinar irakien équivalait à 3 dollars US. Depuis, avec l'inflation (*tadâkhoum*) à partir de 1990, un dollars US équivaut à 18 dinars suisses. Depuis 1990, il n'y a plus d'émission de nouvelle monnaie irakienne (*al tabaa al-iirâqiyya moujammada*). La nourriture distribuée gratuitement par les ONG et les vêtements ne coûtent rien mais tout le reste est quasiment inaccessible, notamment les produits électroménagers. Par exemple avec son salaire, Azâd peut difficilement se permettre d'acheter une télévision qui vaut 1000 dinars suisses d'occasion, et 3000 dinars suisses neuve. En 1994, Saddam Hussein a fait interdire les billets de 25 dinars suisses, ce qui a fait perdre beaucoup d'argent à des kurdes du Kurdistan...

Les deux fils, de 13 et 14 ans, ont pour le moment été scolarisés respectivement jusqu'en première et deuxième année d'école complémentaire, de 12 à 15 ans (*al-madrassa al-moutawasita, min as-saff al-awâl ilâ ath-thâlith*), avant leur entrée prévue ensuite à l'école secondaire, de 16 à 18 ans (*al-madrassa ath-thanâwiyya aw al-iidâdiyya, min as-saff al-râbiî ilâ al-sâdis*). Aujourd'hui, m'expliquent-ils, l'école élémentaire (*al-madrassa al-ibtidâ'iyya, min as-saff al-awal ilâ as-sâdis*) de l'âge de 6 à 11 ans, est devenue obligatoire pour tout le monde au Kurdistan. Les gens ont compris que l'enseignement était obligatoire et nécessaire (*al-taalîm ilzâmî wa darourî*). Les deux langues étrangères au programme sont l'anglais et l'arabe. Elles sont enseignées à partir de la troisième année d'élémentaire, à raison d'une séance respective par jour. L'enseignement dans les écoles du Kurdistan autonome se fait en kurde (au dessus du 36^{ème} parallèle, ce sont des écoles kurdes et non arabes) mais en revanche, en arabe ou en anglais dans les Universités (*koulliya*, 4 ans/ *majister* 2 ans /*douktoura* 2 ans), sauf pour le département de langue et littérature kurde.

Maintenant au Kurdistan autonome, il existe une liberté de circulation. La situation s'est arrangée depuis la fin de la guerre civile entre les partis qui a perduré de 1994 à 1998. Les deux principales villes, à l'ouest et à l'est, Irbîl et Sloumaniyyeh, sont distantes de moins de 200 kilomètres.

Le principal problème au Kurdistan dit « autonome » (*al-houkm al-dhâtî*) depuis la tutelle des Nations-Unies en 1991 (*taht himâya al-oummam al-moutahidda*), c'est que le pouvoir kurde n'est toujours pas reconnu (*ma fîsh houkouma kurdiyya mououtarifa*), et qu'on craint un éventuel retour de Saddam Hussein (*khawf min roujouou Saddam*). Dans ces conditions, quel est notre destin (*shou masîrna*)? se demande Azâr. Tant qu'il y a Saddam Hussein, poursuit-il, il n'y a pas pour nous, ni stabilité, ni espoir (*ma fîsh istiqrâr wallâ amal ma dâm Saddam*). Comment pourrait-on oublier les 5000 morts de Halabja et les 182 000 disparus de l'opération *Anfâl*? (l'opération *Anfâl* explique-t-il encore, a été justifiée par une sourate du Coran portant se titre, selon laquelle Saddam, s'assimilant à Salah-ad-dîn, se serait dressé contre les kurdes traités d'impies, *kuffâr*).

D'après Azâr, depuis l'accord de 1998 entre Barzâni et Talâbâni, il n'y a plus spécialement de problèmes entre les partis. Les partis islamiques comme al-Râbita (le lien), sont plutôt de nature pacifique (*mousâlîma*) et ne causent de tort à personne. Ils n'ont rien à voir à ce titre, précise Azâr, avec le Hezbollah ou les partis chiites qu'on trouve en dehors du Kurdistan. Azâr et Parouine n'appartiennent à aucun parti. De toute façon, explique Azâr, ce n'est pas du tout obligatoire. Le seul moment où Azâr a appartenu à un parti, c'était en 1991-2, du temps éphémère du front uni du Kurdistan (*al-jabha al-kurdistâniyya*) qui a regroupé, cette année là uniquement, tous les partis kurdes.

C'est depuis 1996 qu'Azâd et Parouine ont songé à quitter le Kurdistan. Cette année là, alors qu'on était en pleine guerre civile entre les deux partis kurdes, a été marquée par l'occupation du Kurdistan autonome par Saddam Hussein et son armée puissante, composée de 700 chars, revenus patrouiller dans les parages d'Irbîl (le 31 Août 1996). L'armée irakienne n'était pas dans Irbîl mais dans les alentours, ce qui est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui puisqu'elle stationne toujours à la frontière (*mawjoudîn lehatta al-ân bil-houdoud*). Barzâni, le chef kurde du côté d'Irbîl, coopère avec Saddam Hussein (*moutaaaâwin*). Tous les partis, de toute façon, sont les agents de l'Amérique (*koull al-ahzâb ououmalâ' america*)... ils n'ont pas le choix (*mou bi idhon...*).

D'une manière générale, c'est une situation difficile... tout le monde a peur de tout le monde (*wadiiyya mou zeina, khawf min al-koull*). Entre 1994 et 98, nous avons vécu en pleine guerre (*koulha harb*), c'était la guerre dans toutes les villes, y compris à Koysenjaq comme à Irbîl. Les gens ne pouvaient plus travailler. On devait rester à la maison dit Parouine. « Mou khôsh » (*mou zein*)! s'exclame Azâd (ce n'était pas bien !) Parouine secoue la tête... Dans toute notre vie, c'est simple, nous n'avons connu que trois ans de paix, entre 1991 et 1993... Moi, dit Azâd, j'ai fait cinq ans d'armée : trois ans de service militaire obligatoire (*khidma ilzâmyya*) suivis de deux dans l'armée de réserve (*jaysh ihtiyâtî*), où j'ai été enrôlé de force (*bil-qouwwa*)... Lorsque nous nous sommes mariés, en 1985, c'était en pleine guerre Iran/Irak...

Parouine et Azâd ne sont pas les premiers à partir... Azâd a son cousin qui vit en Europe, ainsi que des proches plus éloignés. Parouine, elle, qui vient d'une famille de 9 enfants (ils sont 6 sœurs et 3 frères), a déjà cinq de ses frères et sœurs en Europe. Au Kurdistan, à Koysenjaq, où ses parents vivent toujours, il ne lui reste qu'une sœur et deux frères. Les autres ont émigré avant elle. Une de ses sœurs (mariée à un kurde du pays) est installée au Danemark depuis 10 ans et a déjà obtenu la nationalité (octroyée au bout de 8 ans). Elle a fait l'Université d'économie et sciences politiques. Deux autres sœurs et un de ses frères vivent en Allemagne depuis 8 ans et devraient avoir la nationalité d'ici deux ans. Enfin, une autre de ses sœurs vit en Grande Bretagne depuis 3 ans. Elle ne travaille pas. Son mari (également kurde) n'a pas encore de passeport (*jawâz*) mais une autorisation de travail (*waraqat-aamal*). Parouine ne sait pas ce qu'il fait... Si Parouine et Azâd ont à leur tour choisi l'Angleterre, c'est d'abord à cause de la langue (*aala moud al-lougha*), surtout parce que ce sera plus facile pour les études des enfants, ensuite parce qu'il est devenu difficile d'obtenir des papiers en Allemagne (*al-jawâz mou zein bi Almagna*). Quant au Danemark, il n'y a pas de travail (*ahs shoughl mâ ko bi Danemark*).

Arrivés à Sangatte la veille ou l'avant veille, ne sachant pas encore trop ce qui les attend (ils vont faire des essais en camion et ont entendu dire que c'était difficile et

notamment qu'il y avait la police, et des chiens), voilà à présent six mois que la petite famille a quitté le Kurdistan. Entre-temps, ils ont passé quatre mois à Istanbul. Les deux mois restants ont été occupés à voyager, de camion en camion... (*min sha^hinât ila shâhinât*). Après avoir vendu leur maison et leurs biens, ils ont pu payer le premier tronçon du voyage, jusqu'à la Turquie, en passant par l'Iran (même s'ils sont de la région ouest d'Irbîl). Jusque là ils ont dû payer en tout, pour eux quatre, la somme de 3000 dollars. Le passage par l'Iran a compté une étape à pied, de marche dans les montagnes, avec des arrêts organisés dans des maisons. Ils étaient à quatre familles, conduits par des passeurs iraniens kurdes. Le deuxième tronçon du voyage, de la Turquie à Sangatte leur a coûté beaucoup plus cher : 4000 dollars par personne qu'il faut donc multiplier par quatre ! Ils avaient laissé une caution (*ta'mîn*) qui n'a été versée qu'une fois leur arrivée, de même qu'avant de partir pour la Turquie, où ils avaient aussi laissé une caution à Irbîl, dans des bureaux mafieux (*ta'mîn bi makâtîb Irbîl, akhadou al felous waqt al-wousoul ila Turkiyya*). De Turquie, ils sont partis en camion et n'ont rien vu du voyage, mais il leur semble que le camion a embarqué sur un bateau pour l'Italie.

Le départ clandestin, même s'il faut payer les passeurs, demeure moins cher que d'acheter des papiers. Le prix d'un passeport irakien au Kurdistan est cher. Un simple passeport (*jawwâz*) sans visas vaut déjà 1000 dollars et il faut compter au moins 2500 dollars avec le visa (soit 40/50000 dinars irakiens). De plus, pour avoir un visa (*ta'shira*), il faut déjà avoir une invitation (*daawâ*). Eux s'étaient renseigné, on leur avait proposé des invitations pour la Turquie au prix de 2000 dollars par personne.

Un autre jour en fin de semaine, je croise Azâd qui se plaint du manque d'organisation dans le camp (*mâ ko nizâm*). Pourquoi ne nous donnent-ils pas une carte d'enregistrement dit-il, ce serait plus clair ?! Entre-temps, ils ont fait des tentatives en camion. Ils se rendent bien compte de la difficulté, les chiens, en particulier effraient Parouine au plus haut point. Elle ouvre de grands yeux, comme si elle s'apercevait de la supercherie, comme arrivée parmi les sauvages ! De retour, ils voudraient récupérer leur place en cabine et aussi leur carte de famille pour aller au réfectoire.

Cabine 9, un angolais seul au milieu des kurdes

L'angolais parle français et portugais. Il raconte qu'il est arrivé en France en avion et qu'après on l'a emmené directement à Calais. Lorsqu'il est descendu, il croyait déjà être en Angleterre mais ce n'était pas du tout le cas ! Désormais, il est à Sangatte depuis 5 jours où il se sent perdu, tout seul, sans argent et sans aucuns de ses compatriotes. Un des kurdes de la cabine qui se trouve pour la première fois en présence d'un noir, le considère apparemment comme une étrange créature, il est très gentil, dit-il, mais un peu bizarre : il passe son temps à manger et dormir ! La plupart du temps, il dort ! Mais que pourrais-je faire d'autre ici, dit l'angolais ? Il n'y a rien à faire ici... et puis je n'ai pas le moral. Voilà, je suis là, avec eux, ils sont devenus ma nouvelle famille... en attendant je dors. Que faire de toute façon ? Dans la semaine, il m'arrive plusieurs fois de discuter avec lui, mais toujours brièvement, de passage. Un soir, il me raconte qu'avant de partir, il était en prison, pendant 5 mois. Un groupe armé, une milice l'y avait mis parce qu'il ne leur faisait pas allégeance. Mais c'était

dur là-bas, ce n'est pas comme ici. On dormait par terre, sans rien... la vraie misère... Quand je suis sorti, épuisé, j'ai été pris en charge par une association religieuse, des pères... c'est eux qui ont organisé mon voyage. Ils m'ont tout de suite mis dans un avion, mais moi je ne savais pas. Je n'ai rien pu préparer... Ils ne m'ont même pas laissé le temps de d'aller trouver ma famille. C'était trop dangereux. Dimanche matin, je le croise à Sangatte, à la sortie de l'église, avec un autre noir africain, un sénégalais je crois. Tous deux ont des rameaux dans la main, distribués à la fin de la messe, pour Pâques, comme les vieilles dames que je vois sortir, à côté. Tout à l'heure il a été voir la plage, il fait beau. Ils vont peut-être y retourner ensuite, au moins c'est beau, dit-il... Le kurde de la cabine 9 qui s'amuse toujours en le regardant, étonné de sa gentillesse, de sa paresse, dit qu'ils vont essayé de l'aider. Quelqu'un de la Croix Rouge a accepté de lui prêter 5 euros afin qu'il puisse acheter une carte téléphonique. Il a des amis en Angleterre. Ils pourraient cautionner son passage de là-bas.

Cabine 9, un couple kurde de cousins germains, originaires de Makhmour

En plus de la famille aux yeux verts, avec les deux petits garçons qui ont emprunté un skate bord à la Croix-Rouge, il y a un autre couple kurde, plus jeune, sans enfants, également arrivés depuis quelques jours seulement. Ils parlent mal l'arabe. Ils sont cousins germains mais mariés et originaires de Makhmour, une petite ville (*qaddâ*) située entre Mossoul et Irbîl. Elle est née en 1976. Leur voyage depuis le Kurdistan n'a duré que quinze jours. Ils sont arrivés en Italie, à Oudine, dans un camion ayant embarqué sur un bateau. Pendant tout le voyage, cachés dans le camion, ils n'ont presque rien mangé mise à part des biscuits. Elle, mal en point, me demande de venir l'aider pour traduire à l'infirmerie.

Tente des arabes, Ahmad, l'irakien de Mossoul (samedi 23 Mars, vers 17-18h)

Ahmad, 31 ans (né en 1970), est assis dans la petite tente bleue dite des arabes. Il était déjà là lors de ma visite précédente, il y a près d'un mois. Il en a marre, il est très remonté contre les Kurdes. Il juge qu'à 90 %, ils viennent déjà de pays européens comme l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, ou la Norvège... où ils n'ont pas eu l'asile. Selon lui, ils n'en ont même pas besoin. Chez eux, ils ont tout ce qu'ils veulent, les aides des ONG... ! Ils nous font de l'ombre ! A Mossoul, dans sa ville originaire, il y a près d'un million de kurdes. Ce sont des gens sans éducation, dit-il, énervé (*ma aaroundsh aklâq*). Ici, dans la tente des arabes, on ne laisse rentrer aucuns Kurdes ! Les *qashakhshiyî*n (passeurs) ne nous aident pas, nous les arabes, ils ne nous aiment pas. Ils s'entraident seulement entre eux, entre Kurdes. Ils nous traitent comme si on était des juifs. C'est du racisme. Ils nous menacent de coups de couteaux si on essaie de passer seuls... on doit payer au moins 600-800 dollars... Ahmad est à Sangatte désormais depuis un mois et 10 jours, installé dans la même tente qu'Abou Hishâm, le chrétien arménien de Mossoul, qui lui, est à Sangatte depuis 4 mois. Lors de ma visite, il y a aussi un autre irakien de Mossoul. Ahmad en a vraiment par dessus la tête d'être ici. Il s'épuise (*taab...*). Ce n'est pas une vie, dit-il, en secouant la tête, qu'est-ce qu'on fait ici ? Boire, manger, la queue d'une heure et demi à chaque fois... ! Se retrouver ici, avec des gens sans éducation... il est en train de perdre espoir (*fiqd al-amal*) et commence à haïr la France (*karah Faransa*). Pourquoi est-ce qu'ils construisent un camp ici, juste à côté du port, alors qu'il y a tous ces contrôles, qu'à chaque fois on nous renvoie ici, pourquoi ???! (*leish*

yeemelou camp hena qarib al-minâ' wa hena fî contrôle ktîr, koull marra yerjaouounâ, tab, leish ???!) Pour lui, c'est une humiliation (*bahdalé*), ils ne peuvent même pas se changer (*moush moumkin nebaddel awaiinâ*), être propre, décent... il y a tout le temps la queue à la douche, seulement possible de 9 à 11 heures du matin et le soir de 17 à 19 heures. Mais qui a le temps de passer, s'insurge-t-il, sur 1500 personnes ?! (les douches des femmes, depuis peu, sont de 16 à 17 heures). Ahmad est d'autant plus énervé, prêt à pleurer sur son sort, qu'à moins de 34 kilomètres dit-il, il a sa femme et ses quatre enfants... quatre petites filles dont la plus âgée a 5 ans... ils sont en Grande Bretagne depuis un an. Je n'ose même plus les appeler, dit-il. Ils savent que je suis là. Est-ce que je peux leur confier que depuis douze jours je ne me suis même pas lavé ni changé ?! Ils ne pourraient même pas imaginer... Mais qu'est-ce que je fais ici ?! Qu'est-ce que je peux leur dire ?! Sa femme et ses quatre petites filles sont passées en Angleterre en avion, par un vol de la Turquie qui transitait par Dubaï. A ce moment là, n'avait pas assez d'argent pour partir en même temps qu'eux. Avant le 11 septembre, dit-il avec un soupir, c'était plus facile que maintenant... non... ce vol n'existe plus. Ils n'ont pas encore l'asile. Même s'ils l'avaient, ce ne serait pas possible de le faire venir dans le cadre du regroupement familial, car selon la loi, dit-il, c'est la femme qui suit l'homme...

Pour les rejoindre Ahmad a voyagé pendant près de 4 mois avant d'arriver à Sangatte. Il est passé par les pays de l'Est, par 9 pays, notamment en Bulgarie, en Autriche... Découragé, il n'a pas envie de s'attarder sur les détails. En attendant, bloqué à 34 kilomètres de l'Angleterre, depuis un mois et 10 jours à Sangatte, Ahmad tente chaque soir un départ, il ne dort plus, il craque. Une fois, il a été mis en garde à vue, à la police. Il y avait un traducteur. Oui je suis « irakien », et quoi, je n'ai pas le droit de rejoindre ma famille ?!! Ahmad ne comprend pas. Il n'arrête pas de hocher la tête avec nervosité. Entre-temps, ses tentatives lui semblent plus tristement risibles les unes que les autres. Il a été deux fois par erreur en camion en Belgique, et même une fois dans un camion qui partait pour l'Italie ! Ils sont descendus au bout d'une heure, mais ont dû faire ensuite six heures de marche sous la pluie et le froid pour rentrer jusqu'à Sangatte... C'est vraiment épuisant... pas croyable... (*wallah taab... ma yesîr*). Les passeurs ne savent même pas lire, (*aslân ma jaarifou al-qirâ'a !*), c'est simple, ils n'ont jamais appris à lire ceux-là ! Mais « made in England » s'insurge-t-il, toujours plus furieux, les marchandises fabriquées en Angleterre, ça ne veut pas dire que le camion va en Angleterre !! (*al-bidaaât made in England, moush maanatho enno al-shâhina betrouh la hennak!*).

C'est bientôt l'heure du dîner... la queue pour le réfectoire commence derrière les grandes tentes jaunes, plus au fond, comme d'habitude. Mais il y a eu de nouveaux aménagements m'explique Abou Hishâm qui accompagne Ahmad, ils ont rapproché les grillages. Maintenant, l'espace est plus resserré, on ne passe plus qu'un par un. Mais c'est mieux, dit-il, au moins il n'y a plus de bagarres, et on passe plus vite finalement comme ça...

Bureau du directeur : les 900 kârdes de Catane gardés au moins 15 jours en rétention

(samedi 23 mars- soir, 19h)

Le Directeur est en petite réunion avec le sociologue Smaïn Laacher et deux autres personnes. L'une d'elle précise que les 900 Kurdes qui ont débarqué la semaine

passée en Italie, à Catagne (le 18 Mars) vont sûrement devoir rester 15 jours en rétention... On ne va pas les voir tout de suite arriver. C'est encore un peu tôt.

« Big Mafia » : à Lidds les 2 clans kurdes s'affrontent, moi je demande l'asile en France

(samedi 23 mars-soir, vers 21h)

Cette fois « Cousin d'Ali » est seul, sans son cousin. Les gens l'appellent « Big-Mafia ». Mon nom, dit-il, c'est : « je ne sais pas » ! (*ismî ma baarif!*). Je discute d'abord avec lui dans les allées, entre les deux rangées de cabines. A plusieurs reprises, des types, des Kurdes pour la plupart, lui tapent sur l'épaule et me disent, en riant à son intention: « Big Mafia ! » A un moment le mari de Christina, l'albanais, passe. Ils échangent quelques mots en albanais. Apparemment rien d'important, des salutations peut-être. Le cousin d'Ali se vante de parler aussi albanais...

Depuis ma dernière visite, le cousin d'Ali a fait sa demande d'asile en France, depuis 5-6 jours. D'ici un mois et demi, on lui a dit qu'il pourrait peut-être partir d'ici. Il espère aller à Lyon, ou à Marseille. A Paris, non, c'est trop grand ! dit-il. En France, il sera tranquille, s'exclame-t-il, il n'y a pratiquement pas de kurdes irakiens ! Comme nous discutons à une table en bois, un peu en aparté, il m'explique, sans cessez de faire le malin, en jouant un peu l'important, que lui, il est déjà allé en Angleterre. Depuis mon dernier séjour à Sangatte, le mois dernier, il est passé une fois de l'autre côté mais a préféré revenir. Il est allé à Lidds, mais il ne voulait surtout pas y rester. Un genre de gros village. Il n'aime pas du tout. Qu'est-ce que j'aurais fait là-bas, s'exclame-t-il ! Maintenant ils sont tous à Lidds, tous les Kurdes irakiens ! C'est devenu pire que le Kurdistan là-bas ! Après ta dernière visite, comme la tension montait trop, ils ont décidé d'aller continuer à se battre là-bas. Pour plus de discrétion, ils valait mieux que ça se passe là-bas, que personne ne voit. Du coup, les deux clans se sont transportés à Lidds. C'est mieux comme ça dit-il, bon débarras ! (il a le champs libre). Maintenant, en effet, c'est moins tendu dans le camp, puisqu'ils sont tous en Angleterre. C'est le cas aussi de son cousin Ali aux cheveux longs. D'après lui, ils ne reviendront pas. Ils travailleront de là-bas uniquement maintenant. Quant à lui, il a tellement peu aimé qu'il est revenu presque tout de suite, au bout de trois jours...

Dans la conversation, en se voulant toujours énigmatique, il dit qu'il a déjà passé beaucoup de temps en Europe. Du moins, il a traversé de nombreux pays, qu'il évoque : la Norvège, le Danemark, la Finlande (il a aimé Helsinky), la Suède, en gros, tous les pays scandinaves. Mais il connaît aussi la Suisse, l'Allemagne, la Hollande... Il a même essayé une fois d'aller au Canada, mais ça n'a pas marché... Il a aimé la Suède mais peu le Danemark, où il a vu beaucoup de problèmes de drogue... Il a aimé la Hollande aussi, bien qu'ils fassent la chasse aux irakiens. Quant à l'Allemagne, ils sont prétentieux, racistes ! Il explique qu'il vient d'y avoir une nouvelle loi au Danemark, qu'ils donnent l'asile aux kurdes irakiens...

En fait, il aimerait bien, - c'est samedi soir dit-il-, aller en discothèque. Il n'en peut plus de ce camp. Mais mon problème, geint-il, c'est qu'on ne nous fait pas entrer... il est toujours avec son survêtement bleu marine et pieds nus dans ses savates... C'est embêtant dit-il, l'air de se vanter, on a de l'argent et on ne peut même pas le claquer... Toujours sous prétexte qu'on est des Kurdes Irakiens, des bêtes sauvages, rien de moins, c'est ça !!! Est-ce que je pourrais lui prêter ma carte

d'identité, pour qu'il puisse passer une nuit à l'hôtel !? (il dit qu'il est « autonomi » et veut faire « federâlî »)... merci, mais très peu pour moi...

Quand on revient entre les allées, son ami, un autre kurde très souvent avec lui (le « ils de peshmerga » aux yeux noirs de la première visite), prend l'air mitigé, un sourire un peu jaune, mi-inquiet : il a bu ! (*sakkrâne howwe !*) dit-il, comme s'il craignait qu'il ait trop parlé... l'autre du coup, prend congé... il dit qu'il est dans la cabine 16, au cas où je voudrais le voir, c'est là qu'il dort. Ce soir, il a envie de sortir si possible.

Moustafa l'algérien: ici, il n'y a presque plus de passeurs, en Angleterre ils sont fichés

(samedi 23 Mars- soir, vers 23h)

Un peu plus tard, près du bâtiment de surveillance de la Croix Rouge, je discute un peu avec Moustafa l'algérien de Bonne. Il confirme les dires précédents, sur les passeurs allés se battre de l'autre côté. Il n'y en a presque plus maintenant ici dit-il, c'est calme. Il commence à compter ceux qui restent dans sa tête, peut-être encore 7, 8....13... Puis, à propos du retour du cousin d'ali...Oui, bien sûr, c'est surtout qu'ils sont fichés en Angleterre...., voilà pourquoi certains refusent d'y aller...

Cabine d'Oum Mourâd avec ses visiteurs/ les chiens sur les places

(Cabine 9, samedi 23 Mars- soir)

Oum Mourâd est toujours en train de fumer, cigarette sur cigarette. Plus tôt dans la soirée, Smaïn Laacher était venu l'interviewer. Dans sa cabine, elle discute, dans son petit espace séparé du reste de la cabine 9 par un drap tendu sur l'encadrement de porte. De l'autre côté, sa porte donne sur le grand hall. Elle est assise sur un petit lit, au devant d'un lit à hauteur situé dans le fond. A côté d'elle, des pelotes de laine, des aiguilles à tricoter, des morceaux récupérés... elle se serait mise à coudre des bonnets, des pulls, pour s'occuper, dit-elle, avoir un passe-temps en attendant... Elle discute avec une femme kurde qui habite la pièce d'à côté, une femme assez plantureuse, vêtue de noir et coiffée d'un petit voile blanc, dans les trente-cinq ans, assise à côté d'elle. Elles parlent toutes deux des dialectes kurdes différents, la jeune femme le « badâni » et Oum Mourâd le « sorâni ». Sur le petit lit en face, il y a aussi un jeune couple turc, avec un bébé. Un jeune kurde qui parle un peu le français, avec un sourire aux dents blanches, est installé près d'Oum Mourâd, dans un recoin du lit à hauteur. Oum Mourâd m'explique que les passages (surtout le week-end) ne marchent plus du tout en ce moment. Elle dit que personne ne sort, qu'il n'y a même plus de chauffeurs qui proposent des départs « garantis ». La dernière fois oui, ils avaient commencé à négocier des prix... mais plus maintenant. Ils avaient dit des prix trop chers... En ce moment, sur les places (des camions) dit-elle, la police devient plus violente, ils lâchent les chiens, ils n'hésitent pas à frapper, c'est relativement nouveau... *harâm*, dit-elle, ça ne se fait pas...ils devraient avoir honte. Quant il y a des problèmes ici, dit-elle en faisant allusion aux passeurs, ça retombe automatiquement sur les places...

Retrouvailles de Sirouân (E14) (Dimanche, 13h30-14h30, chemin de Sangatte)

Un dimanche relativement ensoleillé, avec un vent froid. Sur le chemin menant à Sangatte, je tombe par hasard sur Sirouân, le kurde irakien de Sloumaniyyeh qui m'avait raconté la dernière fois, il y a environ un mois, son arrivée par bateau à Lecce. Il a une barbe de plusieurs jours, des petits mocassins abîmés, pas vraiment adaptés pour la marche.

Sirouan : 27 tentatives en un moi et demi

Maintenant, dit-il en comptant rapidement sur ses doigts, ça fait exactement un mois et seize jours que je suis là. En tout, j'ai fait 27 tentatives. Deux fois je me suis retrouvé dans un camion allant en Belgique, une fois dans un camion qui avait pris la route de Paris. On a frappé sur la cloison pour descendre avant. J'ai aussi fait deux tentatives depuis Dunkerque, mais c'est loin. Il a fallu que je prenne un bus, puis faire deux heures de marche jusqu'aux places de stationnement. Je lui dis (en repensant à l'épopée de Mayyâda et Diyyâ') que certains m'ont raconté avoir passé la nuit dans une vieille baraque abandonnée. Oui, dit-il, ce sont des bunkers, des anciennes constructions nazies en ruine, dans la forêt. Sirouân n'a par ailleurs jamais fait de tentative par train, et quant il a pris des camions, il n'est jamais entré dans le bateau. A chaque fois, ils ont été contrôlés avant. Selon lui à Dunkerque, il y a quand-même moins de contrôles.

Sirouan : En Italie on propose l'asile aux Kurdes irakiens, pourquoi ne pas y retourner ? Sirouân veut aller téléphoner de la cabine publique, devant l'église pour contacter un ami à lui à Rome, qui travaille dans une organisation comme la Croix Rouge où ils servent des repas aux sans-abris. Celui-ci est parti quatre mois avant lui du Kurdistan. Il était parti d'Italie en avion pour la Suède mais au bout de 5 mois là-bas, il a été renvoyé à Rome. Entre-temps, pourtant, il s'était marié avec une kurde qui avait la nationalité suédoise. Sirouân était donc étonné de le rencontrer à Rome. Il lui avait conseillé de partir pour Calais, en lui disant que c'était mieux de rester à Rome. Maintenant Sirouân se demande si ça ne serait pas effectivement mieux d'y retourner, dans la mesure du possible. A son arrivée à Lecce, le traducteur ne lui avait posé qu'une seule question : tu restes ou tu parts ? Il avait répondu qu'il partait et à ce moment là, on avait relevé ses empreintes (*basâmât*). Dans ces conditions, il ne sait pas très bien s'il peut y retourner et faire une demande d'asile. De plus, Sirouân a aussi sa sœur en Italie, qui vit depuis 2 ans à Crotone, où elle est traductrice. Elle est mariée à un kurde irakien avec lequel elle est arrivée en bateau, elle aussi. Sirouân a entendu dire que l'Italie avait proposé l'asile aux kurdes arrivés par le dernier bateau, le Monica, débarqué le 18 Mars à Catagne. Il pense que dans leur majorité, ils refuseront. Ils vont vouloir faire comme tout le monde, suivre le mouvement général, aller en Angleterre. Mais avant de pouvoir repartir, ils doivent restés un mois sur place. Ils ne peuvent donc pas déjà être à Sangatte. Il n'a pas très bien suivi, il ne sait pas très bien si ce sont des kurdes irakiens, ou syriens.

Sirouan : Les Kurdes sont de simples soldats, moi je suis général...

Les Kurdes, reprend Sirouan, font toujours pareil... ils vont là où il y a du monde, tous ensemble... ils suivent (*i:lihâm*). Résultat, maintenant, ils sont tous en Angleterre, dans le Manchester, à Birmingham, à Lidds... Dans les endroits où ils vivent, il n'y a que des Kurdes... A cause de ça, Sirouân n'a plus tellement envie d'y aller. S'il y arrive, il sait qu'il devra partager une chambre ou un appartement avec des kurdes d'ici, ou passés par ici. Pour moi c'est un peu délicat, dit-il en souriant, de par ma position sociale, je suis général (*aaqîd*), ils le savent. Eux ne sont que des soldats (*jounoud*)... Je n'ose donc pas trop travailler avec eux (*ma bastarjî aamal*

maahoun). Les kurdes qui passent en Grande Bretagne, ce sont des gens sans éducation, qui ne savent pas lire, pas dire deux mots d'anglais, qui ne cherchent pas à s'adapter. Ils vivent entre eux et continuent à se bagarrer en Angleterre... ça ne me dit rien d'y aller dans ces conditions... en plus il n'y a pas de travail en Angleterre (*mâ ko aamal bi Britagna*), ou pas toujours, parfois il faut attendre des mois... En Italie, au contraire, ils sont peu, ils squattent dans les parcs publics. A son passage à Rome, il les a vus faire des grands feux dans les jardins publics ! Incroyable, dit-il. Ils ne se rendent pas compte. J'ai essayé de leur expliqué que ça ne se faisait pas, mais rien à faire, ils ne comprenaient pas. Ici aussi, sur les aires de stationnement, ils font pareil, dit-il en riant. Sur les places des camions, à Calais, ils ont carrément planté des tentes ! Ils font aussi des grands feux !

Sirouan : quatre kurdes irakiens revenus d'Angleterre à Sangatte, voyagent par étapes

En ce moment à Sangatte, dans le camp, dit-il, je connais quatre kurdes irakiens qui sont revenus d'Angleterre. Ils sont restés là-bas un an et demi, dans le manchester. Ils n'ont pas obtenu l'asile mais ils ont travaillé. Ils ne voulaient pas rester plus, ou plutôt, ils ne pouvaient pas, ils ont toute leur famille au Kurdistan, ils veulent revenir pour les aider, avec le pécule qu'ils ont gagné. Ils rentrent au pays par étape (*yerjaaouna bil marhale*), en prenant leur temps, en s'arrêtant travailler en route dans différents pays européens, en France, en Hollande, en Italie, en Grèce..., le temps de gagner encore un peu plus d'argent avant de rentrer chez eux. Entre-temps, en marchant, nous sommes arrivés aux cabines téléphoniques, dehors, devant l'église, où il y a déjà un petit attroupement de « réfugiés » attendant leur tour. L'un d'eux parle en kurde à Sirouân. C'est eux m'explique-t-ils, qui étaient en Angleterre. Ils ont peur que je te le dise !

Sirouan : Un ami l'invite à venir se reposer dans un camp en Hollande

Sirouân n'a pas réussi à joindre son ami en Italie mais il a contacté un autre très bon ami à lui kurde qui est en Hollande. Celui-ci lui a dit que si il allait en Italie, il pourrait d'abord passer le voir en Hollande. Il a fait une demande d'asile et a été refusé (*rafâ*) mais on ne lui a pas encore demandé de partir (*tard*). Entre-temps, il a le droit de rester dans le camp (*camp*) où il était. Il a dit à Sirouân qu'il pouvait venir le retrouver là bas et même s'il le désirait rester quelques semaines se reposer dans le camp, plus petit et plus tranquille que Sangatte, avec des chambres (*bil ououraâf*). Peut-être que c'est ce qu'il fera...

Entretien (E25) avec Ismaïl, kurde irakien de Sloumaniyyeh

(dimanche après-midi, hangar, puis dehors)

Je commence la discussion dans le hangar, le long de la clôture de distribution. Entouré d'un petit groupe de curieux, kurdes aussi, Ismaïl, un jeune kurde, est en train de bavarder en anglais (qu'il maîtrise bien) avec le mari de la responsable des bénévoles, un français d'une soixantaine d'années, sympathique et humain, un peu attristé de leur sort : déjà si jeunes...et complètement déracinés... c'est incroyable, s'indigne-t-il. Rapidement, Ismaïl prend l'initiative de se dégager du groupe de curieux qui grossit peu à peu autour de nous. Il préfère sortir du hangar et trouver un endroit pour discuter au calme. Ne sachant où aller, nous reprenons le chemin qui mène à Sangatte. Par cet après-midi de dimanche, des petits groupes de réfugiés vont

et viennent sur le bord de la route, profitant des quelques rayons de soleil. Comme d'habitude, on en voit quelques uns qui marchent au loin, coupant à travers champs.

Ismaïl est depuis 4 jours à Sangatte. Originaire de Sloumaniyeh, âgé de 24 ans, il a terminé l'université après quatre ans d'études à la faculté de droit politique d'Irbîl (*takharaj min kouliyya al qanoun as-siyâsi*). Il a fini jeune parce qu'on l'a fait entrer à l'école élémentaire en avance alors qu'il n'avait que quatre ans. A Irbîl, durant ses études à la faculté, il vivait seul, sans sa famille. Mais la dernière année, il vivait à Kirkouk avec sa famille qui était venue s'y installer pour fuir des problèmes à Sloumaniyyeh, des problèmes sociaux (*mashâkil ijtimâiyyeh*) et non politiques, mais qu'il ne tient pas à préciser. A Kirkouk, ils vivent plus en liberté, incognito... ce n'est pas comme au Kurdistan, où les partis (*ahzâb*) les connaissent... mais ça n'empêche pas que ce soit quand même dur... Ismaïl a écrit des articles, notamment un article sur l'immigration (*al-hijra*)... les raisons de l'émigration sont variées commence-t-il... ce qu'il veut par exemple, lui, avant tout, c'est pouvoir vivre libre (*hourr*), chose impossible dans son pays... il a écrit cet article sur l'immigration et aussi un autre sur les élections (*intikhâbât*) mais il a été refusé... ils n'acceptent pas l'avis de quelqu'un qui s'y connaît en droit... impossible (*ma yesîr*)... Même l'un de ses amis, à l'université, lui a dit qu'il le tuerait s'il osait publier une chose pareille ! ça ne l'a pas empêché de le donner à publier, mais l'impression a été annulée, ils ne l'ont pas publié. Ensuite il a fui... Toute sa vie Ismaïl n'a fait qu'étudier, il n'a jamais travaillé. Mais à quoi bon si on ne peut même pas dire ce qu'on veut. Il aurait pu continuer, faire son magistère encore pendant deux ans, mais pour cela il faut appartenir à un parti. On est pas libre, on doit écrire dans l'intérêt du parti uniquement. En Angleterre ce sera mieux... il espère pouvoir encore poursuivre des études, même en travaillant à côté. Il est prêt à effectuer n'importe quel petit boulot pour ça. Et puis, pour lui ce sera facile, dit-il, car il parle bien anglais. Il aimerait aussi apprendre le français, et voire le monde... découvrir quelque chose de nouveau...mais le passage en Angleterre est difficile. Il s'en rend compte. Il avait besoin de parler. Il se sent seul ici, pas tranquille, mal à l'aise dans la foule (*izdihâm*)... il avait envie de prendre un peu l'air. Il n'a pas vraiment de place à lui, cabines et tentes sont au complet. Il dort vers la « mosquée », dehors, là où les gens vont prier, dans la partie vide et inhabitée du hangar, passé le grillage derrière les grandes tentes. L'émigration est aussi pour lui un des aspects de la mondialisation (*al-aaoulama*), de nos jours, les gens ont envie de voir le monde aussi, c'est normal... et puis il n'y a plus personne aujourd'hui qui accepte qu'on lui impose une dictature (*al-dictatouriyya*)... on préfère le chemin de la liberté (*tarîq al-houriyya*). Il y a même des gens qui fuient la dictature familiale... les problèmes sociaux, politiques, économiques...il y a tant de raisons, fait-il, l'air fatigué de tout ça, de tous ces problèmes. Il y a aussi le gain (*zarq*), l'Europe, ce sont les pays du gain...

Ismaïl est arrivé en Europe par la Turquie, en Italie, par bateau. Un bateau qui s'appelait « anik », arrivé la semaine dernière près de Venise. Son voyage clandestin (*gheir qanounî*) a duré près d'un mois en tout. Depuis quatre jours à Sangatte, il n'a pas encore fait de tentatives. Il regrette d'être ici, dans un camp, sans pouvoir parler avec des français, mis à l'écart.

Cabine des africains- Abdallah dans le réseau kurde depuis 3 ans

(cabine 10, dimanche 24 mars- soir)

La cabine 10 est réservée aux africains du camp, presque tous ici. Seul l'angolais de la cabine 9 est isolé, en milieu kurde. Il n'y avait plus de place dans la cabine 10. De toute façon, il dit que ce n'est pas grave, il ne parle pas anglais et ne les fréquente pas spécialement, ce ne sont pas des compatriotes. Dans la cabine 10, ils doivent être une vingtaine. Tous plus ou moins parlent anglais. C'est la langue qu'ils utilisent pour communiquer entre eux. Parmi eux, deux africains anglophones du Kenya, à Sangatte depuis 3 mois, venus en France par avion. Il y a aussi un Soninké du Mali qui parle français et m'explique qu'eux (en en indiquant un ou deux autres) ça ne les intéresse pas d'aller en Angleterre, ce qu'ils veulent c'est rester ici, dans le camp. Tous des jeunes célibataires, sauf deux très jeunes femmes, âgées d'une vingtaines d'années, l'une du Ghana, mignonne, décontractée, en jeans, l'autre du Nigéria. Elles n'ont pas l'air trop farouches, comme si elles s'étaient bien adaptées. Elles aussi sont aussi à Sangatte depuis 3 mois. Dans la conversation, plutôt brève, l'un deux, du Kenya, dit que les kurdes ne sont pas vraiment très justes !

Je discute un peu avec Abdallah, du Sierra Léone, qui lui est à Sangatte depuis 3 ans. Un grand gaillard, avec des yeux tombants, quelques dents en or. Sympathique, mais pas vraiment l'air innocent. Il s'exprime en anglais. Le médiateur de la croix Rouge, Oumar, m'avait dit auparavant qu'il était le banquier du camp. Il ne le cache pas, quoi qu'il préfère m'en parler une fois que les autres sont sortis, pour aller manger. Il m'explique qu'ils ne sont pas forcément tous au courant. Chargé de garder l'argent qui ensuite est remis au passeur, en cas de réussite, il prend à chaque fois un pourcentage. Il gagne plutôt bien. Il est à Sangatte depuis trois ans, avec des petites interruptions. Au début il est resté 8 mois, ensuite il a quitté le centre pendant 2 mois, pour aller travailler au noir dans un restaurant à Haras, près de Calais. Il a vu que ça rapportait peu et a préféré revenir à Sangatte. Débrouillard, il a appris le kurde tout seul, en discutant avec eux. Pour pouvoir travailler ici, s'intégrer, faire des affaires, il était bien obligé. Au début, il a eu quelques problèmes avec eux, mais plus maintenant. Il ne sait pas très bien combien de temps il va continuer comme ça, mais en tout cas, une chose est sûre, c'est qu'il n'a pas du tout l'intention d'aller en Angleterre. Après dit-il, on ne peut plus en sortir, on reste au noir sans papiers. Moi je veux pouvoir rentrer chez moi, un jour. A son avis, les africains ici, sont trop paresseux. Ils essaient une fois, et voient que c'est un peu difficile alors ils abandonnent. Ils prennent leur temps. Ils devraient y aller carrément, comme les kurdes, tous les soirs, mais eux ce n'est pareil, ils ne sont pas comme ça. Du coup ils s'éternisent. Et puis ils arrivent presque toujours sans argent, sans le sous. J'essaie de les aider mais ce n'est pas facile. Enfin... Il me demande si je ne fume pas de..., d'un air entendu, peut-être qu'il en vend ?

Cabine d'Oum Mourad/ abd et « cousin d'ali »/ Abou Hishâm joue les réconciliateurs

(Cabine 9, dimanche 24 Mars- soirée)

Oum Mourad s'est vraiment mise à tricoter. Ce soir son lit est entièrement parsemé de pelotes de laines, de fils, d'aiguilles à tricoter. Elle commence à raconter pendant la guerre, comme ils se débrouillaient avec trois fois rien. A Bagdad, elle donnait des cours aux femmes au foyer (*rabbât beit*) au sein de l'association de l'union des femmes (*ittihâd al-mar'a*). Elles apprenaient ainsi à faire des tissages, une activité génératrice de revenus. Elles fabriquaient aussi du savon... Elle est toujours assise sur son petit lit, rarement seule.

Comme ce soir, il y a presque toujours Abd, le kurde irakien qui a vécu 4 ans en Jordanie. Un gros, un peu débraillé, avec une voix traînante. Ce soir, il y a aussi le « cousin d'Ali » (celui qui voulait aller en discothèque la veille), vautré sur le lit, derrière elle, à demi caché dans une couverture. La bouche pâteuse, il a dû trouver un moyen de veiller toute la nuit. Celui-là dit-elle, il vit la nuit et dort la journée ! A un moment donné un kurde entre et l'insulte, puis lui crache à la figure et ressort. Il soupire, l'air plutôt méprisant, en se remettant dans ses couvertures. Ensuite il s'assoit, l'air insouciant, et commence à dessiner avec la petite de 14 ans, qui a toujours l'air de s'amuser.

Là-dessus, la porte s'ouvre grand : intervention d'Abou Hishâm, l'irakien chrétien-arménien de Mossoul. Il fait allusion à une bagarre survenue la veille entre Abd et Steph, l'algérien installé dans la tente des arabes, avec lui. Jouant les réconciliateurs, il s'interpose en exigeant que le kurde irakien qui a vécu en Jordanie vienne présenter tout de suite ses excuses à Steph, encore sous état de choc, plus nerveux que jamais. Bien que ce dernier proteste, avec sa voix d'ours qu'on dérange, il a peut-être réussi à le convaincre. Toujours est-il que peu après, ils s'en vont tous deux. Je me retrouve quelques instants dans la demi-pénombre avec Oum Mourad. Entre-temps, tout le monde a quitté les lieux. Sans donner beaucoup de détails, elle explique non sans lassitude, qu'il y a tous les jours des incidents, qu'ils sont fous de toute façon ! Ils se sont battus sur le toit d'une cabine, Steph avait un couteau et s'est énervé...

Entretien (E26) avec Mouhammad, kurde irakien d'Arbil champion de ping pong

(lundi 25 Mars, 11-12h, devant la cabine d'accueil)

Il est environ 11 heures et comme la matinée est ensoleillée, nous restons dehors, debout, devant l'entrée de la cabine d'accueil, où nous avons commencé à discuter. Mouhammad s'exprime dans un bon anglais. Bien qu'il parle arabe, surtout pour avoir étudié la langue classique et ses structures grammaticales à l'école, il n'aime pas le parler. D'ailleurs il n'y a pas habitué. Ce n'est pas sa langue (il est du Kurdistan irakien autonome) et il n'aime pas les arabes. Enfin surtout, au Kurdistan, avant de partir, il a fait un stage intensif d'anglais pendant cinq mois. Pour lui, c'est aussi l'occasion de pratiquer. Depuis son stage, ce n'est peut-être que la deux ou troisième fois qu'il trouve une occasion de le parler.

Né à Irbîl, Mouhammad (23 ans) est de père turc et de mère kurde. Il appartient à une famille de 8 enfants. Ils sont sept frères et une sœur. C'est lui le plus âgé. Il a été à l'école jusqu'à l'âge de 18 ans. Il a terminé ses études à la fin de l'école préparatoire (*Iidâdiyye*) de 15 à 18 ans (il traduit *primary school*). Ensuite il voulait poursuivre à l'université pour devenir ingénieur assistant mais il n'a pas pu. C'était pendant la guerre. Lorsqu'il a terminé l'école préparatoire, nous étions en 1996, en pleine guerre entre les deux partis kurdes opposés. De plus, sa famille était pauvre. Il a été obligé d'aider ses parents en travaillant dans la fabrique (*factory*) de son père, qui est tailleur (*tailor*). Ainsi, Mouhammad a été couturier pendant trois ans. En même temps, depuis l'âge de 15-16 ans, il faisait parti de l'équipe nationale irakienne de ping-pong et participait à des championnats. Son frère cadet aussi. Mais en tant que Kurdes, dit-il, on doit subir des discriminations. On ne nous donne pas de passeport pour aller faire des championnats en dehors du Kurdistan. Nous n'avons pas de chance, pas de pays,

aucune reconnaissance. On ne veut pas forcément un pays indépendant mais au moins un statut reconnu, dans le cadre d'un état fédéral par exemple... Mais la situation est tout autre. C'est dur pour nous, vraiment, dit-il. Nous sommes des victimes, ça, on peut le dire...

Aujourd'hui encore, toute sa famille vit à Irbîl, sauf une de ses tantes (mariée à un kurde) qui vit en Angleterre depuis 4-5 ans. Traductrice, elle a obtenu l'asile et a des papiers. C'est elle qui lui a envoyé de l'argent (en Turquie) pour lui permettre de partir. Mouhammad aime beaucoup sa tante, qui n'est pas beaucoup plus âgée que lui. Du temps où elle vivait au Kurdistan, ils s'entendaient très bien. Bien sûr, en Grande Bretagne, elle pourra l'aider, surtout au début. Si Mouhammad veut aller en Angleterre, c'est surtout pour construire son avenir, poursuivre si possible des études, tout en travaillant, continuer d'apprendre l'anglais. Chez nous dit-il, il n'y a pas d'avenir, pas d'horizon... on ne peut rien construire, on ne peut plus se marier parce qu'on a pas de position sociale... un cercle vicieux, fermé... En Angleterre, Mouhammad espère aussi qu'il pourra de nouveau jouer au ping-pong, s'intégrer dans une équipe, participer à des championnats.

Pour venir jusqu'à Sangatte, Mouhammad est d'abord passé d'Irbîl en Turquie (à Istanbul), puis en Grèce, et de là en Italie. Au total il a dépensé près de 5000 dollars US: 500 \$ pour aller en Turquie, 2500 \$ de la Turquie à la Grèce, et 1500 \$ de la Grèce à l'Italie (Rome).

Au Kurdistan irakien, il s'est d'abord rendu à Dohouk, non loin de la frontière turque. Il a été aidé par les kurdes. Très intelligents, dit-ils, ils connaissent tous les chemins... A Van, à l'est de la Turquie (région surtout peuplée de kurdes), on vous propose des faux passeports turcs pour 200 dollars, explique-t-il. Ce n'est pas une obligation bien sûr, mais juste une possibilité de continuer le voyage en prenant le bus comme un passager normal, sans être obligé de se cacher. Mais moi, je n'en ai pas acheté. J'ai pris le bus et en entrant, tranquillement, j'ai dit au chauffeur que j'étais de Van. On ne m'a pas demandé mes papiers. Le tout c'est d'avoir l'air naturel. De toute façon, il faut dire que mon père est turc, et que je parle parfaitement le turc. En sortant du bus, à Ankara, je me suis fait arrêté par la police quand ils ont vus que j'étais sans papiers. Mais je leur ai dit la vérité, à savoir que je vivais au Kurdistan irakien et que mon père était turc. J'ai dit aussi, ce qui est vrai, que j'appartenais, comme mon père, au parti turkmène irakien. Finalement, le policier m'a dit : « allez, c'est bon, vas-y ! ». En fait, si on parle le turc, dit-il avec un sourire, il n'y a aucun problème... Et puis, en Turquie, j'ai trouvé du travail au bout de deux jours. C'était facile. J'ai travaillé pendant deux mois comme couturier, dans une fabrique de vêtements. On m'avait fait des faux papiers turcs. Mouhammad a beaucoup aimé la Turquie (*yes, Turquia is very nice*), mais le problème, dit-il, c'est qu'on ne peut pas mettre beaucoup d'argent de côté (*bu we cannot save a lot of money*). Juste un tout petit peu, vraiment très peu. Mais la vie quotidienne est agréable, les gens sont sympas... pour la plupart ce sont des musulmans, presque tous. En tout cas, c'est mieux que la Grèce.

Après ces deux mois en Turquie, Mouhammad est allé en Grèce, par la route, en camion. Il est resté également deux mois là bas, à Athènes. Il dormait dehors, dans les jardins publics. Il y avait une organisation qui nous aidait, nous donnait à manger... mais c'était beaucoup mieux qu'ici !!! Ici, il n'y a rien. A Athènes, je jouais au ping-pong dans un club, où il y avait des étrangers, des Roumains et d'autres... j'étudiais aussi l'anglais auprès d'une association... Par contre, j'ai eu du mal à partir, ce n'était pas facile d'y arriver...

Enfin, Mouhammad a réussi à partir pour l'Italie, en camion, dans un bateau. Il est arrivé ainsi à Rome, où il est resté quatre jours. Une très belle ville. Il en a profité pour aller visiter des monuments, en se mêlant aux touristes. Il leur parlait anglais. En Italie, on lui a proposé l'asile, mais il a refusé. Ils nous ont dit aussi qu'il n'y avait pas de travail en Italie. Les gens dorment dans les parcs...

Mouhammad est maintenant à Sangatte depuis douze jours. Depuis 2-3 jours seulement, il a réussi à avoir une place pour dormir, dans une des tentes jaunes. Avant, il dormait par terre. C'est très difficile de partir d'ici, dit-il. Si j'avais su, je ne serais pas venu. Les gens ne savent pas que c'est si difficile. Il y a deux mois, c'était déjà plus facile. Mouhammad sait que la France et la Grande Bretagne sont en discussion à propos de Sangatte, mais des gens pensent, dit-il, que la France veut nous garder ici, dans ce camp, alors que l'Angleterre, elle, serait prête à nous accueillir (*but France wants to keep them all there*) !! Il me demande si je sais ce que compte faire le gouvernement français...

Samân, kurde irakien de Kirkuk, discrimination et « services secrets »

(lundi 25 Mars, vers 12h, devant la cabine d'accueil)

Devant la cabine d'accueil, je discute également (en arabe) avec un autre kurde irakien, mais beaucoup plus brièvement. Samân a 24 ans. Il est arrivé à Sangatte il y a cinq jours. Il est passé par la Turquie et a payé en tout 3000 dollars US. Originaire de Kirkuk, il a travaillé à Kirkuk mais aussi à Bagdad. Dans le cadre de la coopération (engagé dans l'armée de réserve), il était gardien dans des usines électriques. Certains jours, il travaillait à Kirkuk, d'autres à Bagdad. Dans ses allées et venues constantes, il rencontrait beaucoup de difficultés. Sa liberté de circulation était entravée, rendue compliquée par les interrogatoires (*istijwâbât ktîr*) quotidiens qu'il devait subir, tout simplement parce qu'il est kurde. Ce qui l'inquiète depuis son départ, c'est que récemment les services secrets (*istikharât*) se sont rendus chez lui, dans sa famille. Ils ont demandé où il était, pourquoi il n'était pas là... ils ont peur qu'on appartienne aux partis kurdes... Mais Samân avait signé son appartenance au parti irakien du Baath. Aujourd'hui, dit-il, visiblement vraiment inquiet, ils ont peut-être déjà ordonné le transfert de ma famille parce que je n'étais plus là (*yemken rahhalou ahli*)... J'ai peur de ça, dit-il, mais je pense à eux constamment...

Ahmad, le jeune afghan à béquilles de 16 ans, a fait une demande d'asile en France

(Dimanche 24 mars-matin, grand hall, espace télé / lundi matin, devant la cabine d'accueil)

J'avais déjà discuté brièvement avec lui lors d'un déjeuner au réfectoire le mois passé. Cette fois j'apprends qu'il a fait une demande d'asile en France, depuis une semaine. Il m'explique qu'il est parti de Kaboul le 12 septembre, avec beaucoup d'autres, juste après les événements, de peur des représailles américaines. Après l'avion (ils étaient près de 200 afghans à partir), ils se sont dispersés et ont effectué le reste du voyage en camion. C'est depuis ce moment là qu'il a perdu sa famille, son père et sa mère, avec lui dans l'avion. Depuis, il ne sait pas où ils sont. Il n'a pas d'argent, ou en tout cas trop peu, dit-il en riant, pour se permettre d'appeler en Afghanistan et demander ! Presque tous les autres afghans arrivés en même temps que lui à Sangatte, il y a

environ trois mois, sont maintenant passés en Grande Bretagne, dit-il, il n'y a que moi qui n'ai pas réussi, et maintenant, avec ma jambe ! Du coup, au lieu d'attendre vainement, il a opté pour une demande d'asile en France. Je préfère encore rester ici, sur place, dit-il, plutôt que d'aller dans un autre CADA (Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asile) où je risquerais de m'ennuyer beaucoup plus. Au moins, ici, j'ai des amis afghans !

Père et fils afghans, le petit traducteur à 8 ans

(lundi 25 Mars, devant le réfectoire, avant le déjeuner)

Je discute très brièvement avec un homme d'environ 45 ans, qui appelle bientôt son fils, un gamin de 8 ans qui parle parfaitement anglais et m'explique fièrement qu'il est le traducteur de son père (qui parle pourtant plutôt bien). Ils ne sont à Sangatte que tous les deux, la mère et le reste de la famille étant restée à Kaboul. Le gamin évoque les difficultés qu'ils doivent surmonter, toujours très fier, en prenant l'accent américain (*you know, I've tryed many times, and i got quite a lot of difficulties...*).

La croix rouge constate une montée de violence policière envers les réfugiés

(lundi 25 mars –réfectoire, 13 h30)

Je déjeune avec des membres de la croix rouge et aussi le géographe. L'un des membres de la croix rouge dit qu'en effet la police est de plus en plus violente sur les places des camions avec les kurdes. Ces derniers temps, également, ils ont eu souvent des plaintes de la part des réfugiés qui auraient été frappés.

Moins de blessés qu'en février (lundi 25 mars, réfectoire, 13h30)

Il y a aussi les infirmières. Elles me confirment mon impression, à savoir qu'il y a beaucoup moins de blessés (mains bandées, béquilles) qu'en février où elles ont enregistré un record. Le mois de février a été catastrophique en ce qui concerne les blessés, disent-elles toutes deux, on a pas eu pire.

Cabine 22 avec Mayyâda... deux passeurs négocient en fond de cabine

(lundi 25 mars après-midi)

Je suis surtout venue voir Mayyâda qui a attrapé la grippe et est de plus en plus déprimée. Les deux petites parlent d'une voix toujours plus geignante. Parfois, je ne sais plus quoi dire, ça commence à me déprimer moi aussi, de les voir encore là. Elle soupire, dit en riant qu'elle va se suicider. Elle ne voit plus de solution, et en fait elle se demande si ils ne vont pas passer la fin de leurs jours dans ce camp. Elle se rend compte avec amertume et résignation, qu'ils ne sont plus que des réfugiés (*amâ nehna lâji'in*)... Elle ne comprend pas l'intérêt de faire ce camp, si c'est aussi difficile de passer, il vaudrait mieux encore le détruire, dit-elle, au moins les gens ne viendraient pas...

A un moment, entrent deux passeurs kurdes (le cousin d'Ali et celui qui avait déclaré fièrement être fils de peshmerga lors de ma visite de janvier). Ils sont toujours ensemble. Le cousin d'Ali, depuis un ou deux jours ne quitte plus sa capuche.

Apparemment il a fait cette nouvelle acquisition : un petit blouson léger couleur kaki avec une capuche. Peut-être qu'il a peur d'être filmé ! Ils sont entrés pour négocier avec des albanais de passage dans la cabine, ou avec les égyptiens. Du fond de la cabine, le cousin s'exclame en me voyant : qu'est-ce tu fais là toi encore, ma petite chérie ?! Viens avec moi, on va discuter dehors. Apparemment, je les gêne, je crois ! Puis il s'avance vers nous et s'adresse à Mayyâda : pourquoi les petites ne me parlent-elles jamais ? dit-il, plein de reproches. A chaque fois que je les salue, elles ne me répondent pas ! Mayyâda lui décoche un œil noir : elles ne parlent pas à n'importe qui, c'est tout. Elles n'ont pas l'habitude de parler aux étrangers, répond-elle, froidement. Puis, en s'adressant à moi, alors qu'il s'en va : quel crétin (*tafiḥ* !)... Quelques instants plus tard, ils négocient sur le pas de la porte : c'est 800 dollars par tête, disent-ils (en anglais). Je me lève, exprès, et vais vers eux, à la porte : et pour moi, c'est combien ? Le cousin d'Ali ne peut s'empêcher de rire, mais l'autre, en bas de la porte est furieux : *enti, big moushkilé* ! fait-il, soudainement tout jaune (you are a big problem !).

Passeurs « cousin d'Ali » et « fils de peshmerga » verts d'être découverts

(lundi 25 Mars après-midi, allées)

Je quitte momentanément la cabine 22 où il vient d'entrer pour négocier ses prix et le retrouve dehors, dans une allée. Alors, tu vois que tu es *qashakhshî* ?! Moi, Non ! Et puis ce terme est méprisable ! fait-il avec dédain, je n'aime pas du tout ce mot ! Mais toi ? Qu'est-ce que tu fais ici, dis-moi, insiste-t-il, qu'est-ce que tu fais exactement ? De toute façon, je vais dire à tout le monde de ne pas te parler, tu vas voir !

A un autre moment, un peu plus tard, je les croise encore, au milieu des allées, alors qu'ils jouent au foot, avec un ballon. L'autre « fils de peshmerga » a toujours son regard noir, un peu allumé. Sans doute pour m'impressionner, il shoote un grand coup dans le ballon qui vient cogner avec violence la paroi de la cabine, juste devant mon passage...

Abou Hishâm de l'Allemagne à l'Italie (cabine 22 - lundi 25 mars après-midi, 16-18h)

Diyyâ et Mayyâda reçoivent la visite d'Abou Hishâm. Depuis quatre mois à Sangatte, il a aussi passé quatre-cinq mois en Allemagne auparavant, puis de là, a été renvoyé en Italie où on lui avait relevé d'abord ses empreintes. C'est l'accord de Dublin qui veut ça, explique-t-il.

Ahmad attend des faux-papiers en Hollande pour passer en Angleterre

(cabine 22 - lundi 25 mars après-midi, 16-18h)

En plus de Diyyâ et Mayyâda et Abou Hishâm, il y a aussi Khaled, le jeune kurde de 19 ans. C'est le cousin d'Ahmad, passé par la Moldavie et à présent en Hollande. Ahmad, disent-ils, va essayer d'avoir des faux papiers en Hollande pour aller en Angleterre en bus. Il sera avec une famille hollandaise. C'est vrai qu'il est rose, plutôt blond, il pourrait passer pour un hollandais. Mais est-ce qu'on va lui poser des questions, me demande Khaled ?

Diyyâ explique qu'eux, lorsqu'ils ont été contrôlés à Calais, à la frontière (quant ils avaient pris le bus avec de faux-papiers pour l'Angleterre), c'est la police anglaise, en France, qui les a interrogés. Ils les ont fait parler dans plusieurs langues.

Il raconte aussi que Steph, l'algérien de la tente des arabes, a aussi essayé de partir avec des faux-papiers, en bus, de Calais, mais qu'il n'a pas échappé aux contrôles. Un faux-passeport, ça se voit tout de suite, disent-ils, au moindre doute, il suffit de le passer dans le système informatique, on voit tout de suite que ce n'est pas la même photo ! Il est bête, poursuit Diyyâ, il aurait du essayer en train, il n'y a pas de contrôles !

Khaled : chiens et violences policières / ruses des passeurs pour arrêter les camions

(Cabine 22, lundi 25 Mars après-midi, avec Mayyâda, Diyyâ, Abou Hishâm)

Khaled me demande tout le temps comment j'ai obtenu la nationalité française, ce qui fait rire Diyyâ. Pourtant à chaque fois je lui explique que je suis française, mais peu de temps après, il repose la même question ! Oui, française, mais algérienne, pense-t-il dans sa barbe!

Il m'explique qu'en ce moment, à Calais, sur les places des camions, il y a beaucoup de policiers « ils frappent dur et lâchent sur nous leurs chiens, il y a de plus en plus de chiens ». Lui, Khaled, a déjà fait cinq tentatives, dont trois en train. Pour nous faire monter en camion, maintenant, raconte-t-il, des kurdes se bagarrent devant un camion en partance, pour distraire le chauffeur et le forcer à ralentir. Pendant ce temps, à l'arrière, ils ouvrent la porte et nous poussent à l'intérieur. C'est sportif, il faut courir ! D'après lui, il faut quand même une certaine expérience pour ouvrir et refermer la porte des camions. N'importe qui ne peut pas le faire. Et puis, n'oublions pas qu'ils prennent des risques, ils peuvent se retrouver en prison. Non, c'est normal, qu'on les paye.

Abou Hishâm et Khaled se préparent. Tous deux vont partir faire une tentative ce soir, toujours en camion, comme d'habitude. Plus tard, vers 17h 30, Christina et son mari, le couple albanais, saluent tout le monde. Ils partent aussi faire une tentative, en camion. Christina embrasse Mayyâda, après un regard appuyé, pathétique, comme si elle priait avec elle, de réussir enfin à sortir d'ici. Son mari me sert la main, un peu avec le même regard, en secouant la tête, l'air de ne pas savoir, mais d'espérer.

Le couple kurde sans enfants déplacés de Kirkuk au Nord/route clandestine de Rânia

(Cabine 22, avec Mayyada et Diyya, lundi 25 Mars après-midi)

Ce sont les voisins de chambre de Diyyâ et Mayyâda. Elle (Khatoum), plutôt blonde, les cheveux mi-longs défaits, m'explique qu'ils ont été déplacés de Kirkuk en 1999 et forcés d'aller au nord, à Arbil. On leur a fait ça parce que son frère à elle, était parti de Kirkuk pour Sloumaniyyeh. Le pouvoir irakien n'accepte pas ça. Ils ont peur qu'on appartienne à des partis kurdes (*yekhâfou aan al-ahzâb*)... Elle ne travaillait pas. Au Kurdistan irakien, chez nous, dit-elle en riant, les femmes restent à la maison !

Diyyâ explique qu'eux, lorsqu'ils ont été contrôlés à Calais, à la frontière (quant ils avaient pris le bus avec de faux-papiers pour l'Angleterre), c'est la police anglaise, en France, qui les a interrogés. Ils les ont fait parler dans plusieurs langues.

Il raconte aussi que Steph, l'algérien de la tente des arabes, a aussi essayé de partir avec des faux-papiers, en bus, de Calais, mais qu'il n'a pas échappé aux contrôles. Un faux-passeport, ça se voit tout de suite, disent-ils, au moindre doute, il suffit de le passer dans le système informatique, on voit tout de suite que ce n'est pas la même photo ! Il est bête, poursuit Diyyâ, il aurait du essayer en train, il n'y a pas de contrôles !

Khaled : chiens et violences policières / ruses des passeurs pour arrêter les camions

(Cabine 22, lundi 25 Mars après-midi, avec Mayyâda, Diyyâ, Abou Hishâm)

Khaled me demande tout le temps comment j'ai obtenu la nationalité française, ce qui fait rire Diyyâ. Pourtant à chaque fois je lui explique que je suis française, mais peu de temps après, il repose la même question ! Oui, française, mais algérienne, pense-t-il dans sa barbe !

Il m'explique qu'en ce moment, à Calais, sur les places des camions, il y a beaucoup de policiers « ils frappent dur et lâchent sur nous leurs chiens, il y a de plus en plus de chiens ». Lui, Khaled, a déjà fait cinq tentatives, dont trois en train. Pour nous faire monter en camion, maintenant, raconte-t-il, des kurdes se bagarrent devant un camion en partance, pour distraire le chauffeur et le forcer à ralentir. Pendant ce temps, à l'arrière, ils ouvrent la porte et nous poussent à l'intérieur. C'est sportif, il faut courir ! D'après lui, il faut quand même une certaine expérience pour ouvrir et refermer la porte des camions. N'importe qui ne peut pas le faire. Et puis, n'oublions pas qu'ils prennent des risques, ils peuvent se retrouver en prison. Non, c'est normal, qu'on les paye.

Abou Hishâm et Khaled se préparent. Tous deux vont partir faire une tentative ce soir, toujours en camion, comme d'habitude. Plus tard, vers 17h 30, Christina et son mari, le couple albanais, saluent tout le monde. Ils partent aussi faire une tentative, en camion. Christina embrasse Mayyâda, après un regard appuyé, pathétique, comme si elle priait avec elle, de réussir enfin à sortir d'ici. Son mari me sert la main, un peu avec le même regard, en secouant la tête, l'air de ne pas savoir, mais d'espérer.

Le couple kurde sans enfants déplacés de Kirkuk au Nord/route clandestine de Rânia

(Cabine 22, avec Mayyada et Diyya, lundi 25 Mars après-midi)

Ce sont les voisins de chambre de Diyyâ et Mayyâda. Elle (Khatoum), plutôt blonde, les cheveux mi-longs défaits, m'explique qu'ils ont été déplacés de Kirkuk en 1999 et forcés d'aller au nord, à Arbil. On leur a fait ça parce que son frère à elle, était parti de Kirkuk pour Sloumaniyyeh. Le pouvoir irakien n'accepte pas ça. Ils ont peur qu'on appartienne à des partis kurdes (*yekhâfou aan al-ahzâb*)... Elle ne travaillait pas. Au Kurdistan irakien, chez nous, dit-elle en riant, les femmes restent à la maison !

Comme dans le reste de l'Irak d'ailleurs, n'est-ce pas ? fait-elle à Mayyâda. Et elles commencent à parler cuisine.

Un peu plus tard, Diyyâ raconte qu'il est allé plusieurs fois au Kurdistan irakien avec des amis kurdes. Sans quoi ça aurait été difficile de passer, normalement il leur est interdit de franchir le 36^{ème} parallèle. Pour les irakiens évidemment, dit-il, s'est bien plus difficile de partir que pour les Kurdes. De Bagdad, on est coincé, c'est plus dur, et plus cher... C'est presque impossible, dit Mayyâda. Pas étonnant dit-il, qu'il n'y ait presque que des Kurdes ici. La dernière fois, un afghan du camp m'a même soutenu qu'en Irak il n'y avait que des Kurdes ! J'ai eu beau lui expliquer, il ne me croyait pas, il me disait : non, tu te trompes !!!

Khatoum reprend la parole. Pour eux, ça a été très facile de partir clandestinement du Kurdistan irakien. Une affaire de rien du tout ! s'exclame-t-elle. On est d'abord passés d'Arbil à Sloumaniyyeh. Il y a plusieurs routes. Nous on a pris la route de Rânia. Une des plus connue. Des enfants kurdes des villages nous ont demandé 80 dinars pour nous mener à la frontière iranienne. Son mari marchait à côté, elle était sur un âne. Ensuite ils ont passés la nuit dans un autre village, dans une petite maison, avec les «qashakhshiyyîn» (passeurs).

La fille d'Oum Mourad déclare qu'elle et sa mère partiront bientôt en « garantie »

(cabine 22, lundi 25 mars, après-midi)

Elle nous annonce que demain (*baci* en irakien), il y aura peut-être un essai garanti, avec l'accord du chauffeur (*ittifâqqiyya*). Sa mère lui a dit de ne pas trop en parler mais apparemment elles sont décidées à partir de cette façon. Elle espère bien. Mayyâda la sert contre elle, retrouvant son sourire, en la dorlotant : tu vas partir, apprendre l'anglais, découvrir l'Angleterre, lui dit-elle, ensuite ce sera notre tour, on te retrouvera là-bas !

Réfectoire, remue-ménage et fraude des célibataires dans la queue

(réfectoire, lundi 25 mars- soir, vers 18h30-19h)

Je vais dîner avec Diyyâ et Mayyâda au réfectoire. Les familles prennent leurs repas avant les autres, à partir de 18h30 environ. Comme ils sont relativement peu nombreux (une petite minorité dans le camp), la queue pour aller au réfectoire n'est pas bien longue. Au lieu de commencer derrière les rangées de tentes jaunes, au fond du camp, elle ne débute qu'à côté des tables en bois, non loin du réfectoire.

Ils se plaignent parce qu'ils ont souvent les restes du repas précédent, alors qu'à la deuxième tournée, pour les jeunes célibataires qui suivent, au self-service, on distribue quelque chose de nouveau, et de souvent plus appétissant.

Ce soir, l'ambiance est agitée. Dans la queue, en face de nous, pendant que nous mangeons à une table sous le chapiteau, il y a du remue-ménage. Les jeunes kurdes s'interpellent et braillent, sifflent, rient, frappent dans leurs mains, chantent. Parmi eux, je remarque par sa grande taille, Hayrâm, le kurde irakien de Halabja avec lequel j'avais discuté la fois précédente, aux tables en bois. Lorsqu'ils arrivent sous le chapiteau, pour manger, à une table contiguë à la notre, ils avalent vite leur repas, goulûment, puis passent, un par uns, sur la droite. Derrière le chapiteau, ils se glissent

dans une fente (sous les applaudissements et les clameurs des autres), parcourent un tronçon de trajet derrière les bâches, puis arrivent de l'autre côté du chapiteau, par une autre ouverture, de nouveau dans la queue, non loin du réfectoire. Ils refont ainsi un tour, mangeant une seconde fois, parfois même trois ! Les deux membres de la Croix Rouge qui contrôlent la queue, debout comme des officiers de chaque côté des barrières au niveau de l'entrée dans l'enceinte du réfectoire, avant le self, n'ont pas l'air de les reconnaître. Il faut dire qu'il y a beaucoup de monde. Ça ne les empêche pas de connaître cette technique. Ils savent bien, à la Croix-Rouge, que certains mangent plusieurs fois, faisant plusieurs fois la queue, ce qui rend approximatif le compte des personnes par couvert, comme ils le font. Mais quand on annonce 1300, 1450 ou 1500 couverts, ça donne quand même une idée du nombre de réfugiés.

Petits trafics nocturnes derrière le hangar : entrée des sacs de provisions

(lundi 25 Mars - soir, vers 21-22h)

Après le dîner, je vais boire une bière avec Moustafa, l'algérien de Bonne. On contourne le hangar. A l'avant, sur la gauche de l'entrée, il y a des talus, il faut marcher dans la terre, le long des grillages. Puis, un petit sentier court sur le côté, derrière la bâtisse de tôle. En arrivant derrière, le sentier s'élargit, laissant place à des gros tas de pierres. Sur le côté et à l'arrière, la terre forme un surplomb, une sorte de pente verte abrupte. On est assis sur des pierres. De temps à autres on voit descendre un ou deux réfugiés, des kurdes, des afghans, avec des gros sacs de courses. Comme ils n'ont pas le droit de faire entrer de la nourriture à l'entrée, ils se débrouillent pour faire passer des provisions par le fond du camp, en rentrant sur le côté, dans l'aire inhabitée, du côté de la « mosquée ».

Du coup, nous parlons un peu des autres trafics. D'abord de Abdallah, l'africain du Sierra Leone de la cabine 10. Sa spécialité à lui, explique Moustafa, ce n'est pas tant la banque. Il fait surtout dans la prostitution. Il y a quelques mois, on voyait les kurdes qui faisaient la queue devant la cabine. La Croix-Rouge le savait bien sûr. Elles arrivent sans rien, sans le sous, alors il les fait travailler...

Quant à Oum Mourâd, pour lui ce n'est pas une simple intermédiaire. C'est une passeuse, un point c'est tout, et une menteuse. Moustafa ne l'aime pas. Une fois, il lui avait demandé d'aider un ami à lui, un roumain qu'il aimait bien et était sans le sous, mais elle l'avait renvoyé, sans pitié.

Des afghans gazés à la bombe lacrymogène

(mardi 26 Mars, déjeuner, réfectoire, Croix-Rouge)

Alors que nous parlons au déjeuner avec les membres de la Croix-Rouge de la recrudescence des violences commises à l'égard des réfugiés en dehors du centre, j'apprends que des Afghans ont été récemment gazés à la bombe lacrymogène par des gens en voiture (la police ou des jeunes, on ne sait pas) à deux reprises : d'abord dans le village, à Sangatte, ensuite, après qu'ils les aient suivi en voiture, au carrefour juste en bas du chemin qui descend du centre.

Un kurde a reçu sur la route un pot de peinture en plein visage (Mardi 26 Mars, vers 18h)

La Croix Rouge me demande de traduire. Un kurde irakien (de la région de Kalâr, située sous le 36^e parallèle et contrôlée par les *Peshmergas* ou maquisards kurdes), est assis sur une chaise devant le bureau de la direction, dans l'espace Croix-Rouge derrière la clôture. Manifestement, il a reçu un coup au visage. Il a l'air plutôt mal en point et sonné, l'œil droit poché, enfoncé, plus petit que l'autre avec la peau un peu rouge et boursouflée autour. Il m'explique qu'il marchait sur la route entre Sangatte et le camp, juste en bas, quant soudain, il a reçu un gros pot de peinture en pleine figure –plus de 3 kilo !-, qui lui a été lancé d'une voiture qui passait, avec 4 ou 5 jeunes à bord. Il me montre aussi sa chemise, complètement éclaboussée de peintures blanche. La Croix Rouge le fait emmener à l'hôpital, également pour vérifier s'il n'a pas reçu des éclats de pots de peinture. Il pourrait être intoxiqué.

Un kurde de Mossoul qui voulait être aviateur, victime de discrimination

(Mardi 26 Mars, vers 17h, devant l'entrée)

En revenant de mon entretien avec Khalîl, le kurde irakien dont plusieurs membres de la famille ont disparu pendant l'*Anfâl*, traduit par Moustafa (voir plus haut), je discute rapidement, entre l'entrée et la clôture (il y a un courant d'air glacial) avec celui que je confondais avec un ingénieur kurde syrien qu'on m'avait présenté rapidement lors de ma première semaine à Sangatte. Mais ce n'est pas le même. Il est kurde irakien de Mossoul, avec trois autres de Mossoul aussi, qu'il me présente. Lui, après l'école préparatoire (*iidâdiyya*), voulait être aviateur en faisant l'école de l'air du ministère. Mais pour cela, dit-il, encore faut-il appartenir au parti irakien du Baath... A Mossoul, explique-t-il, il y a 60 % d'arabes. Pour nous les kurdes, la vie est dure... le gouvernement fait tout pour faire régner la division (*fitna*) entre nous et les arabes, en nous faisant subir constamment toutes sortes de discrimination (*tamîtz*)... par exemple, en faisant la différence entre ceux qui appartiennent au parti du Baath et ceux qui n'en relèvent pas... Ils viennent dans les maisons, compter les personnes qui appartiennent au parti...en général on est obligés de dire oui, même si c'est faux. A défaut de devenir aviateur, il travaillait dans une petite boutique de couture...

Entretien avec Khaled, kurde irakien de Bagdad de 19 ans, cousin d'Ahmed (E21 bis)

(cabine 22, Mardi 26 Mars 20-21h30)

Khaled a un peu le même parcours que son cousin Ahmed de Bagdad émigré en Jordanie, puis passé par la Moldavie et d'autres pays de l'Est (entretien de la semaine précédente) et actuellement en Hollande, le temps de faire des faux papiers pour passer en Angleterre.

Khaled n'a que 19 ans. Il est encore plus jeune que son cousin Ahmed (23 ans). Comme ce dernier, il a passé son enfance à Bagdad, avec leur famille. Khaled a quitté Bagdad pour la première fois il y a quatre ans, en 1997. Il avait obtenu un passeport irakien (*jawâz*) pour 1000 dollars US. Tous les kurdes de Bagdad partent avec de faux-papiers, dit-il, même si la falsification des documents est passable de la peine de mort en Irak. En 1997, Khaled part ainsi avec son père pour la Jordanie, à Amman. Cependant, au bout de trois mois, Khaled retourne en Irak, à Bagdad, où il fera renouveler son passeport (*tajdîd*) en 1998, payant cette fois 2500 dollars. Pour ce prix, il s'agit bien sûr d'un faux passeport, obtenu grâce à des connaissances (*tazwîr*,

maaaârîf) et de plus, muni d'un visa pour Amman (*maa ta'shîra ilâ aammân*). Cette fois-ci, en 1998, Khaled repart seul pour la Jordanie, dans la maison de sa famille (*beit ahl bi aammân*). Trois mois après, le père d'Ahmed meurt.

Peu de temps après, Khaled embarque seul dans un vol d'Amman pour la Thaïlande (Ban Kok) qui transite par les émirats. De Amman, Khaled a obtenu une invitation (*dawaa*) pour Ban Kok au Consulat de Thaïlande (pour 20 dinars jordaniens). Son frère aîné l'aide financièrement. Il se porte garant (*kafil*) de Londres où il a déposé la somme de 7800 dollars US en caution, qui ira ensuite au passeur, une fois Khaled en Angleterre (*law bieywousal*). Le prix du billet d'avion à lui seul vaut environ 500-700\$, et Khaled part avec 100\$ en poche.

Khaled a la carte de résidence de 3 mois en Thaïlande. Pendant cette période, il est installé dans une petite chambre d'hôtel très économique. Il raconte qu'il est en contact avec un passeur iranien qui a un passeport canadien (*jawâz*) et circule en mercedes. Khaled lui remet d'avance la somme de 5000 dollars US. Il se teint les cheveux en blonds qu'il a laissés pousser entre temps, et muni d'un passeport brésilien, part avec une brésilienne, une accompagnatrice (*mourâfiqa*) qui fait partie du réseau des passeurs et passe pour être sa mère (*betetaamel kaenno oummo*). Ils se rendent ainsi dans une autre région en Thaïlande, en bus, passent trois jours à l'hôtel, puis prennent à nouveau le bus qui embarque dans un bateau pour la Malaisie, où Khaled restera également 3 mois. Ensuite, tout a foiré. Sur quatre personnes, deux ont été arrêtés par la police. Nous, dit Khaled, on devait aller à l'aéroport prendre un vol pour l'Angleterre le lendemain, mais du coup, ça n'a pas pu se faire. Mes 5000 dollars sont restés aux mains de l'iranien. Ceux-là, je n'ai jamais pu les récupérer.

Khaled est donc de nouveau rentré pour Bagdad, refaire un passeport irakien. Ensuite il est reparti, toujours de Amman, mais cette fois en empruntant la route de l'Est. Une route connue, qui marche bien en ce moment. Il y avait beaucoup d'autres kurdes avec lui. Comme Ahmed, Khaled prend un vol de Amman à la Moldavie, qui transite par la Turquie. Au bout d'un mois et cinq jours, il passe ensuite en Ukraine et de là, voyageant caché dans des camions, traversant des forêts à pied, (*ghâbât wa sayârât*), il parvient en Hongrie. Khaled avait organisé ce parcours jusqu'en Hongrie depuis Amman, en payant d'avance la somme aux passeurs. En tout, ce voyage lui a coûté 4000 dollars. De Hongrie, il passe ensuite, toujours clandestinement, comme son cousin, en Slovaquie, puis en Autriche.

La différence est qu'il se rend ensuite au Danemark où sa sœur, mariée à un kurde, vit depuis six ans. Khaled n'y restera que six mois. Il s'y sentait bien, ce n'était pas comme ici, dit-il, j'étais dans ma famille, comme chez moi... J'aurai pu demander l'asile, travailler... mais le problème est qu'on avait relevé mes empreintes à mon passage en Autriche... sinon, au Danemark, ils nous font apprendre la langue et au bout d'un an, on peut avoir la résidence (*iqâma*) et du travail... mais pour moi, maintenant c'est impossible... Je ne vais pas demander l'asile en Autriche, là-bas, il faut attendre 4-5 ans pour avoir une réponse et ils ont déjà trop d'étrangers, ce n'est même pas la peine d'essayer... Rester dans la clandestinité au Danemark, ça ne m'intéresse pas non plus... moi, après tout ce temps passer à voyager, je veux arriver dans un endroit où je puisse vraiment m'établir, ou je puisse trouver enfin une vraie stabilité. En attendant, ici, à Sangatte, Khaled semble vraiment regretter le Danemark et les bons moments passés chez sa sœur, en famille... Ici, ce n'est pas pareil dit-il, dans le camp, avec des sauvages... En Angleterre, il a aussi son frère, depuis six ans également, qui travaille. Il a obtenu l'asile, avec un logement (*aanho loujou' wa beit*).

A l'époque, c'était plus facile. Il est arrivé en Angleterre par un vol de Thaïlande, un chemin qui depuis, Khaled l'a bien vu lui, ne marche plus. En fait, maintenant, dit Khaled, il n'y a plus aucun moyen de parvenir en Angleterre par avion... tous les chemins clandestins ont été découverts... Mais que d'argent dépensé ! En tout, pour le moment, depuis 1997, Khaled a déjà coûté 17 000 dollars à son frère ! C'est mon frère d'Angleterre qui a tout payé, dit-il, comme pour Ahmed. Le pauvre, depuis qu'il est en Angleterre, c'est toujours lui qui paye pour tout le monde... En attendant qu'il passe, le reste de la famille de Khaled est en Irak ou en Jordanie. Son père et sa mère vivent à Bagdad où son père travaille dans un magasin. Il a aussi quatre sœurs à Amman, qui tiennent aussi une boutique.

Khaled est plutôt petit et mince, les cheveux très bruns, avec un bonnet. Il a le teint pâle, des yeux noirs, des petites dents blanches comme des dents de lait, un air gentil, un petit rire sympathique. Il était déjà à Sangatte le mois dernier mais je ne l'avais pas rencontré. Il est arrivé il y a un mois et dix jours. Au cas où il se désespère, il se dit prêt à aller rejoindre son cousin en Hollande, et si ça marche, faire des faux-papiers comme lui pour passer en Angleterre. En attendant, il a déjà fait plusieurs tentatives, en train et en camion, sans succès. Ces derniers jours, il essaie tous les soirs, apparemment souvent avec Abou Hishâm et ceux de la tente des arabes.

Abou Hishâm, l'irakien chrétien-arménien de Mossoul, victime d'un mauvais sort

(mardi 26 mars soirée, devant la cabine 22)

Parmi les irakiens à Sangatte, Abou Hishâm, ici, est le seul chrétien. Du moins, il n'en a pas vu d'autres. Abou Hishâm est de Mossoul, mais il a vécu aussi à Bagdad. Il est allé à la faculté (*koulliya*) où il a suivi des études agronomiques (*ziraaaâ*). Sa mère est morte il y a bien longtemps, alors qu'il était petit. Son père, ses frères et sa tante, eux, ont déjà tous émigré aux Etats-Unis, depuis bien longtemps aussi. Abou Hishâm était jusqu'à présent le seul resté au pays, où il s'occupait de sa propriété agricole (*mazaara*). Ensuite, il a vendu. Abou Hishâm a déjà 47-49 ans (voir plus haut) mais n'est pas marié. Dans les années 74-75, il aimait une femme, passionnément, à la folie. Ils vivaient leur relation en cachette et s'étaient promis mutuellement le mariage. Mais on a jeté un sort à Abou Hishâm qui l'a compris en trouvant dans sa poche un petit talisman (*laqâ bi jîbo leffe, kân hijâb*). Depuis cet instant, sous l'effet du charme, d'un jours à l'autre, comme ça, d'un coup, Abou Hishâm a cessé d'aimer. La flamme qui dévorait son cœur s'est éteinte pour toujours. De son côté, elle, en revanche, a continué de l'aimer éperdument. Elle était très belle, mais Abou Hishâm n'éprouvait absolument plus rien pour elle. Un autre homme en était aussi depuis même avant lui, profondément amoureux mais désespérait de son refus obstiné. Elle ne pensait qu'à Abou Hishâm... Lui, ensuite, n'a pas pu se marier. Il ne pouvait pas se permettre de faire une chose pareille, par simple respect pour elle. Mais il ne pouvait pas non plus se forcer à épouser une femme qu'il ne désirait plus... La sorcellerie (*as-sihr*) est très présente en Irak, explique-t-il. Dès l'origine, elle existe aussi dans le Coran... C'est quelque chose qui existe, dit-il, c'est vrai, on ne peut pas le nier... Chez nous, parfois c'est au point que les gens n'osent pas se rendre mutuellement des visites, de peur de recevoir un mauvais sort... Moi, ceux qui m'ont jeté ce mauvais sort, bien sûr, c'était une famille qui espérait que j'allais épouser une de leurs filles... malgré tout dit-il, l'Irak reste le pays de la tradition arabe le plus

accueillant. La générosité est au point qu'on sert un mouton entier pour chaque invité !

Quelques petites histoires de camions par Abou Hishâm

(cabine 22- mardi 26 Mars, vers 21-22h)

Hier, le libanais (il n'y en a qu'un à Sangatte, arrivé depuis quelques jours dans la tente des arabes) et d'autres sont entrés dans un des camions de la place de stationnement près d'eurotunnel (les camions qui vont dans le train). En fait ils se sont retrouvés dans un grand supermarché où le camion allait décharger sa cargaison ! Ils ont quand même réussi à sortir sans être remarqués par le chauffeur, après qu'il ait ouvert le camion.

Il y a quelques jours aussi, des passeurs ont voulu faire embarquer une famille kurde dans un camion funèbre. Il y avait cercueil, avec un mort. La famille kurde a refusé de partir dans ces conditions. Du coup, les passeurs ont fait mettre des jeunes à leur place, douze jeunes kurdes célibataires, et bien figurez-vous qu'ils sont passés, ils sont bien arrivés à Douvres !!

La dernière fois, les passeurs ont fait embarqué dans un camion avec des gens qui payaient entre 500 et 600 dollars par personne, d'autres types qui n'avaient pas d'argent, pour leur faire une faveur. Ils se sont dit, allez, les pauvres ! Et bien le pire c'est qu'eux seuls ont réussi à passer ! ils étaient mieux cachés ! Ceux qui avaient payé on les a fait sortir au contrôle !

Ces histoires me rappellent que celle de l'Irakien de Mossoul hier, qui est allé jusqu'à la frontière belge (la police les a ensuite ramenés jusqu'à Sangatte). Il a fait tout le parcours caché dans la lessive, entièrement plongé dedans. Aujourd'hui, lorsque je l'ai rencontré, sur un banc du grand hall, il était encore tout imbibé de l'odeur de lessive !

Un ami kurde de Diyya de Rome, cabine 22 (mardi 26 mars, vers 19h30)

Kurde irakien, mal rasé, fatigué, récemment arrivé à Sangatte, il parle assez bien italien après être resté 11 mois à Rome où il a fait une demande d'asile. Pendant ce temps, il travaillait dans une pizzeria et suivait des cours de langue, obligatoires. Au bout des 11 mois, il a obtenu un refus. Il n'a pas fait recours. Il aurait pu mais sait que de toute façon il ne l'aurait pas eu. Il faut attendre 4-5 ans pour avoir une réponse. Et quoi, dit-il, je vais vivre 150 ans moi peut-être ? Avant l'Italie, il a aussi passé 4 mois en Allemagne mais a été renvoyé en Italie en avion, directement, juste après la découverte de ses empreintes. En Allemagne, ils sont très racistes, dit-il. Il y a des milliers de turcs. On ne vous parle pas. Les gens sont très dédaigneux. Par contre au moins, il y a des aides. Le demandeur d'asile est logé. Alors qu'en Italie, il n'y a rien. Sans compter la politique raciste de Berlusconi. En Italie, la vie est dure. Même les italiens dorment dans la rue !

Le couple d'albanais de la cabine 22, renvoyé chez eux ?

(Mardi 26 Mars, cabine 22, soir, vers 22h)

Christina et Johnny, le couple d'albanais de la cabine 22, sont partis faire une tentative lundi soir, vers 18h. Depuis, personne n'a de nouvelles. Les irakiens de la cabine 22 s'inquiètent. Ils savent qu'ils sont en rétention (hajz) depuis ce matin. Comme ils sont albanais, on risque de les renvoyer dans leur pays. Ils ne font pas parti des non-expulsables. De plus, ils avaient déjà eu un avertissement de la police lors de leur dernier essai. La chose est d'autant plus grave d'après Khattoum, la kurde irakienne, que parfois les camions sont munis, depuis peu, de caméras. Or, eux ont essayé seuls, sans le recours des passeurs. Johnny pourrait donc être soupçonné d'être un passeur et mis en prison. Ils étaient à Sangatte depuis déjà 5-6 mois...

L'albanaise de la cabine 22 : un cas de prostitution ?

(Mardi 26 Mars, cabine 22, soir, vers 22h)

L'irakienne de Bagdad est toujours aussi sévère et critique vis à vis de leur jeune compagne de cabine albanaise, seule avec son enfant qu'elle juge de mauvaises mœurs (*ma aandha akhlâq, mou zeina*). Selon Mayyâda, elle fait venir pleins de types, trois ou quatre dernièrement (dont un kurde qu'on voit souvent), qui viennent dormir avec elle, à tour de rôle. Non seulement elle se comporte mal mais de plus, elle n'a aucune pudeur. Les autres doivent subir sa vie intime. Ça devait être d'autant plus pénible pour Christina et Johnny qui partageaient le même espace, sur des petits lits derrière les mêmes tentures... Les deux petits passeurs kurdes qui étaient là la veille, viennent parfois. Enfin Mayyâda me dit qu'Abdallah du Sierra Leone vient de temps en temps lui parler ... aurait-il trouvé une nouvelle recrue ?

Nouveaux arrivages de familles kurdes (mardi 26 Mars, soir, intérieur clôture croix rouge)

Une vieille femme de grande taille, un peu édentée avec une ribambelle de jeunes qui sont ses sept enfants. Dans le lot, une jeune fille à l'air candide qui entoure son petit frère épuisé, les autres s'apparentant à de jeunes célibataires. Ils ont l'air désuet et ne parlent pas du tout arabe.

A côté d'eux, il y a aussi un jeune couple plus souriant, qui parle arabe, avec leur enfant, un petit garçon de 5 ans. Ils sont de Jabbâra, près de Irbil. En Turquie, ils ont embarqué dans un camion ensuite monté sur un bateau. Le voyage en camion a duré plusieurs jours, jusqu'en France. De la gare du Nord ils ont pris le train pour Calais.

Les membres de la Croix Rouge font en sorte de leur trouver des places dans les cabines, ce qui les conduit à modifier l'organisation actuelle, quitte à faire sortir des célibataires pour les mettre dans les tentes. Cela prendra un peu de temps.

Les célibataires kurdes protestent de ne pas avoir assez de places en cabines

(mercredi 27 Mars, vers 11h, près de la cabine 8)

Un groupe important de kurdes se presse derrière la cabine 8, en discussion vive avec des membres de la Croix-Rouge. Dans leur tapage, ils expriment leur mécontentement parce que certains ont du céder leurs places dans les cabines pour y mettre les familles nouvelles arrivées. Selon eux, les kurdes auraient un nombre de cabines inférieur à celui des afghans, et seraient pour la plupart dans les tentes. Les membres de la croix

rouge essaient tant bien que mal de ramener le calme. C'est là que je rencontre Sayyed Fatah, qui acceptera de faire un entretien ensuite.

Entretien (E27) avec Sayyed Fatah, officier pro-Talabani, né à Karbala, de Rawandouz

Mercredi 27 Mars, début d'entretien vers 11h30 aux tables en bois, interruption au déjeuner entre 12h30 et 13h (ensembles) puis retour aux tables en bois, sous les regards soupçonneux des autres kurdes dans la queue, puis autour de nous, qui parfois l'interrogent ou l'interpellent, notamment pour lui dire de se méfier... Je me demande si ce n'est pas à cause des deux passeurs d'hier. Surtout celui avec la capuche verte (cousin d'Ali) qui m'avait bien dit qu'il allait dire à tout le monde de ne plus me parler, juste pour m'empêcher de faire mon travail ! Parce que j'étais peut-être de la police... Mais Sayyed n'y prête pas attention. Ça l'amuse plutôt. De toute façon, dit-il, moi je n'ai rien à cacher, ni rien à craindre de personne. Il est plutôt dynamique et enjoué.

Sayyed a 27 ans. Il est né en 1975 dans le sud irakien, dans un village (*nâhiye*) de la province de Karbala appelé « al-ayn wa al-tamr » (la source et la datte). Comme son nom l'indique, il s'agit d'une oasis. Ses parents, issus du Kurdistan autonome ont été déplacés (*tarhîl*) dans cette région du sud l'année précédant sa naissance, en 1974, sur décision de Saddam Hussein. Sayyed et sa famille ont vécu 8 ans et demi dans ce village.

Auparavant sa famille vivait au Kurdistan du Nord à Rawandouz, une petite ville de 8000 habitants près de Shaqlawa, dans les montagnes, avec une vieille-ville dont la construction est antérieure à Bagdad. La région, touristique, est célèbre aussi pour ses sources d'eau chaude (*shalâlât*). La famille de Sayyed possédait un casino dans le village voisin de Bikhâl, un village également très fréquenté par les touristes.

En 1980 commence la guerre Iran-Irak. Un de mes frères entre dans l'armée en 1981 et participe aux combats. Un jour, un officier, qui avait fui la bataille, se présente chez nous, dans le sud irakien. Il nous apporte un cercueil (*jinâza*) avec une dépouille calcinée (*mahrouq*) en nous annonçant qu'il s'agit de mon frère, mort au combat. Pensant que c'était lui, nous l'avons enterré.

Un an après ça, nous sommes ainsi retournés au Kurdistan. Mon père avait déclaré mon frère comme martyr mort au combat (*shahîd*). Or Saddam Hussein aidait les familles de martyrs... Cependant, deux mois et demi après, la croix rouge nous a fait parvenir une lettre de mon frère qui en fait, était emprisonné en Iran (il est resté en prison en tout pendant 8 ans et demi). Il était marié, sa famille vivait avec nous. Il passait donc du statut de martyr à celui de prisonnier (*asîr*) ! Il n'a été libéré qu'en 1991, au moment de la révolte kurde, dans le cadre d'un échange de prisonniers entre l'Iran et l'Irak. Il s'agissait d'un échange de 5000 prisonniers contre 5000. Aujourd'hui encore, plus de 10 000 irakiens sont toujours prisonniers en Iran.

En 1991 éclate la révolte kurde, entièrement planifiée par Jalâl Talabani. En quelques semaines, les Kurdes réoccupent tout le Kurdistan. A ce moment là, Barzani était en Iran... Il n'avait pas confiance... C'est Talabani qui l'a convaincu de revenir. Bien sûr, moi, je suis du côté de Talabani, c'est un homme pour la Démocratie et pour un Etat fédéral, plus proche de l'Europe, qui s'oppose en tout à Barzani, qui lui, n'est

qu'un royaliste (*malîkî*). En 1993, c'est le début du conflit entre Talabani et Barzani. Dans un premier temps le parti du mouvement islamique (*al-haraka al-islâmiyya*), encouragé par Barzani, participe aux combats contre Talabani. Mais les forces militaires de Talabani sont bien supérieures. Pas seulement pour le nombre, mais aussi dans la capacité de planifier les opérations (*takhtît*) ; son école militaire est prestigieuse. Barzani, au contraire, reste un chef de guerre clanique (*aachâ'îrî*), avec une organisation plus tribale. Il a donc voulu encourager la guerre entre le mouvement islamique et les forces de Talabani, mais le résultat, c'est que le mouvement islamique a été vaincu en trois jours. En fait, Barzani a tout de suite coopéré avec Saddam Hussein, dès son retour d'Iran. Au départ, seule la région de Dohouk et Zakho, à l'ouest, près de la frontière de la Turquie, était aux mains de Barzani. Talabani détenait tout le reste du Kurdistan. Mais le 31 Août 1996, Barzani fait venir les forces militaires de Saddam Hussein. Les chars de l'armée irakienne occupent Arbil. Jalal Talabani est contraint de se replier sur la frontière irako-iranienne. Il préconise le retrait, qu'il juge préférable à la perte d'encore plus de vies humaines, déjà importantes. L'Iran ne nous a pas aidé, sauf pour envoyer de la nourriture, dans le cadre de programmes humanitaires. Quant aux américains et aux anglais, c'est bien connu, ils n'aimaient pas Talabani. L'Onu a même couvert l'opération de Barzani. Les Etats-Unis ont donné leur accord pour une guerre larvée (*moush harb jabha maalouna*) contre Talabani.

Sayyed a vécu ces événements de près. Depuis 1993, il est à Rawandouz. En 1995, il commence l'école militaire (*kouliyat al-aaskariyya*). C'est une branche de la faculté qui comprend plus de quatre années d'études. Il devient ainsi officier (*dâbit*), avec 80 personnes sous ses ordres. Mais avant d'entrer dans les forces civiles (*al qouwât al-madâniyya*), il a déjà combattu dans l'armée comme volontaire (*maa moutatawiiîn*). L'école militaire de Talabani, qui est également une caserne et une fabrique d'armes (*tasnîi asliha*), a été fondée pendant la guerre, en 1994. Elle se trouve près de Rawandouz, à Qalasan, le village d'origine de Talabani, où se trouve même sa maison. C'est à une heure de Sloumaniyyeh. L'enseignement est très complet. Une école intelligente en somme. En plus de l'entraînement et de la stratégie militaire, il y a des débats politiques, notamment sur la démocratie, ou les élections libres. Le programme comprend même deux heures par jours de philosophie et de littérature.

Le 7 février 1995 restera une date noire pour Sayyed. C'est la date où mes trois frères ont été tués d'un coup, exécutés sur ordre de Barzani. C'était mes frères aînés, tous trois mariés. Ils ont été accusés d'aider Talabani. L'un d'eux appartenait au PUK et travaillait dans la sécurité (*mounazzama al-amniyya*). Je suis donc demeuré l'unique fils de la famille, au milieu de mes huit sœurs. En tout, nous étions quatre frères, j'étais le plus jeune. Pour ne pas finir comme eux, j'ai pris la décision de me rendre au ministère à Sloumaniyyeh. Je voulais présenter ma démission, quitter définitivement le parti (PUK), auquel j'appartenais (*mounatmî lal-hizb*) moi aussi (depuis 91 ?). J'attendais mon tour dans la salle d'attente, mais au moment venu, on m'a dit non, et qu'il fallait que je continue l'école militaire...

Tous mes amis avaient fait l'armée et l'école militaire. C'est comme ça que j'avais décidé de faire cette école moi aussi, puis de devenir membre du parti, à partir de 1995 (*hizbî*). Et puis auparavant, comme je l'ai déjà dit, j'avais déjà pris les armes, provisoirement, pour participer à la défense nationale (*al-difâaa al-watani*). Tout cela avant de faire partie de l'armée civile (*qouwât madaniyya*).

De 1995 à 2000 je faisais donc cette école, à Qalasholan, dans ce village (*nâhiyya*) de la province (*mouhâfaza*) de Sloumaniyyeh, où se trouve la maison de Jalal Talabani et la caserne militaire (*mouaaskar*)... Mais revenons-en à la suite des évènements, à cette époque. Barzani avait le soutien de la Turquie et de Saddam. Mais c'est un homme de clan (*aashâ'iri*), qui ne comprend rien. Les services secrets turcs (*moukhabarât*) eux par contre, étaient intelligents. Ils ont tendu un piège à Barzani. Tout ça se passe dans la région frontalière de Dohouk et Zakho. Le PKK (*hizb al ououmâl*), le parti kurde de Turquie, était contre Barzani. Or, Barzani et Talabani avaient signé un accord contre ce parti. Le PKK a déclenché la bataille (*shann al-harb*) mais la Turquie n'est pas intervenue (sauf pour fournir des armes). C'était ça le piège ! Le PKK a semé la zizanie au Kurdistan irakien, ils ont enlevés des enfants... maintenant ils ont été chassés, sur un accord de Talabani et Barzani. Mais à cette époque, la guérilla entre le PKK et Barzani a duré cinq années entières. Ça a commencé aux alentours de 1995... Bien sûr, Talabani aidait le PKK... En 1997, on m'a envoyé combattre aux côtés du PKK, dans les montagnes frontalières (*dazzouni bil jabâl maa hiz al-ououmâl*). J'ai passé ainsi six mois dans le maquis, à mener des opérations terroristes (*harb ihrâbiyya*)... mais cette guerre s'est poursuivie jusqu'en 2000, jusqu'à ce qu'il y ait un accord. Juste après cet accord, la Turquie, Bagdad et Barzani ont tendu un piège à Talabani... Mais avant cela, en 1997 il y a eu l'intervention de l'Otan (*hîlf al-nâto*). Barzani avait fait appel à eux contre le PKK. Ils ont bombardé pendant 45 jours sans interruption (*qasf*). Le 30-10-1997, les positions de Talabani ont été bombardées. En principe, l'Otan intervenait contre le PKK, mais ils ont tout de suite bombardé les forces de Talabani qui soutenait le parti kurde de Turquie. Ces 45 jours de bombardements ininterrompus ont été particulièrement destructeurs (*harb moudammir*), des villages entiers ont été démolis. Durant toute la guérilla, le PKK est toujours resté dans ses positions, dans les montagnes. Ils n'ont jamais occupé le pays. Moi, pendant tout ce temps-là, je n'étais pas tranquille (*ana koul al waqt mou mourtah al nafs*)... pas en ce qui concerne l'aspect matériel bien sûr...de ce côté là tout allait bien (*la min al nâhiyya al mâdiyya, koulaha zeina*)... mais plutôt à cause de cette vie de guérilla (*harb ihrâbiyya*)...

Au huitième mois de l'année 2001, en août, j'ai décidé une nouvelle fois de poser ma démission, tout simplement pour rester à la maison (*aalashân akoun qâiid fil-beit*). L'affaire est restée en suspense, pas de réponse...(*sakat al wadaa ma aatouni jawâb*). En attendant, je me retrouvais au nombre des réfugiés (*moultajî*). Depuis 1996, Rawandouz (à 165 km d'Arbil) était occupée par Barzani... c'est toujours le cas aujourd'hui. En 1993, mon père, ma mère et trois de mes sœurs étaient retournés de leur plein gré dans le Sud, sans qu'on leur en intime l'ordre (*bidoun 'amr*). Mes autres sœurs, mariées, vivaient toujours à Rawandouz. En 1996, donc, exilé de Rawandouz (*moultajî min*), j'ai trouvé refuge, tout seul, à Rânia. Le village de l'école militaire n'était pas loin. En octobre 2001, j'ai fait une nouvelle demande de démission, demeurée elle aussi sans réponse.

Bien, c'est donc en 2001 que l'Union (*al-ittihâd*) –le parti de Talabani- tombe dans le piège tendu par la Turquie, l'Irak et Barzani. La frontière iranienne est bloquée par le PKK (*yassudd al-tariq*). Un plan d'attaque est dressé par la Turquie et Barzani. Pourtant c'est le cessez le feu (*al aalam al ahmar ?*). Talabani porte plainte. L'Angleterre fait interdire le plan d'attaque (*britannia manaaet al-khitta*) mais la lutte a quand même lieu (*sâr al-qitâl*). Le PKK n'avait pas été mis au courant. Nous prenons la fuite. Tout cela dure encore deux mois...

Jusque là, on avait déjà beaucoup exigé de moi... la guérilla dans les montagnes... suite à quoi j'avais été accusé et emprisonné... pendant trois mois et douze jours, pour avoir aidé les combattants du PKK, torturé... puis libéré... Mon père est venu me trouver du Sud alors que j'étais sorti de prison depuis dix jours. C'est là que j'ai évoqué pour la première fois l'idée d'émigrer (*al-hijra*)... je lui ai expliqué que je m'étais fourré dans une situation délicate (*etwaratet...*), que je ne savais plus comment m'en sortir... Il m'a dit « bien, fais comme tu veux » (*bi kifak*)... En prison, ils m'ont cassé la main, l'os sortait (il montre son os, encore distordu)... En attendant le parti me demandait de poursuivre la lutte avec eux... des gens de la Sécurité (*al-amn*) venaient me trouver chez moi... « il faut que tu reviennes,... que tu restes avec le parti »... Si on n'y entres pas, c'est mieux... parce qu'une fois qu'on y est, c'est presque impossible d'en sortir... Bref, j'ai eu une longue période d'hésitation, pendant cinq ou six mois où je me demandais ce que j'allais faire... partir ou rester... Finalement j'ai obtenu la permission (*roukhsa*) d'aller en Iran pour effectuer une opération médicale, extraire une balle de mon genoux (*rassâssa bil-roukba*)...

De retour, en octobre 2001, j'étais décidé. J'ai averti mon père, « voilà, je quitte le pays ». Mon père est venu me voir quatre jours après et m'a apporté 5000 dollars. De mon côté j'avais aussi 2000 dollars. Je les ai déposés à la banque (*khaleithom bel maktab*)... Tous mes amis étaient partis avec l'aide des passeurs (*mouharibîn*)... Moi je suis allé, avec un ami, à Van, en Turquie. J'ai passé dix jours tout seul à Van... il y a beaucoup de réfugiés, aidés par l'UN (Onu)... En allant à Istanbul, j'ai été arrêté par la police à Diyarbakir. Je leur ai dit que j'étais iranien (c'est la frontière avec Barzani). Au bout de quatre jours en garde à vue, ils m'ont renvoyé à Van. Ensuite, à Van, on était dix-huit personnes... tous les autres étaient iraniens ou afghans, j'étais le seul irakien... la police nous a renvoyé en Iran ! Là-bas, il a encore fallu s'expliquer avec la police... je leur ai dit que j'étais afghan... au bout de 19 jours en prison à Téhéran (avec 300 ou 400 afghans), on nous a emmené en voiture jusqu'à la frontière de l'Afghanistan. J'ai passé ensuite 21 jours en Afghanistan... Retour en Turquie, puis la traversée de la frontière avec la Grèce, le lac (*tarîq al-nahr*), une ville du nom de quelque-chose comme « Exenti » ... quinze jours de marche en Bulgarie... Non, pendant tout mon voyage, je n'ai rien payé aux passeurs... je n'avais pas de plan précis, je faisais tout au jour le jour, à l'aventure. La Grèce a été une étape difficile... « Comatin », Salonique... la police... les militaires le long de la frontière (*hourrâs ala al houdoud*). Les irakiens peuvent avoir une autorisation de séjour provisoire de six mois... moi j'ai passé 25 jours à Comatin, à faire des tentatives pour me rendre en Italie. Finalement j'ai réussi à entrer dans un bateau incognito avec une famille allemande. C'était des jeunes allemands qui parlaient arabe et avaient compris ma situation. Ils étaient d'accord pour que je fasse comme si j'étais avec eux. Quant on est arrivé en Italie (à Bari), au bout de huit heures, il y avait des contrôles à la sortie. Mais j'avais des vêtements neufs, l'air normal, je marchais bras-dessus bras-dessous avec la fille allemande... Voilà, je suis parti d'Irak en Novembre... 4 mois et demi... mais je me suis débrouillé tout seul, en ne comptant que sur moi. Je suis d'avis qu'on ne doit jamais compter sur les autres, et qu'on peut toujours se débrouiller par soi-même. Il suffit de le vouloir ! Ce n'est pas si difficile, non plus, de se frayer un chemin, de passer de pays en pays... et puis quand on a fait la guerre, les montagnes du Kurdistan irakien ... à côté de ça c'est une aventure, presque un jeu. Et au moins, on se dit qu'on a réussi à partir... Quant on veut, on arrive, il suffit d'être un peu audacieux, c'est tout. Pourquoi est-ce que je devrais remettre une somme d'argent considérable aux mains de passeurs !?

Un peu avant, en passant dans le grand hall (à un moment donné, il y avait trop de curieux aux tables en bois, trop de soupçons), Sayyed a salué au passage un des deux passeurs de la dernière fois, celui qui s'est dit fils de peshmerga et appartient aussi au parti de Talabani. Après l'avoir salué, il m'a dit « c'est un ami à moi »... j'ai l'impression qu'il ne tenait pas trop à parler de passeurs... comme si c'était compromettant... A un moment, vers la fin, je me suis demandé si il n'avait pas été chargé de faire un entretien avec moi pour voir quelles informations m'intéressaient... A la fin du récit de son voyage, nous parlions en marchant de long en large dehors, devant l'entrée, essayant de nous dérober aux regards suspicieux. Des personnes assises au soleil (malgré le vent très froid), debout contre le mur de la cabine d'accueil... J'ai remarqué aussi deux types dans une voiture garée devant, vers gauche, visiblement des kurdes, peut-être des passeurs... ils avaient l'air soupçonneux, eux aussi... Lorsque j'ai rencontré Sayyed la première fois, dans la matinée, devant la cabine 8, quand les kurdes protestaient, il m'avait dit, je crois, qu'il n'était à Sangatte que depuis une semaine.

Discussion chez Oum Mourad, avec Abd, Mayyâda et Diyyâ (27 Mars, vers 19h, cabine 9)

Le kurde irakien qui a vécu en Jordanie est encore là, cabine 9, comme s'il avait élu domicile chez Oum Mourad. Celle-ci nous apprend que la femme kurde voilée (avec un foulard blanc) qui était dans cette cabine, à côté, a réussi à partir la veille en camion...enfin, un départ... Elle parle aussi de quelqu'un d'autre qui a réussi, mais cette fois avec des faux papiers. Abd parle de camions frigorifiques et notamment d'une famille afghane qui a refusé de monter dans un camion qui transportait des glaces (pour dire glaces, il emploie le mot *motta*, une marque d'esquimaux en Irak, j'ai cru que ça voulait dire « mort » *mawta* en arabe !).

A les entendre les difficultés de passage sont de plus en plus notoires. Oum Mourad soupire en évoque le mauvais comportement de certains et les retards et les difficultés de passages à cause d'eux...

Elle parle aussi des camps (*camp*) d'arrivée en Angleterre, à Douvres. Des centres de rétention apparemment (*hajz*) gardés par la police d'où il est interdit de sortir pendant une dizaine de jours. Elle en parle avec le plus grand bien (*zein..*), avec une sorte de respect.

Oum Mourad est assise en face de nous sur son petit lit, dans la pénombre, toujours entourée de pelotes de laines, auxquelles s'ajoutent des médicaments. Grippée, elle a l'air fatiguée. Abd avec sa grosse voix caverneuse est assis à ma gauche, dans un recoin encore plus obscur. Les invités de passage Diyyâ et Mayyâda, plutôt taciturnes en sirotant leur thé, sont assis à ma droite, côté porte. Dans cette petite pièce fermée de la cabine 9, où règne la semi-pénombre et la lassitude générale, on sent vraiment l'ambiance particulière d'un monde en marge, comme oublié, des « réfugiés »...

Sirouân : « une famille afghane arrivée morte » (mercredi 27 mars, vers 20 h, grand hall)

Je croise de nouveau Sirouân le kurde irakien de Sloumaniyyeh arrivé en bateau à Lecce en janvier. Son projet d'aller en Italie faire une demande d'asile semble bien

compromis car son ami de Rome qu'il a réussi à joindre, entre-temps, lui a dit que c'était impossible, étant donné ses empreintes à Lecce et son refus de l'asile à ce moment là...

Sirouân se fait plus grave. Il m'annonce qu'il a entendu dire qu'une famille afghane de huit personnes serait arrivée, la veille, morte à Douvres, dans un camion frigorifique. Il n'en sait pas plus, mais, dit-il, les afghans, eux, doivent savoir ...

Le lendemain, le géographe, Olivier, m'apprend qu'il l'a aussi entendu dire.

Camions frigorifiques, les kurdes bloquent les ventilateurs

(Diyî, mercredi 27 Mars, soir, allée devant la cabine 22)

En passant je jette un regard sur les afghans dans les cabines. Mais je ne sais pas très bien à qui m'adresser. Ce n'est pas comme du côté des kurdes ou des arabes, où je croise toujours quelqu'un que je connais.

Diyî, pour qui l'histoire des huit afghans arrivés morts la veille, est sûrement vraie, sinon elle ne circulerait pas, m'explique qu'il n'est pas rare que les gens montent dans des camions frigorifiques. En fait, dit-il, ce n'est pas forcément très dangereux, parce que les passeurs peuvent bloquer les ventilateurs (*mourawaha*) avec des couvertures ou autre chose. Evidemment, ce n'est pas sûr qu'ils restent bloqués. Ça, les passeurs ne peuvent pas le savoir d'avance. Parfois ça marche, parfois ça ne tient pas... Ce qui est dangereux, c'est surtout quand le camion transporte de la viande... pour les fruits par exemple, ce n'est pas mortel... Que ce soit des afghans, ça ne m'étonne pas... Non, tout le monde n'accepte pas de partir dans ces conditions, moi je ne le ferai pas par exemple... mais je ne sais pas, il y a le désespoir, l'ignorance...

Tente des arabes -entretien avec Iskander, irakien chiite du sud

(mercredi 27 mars, vers 21-23h, tente des arabes)

J'avais déjà rencontré Iskander à mon arrivée. Il est petit, gentil, discret. Ce soir il est assis dans la pénombre, à droite de l'entrée de la tente des arabes, sur un petit lit en toile. Une tente bleue de 9 places avec deux rangées de lits à hauteur en toile sur les côtés. Il y a aussi, au début, en face de nous, un soudanais et un égyptien que je n'avais encore jamais vus ; Steph l'algérien est dans les parages, en train de négocier dehors, il va-et-vient dans la tente. A mon arrivée, il m'annonce qu'« ici, aucun kurde ne peut entrer »; il traite les kurdes à tout bout de champs (en en parlant) de « *hayâwan* » (des animaux, ou des sauvages). A ce moment là, je suis gênée, parce que Sayyed, le kurde que j'interviewais dans l'après-midi, entre en me voyant, et s'assoit à côté de l'égyptien...en plus, du coup, je me demande s'il n'est pas là pour m'observer... Voyant que je ne m'occupe pas de lui, et que personne ne lui adresse la parole, il finira par partir, au bout d'un moment... Peu après Steph s'en va avec deux autres (je crois qu'il y avait aussi .Abou Hishâm), à la suite d'un passeur kurde (resté sur le pas de la porte). Steph annonce avec gaillardise qu'il part faire une autre tentative. Il me dit de venir avec eux en riant, mais lorsque j'accepte, se reprend : non ! Ou alors ok, allez, mais tu as 600 dollars ?

Au début nous bavardons tous ensemble (moi, le soudanais, l'égyptien, et Iskander). Pendant ce temps, l'irakien de Mossoul, Ahmad, épuisé par plusieurs nuits blanches à la suite consacrées à des essais foireux, abattu et déprimé, se repose sous sa couverture, derrière nous, là où nous sommes assis avec Iskander.

Iskander a 28 ans. Il est de la province du sud irakien de Karbala, originaire d'une petite ville (*qadâ'*) du nom de Hindiana également appelée « Touareg ». Cette petite ville est située entre Karbala et Babel (al-Hell), distantes de 45 kilomètres.

Sa famille a des terres et vit de la culture des dattes. Iskander dit qu'ils vivaient bien, qu'ils n'avaient pas de problèmes financiers particuliers. La structure sociale dans le sud est entièrement de type tribal. On parle ainsi, parmi d'autres, nombreuses, de la tribu (*aashîra*) de Hindiana, qui comprendrait plus de 2000 personnes. Certaines tribus observent encore les règles conformes aux anciennes traditions. Par exemple pour s'acquitter d'un meurtre, la tradition veut qu'on remette au chef de tribu (*qa'id fakhz*) de l'argent ou bien quatre femmes (*fasl al-nissâ'*). Dans sa tribu, aujourd'hui, on ne donne plus que de l'argent.

Toute sa famille appartient, comme lui, au parti chiite de l'opposition irakienne « al-daawa ». 300 personnes de sa famille ont été exécutées par Saddam Hussein, notamment 8 de ses oncles paternels parmi les plus proches. Actuellement son père et son frère sont toujours en prison. Sa mère et ses sœurs vivent à Hindiana. Iskander a lui aussi été emprisonné pendant 5 ans, entre 15 et 20 ans, et a subi des tortures.

Iskander fait spontanément la comparaison entre la vie dans le camp de Sangatte et en prison. Comme en prison, les gens qui braillent, sans éducation, notamment dans la queue du réfectoire. Le comportement des Kurdes lui rappellent l'ambiance qu'il a connu en prison, où il y avait toujours des « grandes gueules » pour faire la loi, s'accaparer tous les biens, comme la nourriture ou tout ce qui circule qui doit d'abord passer par eux. Des gens qui essaient s'imposer comme les chefs de la mafia et font régner un peu la terreur. Par exemple ils vont considèrent comme un lâche (*jabbân*) si vous n'osez pas leur adresser la parole...

Après la prison, Iskander a vécu encore longtemps en Irak, sur les terres agricoles familiales. Jusqu'à ce que le gouvernement émette des rapports (*taqârîr*) contre lui. Il était fiché, comme toute sa famille. S'il restait plus, il risquait la peine de mort, d'une façon certaine (*al-iidâm akîd*). A la fin, il est allé vivre en Syrie, pendant un an et demi ; à Damas, dans le quartier de Sayda Zeinab où son oncle est responsable du parti chiite irakien de *al-daawa*. En Syrie, il était en sécurité (le président syrien Bashâr ne cherche pas spécialement à expulser l'opposition irakienne dit-il) mais pour lui ce n'était que provisoire. Il ne se sentait pas établi, pas stable, ne voyait pas d'avenir (*moush moustaqrir wa ma fish moustaqbal*). Il se sentait également seul, malheureux, loin de chez lui, de sa mère et des siens.

Lors des bombardements de 1991 au Sud de l'Irak, Iskander avait environ 16 ans. C'était avant la prison. Leur maison, comme celles de ses oncles paternels, ont été complètement incendiées (*tahrîq kullî*).

Après les années 80 la vie a changé en Irak, tout est devenu très difficile (sâret al hâya koulloush saab). A partir de ces années, on a vu les gens cesser de rire. Certains, depuis, vivent dans une extrême pauvreté. Les familles les plus pauvres ne

mangent jamais de viande, ou très rarement. Saddam Hussein, dit-il pour résumer, avec l'accent de chez lui, n'est qu'un « *tchalb mahboul* », un chien stupide.

Iskander qui est à Sangatte depuis quinze jours est parti d'Irak il y a environ deux mois. Son voyage a duré un mois et demi. Il est parti de Mossoul, pour Zakho, à la frontière turque du Kurdistan irakien où il n'a pas eu de difficulté à se rendre. Son oncle, chauffeur de camion, l'a accompagné à Istanbul pour le prix de 200 dollars environ (20 000 dinars irakiens). Iskander était caché dans une sorte de coffre (*soundouq*) métallique oblong situé entre la tête et le corps du camion. A l'intérieur il ne pouvait pas se tenir assis. Il était allongé, avec des couvertures, dans le noir complet. La boîte ne fermait pas complètement, ce qui permettait à l'air de rentrer par la fente de l'ouverture. Il était seul, au large, puisque ce coffre aurait pu, d'après lui, contenir trois personnes. Ce parcours a duré un jours et demi. Iskander descendait de temps à autre. Il n'était confiné dans cet endroit que dans les tronçons du trajet les plus contrôlés.

Iskander repense soudainement à sa mère. C'était probablement à elle qu'il pensait, dans ce coffre... Ses yeux s'humidifient, il a envie de pleurer. Dès qu'il pense à sa mère, c'est la même chose dit-il. Elle est toute seule, malade, avec mes sœurs... La dernière fois qu'il a donné des nouvelles c'était il y a un mois et dix jours. Ici, il ne peut pas l'appeler... et dans cette situation... Les Kurdes... dit-il (en baissant le ton)... mais ici je dois dire que ce n'est pas comme en Irak... ici, je m'en fais une idée négative (*nazara sayyi'a*)... ils forment des clans, presque des sectes (*milla*), ils ont leurs partis (*ahzâb*), les partis de Sloumaniyyeh, d'Arbil... je ne sais quoi encore...en plus, ils n'ont pas d'éducation (*ma aandounsh akhlâq*)...Tout ce qu'ils font c'est ouvrir ou fermer les camions...c'est pas très sorcier !

Iskander ne racontera pas la suite de son parcours. Ce soir-là j'ai du m'interrompre (besoin urgent d'aller aux toilettes) et le lendemain, alors que je discute avec lui sur un banc, il m'explique qu'il s'exposerait à un danger en me racontant la suite de son parcours qu'il préfère garder secrète. Il a l'air soudainement plus inquiet. (peut-être parce que les autres autour, me posent des questions). Il se demande si je ne travaille pas pour la sécurité, ou l'asile...Il n'y croit pas vraiment, mais qui sait ? je pourrais peut-être aussi faire partie d'une commission envoyée par l'Angleterre pour choisir les bons réfugiés ?!

Tente des arabes, retour de tentative d'Abou Hishâm (mercredi 27 mars, vers 22h30)

Abou Hishâm, l'irakien arménien de 47 ans (ou 49 ?) revient pour la énième fois de Calais, des places des camions (*anna as-sâha*)... Impossible de monter dans les camions... je n'ai même pas réussi à le toucher s'exclame-t-il, s'adressant au groupe (*yâ jamâaa !*), avec une sorte d'emphase bien orientale. On s'était à peine approché, que la police s'est mise à nous courir après, ah ! mais une de ses courses mon vieux, j'en suis encore tout essoufflé ! Mes poumons avaient du mal à tenir !!! Hé ! mais pardi, c'est que je ne suis plus tout jeune moi ! Puis, à mon intention « oh, c'est n'importe quoi ! dit-il... on était au moins 80 sur place, beaucoup trop nombreux ! En plus reprend Iskander, même sur les places, les différents clans kurdes se disputent... Ils veulent y aller tous à la fois, les différents passeurs se précipitent là bas tous en

même temps, chacun avec leur groupe de clients... En tout ça fait beaucoup de monde. Mais il faut dire que nous aussi, dit l'autre irakien de Mossoul qui se reposait, en général, on ne veut pas perdre une occasion, on essaie tous les soirs, ou au mois un soir sur deux, le plus possible, tant qu'on peut. On ne va quand même pas rester ici ! Personne ne veut rester !

Tour de contrôle croix rouge, « prostitution » (mercredi 27 Mars, vers 23 h)

Les membres de la croix rouge, atablés, sont en fin de réunion. Je m'assois avec eux pour noter mon entretien avec Iskander. Il y a aussi des CRS, qui rôdent autour de moi, amusés de me voir écrire en codes secrets, avec des mots arabes qui se mêlent au français. Pendant que j'écris, concentrée, j'entends à un moment qu'ils parlent de prostitution, ils se demandent s'ils peuvent en parler de cette manière. Ensuite ils passent à autre chose. Lorsque j'ai terminé, je leur demande ce que c'était que cette histoire de prostitution ? Quoi ? Comment ? Non, non, non, nous n'avons certainement jamais employé ce mot ! La crainte des « journalistes » les paralysent. Mais en fait, dit l'un d'eux, un peu interloqué, on n'y avait pas encore pensé, mais il serait peut-être bon de te demander, mais qui es-tu au juste ? ! (rires). Là dessus entre une jeune étudiante en maîtrise (anthropologue). Arrivée ce matin, elle fait une recherche sur le camp, comme étape de transit dans la migration. Elle doit rester quelques jours.

Un peu plus tard, dans le grand hall, les employés de la croix rouges plaisantent en évoquant le moment de tout à l'heure et la « peur des journalistes » qui les a paralysés ! Non, non, disent-ils, nous avons dit « constitution » !

Les cents pas de la prison et la ronde nocturne des gardiens (27 mars, vers minuit)

Il est tard, minuit passé, voire près d'une heure du matin. Je fais ma promenade nocturne avec Moustafa l'algérien de Bonne. Ce soir, il a « quelque chose à fumer ». Bien sûr, on ne va quand même pas se priver de tout, fait-il ! Et puis quoi encore ! ? C'est déjà assez dur comme ça ce qui nous arrive ! On se retrouve encore une fois en train de faire les cents pas sur le terrain de volley-ball, déserté à cette heure. Mais oui, tu as bien dit les cents pas, dit-il, qu'est-ce que tu crois que c'est ? tu vois, ça c'est un truc de prison ! C'est mon impression... un lieu qui s'apparente en tout à l'univers de la prison... En même temps je comprend qu'une photographe ait pu faire des photos esthétisantes... une sorte d'art pauvre, où se mêlent différents matériaux, animés par des jeux de lumières... L'obscurité du vaste terrain en ciment, traversée par un rayon de lumière blanche ; la haute et gigantesque charpente du toit, déployant ses formes boisées triangulaires et ses articulations métalliques peintes en rouges ; les silhouettes des grandes tentes de toile jaunes, bien alignées, sur le côté, dans l'ombre. Endormies, comme dans le silence d'un décor de théâtre, à peine troublé par de légers ronflements ...

Moustafa veut se faire discret. Nous passons donc les grillages entre-ouverts, après le terrain de volley, entrant dans le vaste espace vide, inoccupé, plus ou moins interdit. Mais bientôt, voilà des jets de lumières qui bougent, avec des voix qui s'approchent. Ce n'est rien, dit Moustafa, la croix rouge fait sa dernière ronde nocturne, comme chaque soir, pour vérifier que tout soit bien en ordre. Repassés à l'intérieur des grillages, on se retrouve presque aussitôt coincés dans une allée minuscule, de moins d'un mètre de large, entre l'arrière des tentes jaunes et le grillage, près d'un poteau en

fer. Nous voilà nez à nez dans cet endroit insolite avec trois membres de la croix rouge qui en même temps font visiter les lieux à la jeune anthropologue (un peu interloquée de me voir là d'ailleurs), en plein sous leurs projecteurs, derrière les grillages. Les équipiers de nuit ne perdent pas leur bon sens de l'humour, un peu militaire : alors, alors, hurlent-ils en cœur, braquant sur nous leur projecteur, il y a du trafic dans l'air ici ! Qu'est-ce que c'est que ça ?! (Moustafa a quand même caché son joint) Ce n'est rien, dis-je, juste la « constitution » !!

Que les Kurdes cessent de marcher dans les plates-bandes (jeudi 28 Mars grand hall, 11h)

Alors que j'ai à peine commencé à discuter avec un groupe de Kurdes, qui m'écoutent, attroupés autour de moi, le directeur, Michel Derr, intervient en profitant de la situation pour leur faire parvenir un message important : il faudrait qu'ils cessent de couper systématiquement à travers champs pour aller à Sangatte, qu'ils se rendent compte qu'ils marchent sur les plates bandes des paysans des alentours, qui sont de plus en plus exaspérés. Il y a eu en effet plusieurs articles récents consacrés à ce sujet dans les journaux locaux. L'un d'eux, affiché dans la cabine des médiateurs, était particulièrement virulent. Il disait que les agriculteurs en avaient par dessus la tête de trouver un peu partout des détritiques et des cannettes de bières, non seulement dans les champs, où les réfugiés avaient créé un véritable sentier, à force de piétiner les plates bandes, mais aussi dans une grange sur le passage, où ils étaient inquiets de trouver le sol jonché de mégots, au risque de mettre le feu... Depuis quelques temps, reprend le directeur, c'est au point où les agriculteurs nous appellent tous les pour porter plainte. Il faudrait bien qu'ils comprennent que tout cela ne joue à leurs dépens...Après il ne faudra pas qu'ils s'étonnent, s'ils sortent leurs carabines... Je leur traduis mais visiblement, un bon nombre d'entre eux ne semblent pas vraiment réaliser... oui, mais c'est un raccourcis, disent certains... déjà qu'on marche beaucoup... Pour d'autres, ce sont les gens du coin, de toute façon, qui exagèrent et sont racistes. L'un d'eux me rappelle l'histoire de celui qui a reçu un pot de peinture en plein visage, lancé d'une voiture qui passait. On préfère prendre les raccourcis à travers champs, disent-ils, pour éviter ce genre de problèmes. Quant on passe sur la route, les gens en voitures nous regardent mal, ils sont racistes, ils peuvent même être dangereux...

Etapas de parcours d'un chrétien arabe de Mossoul, débouté en Allemagne

(jeudi 28 mars, vers 11h30, grand hall)

Je discute sur un banc, avec un chrétien arabe de Mossoul (moins de 30 ans), qui parle également le kurde avec ses camarades. Sangatte, relais pour l'Angleterre, est un peu son dernier espoir de parvenir à une stabilité. Il a déjà beaucoup voyagé. Son parcours commence en Turquie, où il reste quatre mois, avant de passer en Grèce, à Athènes, où il travaille presque deux ans, dans les marchés de légumes, nuit et jour, de 3h du matin à 7h du soir. Il n'a rien à redire de la Grèce, il y était relativement bien, sauf qu'il sentait qu'il n'y avait pas d'avenir... Une nouveauté, depuis un an, est qu'ils donnent la carte de résidence. Ensuite, après avoir transité par l'Italie (où on relève ses empreintes) puis la France, il passe rapidement de la Hollande à la Belgique, puis de là en Allemagne, à Cologne, où il fait une demande d'asile. Il reste deux ans en Allemagne, avant d'être débouté, au bout d'un an, puis refusé au recours, à la fin de l'année suivante. Pendant ces deux ans, il est logé dans un camp qui compte une

centaine de personnes dans des caravanes ou des appartements. Il perçoit une indemnité de 153 euros tous les quinze jours, (plus 20 euros par mois). Après l'Allemagne, il passera un mois au Danemark, chez des proches. Il aurait aimé pouvoir y rester d'avantage, voire s'y établir, mais il n'a pas pu, à cause des empreintes. Il essaye ensuite, repassant par l'Allemagne, de faire une demande d'asile en Belgique, mais il est refusé au bout d'un mois. Passant par la Hollande, il va ensuite en Suède, mais même scénario qu'en Belgique, doit partir au bout d'un mois... Voilà donc plus de 4 ans qu'il voyage. Espérons, dit-il, que la dernière étape sera l'Angleterre !

Un réfugié retrouvé mort dans la nuit sur l'autoroute (jeudi 28 Mars, grand hall, 12h30)

Une jeune journaliste de Nord-Littoral est en train de discuter en anglais avec des réfugiés (qui me demandent de traduire). Elle se rend régulièrement à Sangatte pour se tenir au courant des derniers événements. Elle m'apprend que le centre de Cayeux (pré-CADA) vient de fermer, la veille. A l'origine il y avait 33 personnes, il en reste encore 4 à placer... De plus, ils viennent de savoir qu'un cadavre a été retrouvé cette nuit sur l'autoroute, vers 4 heures du matin, pas très loin d'ici. C'était probablement un réfugié qui a pu être écrasé en traversant, ou plutôt, thèse plus vraisemblable, tombé d'un camion... peut-être était-il sous le châssis... Sayyed Fatah, le kurde irakien avec qui je discutais la veille est encore là. Toujours souriant, plein de dynamisme, il conclut en philosophe avec un proverbe arabe (*elli fât, mât*), « ce qui est passé est mort » !

Une kurde irakienne de Sloumaniyyeh, coupe à la garçonne (28 Mars, grand hall, 13h)

Une femme aux cheveux courts, coupés à la garçonne, vêtu d'un blouson à la masculine est en train de discuter avec la femme du couple kurde arrivés l'avant veille. Au début, je l'ai pris pour une femme de la croix rouge ! Environ 35 ans, elle est avec son fils de 10 ans et s'apprête à rejoindre son mari établi en Grande Bretagne depuis 4 ans. Elle m'explique qu'elle s'est coupé les cheveux avant de partir, et qu'elle est partie habillée comme un homme. Elle était seule avec son fils, elle savait que ce genre de voyage était dangereux. Elle ne voulait pas être abusée par les hommes. Arrivée en bateau en Italie, sur un ferry (*bakhira*), après avoir passé 3 mois en Turquie elle s'émerveille du bon accueil de ces deux pays, et de la qualité des camps en Italie. Comparé à Sangatte, dit-elle, ça n'a rien à voir. Ici, il n'y a pas d'ordre (*mâ ko nizâm*), ce qui n'était pas le cas du camp en Italie (elle ne sait pas où c'était, probablement plus au sud de Rome où elle a passé ensuite deux jours l'hôtel, et un fait un peu de tourisme). Ce camp comptait environ 200 personnes, dit-elle, mais nous étions dans des chambres (*ghouraf*) et non pas dans des cabines (*kâbinât*). C'était interdit de sortir, gardé par la police devant, mais au moins c'était un endroit agréable, avec un jardin, du vert, et les italiens étaient sympas avec nous (*mouaaâmala kaweissa*), beaucoup plus humains, ils faisaient aussi du social, pas seulement de la surveillance.

La Croix-Rouge comprend 3 équipes (jeudi 28 mars, réfectoire, 13h30)

Je discute avec le responsable de l'équipe de nuit et jour, « un genre de sous-sous directeur », dit-il lui-même pour se qualifier. Il est souvent à la cabine de direction, dans la première pièce, côté secrétariat, où il a son propre bureau, à gauche. Il m'explique qu'il y a trois équipes sur place.

Lui est le responsable de l'équipe de jour et nuit, qui compte 35 personnes par équipes de 7, qui font des roulements. J'avais cru comprendre, courant janvier-février qu'ils étaient 14 la nuit, mais d'après lui, ça n'a jamais été le cas. Sauf si on compte aussi les personnes de l'accueil, à la porte.

La deuxième équipe est donc celle de l'accueil, qui compte environ 10 personnes (d'après lui) et dont Martine est la responsable. Elle ne concerne pas seulement les personnes travaillant à la cabine d'accueil, comme Martine notamment (et une ou deux autres personnes), mais aussi ceux qui se relaient à l'entrée, pour le contrôle.

Enfin la troisième équipe, moins nombreuse, est celle des médiateurs. Elle comprend au moins 3 salariés (Oumar, Nazenine et Murielle), un bénévole (Sâfi, l'afghan qui a fait une demande d'asile), auxquels s'ajoutent, depuis peu, deux stagiaires (Henri, le thésard et une autre, qui parle russe).

Pendant le déjeuner, j'apprend aussi qu'une américaine avait fait une demande d'asile à Cayeux, le centre qui vient de fermer.

Abd, le kurde irakien d'Amman, un passeur (d'après Steph l'algérien)

(tente des arabes, jeudi 28 mars, dans l'après-midi)

Steph l'algérien est plus détendu que d'habitude. Il n'a plus peur de me parler, ou plutôt, il est plus disponible. Mais, par principe, il parle toujours arabe, pour ne pas être soupçonné d'être un espion, et surtout pour ne pas être tenu à l'écart. Au moins, il est intégré. Mais il est dégoûté. Ça fait au moins trois mois qu'il est là, il a l'impression d'avoir tout essayé. Il n'y arrive pas. Au moment où arrive Abd, à l'entrée de la tente, l'ours caverneux d'Oum Mourâd, il me fait, en français : tiens, lui par exemple, c'est un passeur ! Ensuite (une fois qu'il est parti), il traduit aux autres en arabe, en leur expliquant, amusé, que je fais une étude sur les passeurs et les que je dois tout savoir sur les camions. Que de toute façon, d'ailleurs, je sais déjà tout. Je ne pense pas que Seph apprécie beaucoup Abd, surtout depuis leur dernière dispute, sur le toit d'une cabine ! D'après Steph, ce n'est pas lui qui avait un couteau (comme l'avait dit Oum Mourad) mais bien Abd, qui l'avait provoqué.

Je me disais bien que Abd, toujours à trafiquer avec Oum Mourad, était mêlé à tout ça, mais je n'en avais pas confirmation. La veille, cabine 22, il était venu trouver Diyyâ, pour parler des Albanais de la cabine d'à côté (une famille). Il se demandait si le mari de Mayyâda ne pouvait pas les cautionner d'Angleterre, en déposant 4000 dollars qu'il aurait repris ensuite. Pour elle il n'en était pas question. Diyyâ l'avait sévèrement réprimandé pour son attitude qu'il avait même qualifiée de raciste. Abd leur demandait aussi, pourquoi son mari était inquiet de déposer son argent dans le même restaurant. Il m'avait dit aussi, à ce moment-là, qu'il n'était pas passeur, et qu'il n'avait rien à craindre de personne. Que de toute façon, tout passeur était fiché, filmé par la police, sachant très bien qu'un jour où l'autre il serait pris. Comme il a vécu 4 ans à Amman et parle bien arabe, il joue peut-être un rôle particulier comme passeur auprès des arabes, ou au moins comme informateur sur les possibilités de passage et les derniers événements.

Tente des arabes - tentatives absurdes, le jeu du chat et de la souris

(jeudi 28 mars, dans l'après-midi)

Ahmad, l'irakien de Mossoul de 31 ans se repose. Il est énervé, à moitié découragé. Tous les soirs, ou presque, il fait des tentatives en camions. Mais à quoi ça sert ? s'indigne-t-il en secouant la tête, en signe d'absurdité. Tous les passeurs emmènent leurs groupes en même temps, tout le monde veut y aller, on est toujours entre 70 et 80 sur place...trop nombreux, et en plus, les passeurs se comportent mal...

Le libanais de Beyrouth, arrivé depuis 3 jours, au bout de 3 tentatives, une par soir, se demande déjà, inquiet, s'il n'a pas commis une erreur en venant ici (*ghalteina mou heik ?*). Mais pour lui, c'est déjà plus simple, au cas où il veut rentrer, il a son billet de retour en avion sur Beyrouth...

Pour Abou Hishâm, c'est devenu un véritable jeu de chasse du chat à la souris (*laab al-qitta wa al-fa'r*). Depuis quelques temps, les tentatives dégénèrent toujours en poursuites, ce ne sont que des courses au devant de la police. Hier, dit-il, toujours d'un ton déclamatoire, c'était une vraie poursuite de dessin-animé. Les poursuivis ont butté dans un tas de fumier, et les policiers, à leurs trousses, ont plongés en plein dedans, la tête la première !! Ah ! mais il n'y a pas mieux que la police française (*mâ fish ahlâ min al boulis al-faransî*)! s'exclame-t-il encore, avec une sorte d'apaisement... à chaque fois ils nous disent : « today, no chance, come tomorrow ! »

Chacun parle de ses tentatives, avec humour, mais aussi avec lassitude. Le sentiment d'absurdité domine. En partant, souhaitant bonne chance à tous, je suis profondément meurtrie par l'expression fortement découragée d'Ahmad, l'irakien de Mossoul de 31 ans, assis sur la droite, dont les yeux chavirent, humidifiés de larmes.

Le passeur « fils de peshmerga », d'Arbil mais du côté de Talabani

(à la porte de la cabine 9, avec Ouma Mourad, jeudi 28 mars, fin d'après-midi)

C'est celui qui avait déclaré avec fierté, en janvier, être « fils de peshmerga » (combattant kurde), tout en foudroyant de ses yeux noirs l'irakien de Babel, le premier arabe avec qui il aurait parlé dans sa vie. Pour une fois il se déride un peu, sourit même, laissant de côté un instant sa rigidité naturelle. Je remarque qu'il a un peu la peau boursouflée, rougie par endroit, comme égratignée. Je lui demande d'où il est. Il me répond qu'il est d'Arbil, mais il déclare fièrement, presque aussitôt, qu'il n'est pas avec Barzani mais avec Talabani. Comme son camarade à la capuche verte, donc, le même groupe apparemment.

Khidr (E6), le petit kurde de Kirkuk à la coupe au bol sort de son trou

(jeudi 28 Mars, fin d'après-midi)

Avant de partir, je vois tout d'un coup débarqué de l'allée devant la cabine 8, dans le grand hall, le petit kurde rural à la coupe au bol. Je le croyais parti ! En me voyant, il rase les murs, regarde par terre, tout honteux. Puis finalement, découvert, vient dans ma direction. Il n'a pas l'air d'avoir le moral.

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris